BRUNI

No 22-MAJOR PALMER.

Le Major palmer
en 3. actes

Musique de Bruni

92

er

Courtesy of

Théâtre Royal de la Monnaie

Koninklijke Muntschouwburg

Le Major PALMER

OPERA EN TROIS ACTES

Paroles de Pigault Le Brun

Musique de Bruni

Représenté pour la Première fois sur le Théatre de la Rue Feydeau le 7. Pluviose de l'An 5.e 26. Janvier 1797. v. s.

Gravé par Huguet

Propriété de l'Éditeur
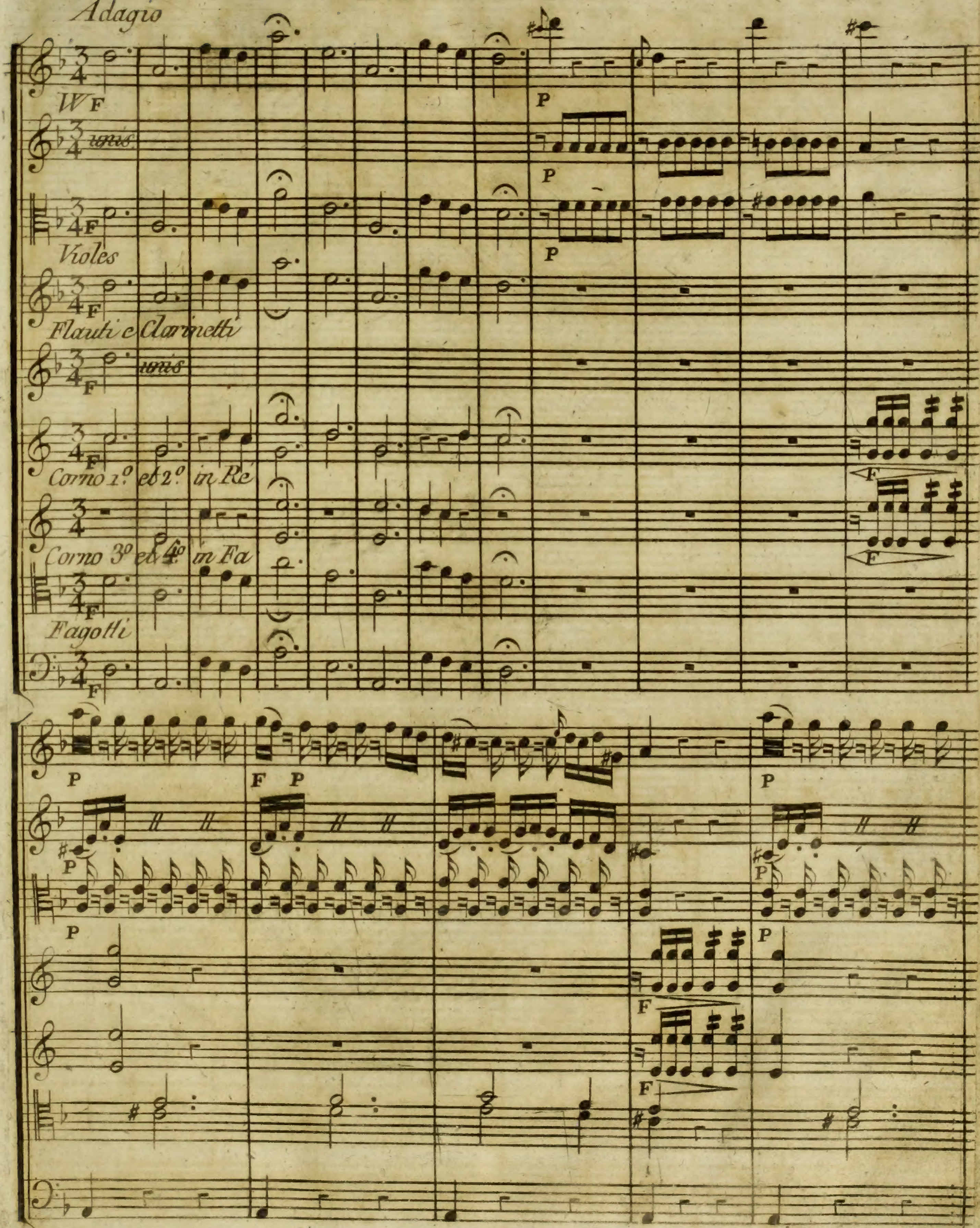
PRIX 30 ⁺⁺.
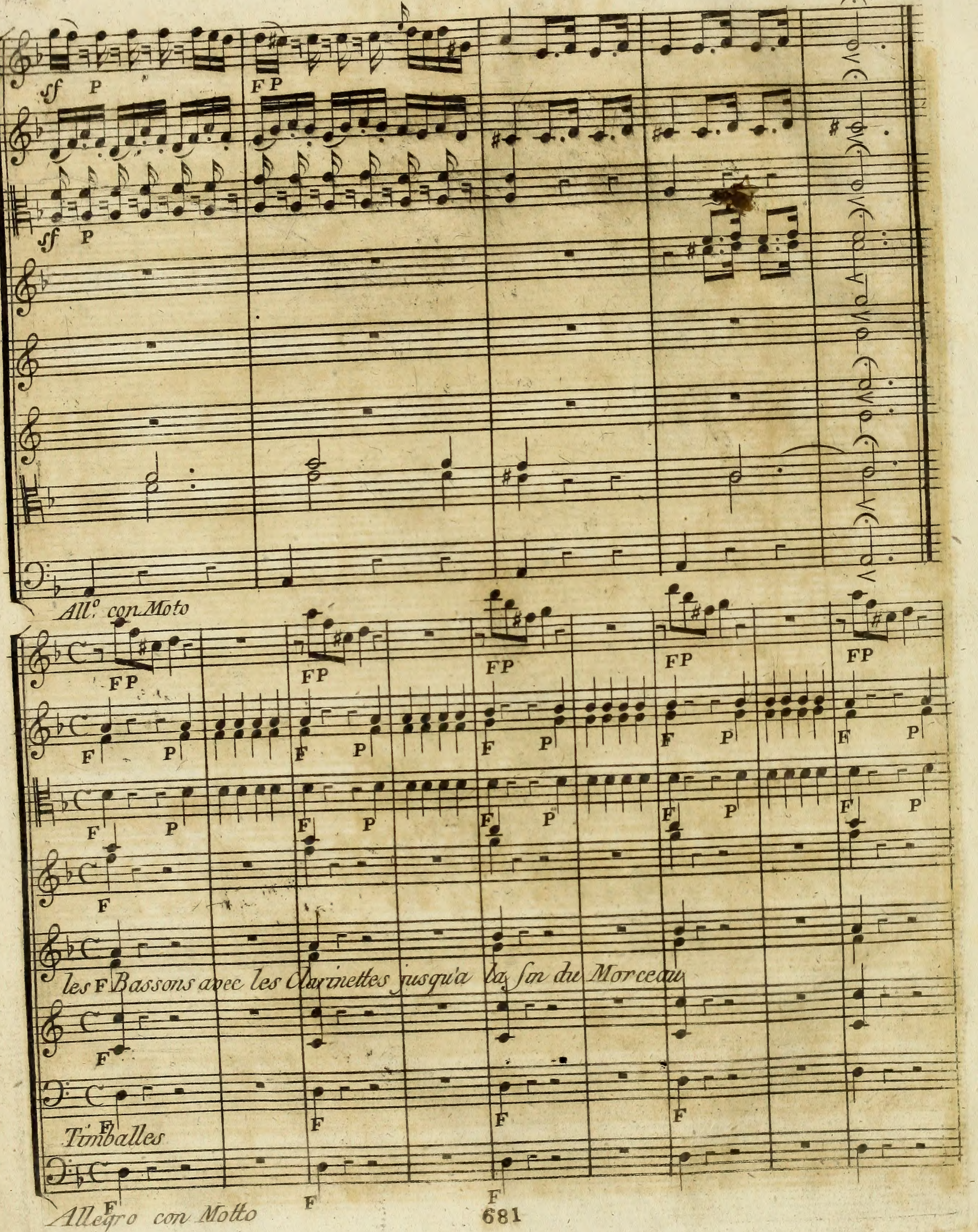
Les Parties d'Orchestre se vendent séparément 25 ⁺⁺
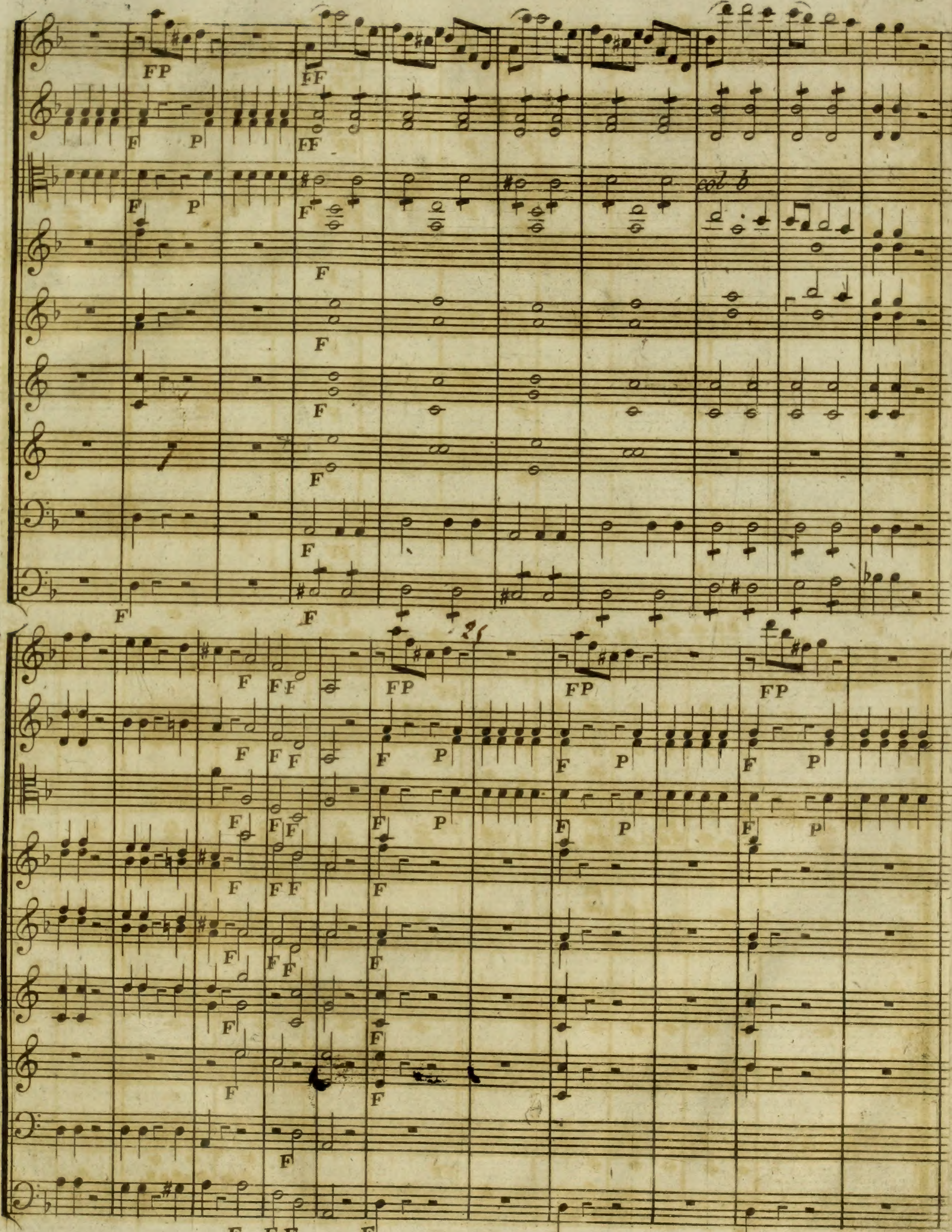
Chez P. PORRO, M.d de Musique, d'Instruments et de Cordes de Naples, Rue Beaurepaire, N.o 16. Cy-devant Rue Tiquetonne, N.o 104.

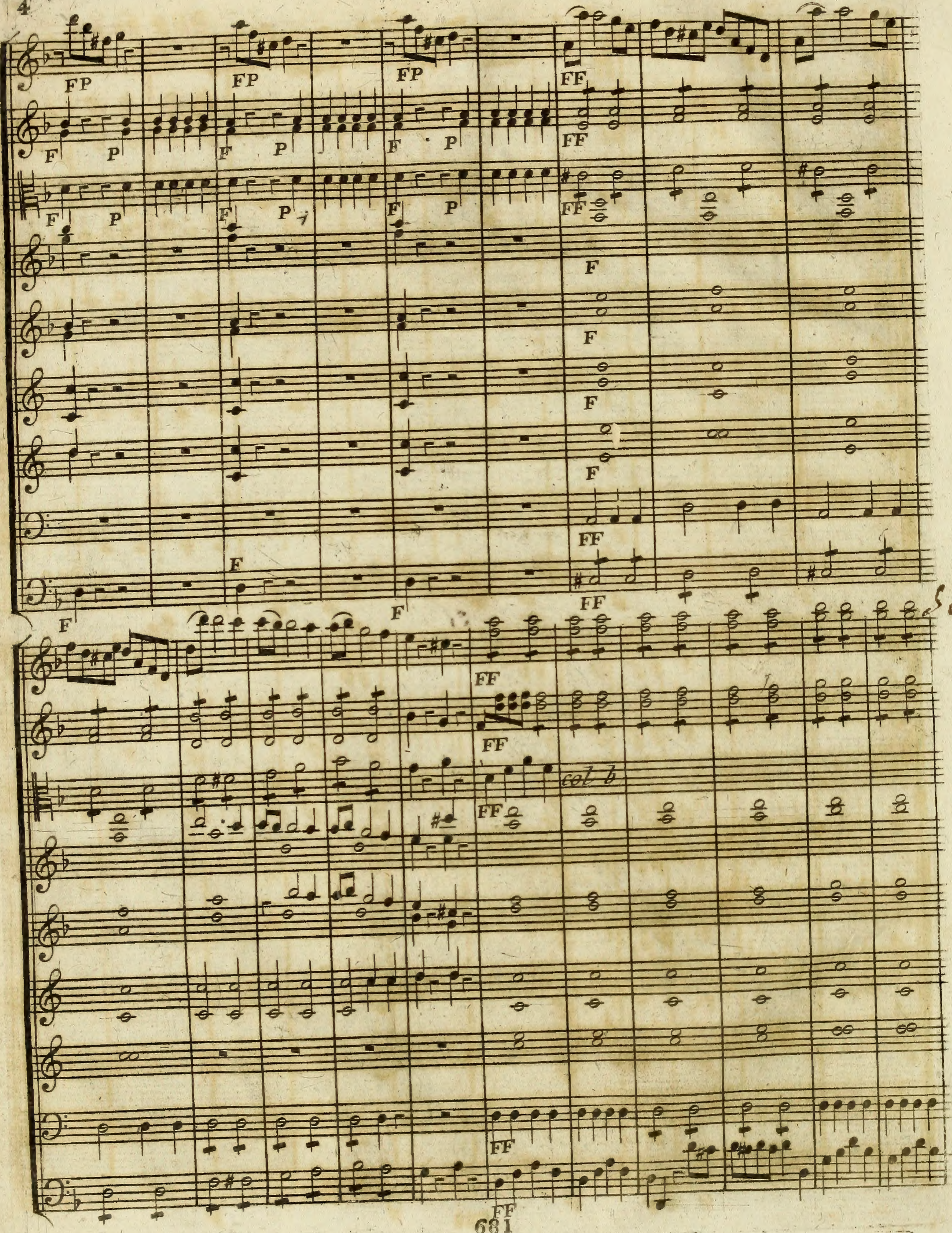
48. f. 42

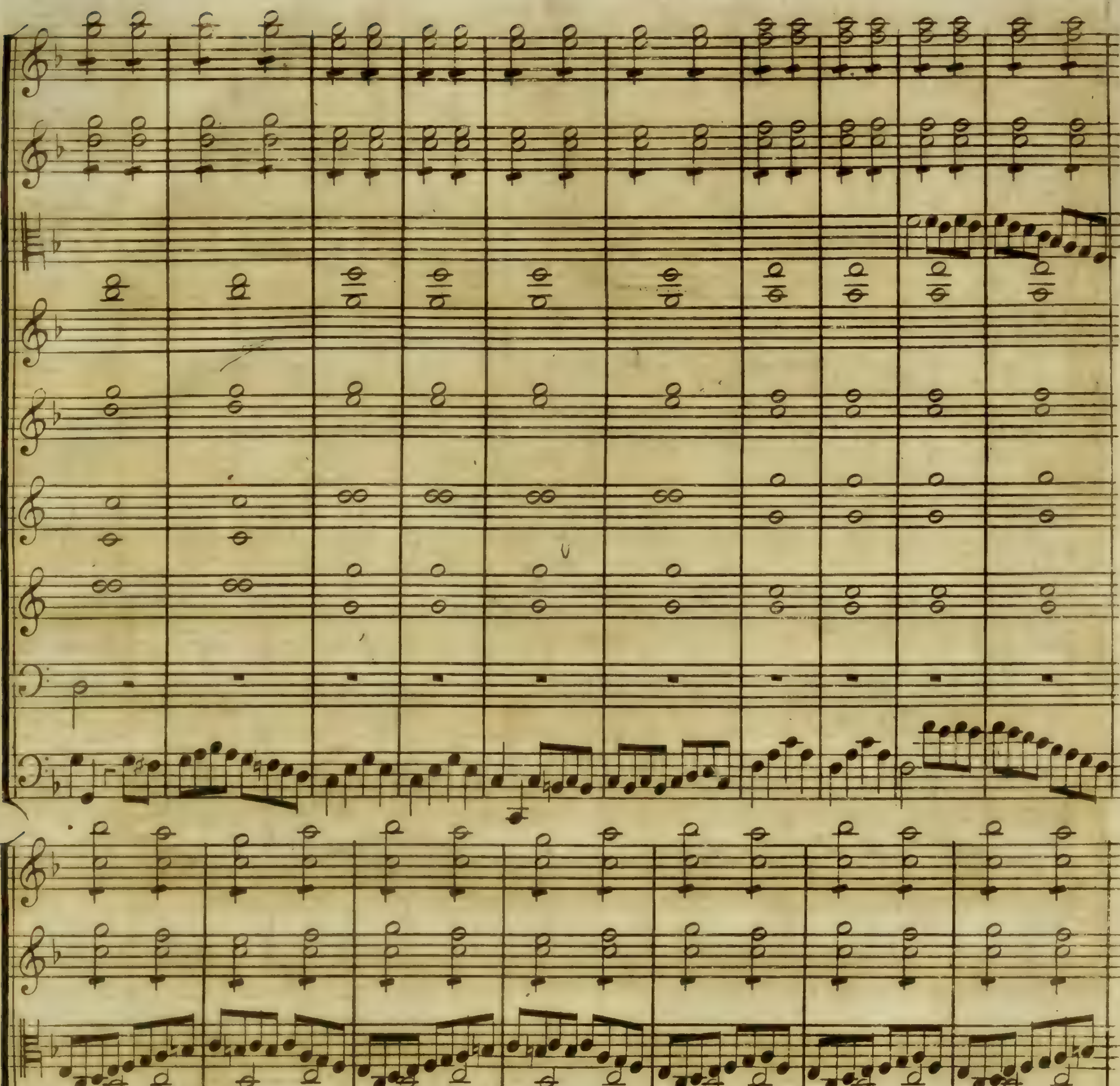
Ouverture
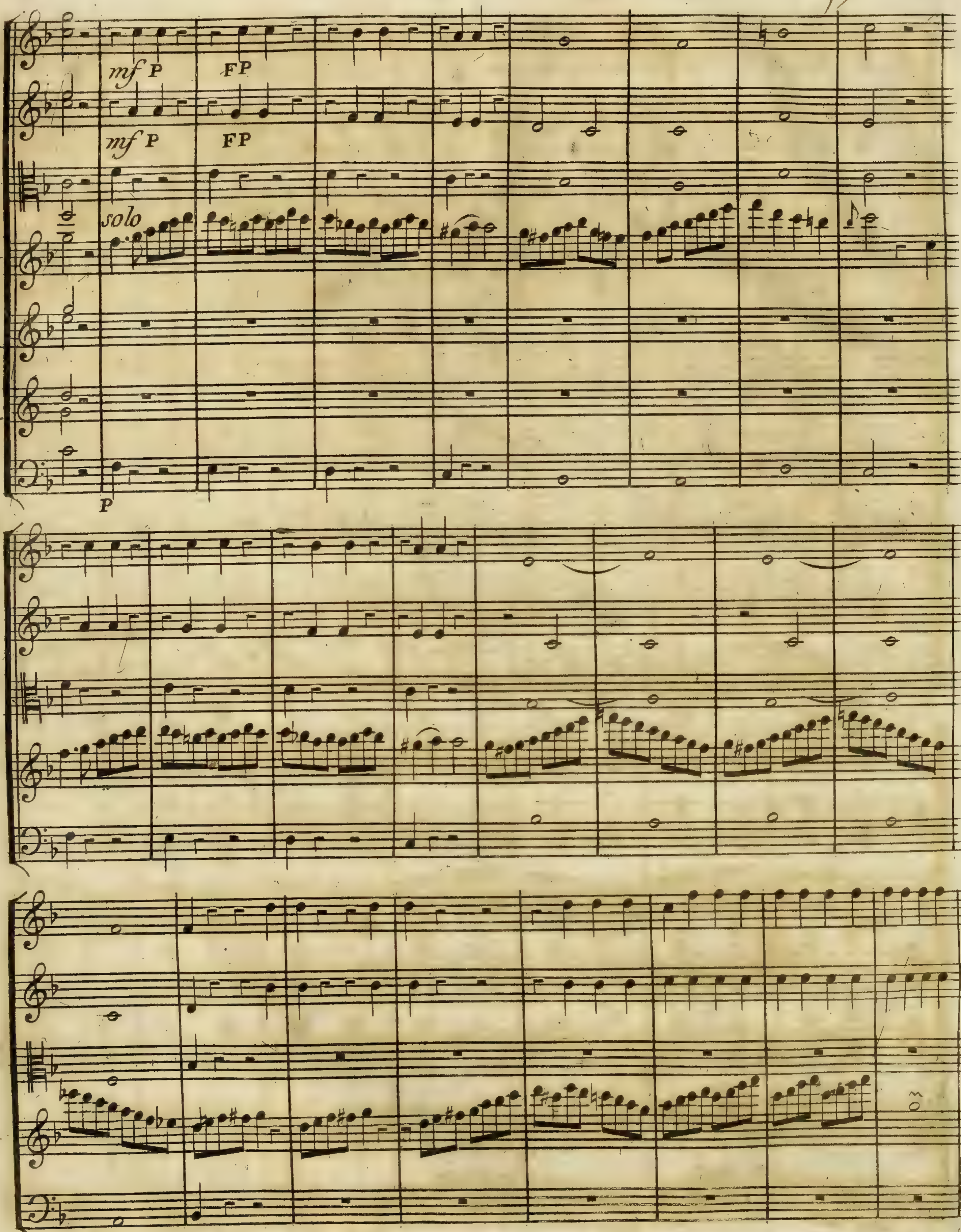

Adagio
unis
Violes
Flauti e Clarinetti
unis
Corno 1º et 2º in Re
Corno 3º et 4º in Fa
Fagotti

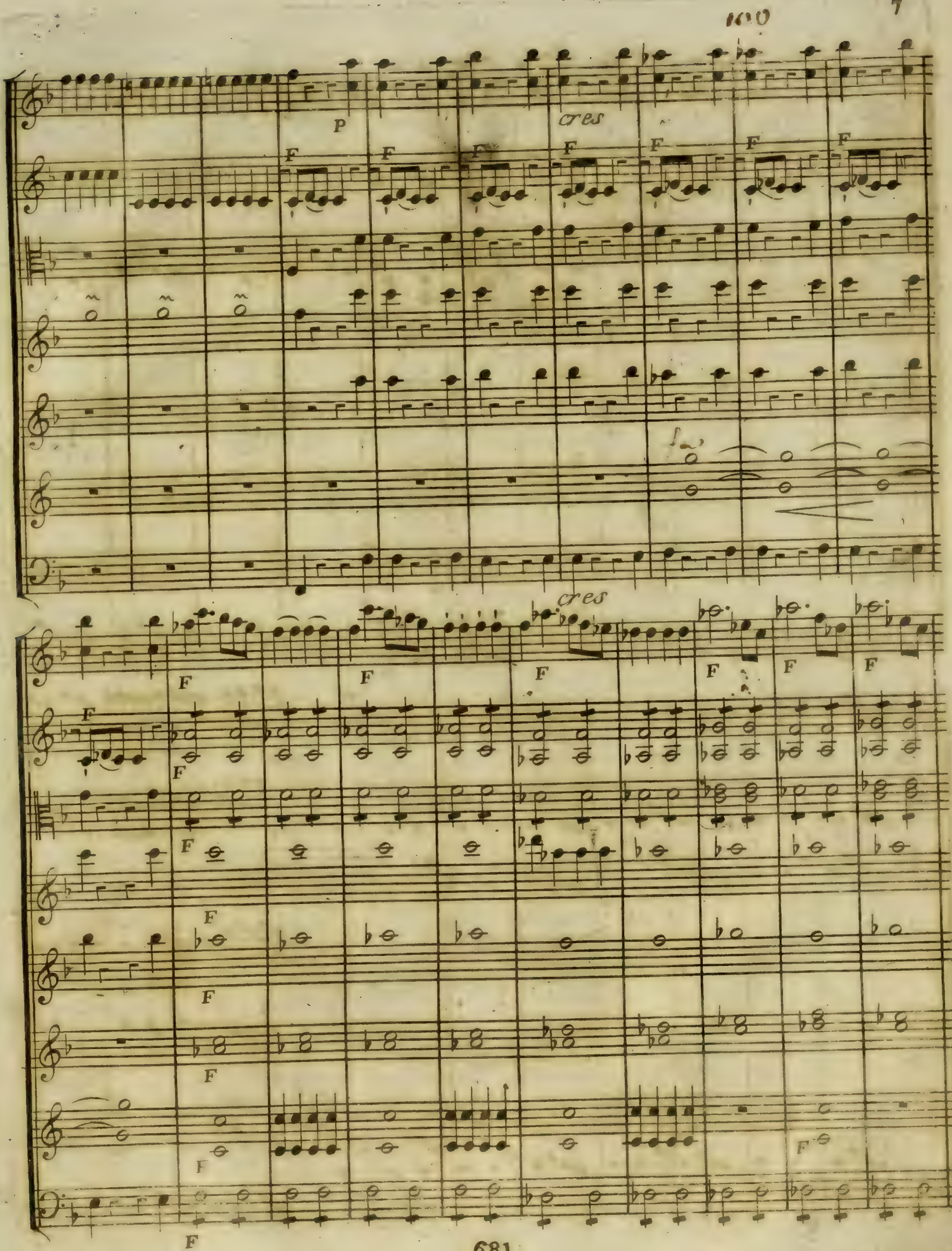

Allº. con Moto
les Bassons avec les Clarinettes jusqu'a la fin du Morceau
Timballes
Allegro con Motto

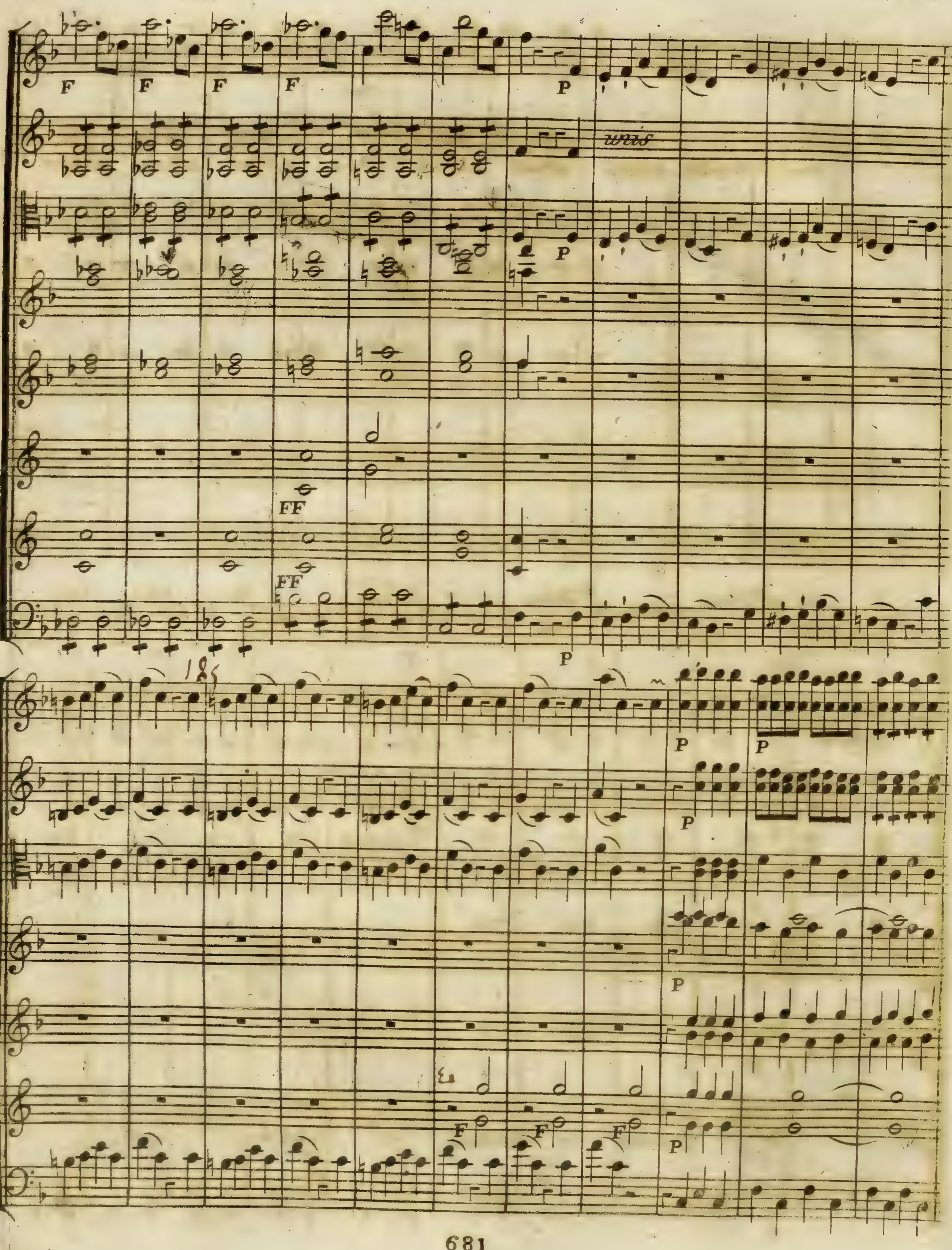

FP
FF
F
P

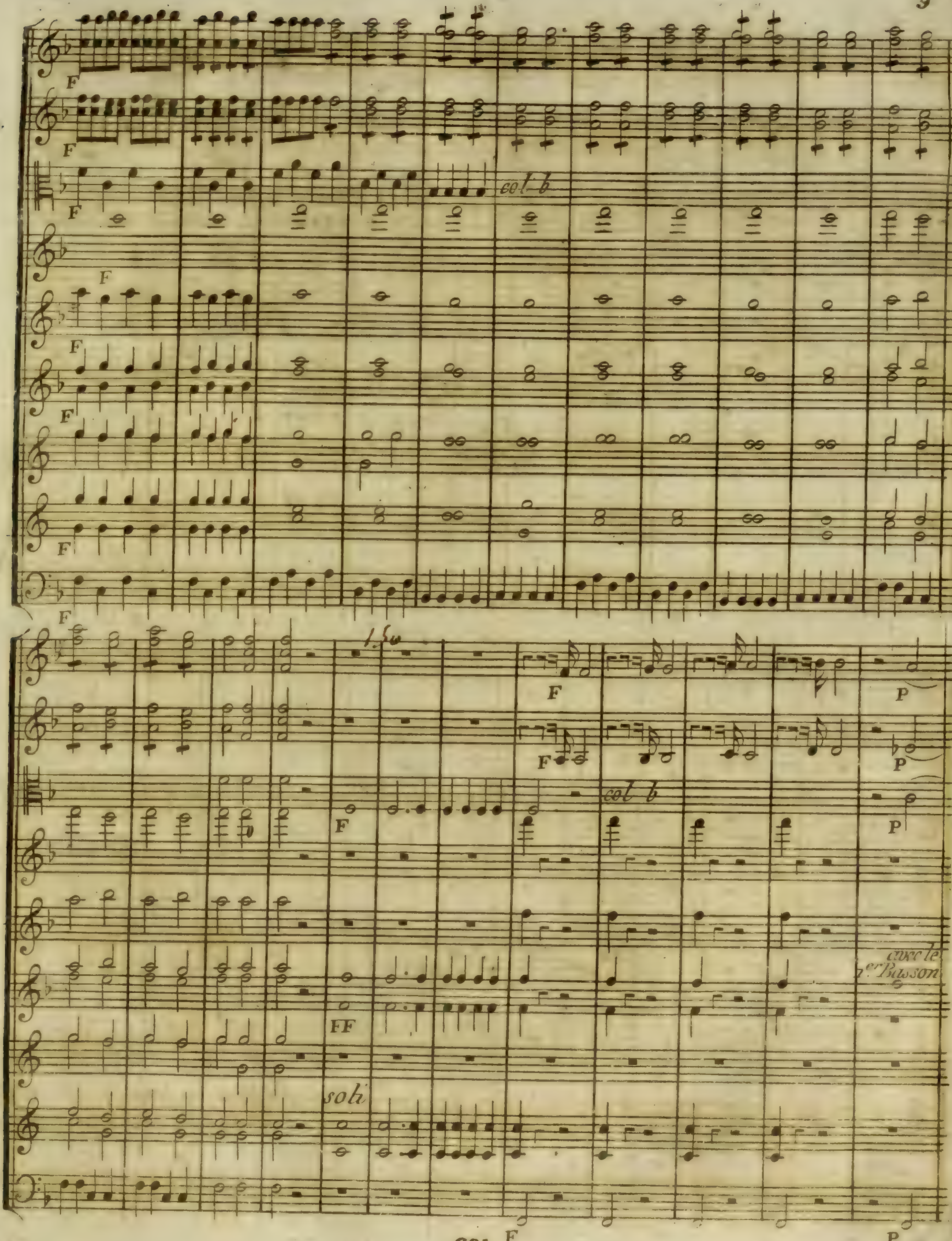

FP
F
P
FF
col b
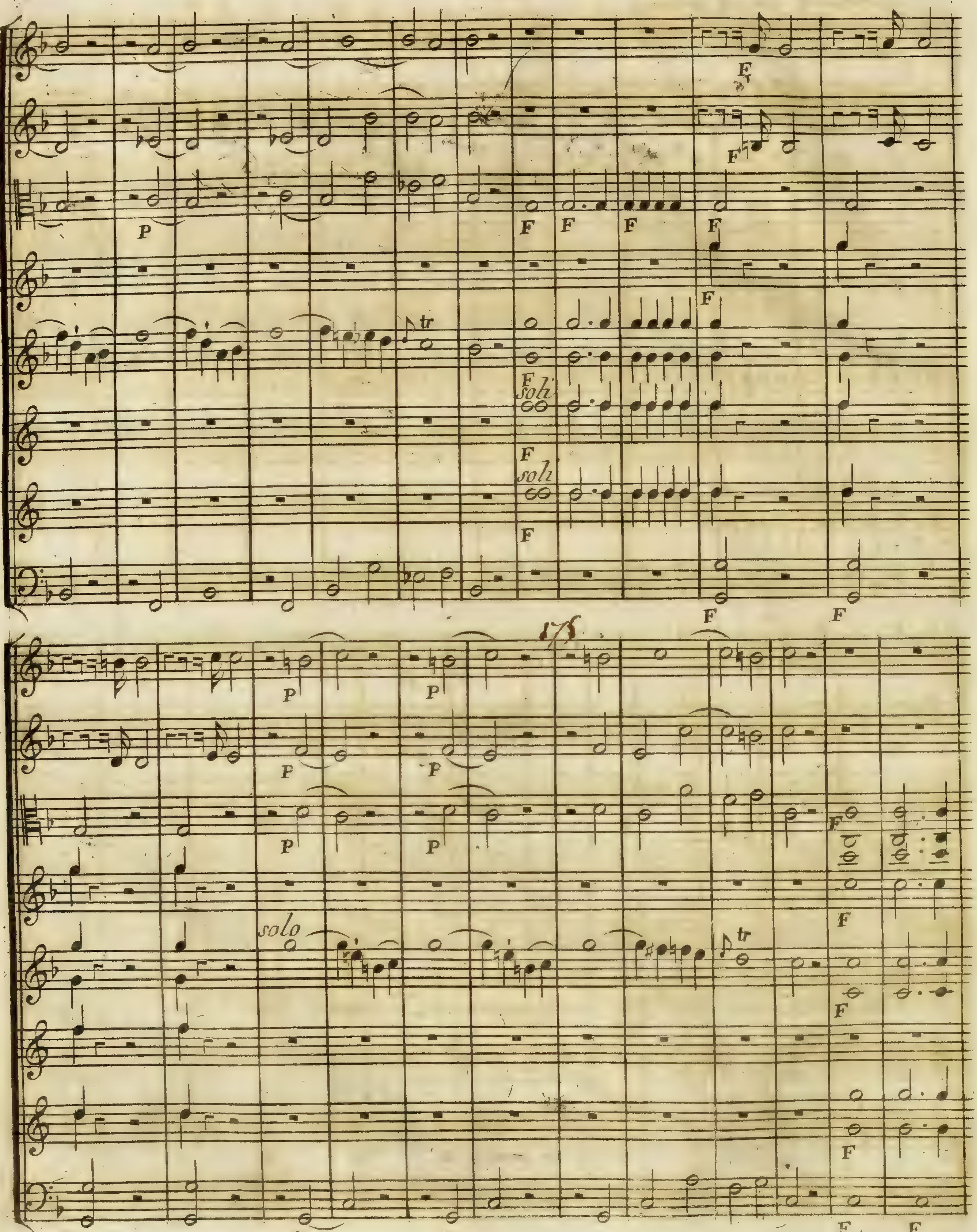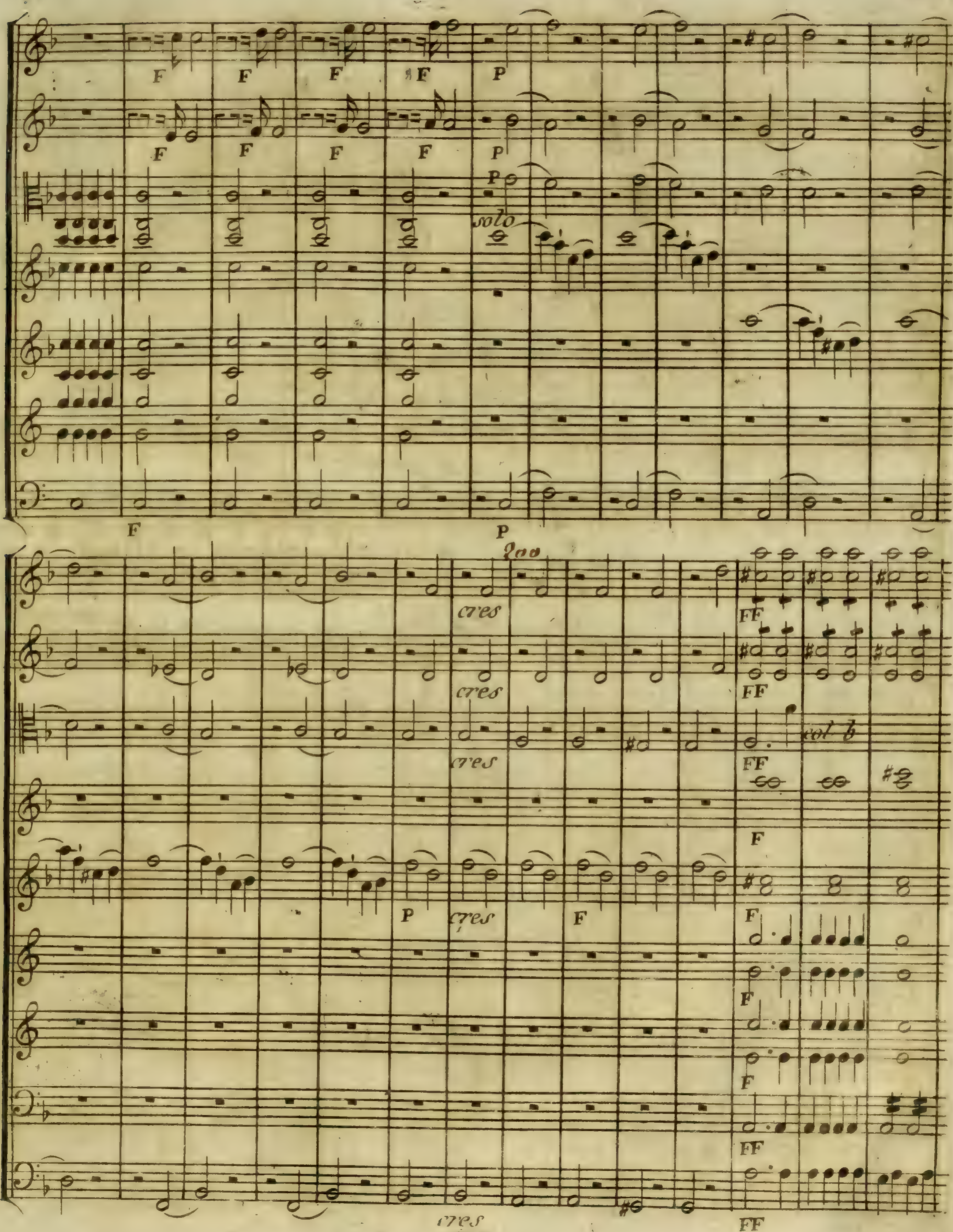



mf P
FP
mf P
FP
solo
P

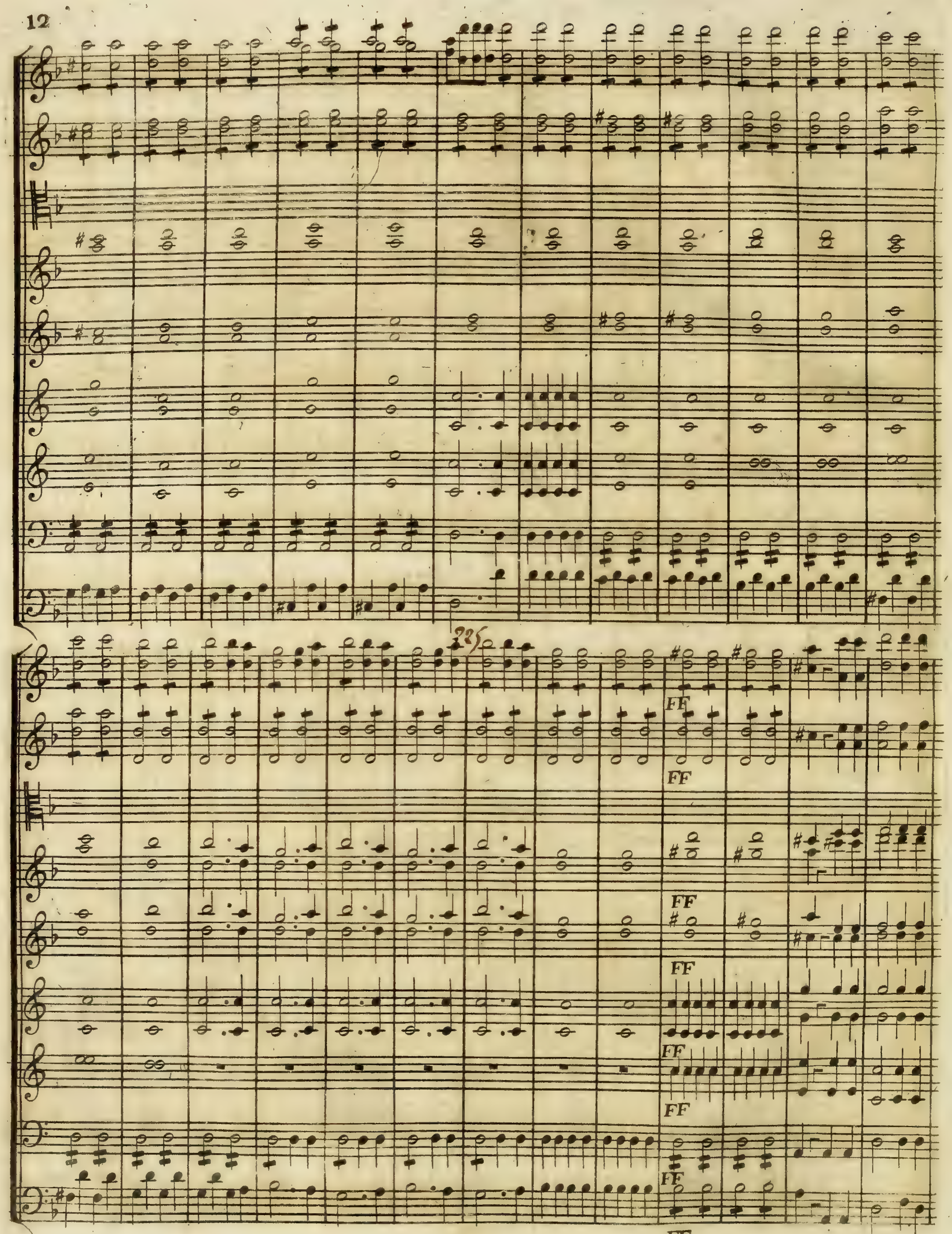

100
P
cres
F
cres
F
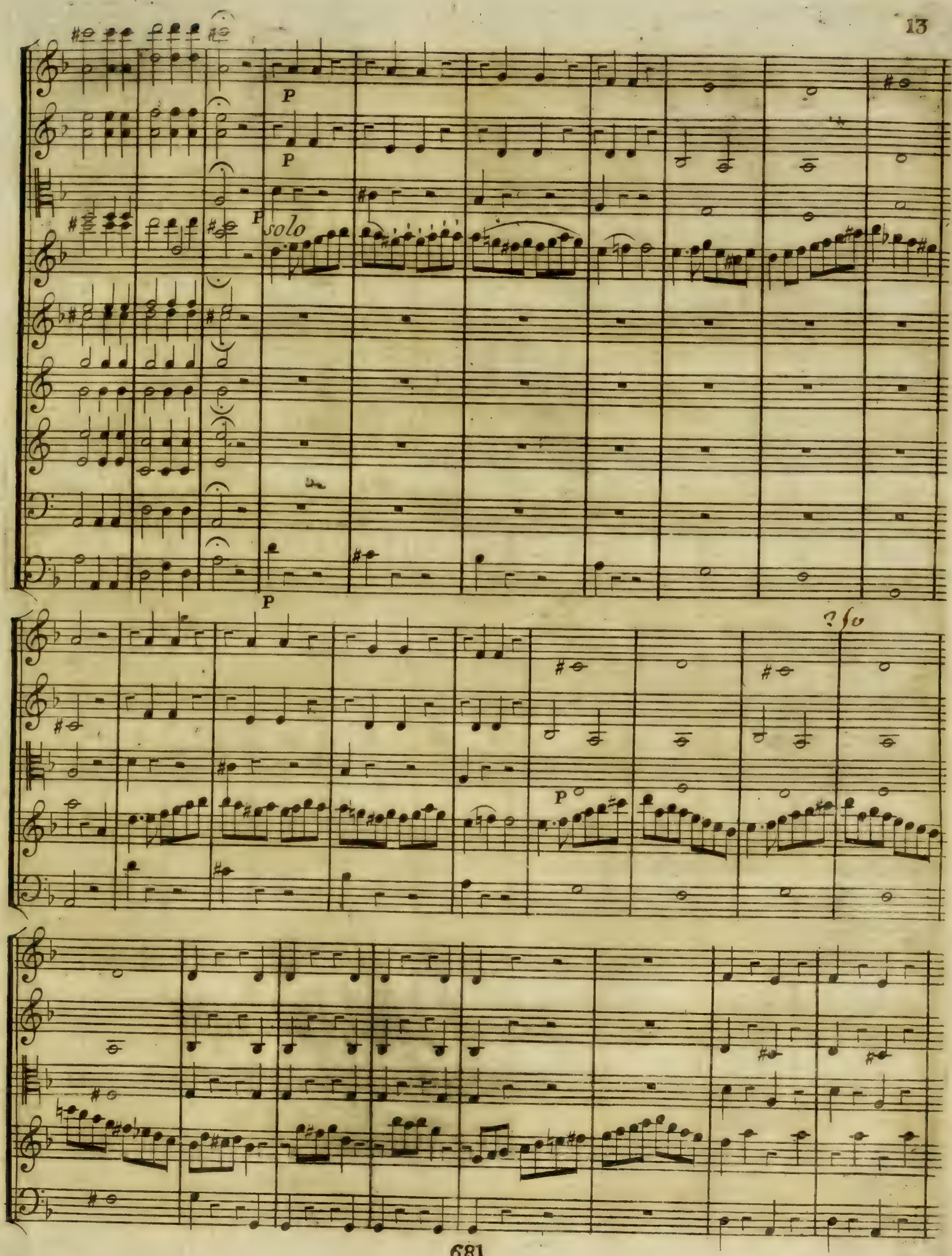

F
F
F
F
P
unis
P
FF
FF
P
P
P
P
P
F
F
F
P
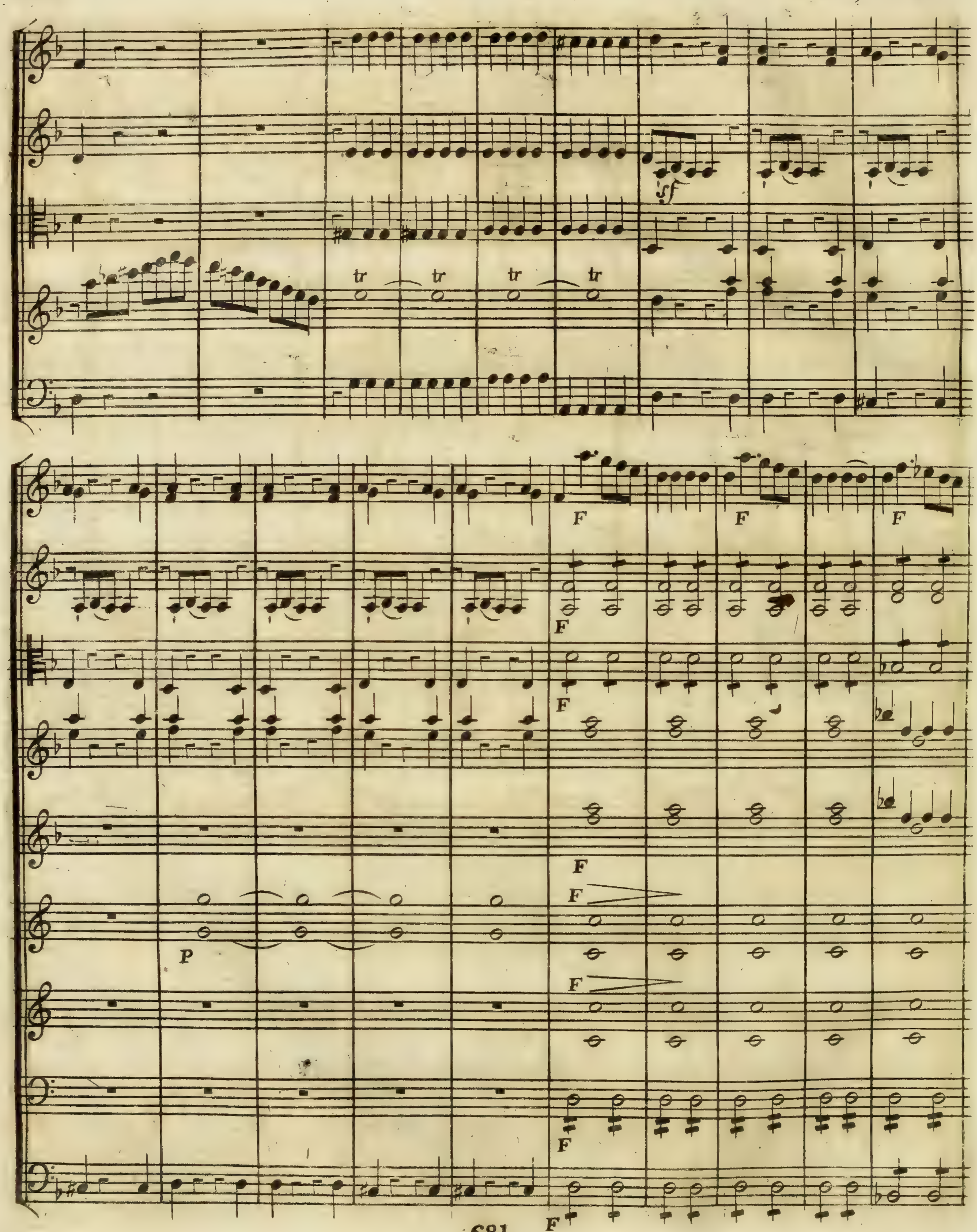

F
col b
FF
soli
P
avec le 1er Basson
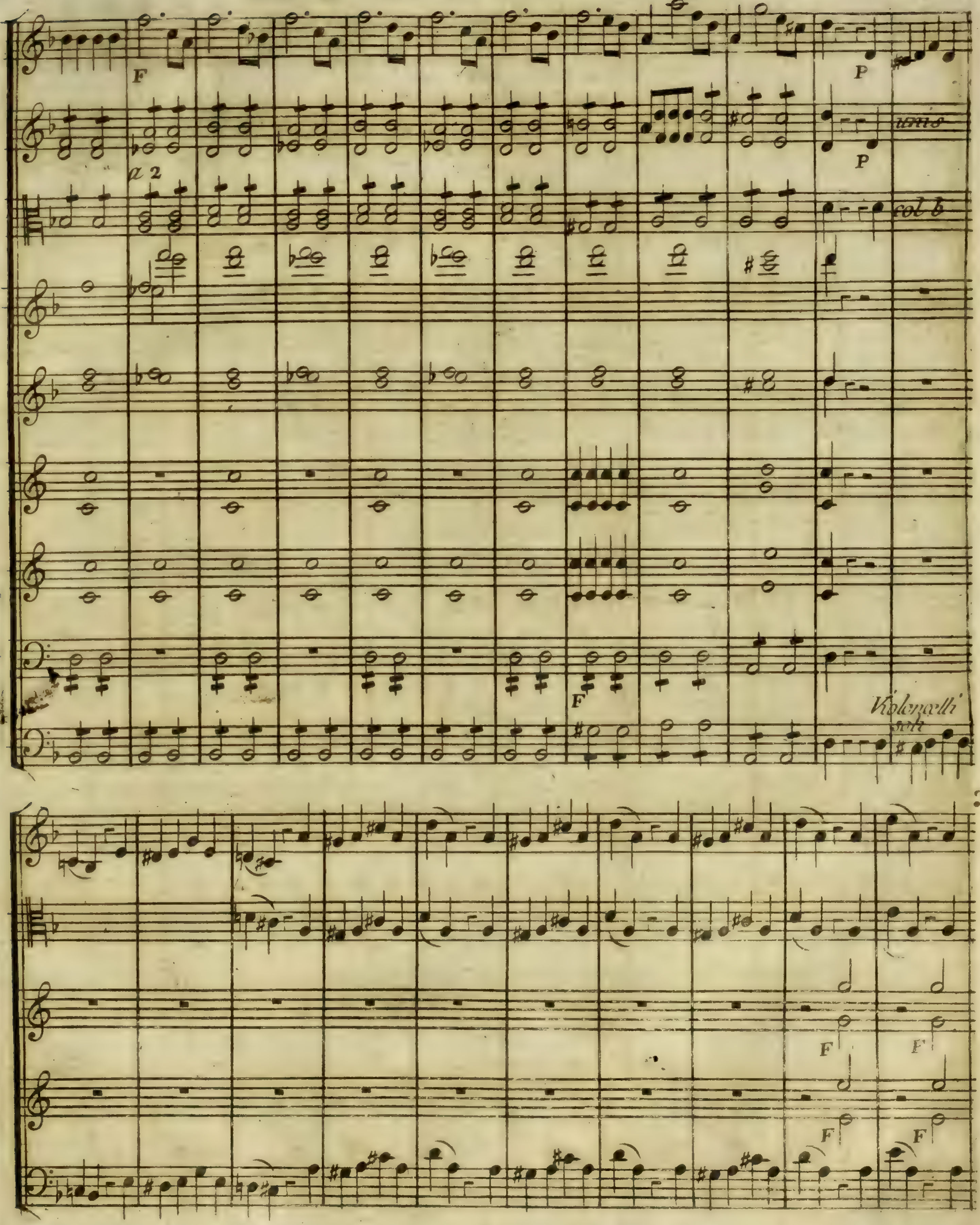

soli
soli
solo
175

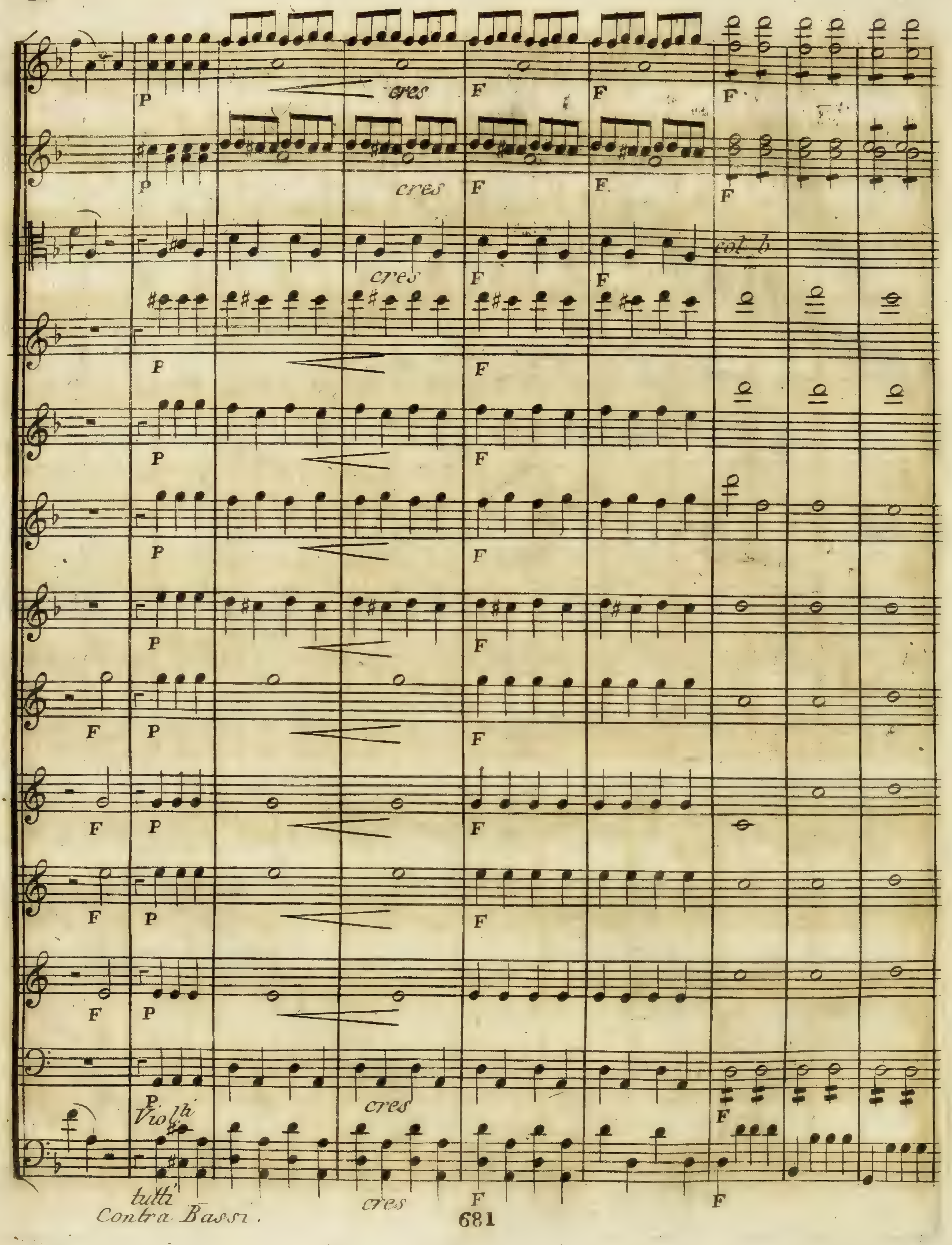

F
P
solo
2do
cres
FF
col b
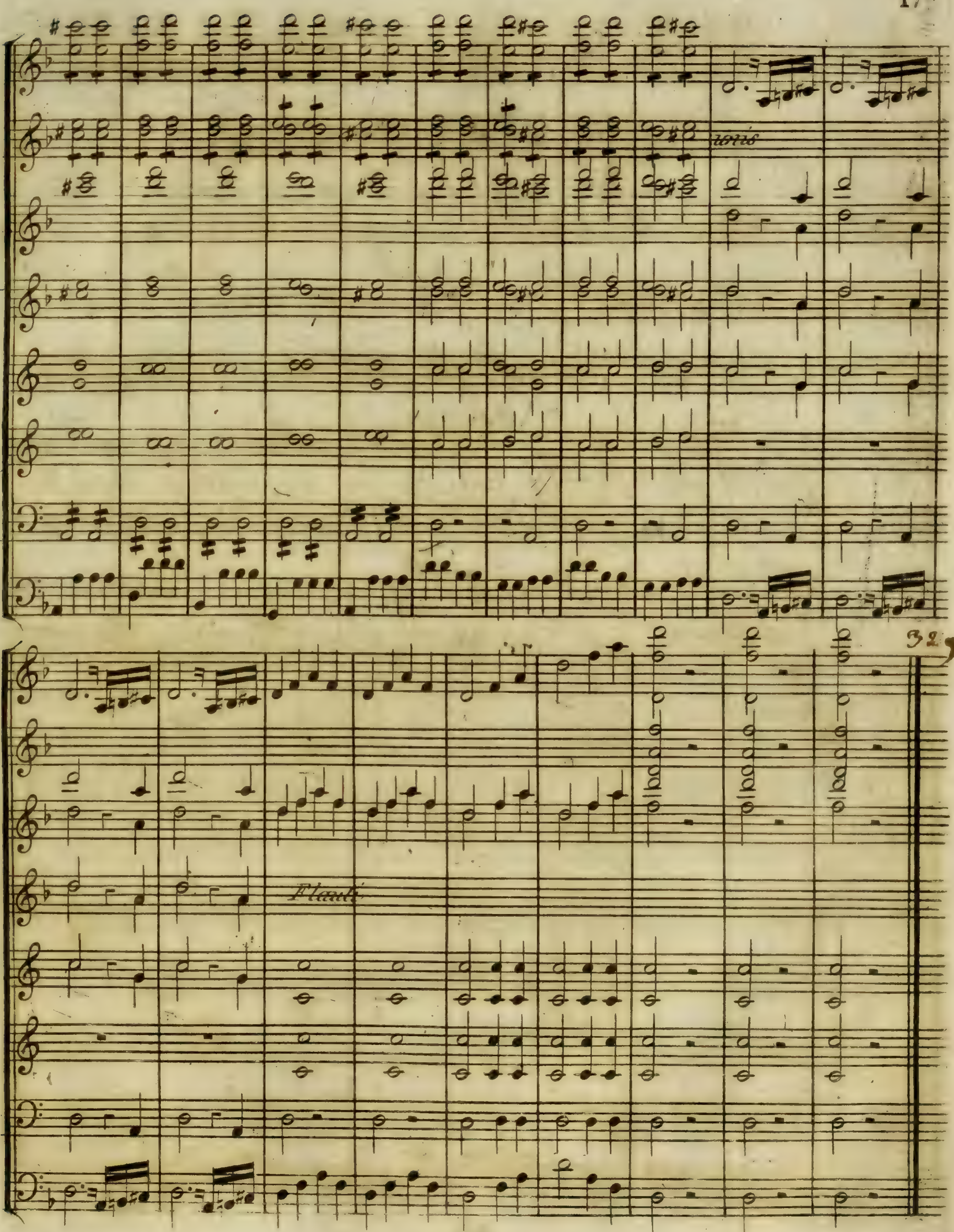

FF
FF
FF
FF
FF
FF
FF
FF


P
P
solo
P
P


tr
sf
F
P


F
P
P
a 2
unis
col B
F
Violoncelli
soli
F
F
F
F
300


cres
col b
Violi
tutti
Contra Bassi


unis
32
Flauti

LE MAJÕR PALMER
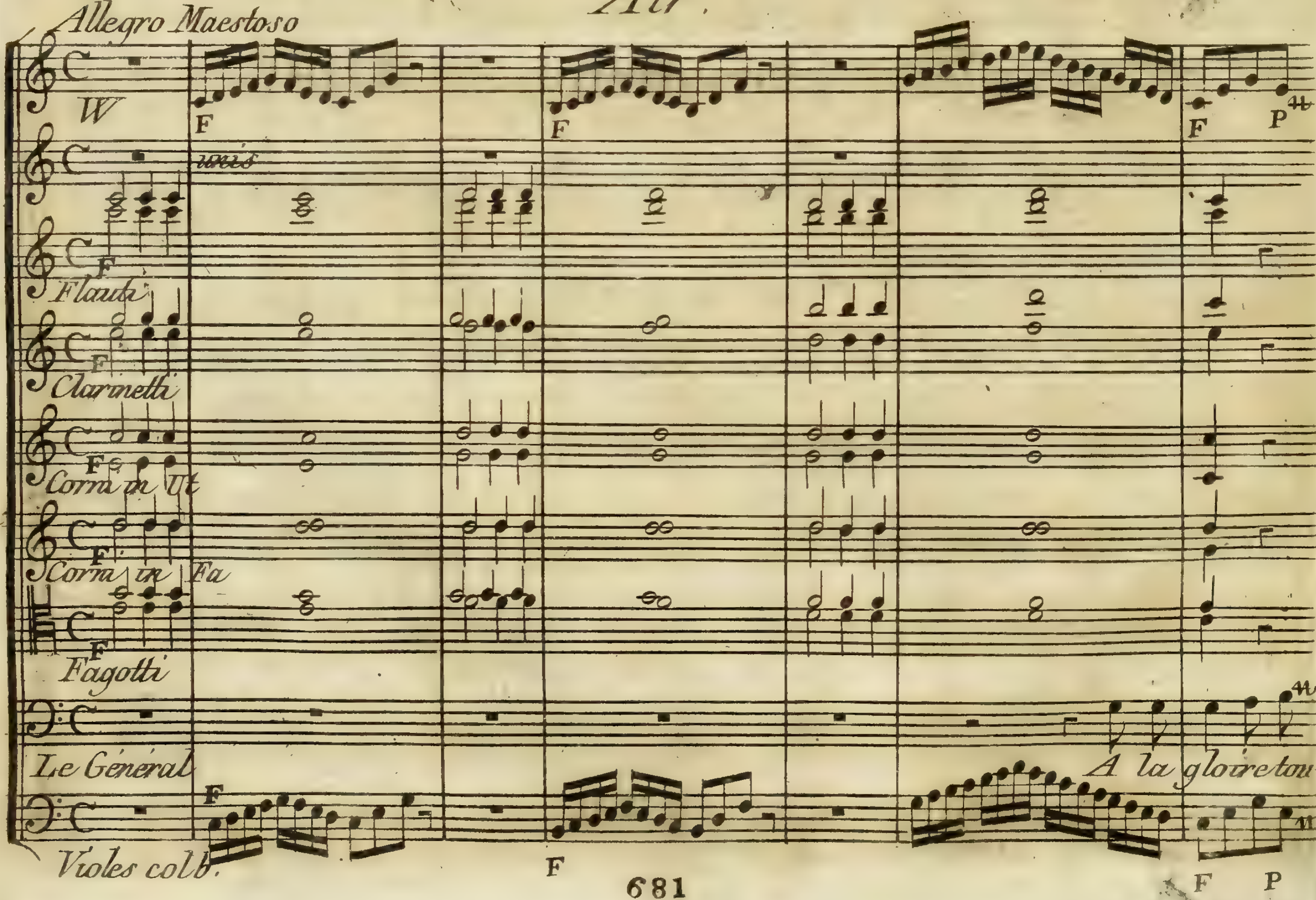
ACTE PREMIERE.

Le Théâtre Represente l'intérieur d'un parc. A droite du Spec-tateur près l'avant-Scène, est un petit parterre fermé par une grille de fer, tenant à une partie du château, ou pavillon; un banc de pierre près la grille.

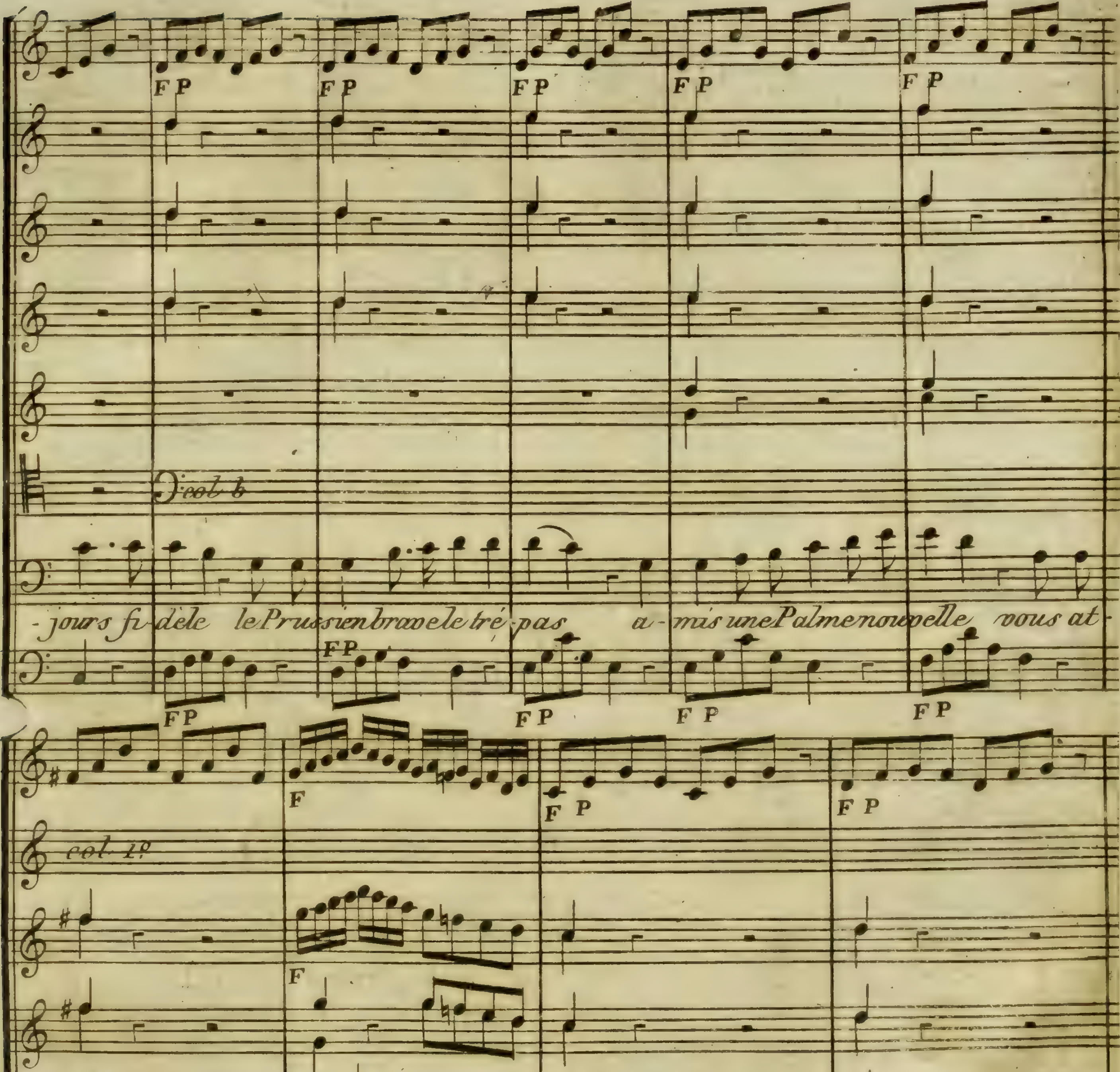
SCENE PREMIERE.

Le Général Holbourg, ses Aides-de-Camp, Des Ingénieurs, Officiers de Différens Corps, Cavaliers D'ordonnance.

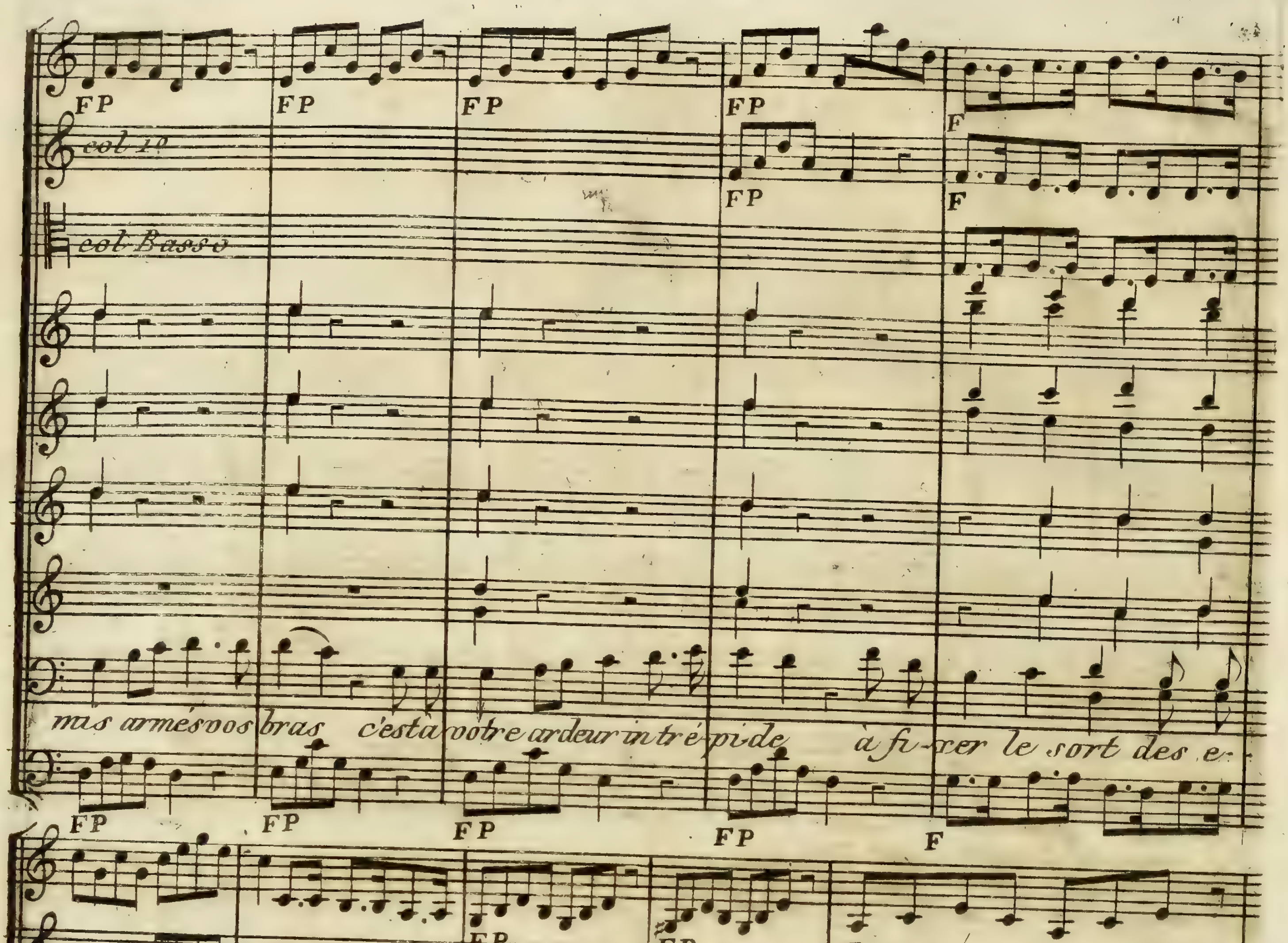
Air.
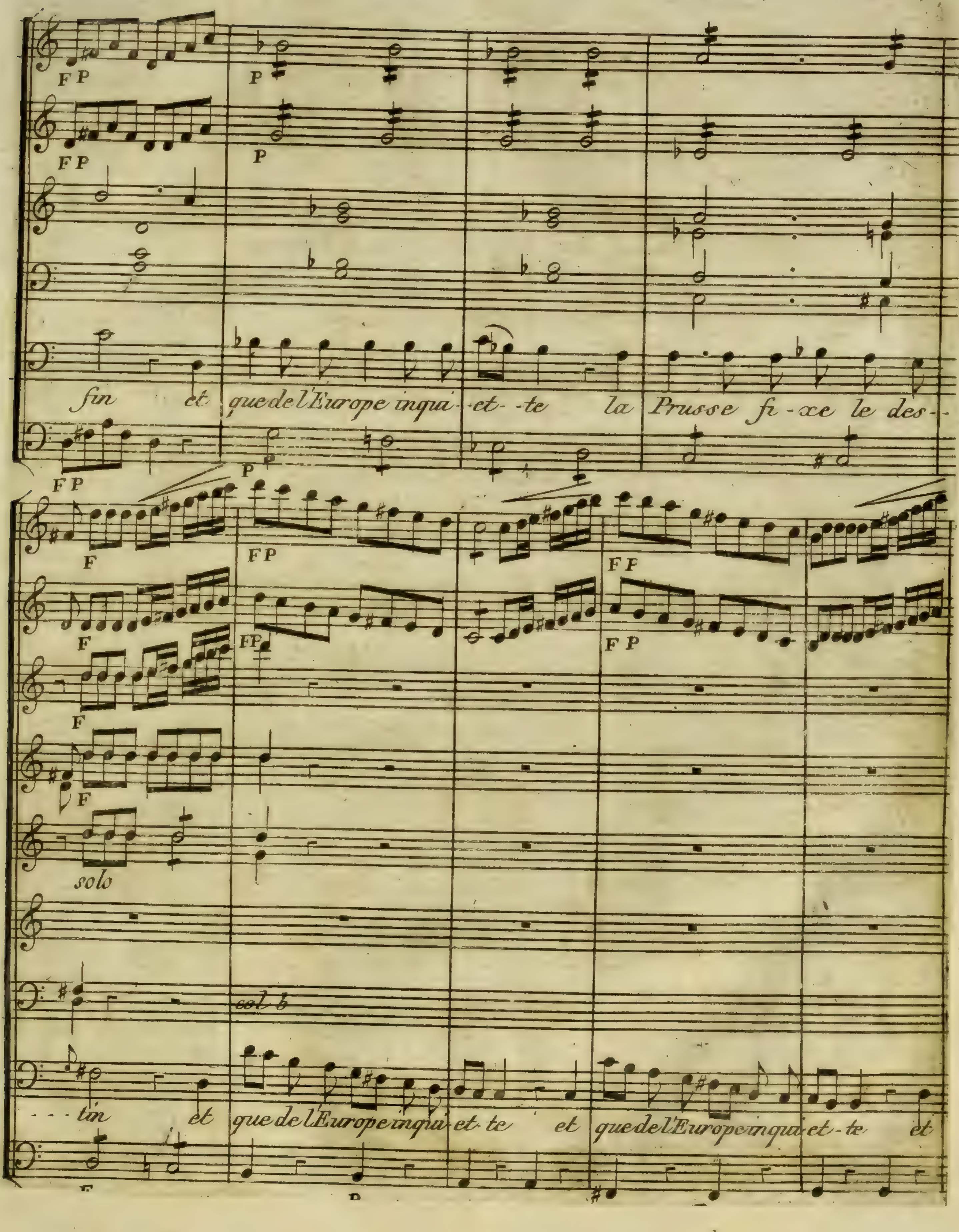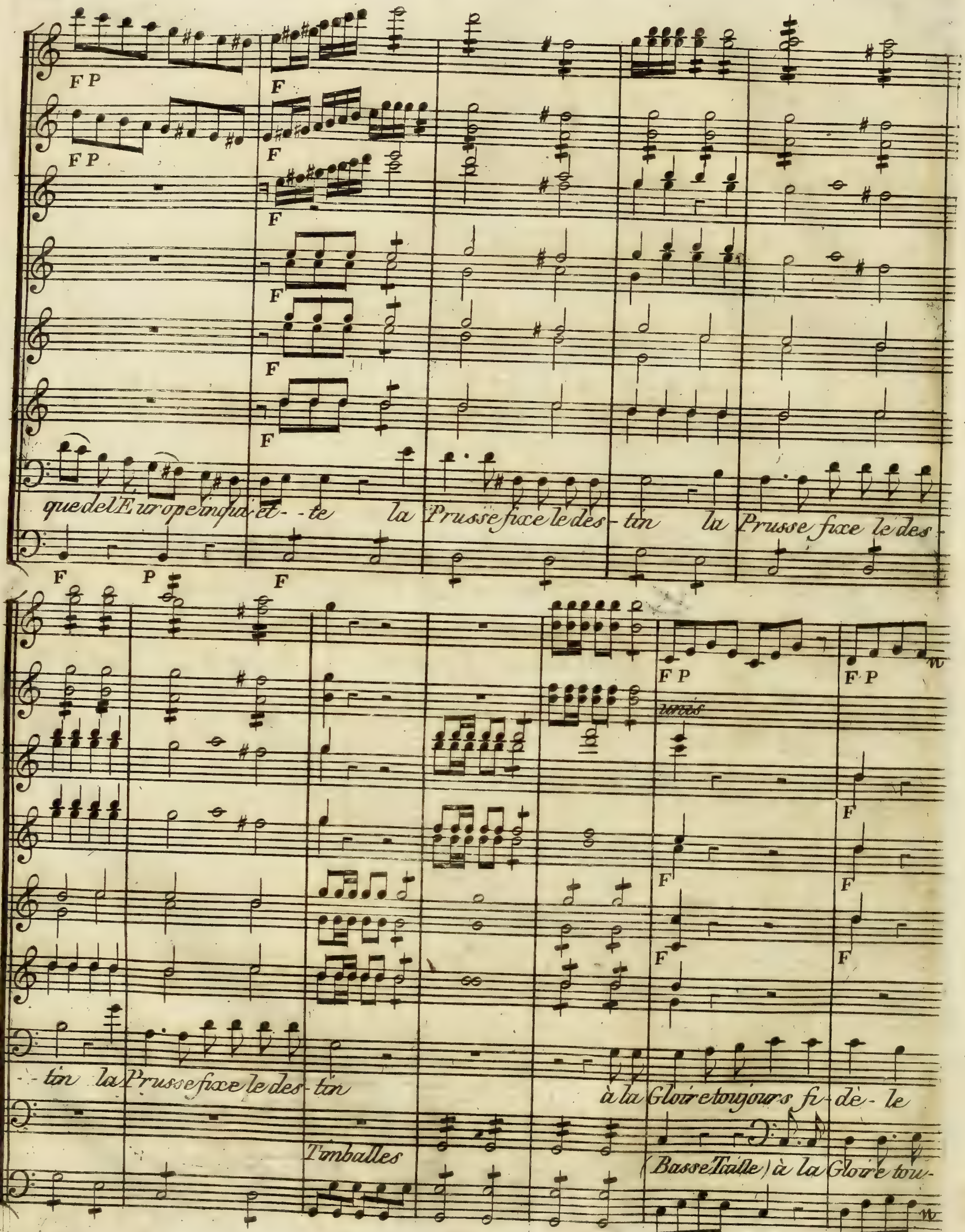


681

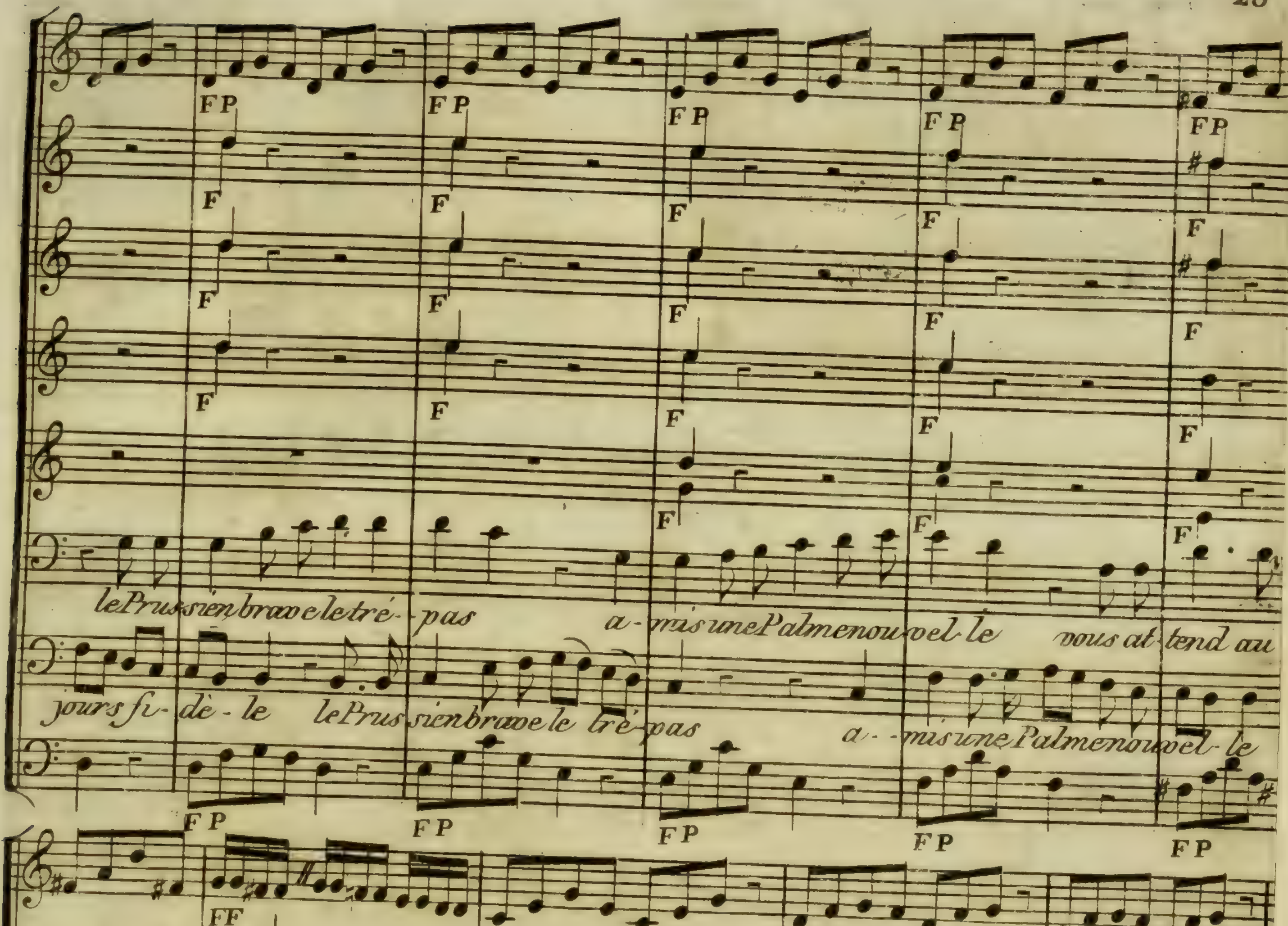


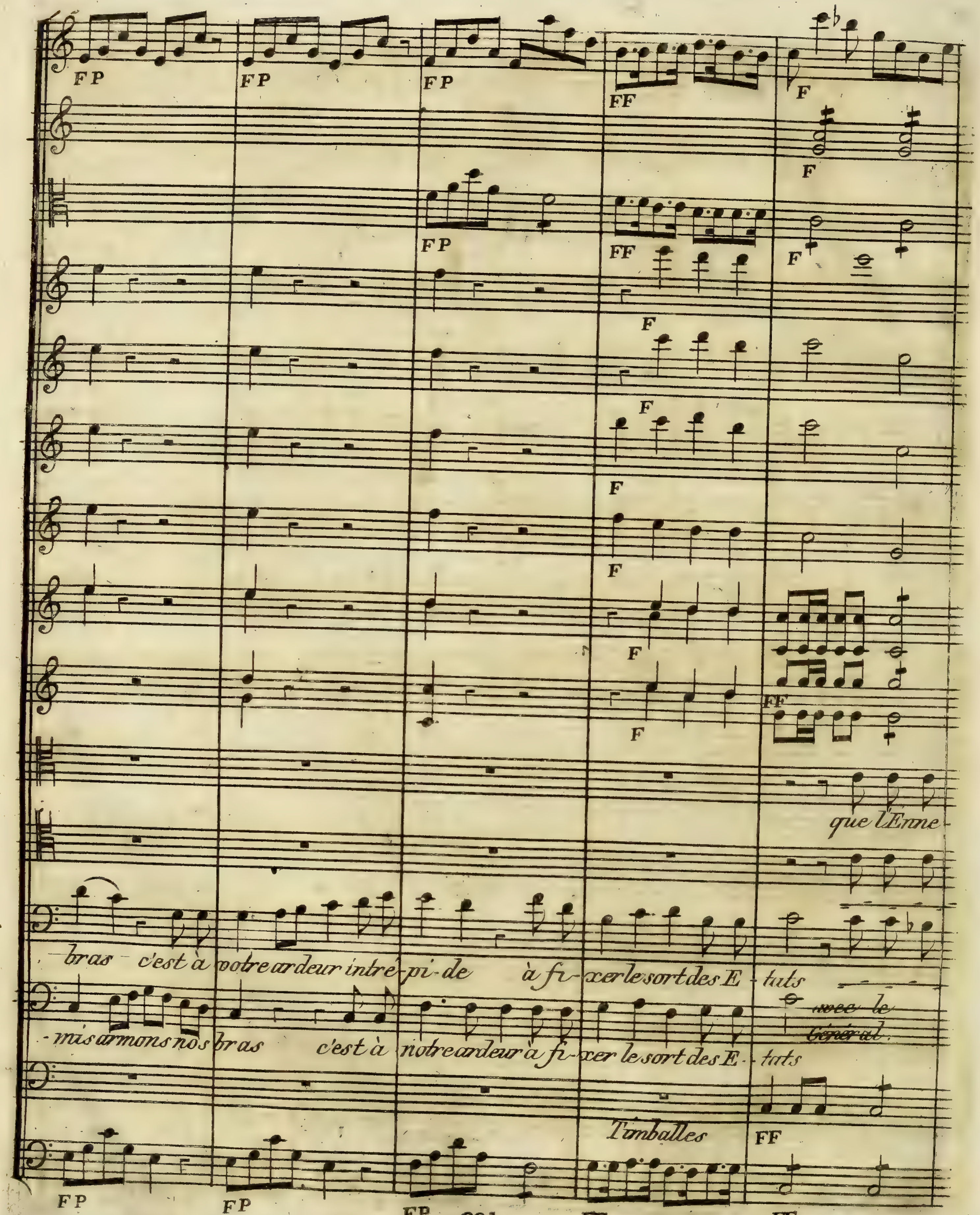
-jours fi-dèle le Prussien brave le tré-pas a-mis une Palme nouvelle vous at-
-tend au sein des Com-bats sou-mis à ma voix qui vous gui-de braves a-
col. b
col. 1º

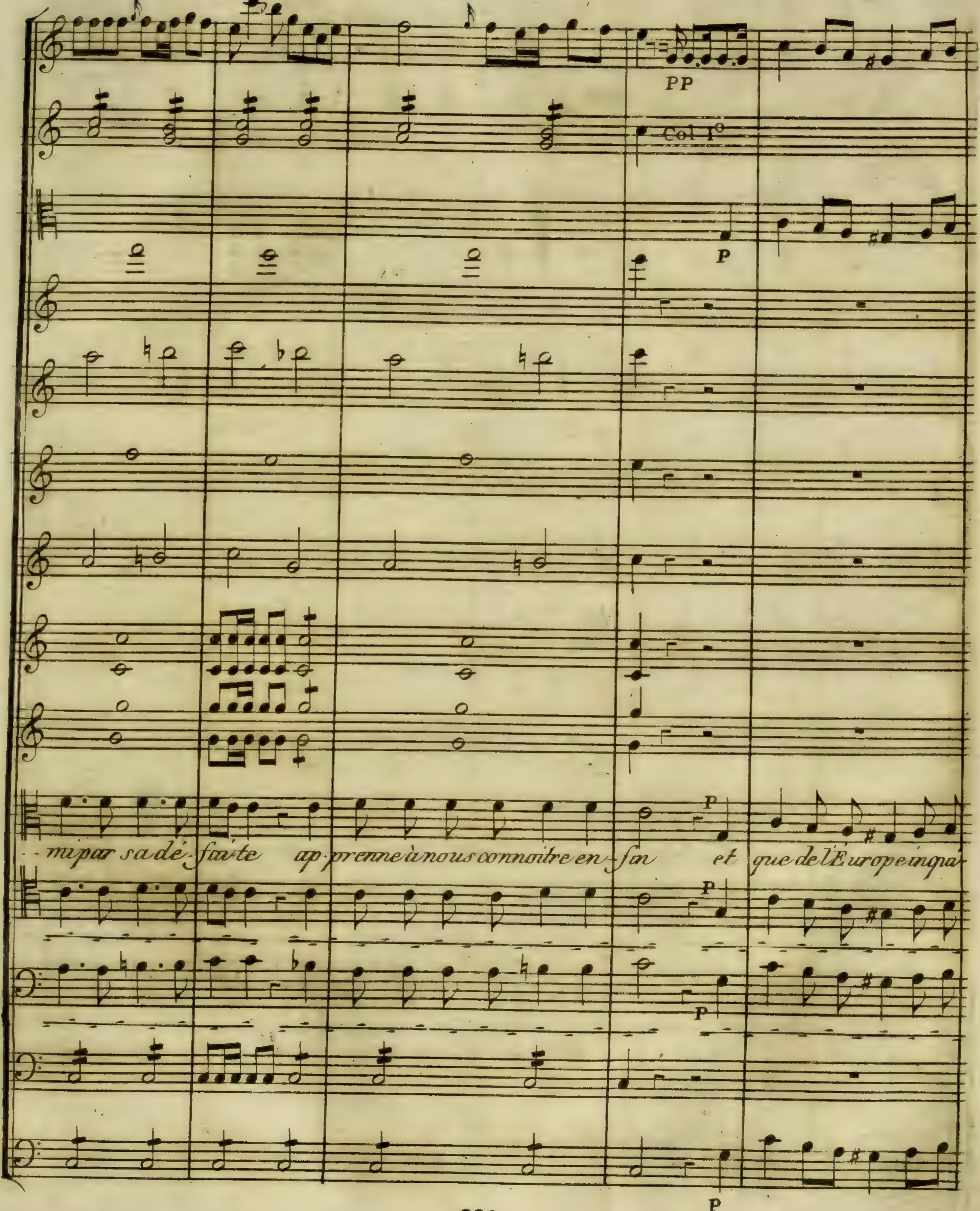

col 1º
col Basso
mis armés vos bras c'est à votre ardeur intré-pide à fi-xer le sort des e-
unis
col basso
Fagotti
soli
Viol tutti
que l'Ennemi par sa dé-faite ap-prenne à vous connaître en
Bas.

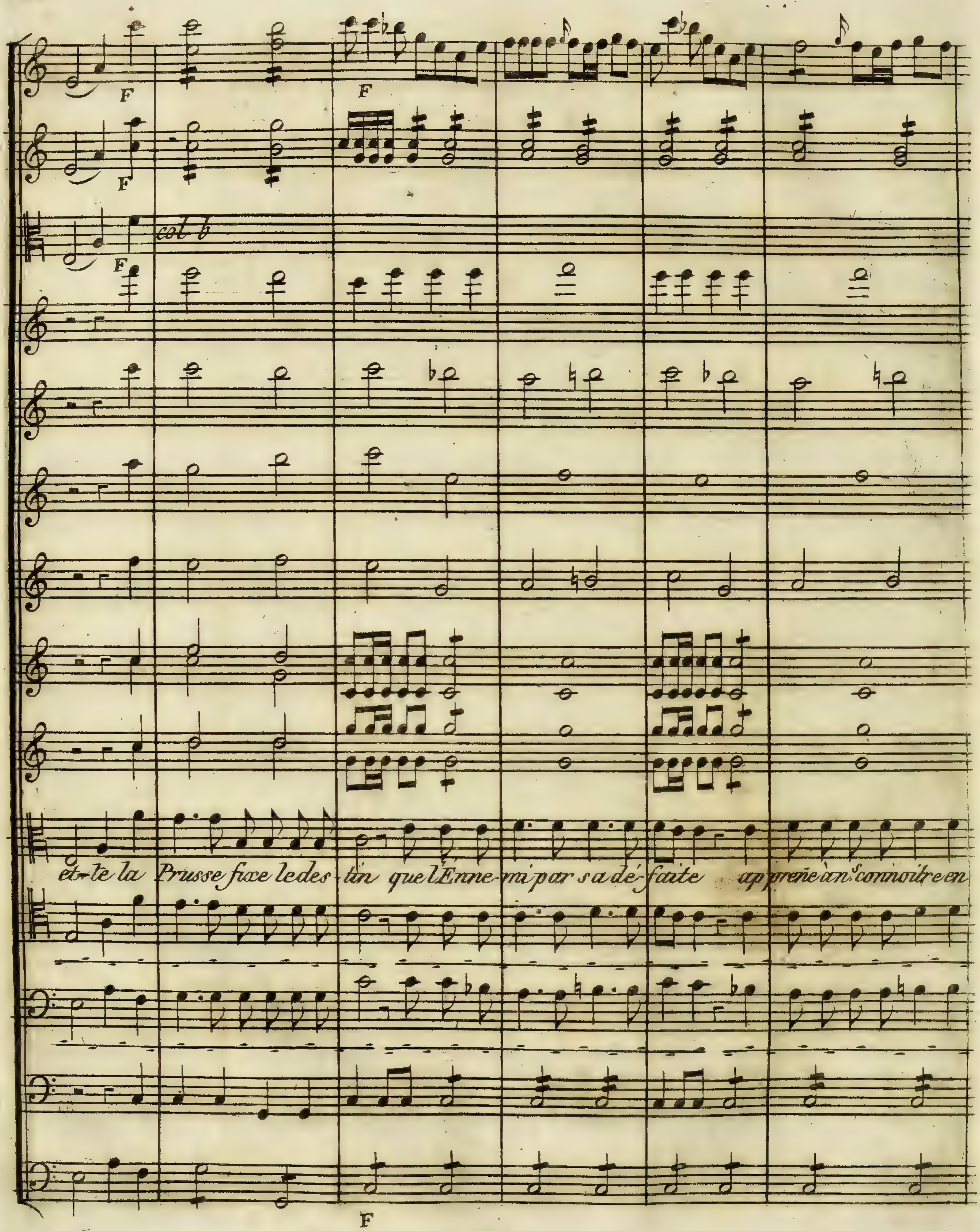

fin et que de l'Europe inqui-et-te la Prusse fi-xe le des-
tin et que de l'Europe inqui et te et que de l'Europe inqui et te et
solo
col b
FP
P
F
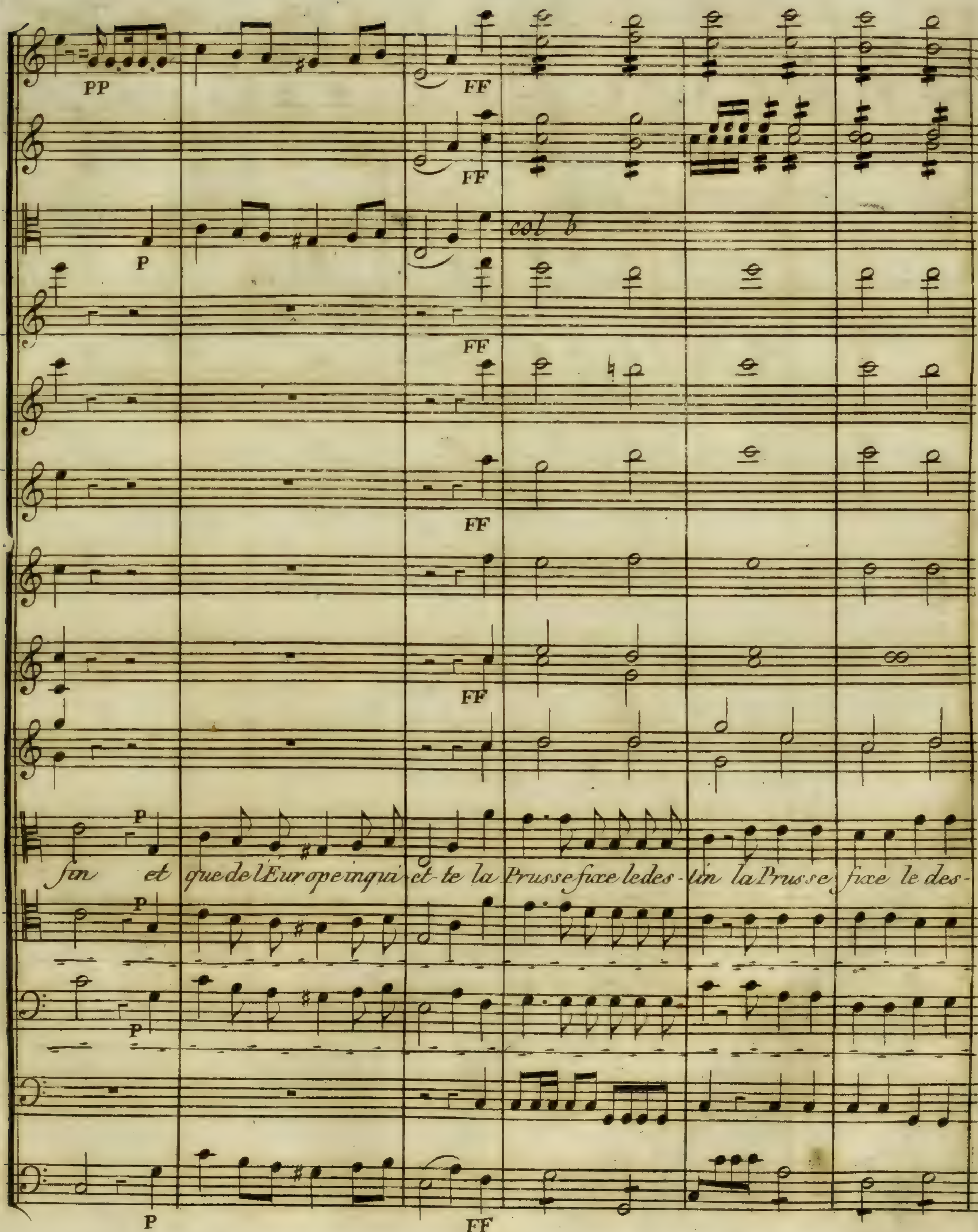

F P
F
P
que de l'Europe inquiete la Prusse fixe le destin la Prusse fixe le des-
-tin la Prusse fixe le des-tin
unis
à la Gloire toujours fi-dè-le
Timballes
(Basse Taille) à la Gloire tou-

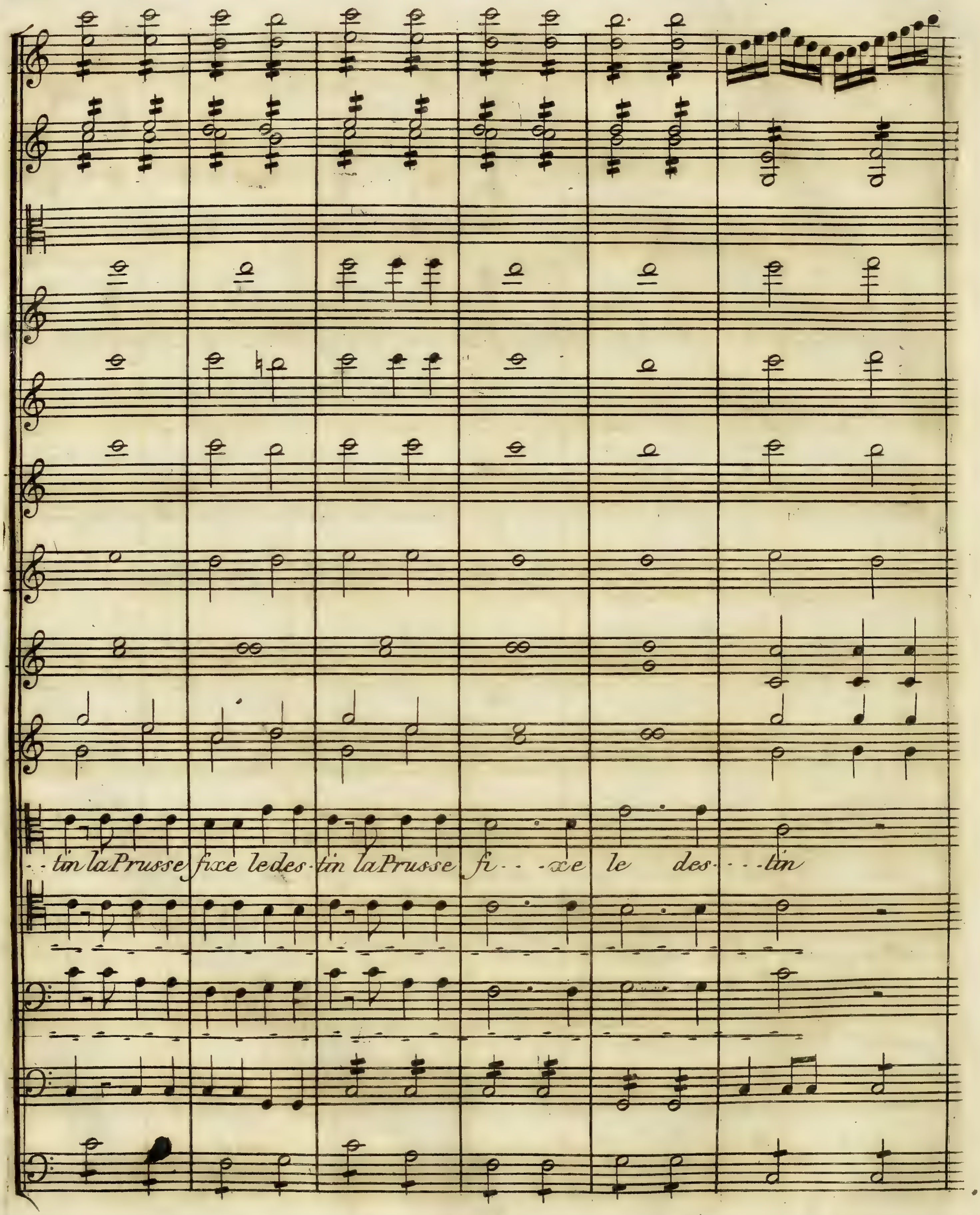

lePrussienbravele tré- pas a- mis une Palme nouvel- le vous at- tend au
jours fi- dè- le lePrus sienbrave le tré- pas a- mis une Palme nouvel- le
seindes Com- bats sou- mis àmavoix qui vous guide braves a- mis armez vos
vous at tend au seindes Com- bats sou- mis à la voix qui n^s guide braves a-
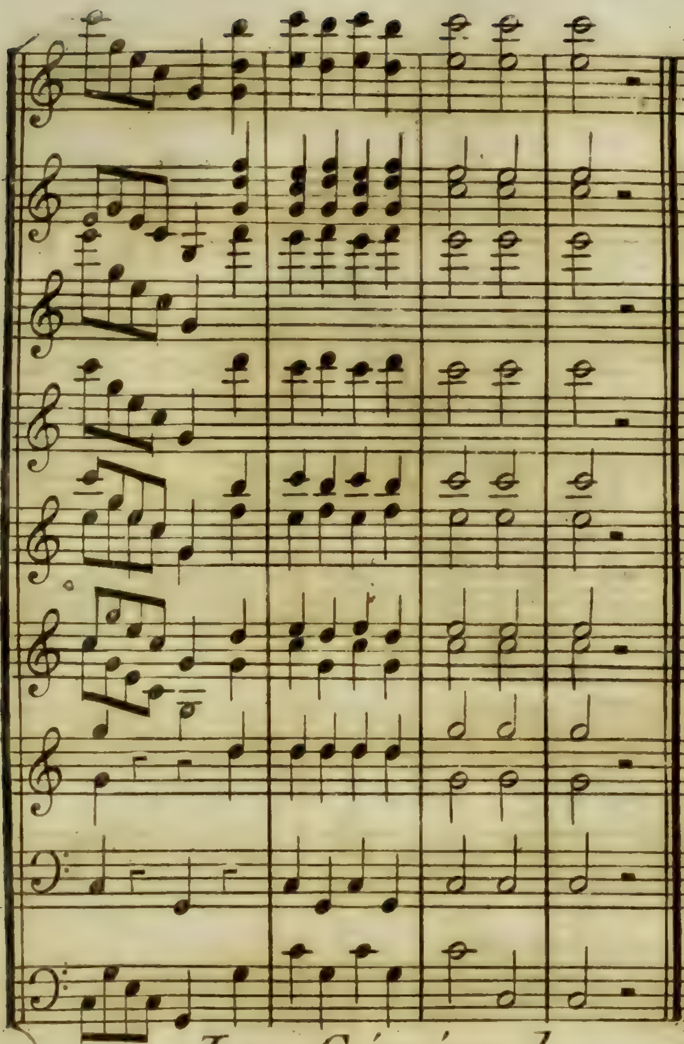

FP FP FP FF F
F
FP FF F
F
F
F
F
F
FF
F
que l'Enne-
-bras c'est à votre ardeur intré-pi-de à fi-xer le sort des E-tats
avec le Général.
-mis armons nos bras c'est à notre ardeur à fi-xer le sort des E-tats
Timballes
FF
FP FP FP FF FF


PP
Col 1o
P
-mi par sa dé-fai-te ap-prenne à nous connoitre en-fin et que de l'Europe in qui
P
P
P
P


F
F
F
F
col b
et-te la Prusse fixe le des-tin que l'Enne-mi par sa dé-faite ap-prene à n.s connoitre en
F


PP
FF
FF
P
col b
FF
FF
FF
FF
P
fin et que de l'Europe inquiè-te la Prusse fixe le des-tin la Prusse fixe le des-
P
P
P
FF


tin la Prusse fixe le des-tin la Prusse fi- - -xe le des- - -tin



Le Général.

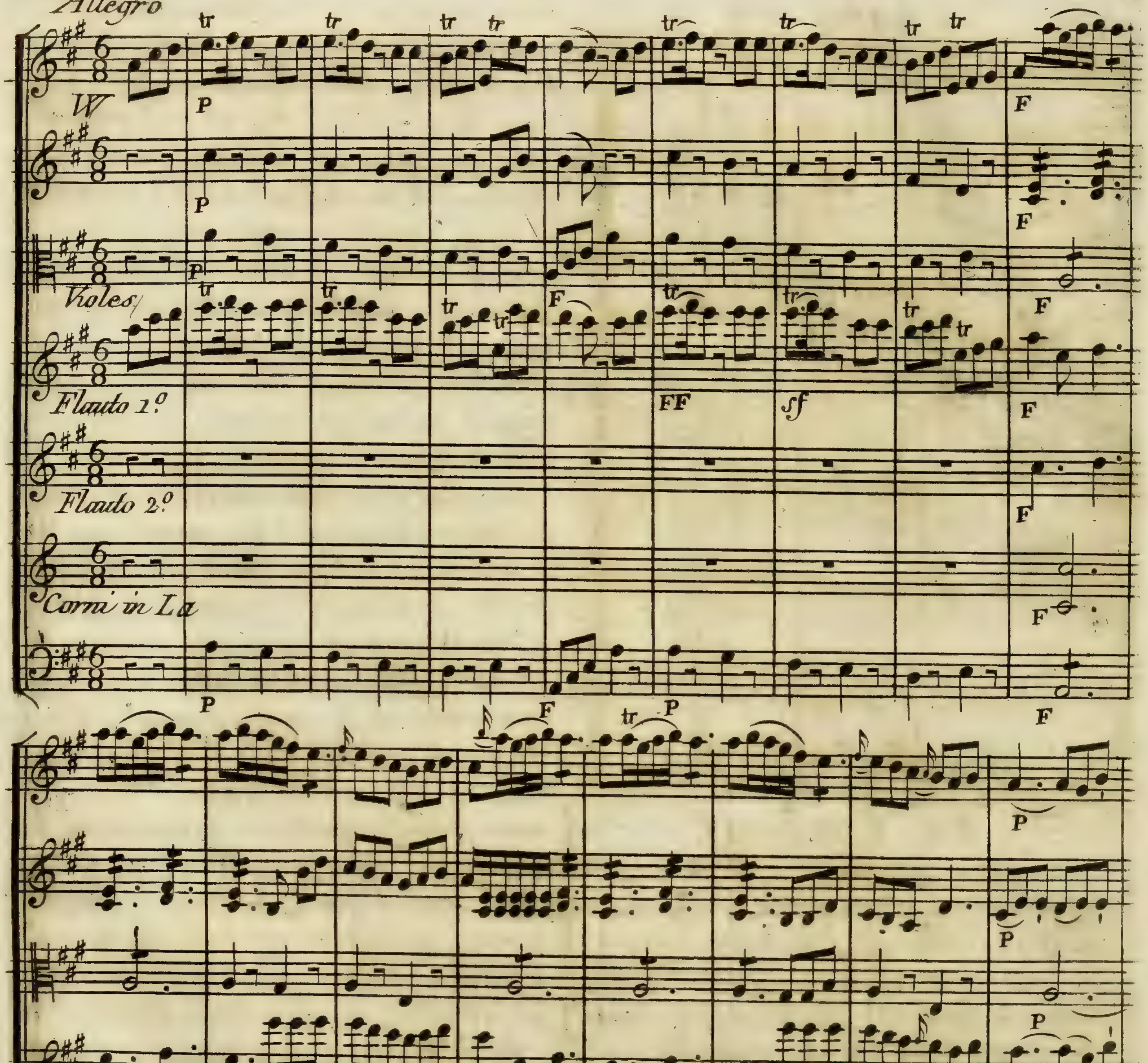
L'ennemi se dispose à passer l'Oder; je le préviendrai. (à l'ingenieur en Chef.) Colonel Felsheim, vous avez vu la position où je compte asseoir mon camp; faites sur-le champ vos dispositions, et marquez la place que doit occuper chaque corps : je suivrai vos travaux. (Les ingenieurs sortent.) A un de ses aides de-camp. Monsieur, portez l'ordre à mon lieutenant-général Werner de mettre l'armée en marche demain au point du jour. (Il remet un paquet cacheté à l'aide de camp.) J'attends des renforts de l'armée du Mein : nous attaquerons dès que je les aurai reçus; si le brave régiment de Brown arrive aujourd'hui, comme je l'espère, qu'il me joigne à l'instant; j'en ai besoin pour éclairer le pays. Allez. (L'aide de camp sort. Aux officiers.) Messieurs, j'établirai mon quartier-général dans ce château; il ne m'appartient pas, mais je peux en disposer; je l'ai acheté il y a quelques semaines, pour une dame de Bamberg en Franconie, qui esperoit cacher ici ses chagrins, et finir sa carrière loin du fraças des armes. Je ne prévoyais pas alors que la guerre menaçât la Silésie; l'incendie s'est communiqué du Mein à l'Oder. (Souriant.) Je compte très fort messieurs, que nous mettrons cette propriété à couvert. L'ennemi n'approche pas aisément de ceux que nous protegeons. Madame Blumenthal est reconnoissante; et la reconnoissance des dames donne un prix de plus au laurier... Je croyois la trouver ici, et je vais prendre quelques informations à cet égard. On peut, sans blesser l'honneur, donner quelque chose à l'amitié. Voyez, messieurs, si vous ne pouvez pas être utiles au Colonel Felsheim; je vous rejoindrai dans peu.

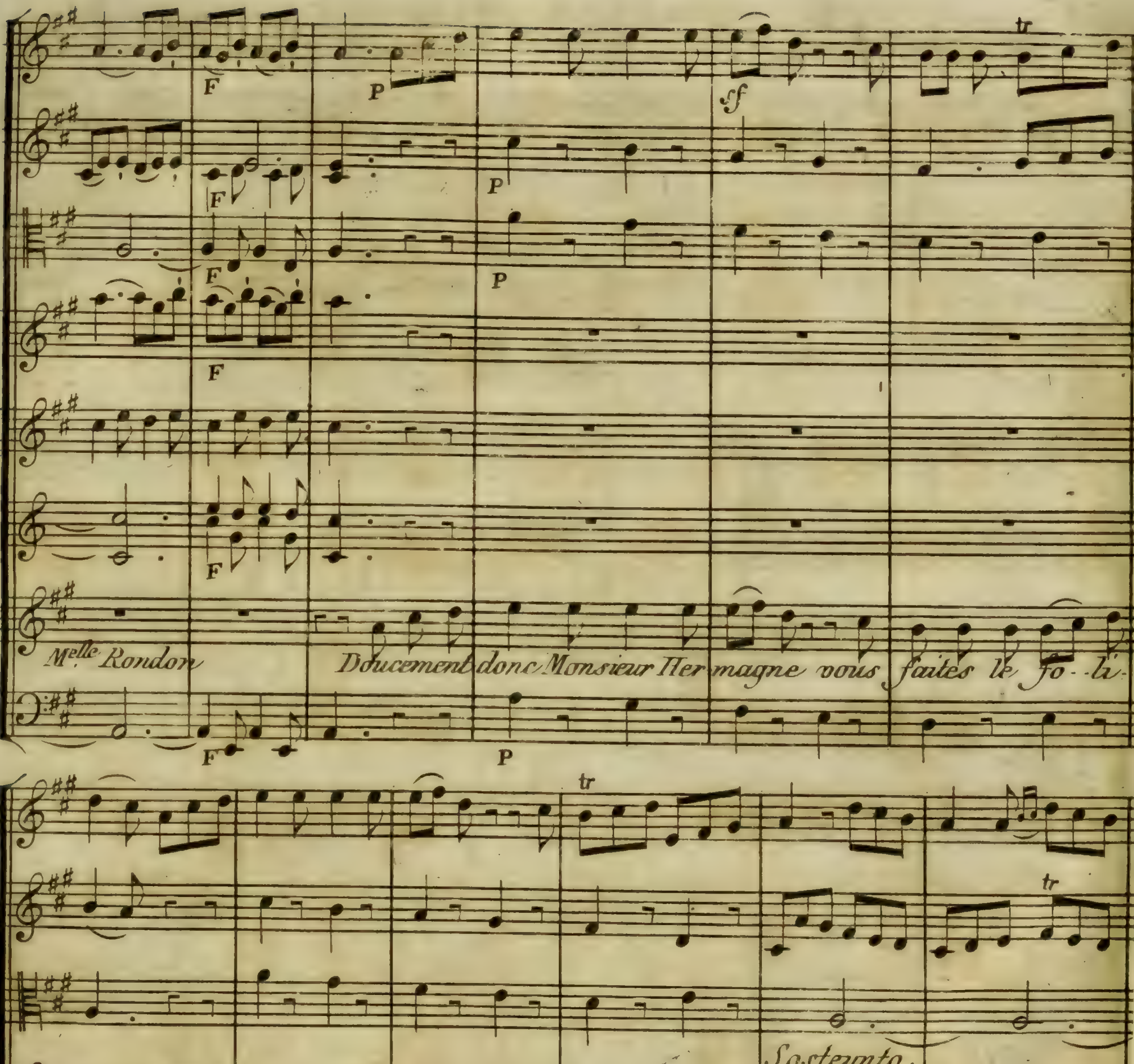
(Les officiers sortent du même côté que les ingenieurs; le Général, son aide-de-camp et ses ordonnances sortent du coté opposé.)

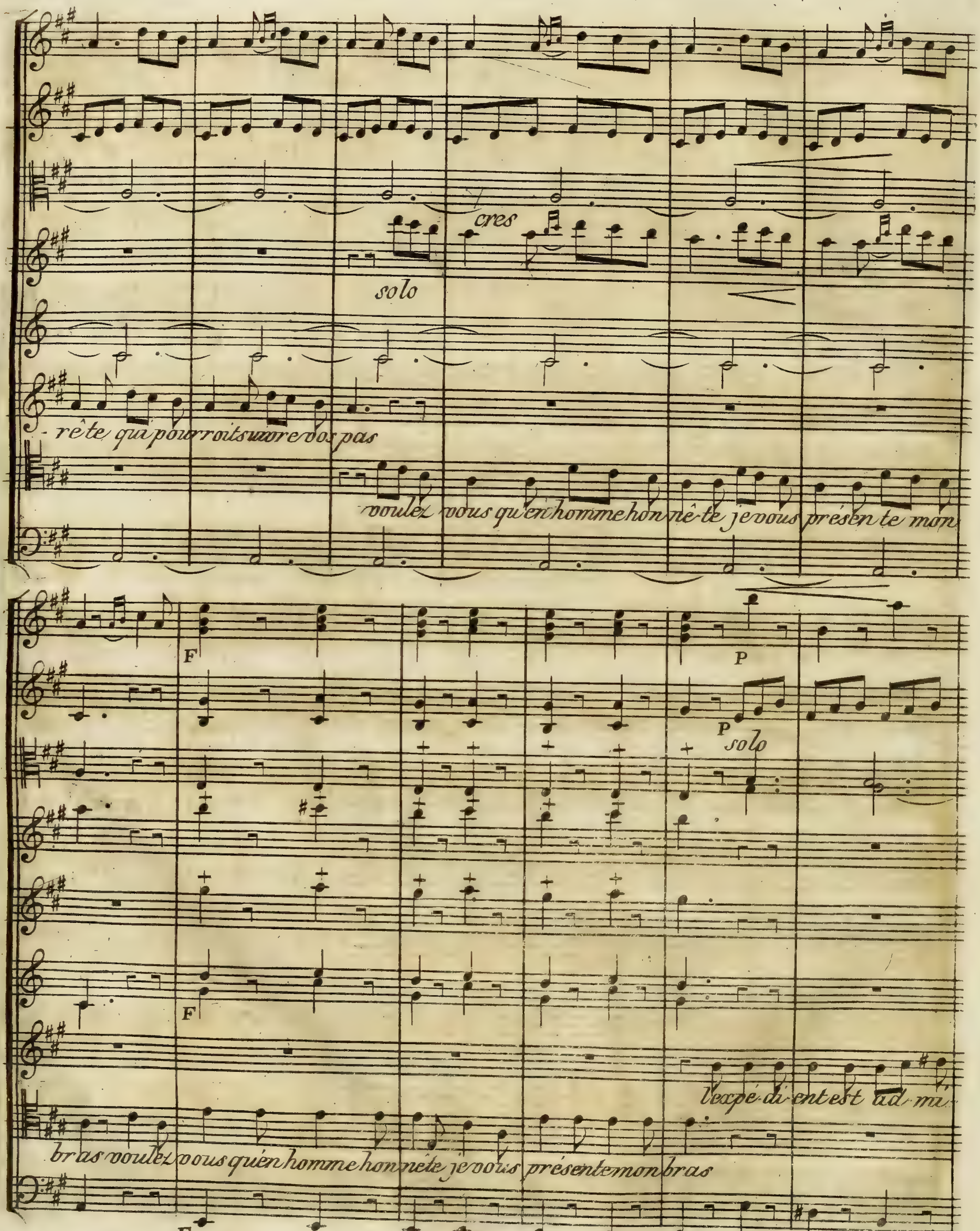
SCÈNE II

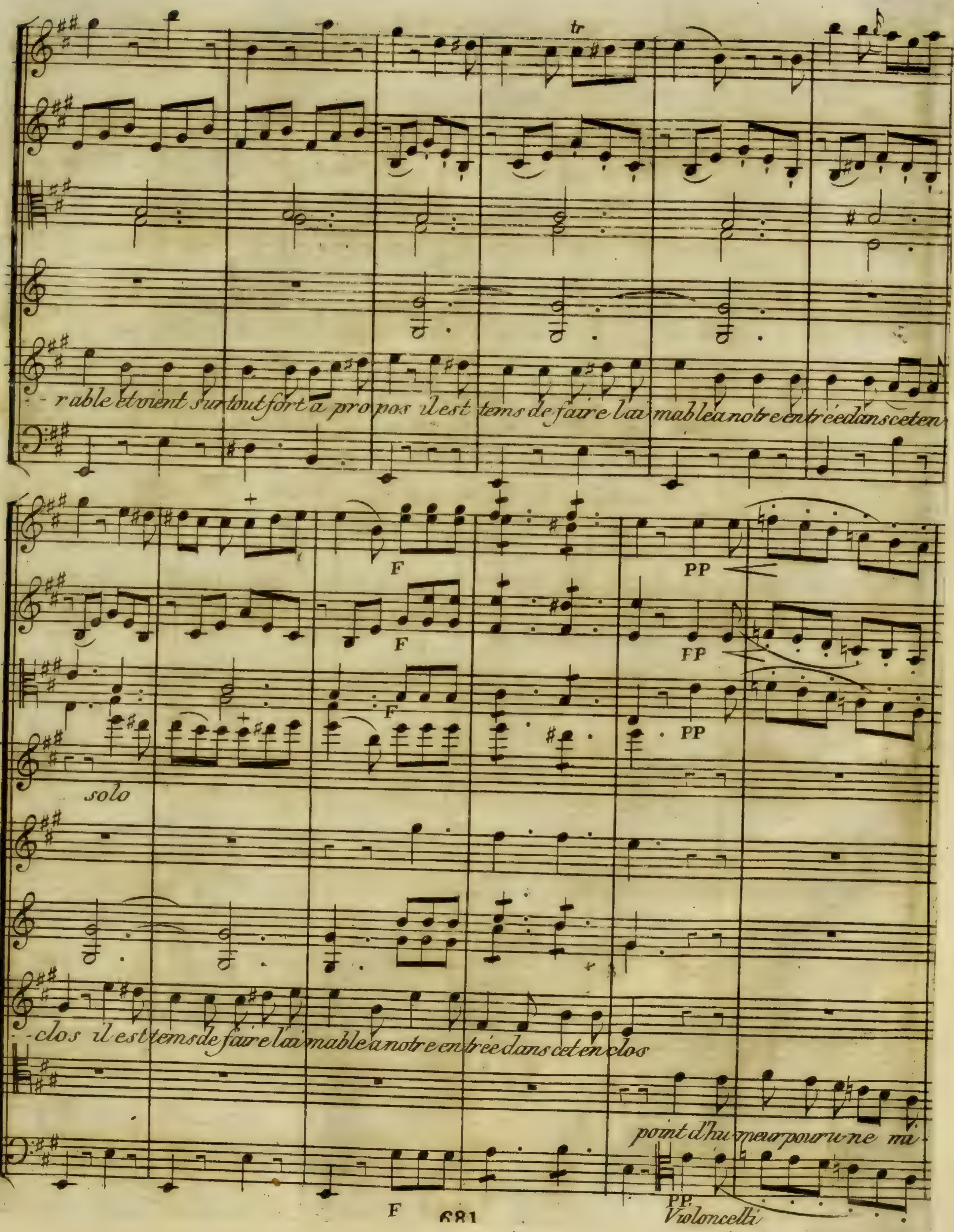
Hermagne, Mlle Rondon.

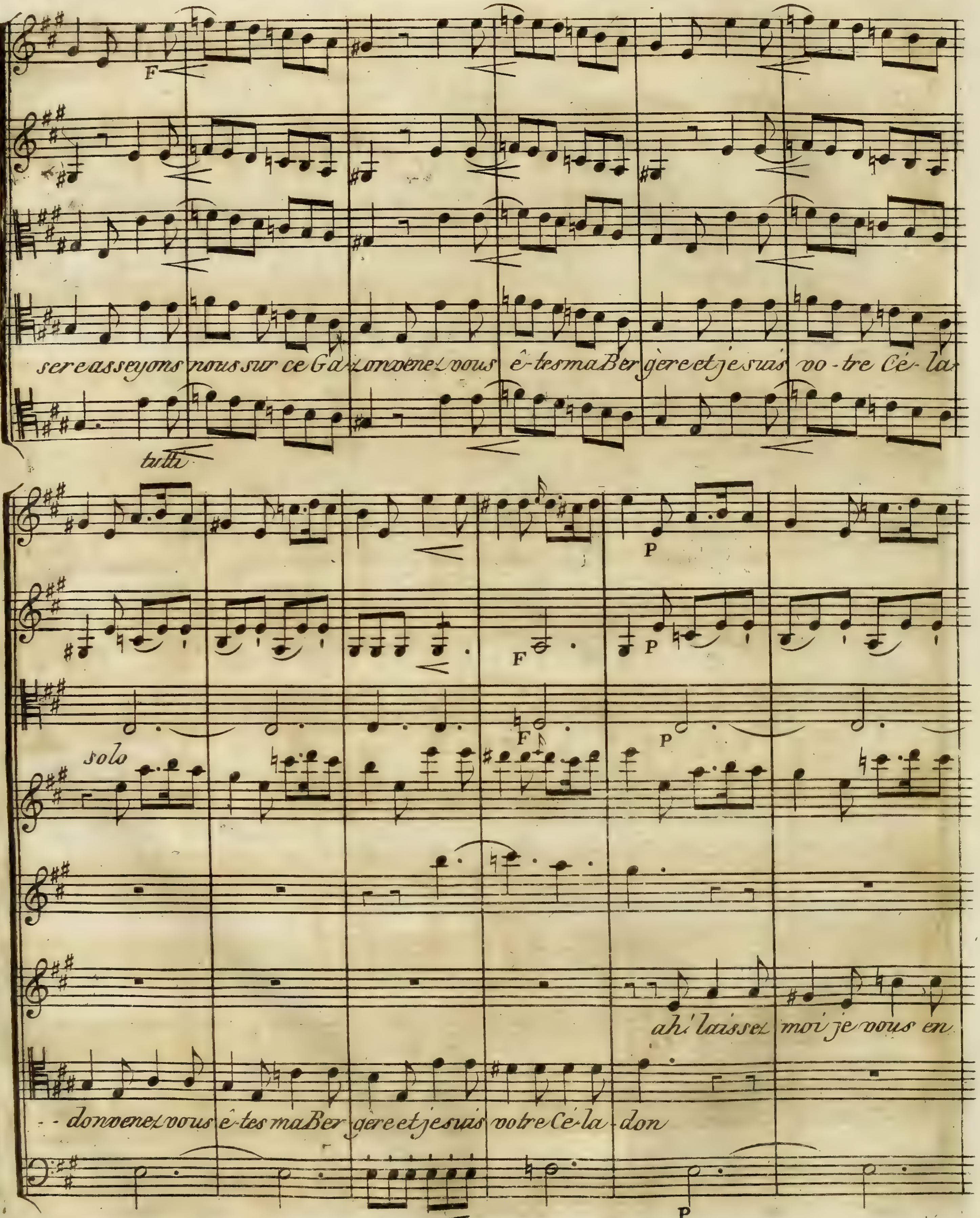
Duo.

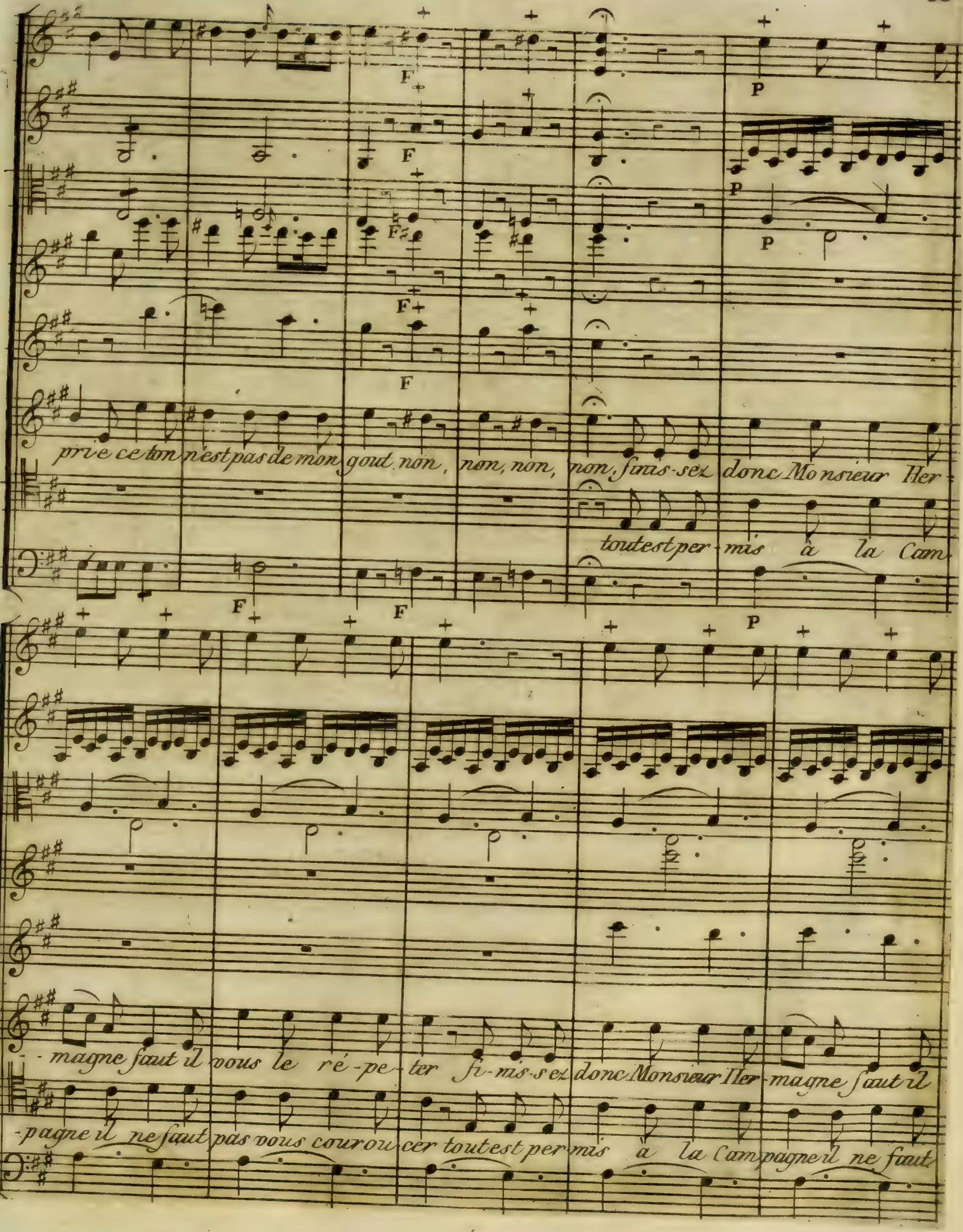

Allegro
W
Violes
Flauto 1.º
Flauto 2.º
Corni in La

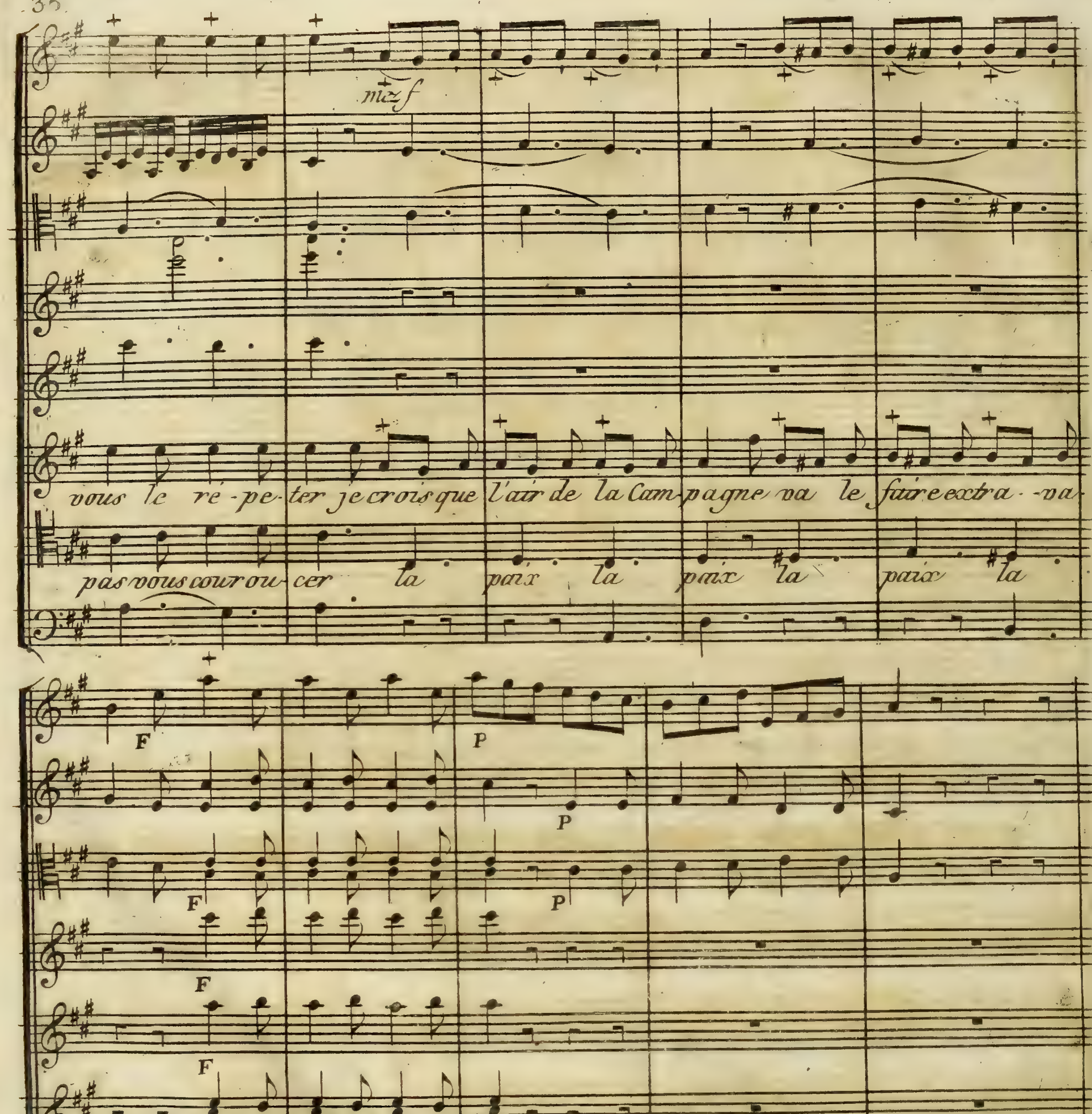

Mlle Rondon
Doucement donc Monsieur Her magne vous faites le Jo - li - chon
Hermagne
il faut courir à la Campagne suivez mon che re Ron don
déci dement je m'ar
Sostenuto.

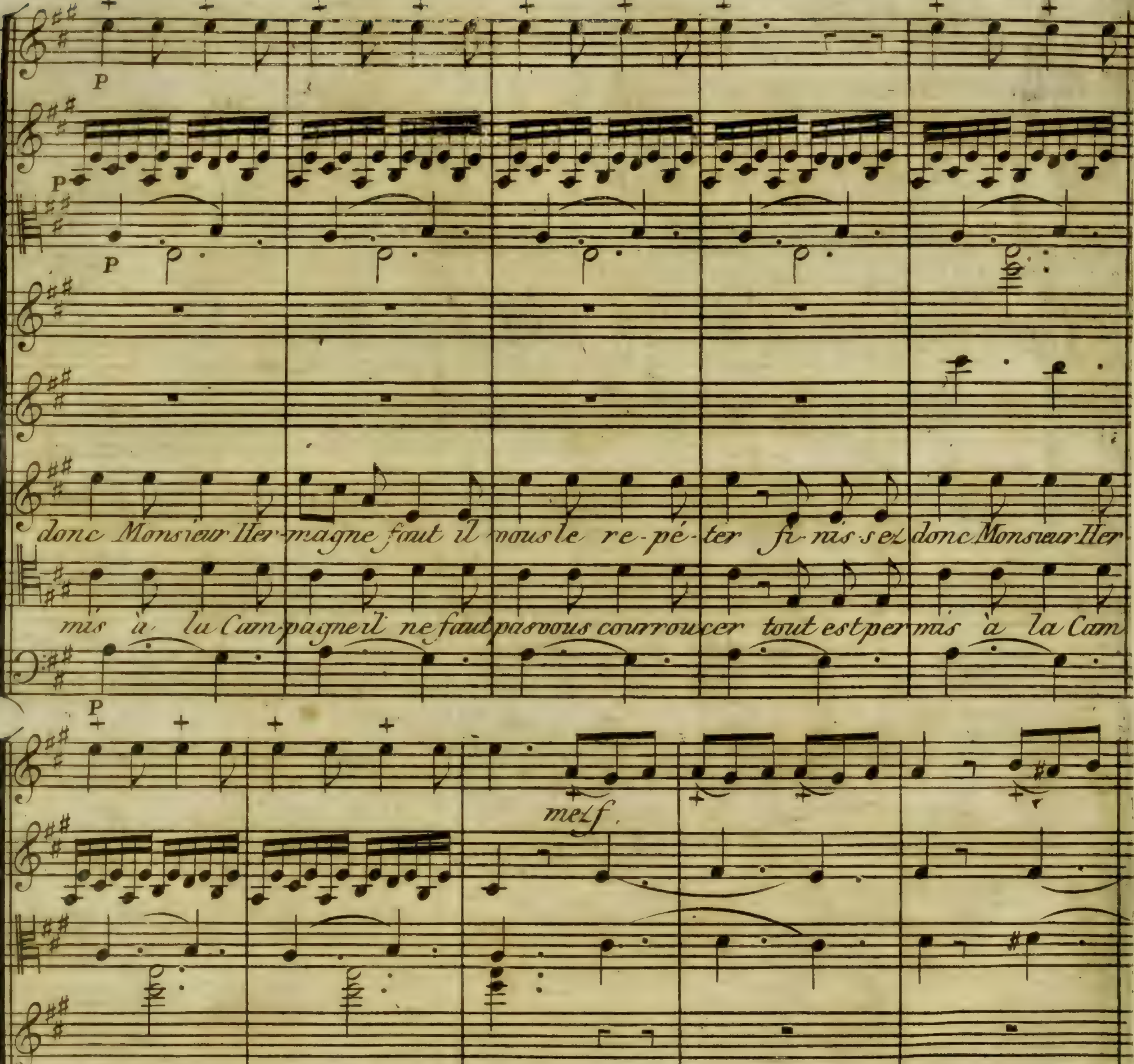

cres
solo
-rête qui pourroit suivre vos pas
voulez vous qu'en homme honnête je vous présente mon
F
P
solo
l'expédient est ad mi
bras voulez vous qu'en homme honnête je vous présente mon bras

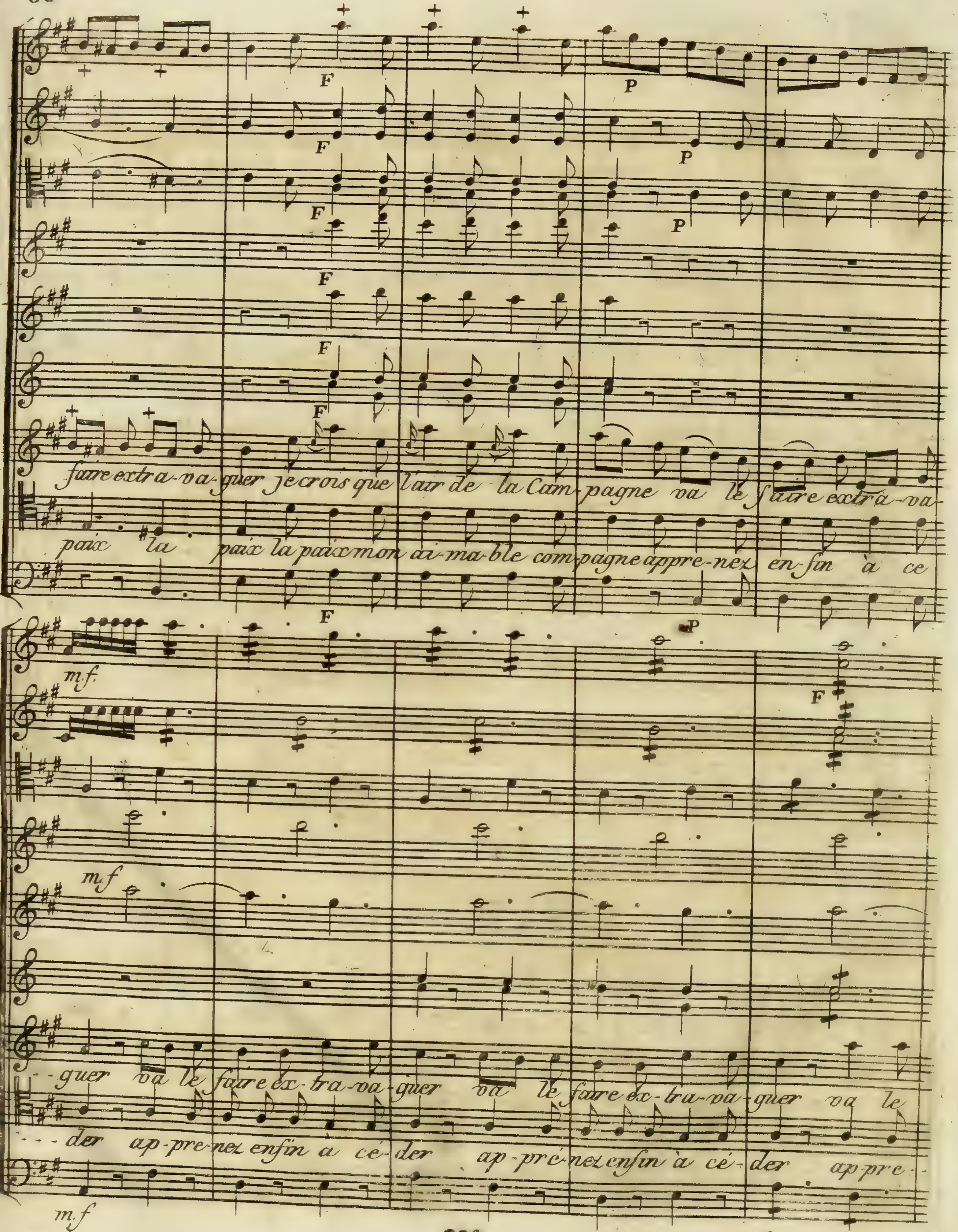

tr
-rable et vient surtout fort à propos il est tems de faire l'aimable à notre entrée dans cet en-
F
PP
FP
PP
solo
-clos il est tems de faire l'aimable à notre entrée dans cet enclos
point d'humeur pour une mi-
PP
Violoncelli

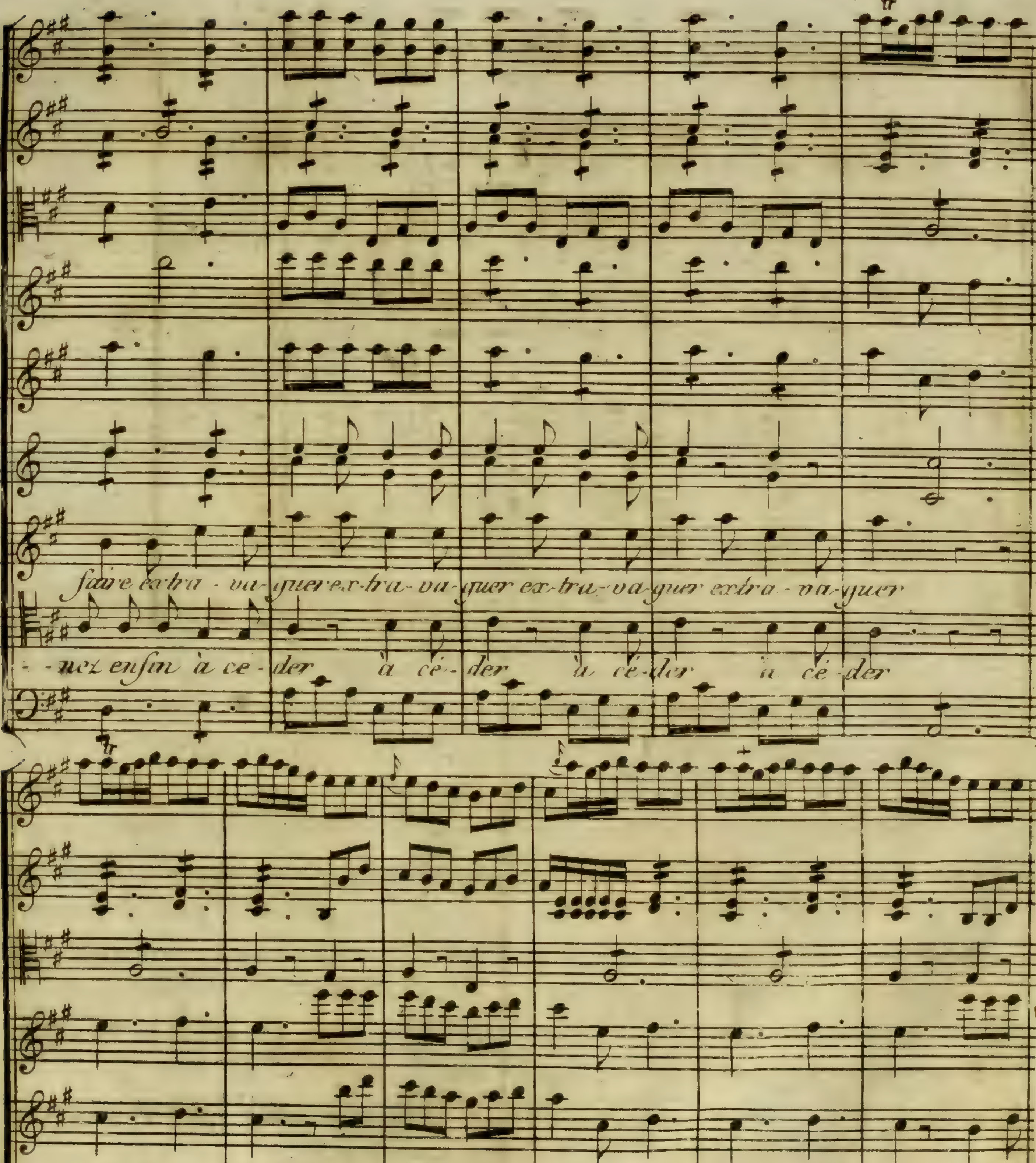

sere asseyons nous sur ce Ga-zon venez vous ê-tes ma Ber gère et je suis vo-tre Cé-la
tutti
solo
ah! laissez moi je vous en
- - don venez vous ê-tes ma Ber gère et je suis votre Cé-la-don

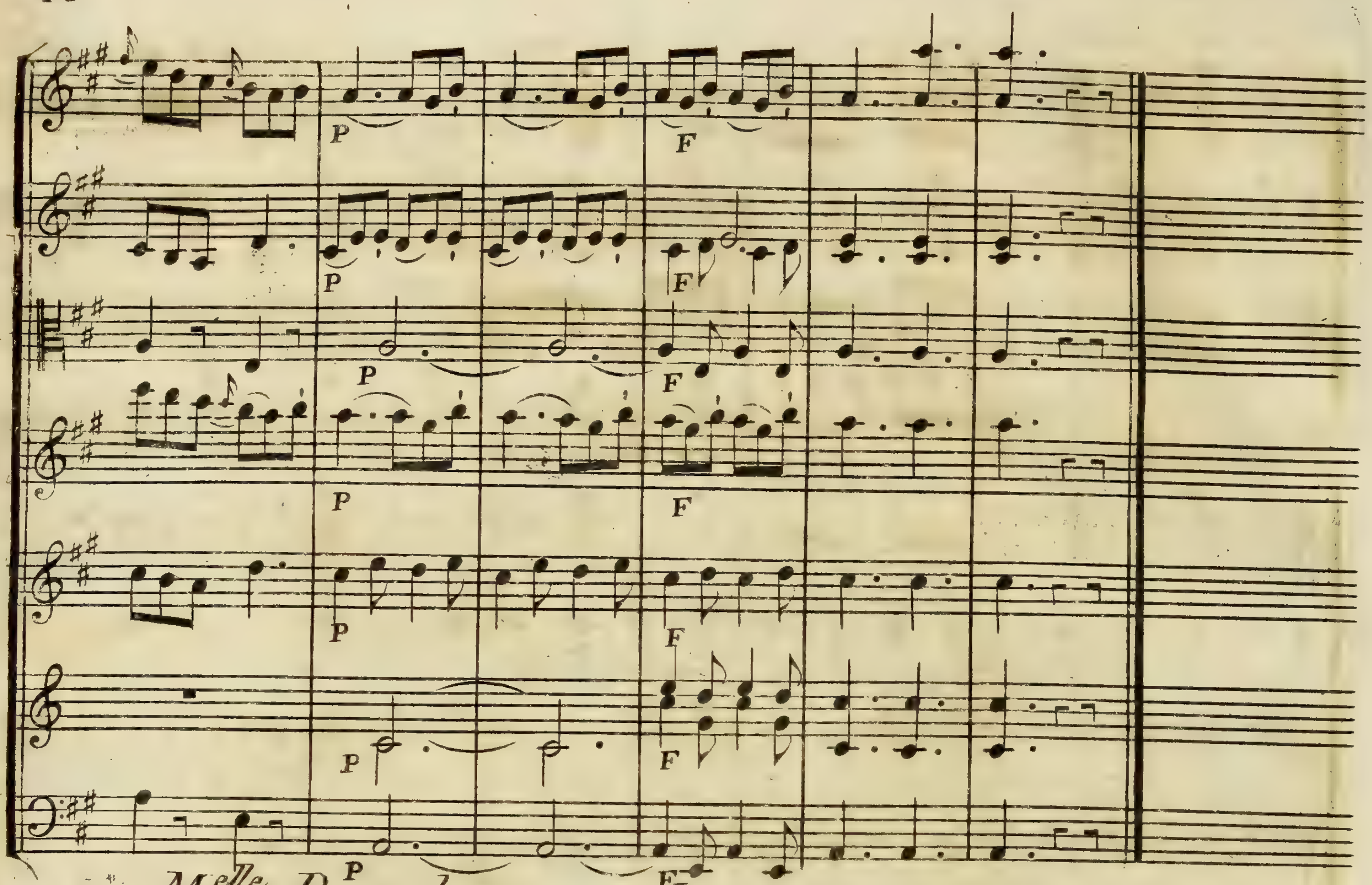

prie ce ton n'est pas de mon gout non, non, non, non, finis-sez donc Monsieur Her-
toutest per-mis à la Cam-
-magne faut il vous le ré-pe-ter fi-nis-sez donc Monsieur Her-magne faut il
-pagne il ne faut pas vous courou-cer toutest per-mis à la Cam-pagne il ne faut


mz f
vous le ré-pe-ter je crois que l'air de la Campagne va le faire extra- -va-
pas vous courrou-cer la paix la paix la paix la
F
P
-guer je crois que l'air de la Campagne va le faire ex-tra-va-guer fi-nis-sez
paix la paix mon aimable Compagne apprenez en fin a cé-der tout est per-


donc Monsieur Her-magne faut il vous le re-pé-ter fi-nis-sez donc Monsieur Her
mis à la Cam-pagne il ne faut pas vous courrou-cer tout est per-mis à la Cam
-magne faut il vous le ré-pe-ter je crois que l'air de la Cam-pagne va le
-pagne il ne faut pas vous courrou-cer la paix la paix la


faire extra-va-guer je crois que l'air de la Cam-pagne va le faire extra-va-
paix la paix la paix mon ai-ma-ble com-pagne appre-nez en-fin à ce-
-guer va le faire ex-tra-va-guer va le faire ex-tra-va-guer va le
-der ap-pre-nez enfin à cé-der ap-pre-nez enfin à cé-der appre-


faire extra - va-guer ex-tra-va-guer ex-tra-va-guer extra - va-guer
- - nez enfin à ce - der à cé - der à cé - der à cé - der



Melle Rondon.

Vos manières me déplaisent, Monsieur Hermagne, je vous le signifie.

Hermagne.

Votre humeur est toujours la même, mademoiselle Rondon.

Melle Rondon.

Quelle patience il faut que j'aie pour avoir demeuré quarante ans avec vous!

Hermagne.

Il ne m'en a pas fallu, n'est ce pas, pour supporter vos tracasseries continuelles?

Melle Rondon.

Est-ce vous tracasser, que vous dire que vous auriez pu faire avancer votre voiture jusqu'ici?

Hermagne.

En faisant abattre un pan de muraille, ou en faisant un circuit d'une lieue.

Melle Rondon.

On en fait deux, s'il le faut, Monsieur le raisonneur; et on arrive commodément et décemment. Une femme de charge, qui vient pour la première fois dans un domaine de madame Blumenthal, et qui se présente à pied, toute en eau, et dans un désordre à faire reculer; c'est épouvantable! Mais laissons cela, et revenons à nos affaires.

Hermagne.

C'est ce que nous pouvons faire de mieux.

Melle Rondon.

Une maison nouvellement achetée

où on arrive aujourdhui; deux domestiques de confiance, qu'on charge des détails, et qu'on fait partir de la dernière couchée, seulement deux heures d'avance; l'ordre précis de tenir tout prêt pour le moment de l'arrivée, il y a de quoi perdre la tête.

Hermagne.

Pas du tout, pas du tout Le général Holbourg n'est il pas ici.

Mlle Rondon.

Après? Croyez-vous qu'un général prussien se soit beaucoup occupé de ce qui peut être agréable à des fem̃es?

Hermagne.

Nous nous en occuperons, nous. La maison est meublée?

Mlle Rondon.

Il seroit tems d'y penser, n'est ce pas (a part.) Docteur!

Hermagne.

De quoi s'agit-il? de reconnoitre les appartemens, les jardins, tout cela n'est ni long, ni difficile.

Mlle Rondon! s'asseyant sur le banc.

Vous croyez cela? Vous vous imaginez qu'après avoir traversé ce parc, j'irai trotter de chambre en chambre, sans avoir pris seulement un petit bouillon? Non, monsieur, non, je reste ici, je m'y repose avec plaisir Ce bosquet est charmant; ma pauvre petite y viendra souvent, j'en suis sure. Mais allez donc, Hermagne allez donc.

Hermagne.

Nous avons du tems pour tout. Madame Blumenthal sera bientôt arrangée et nous aussi.

Mlle Rondon.

Mais cette chère enfant, il lui faut un appartement gai, commode, qui soit au rez-de-chaussée, qui ouvre sur un parterre bien clos, sans eaux, sans treillage aux murs; voila les ordres.

Hermagne.

He bien, cela se trouve, c'est une affaire finie.

Mlle Rondon.

Et si cela ne se trouve pas?

Hermagne.

Nous la logerons au premier.

Mlle Rondon.

Au premier! au premier! Une fille dans cet état!... Et les croisées?

Hermagne.

On les barrera.

Mlle Rondon.

Quand?

Hermagne.

Quand on pourra.

Mlle Rondon.

Et en attendant?

Hermagne.

On la veillera. (Lui frappant doucement

sur la joue.) Attendez-moi ici, Mademoiselle Rondon; quand j'aurai vu et jugé je viendrai vous communiquer mon plan. (Il entre dans le pavillon.

SCENE III.

Mlle Rondon seule.

C'étoit bien la peine de quitter Bamberg, de traverser la Franconie, la Saxe, Lusace, au risque d'être pris dix fois par des partis Autrichiens, pour venir chercher ici le tapage infernal qui m'assourdissoit là bas! Des tambours toujours battans, le Canon toujours ronflant; des Soldats s'exercant, jurant, buvant, se battant, se rengorgeant.) et sans égards pour des femmes d'une certaine façon; voilà ce que nous trouverons en Silésie comme à Bamberg. à la vérité, le général Holbourg ne pouvoit pas prévoir cela. à la verite, madame Blumenthal ne pouvoit mieux faire que de quitter une ville où tout lui rappeloit sans cesse le meutre de son fils et les premiers malheurs de sa fille, trompée, séduite, abandonnée. Bon dieu, bon dieu! que je me sais bon gré de n'avoir jamais écouté les hommes! j'ai pourtant été jeune et jolie comme une autre mais je vous avois un cœur... c'étoit du marbre, du bronze, de l'acier que ce cœur là.

SCENE IV.

Mlle Rondon, Plumper.

Plumper, (s'approchant.)

Que fait là c'te femme? Alle est sans gêne. Dites donc. ma bonne?

Mlle Rondon avec aigreur.)

Ma bonne! ma bonne! Je m'appelle mademoiselle Rondon, femme de charge de madame Blumenthal, qui a acheté cette maison, qui en prend possession aujourd'hui. Ma bonne ma bonne.

Plumper.

Ecoutez donc, je n'ons pas l'art de la divination. J'sis, n'vous en déplaise, maitre Plumper, jardinier de c'te maison, d'puis cinquante ans d'pere en fils; j'ons déja parlé à monsieg.r l'général, mais votre protection n'gâtera rien et j'vous demandons vos bonnes graces, pour obtenir la continuation des fonctions d'not' état. (A part) v'la c'qui s'appelle un compliment ben torné.

Mlle Rondon (a part.)

Ce garçon là n'est pas sot du tout. (Haut) Oui, je parlerai, j'arrangerai cela

Plumper.

Oui? hé ben, j'allons vous apporter un échantillon d'not' savoir faire; un bouquet d'une grosseur mais d'une grosseur!..

Mlle Rondon.

Garde tes fleurs pour la fille de madame, elle les aime passionnément; elle

en ornera le berceau de son enfant; elle l'en couvrira.

Plumper.

Oh! d'ca, alle n'en manquera pas, mam'selle Rondon.

Melle Rondon.

Elle aime aussi la musique.

Plumper.

Dame, je n'sommes pas musicien.

Melle Rondon.

Mais des chansons champêtres, une petite fête ...

Plumper.

C'est dit. Une fête comme en donnoit queuqu'fois monsieur Hertzberg, monsieur Hertzberg qui vient d'vous vendre c'château. J'partons pour Breslaw, j'vous amenons des Violons, des trompètes, des cornemuses, des ....

Melle Rondon.

Tais-toi, tais-toi donc, maudit bavard: il s'agit bien de tout cela. Des chansons simples, tendres, chantées sans art par les enfans de la nature ....

Plumper.

Par les miens, mam'selle Rondon.

Melle Rondon.

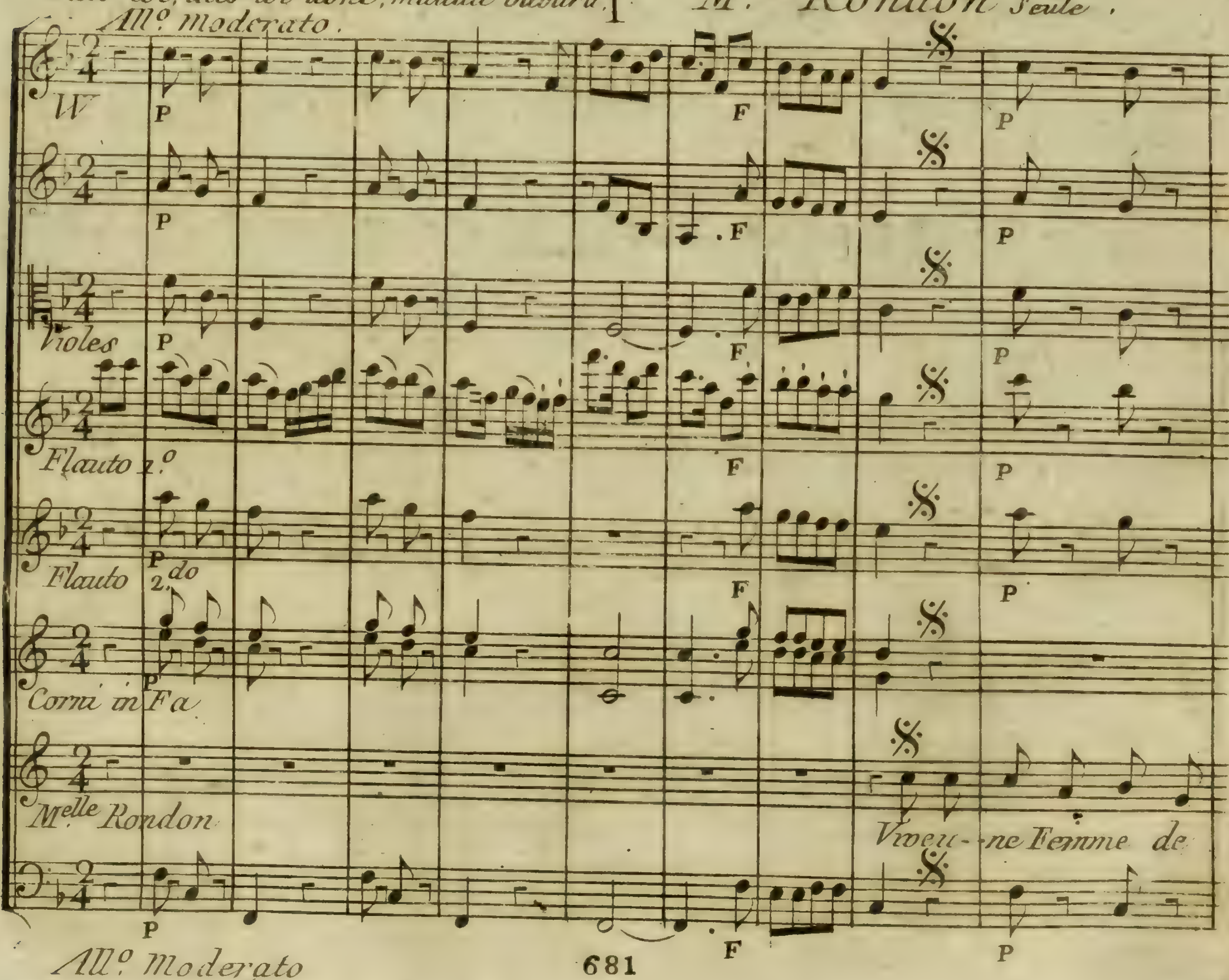
Une musette, un petit bal ..

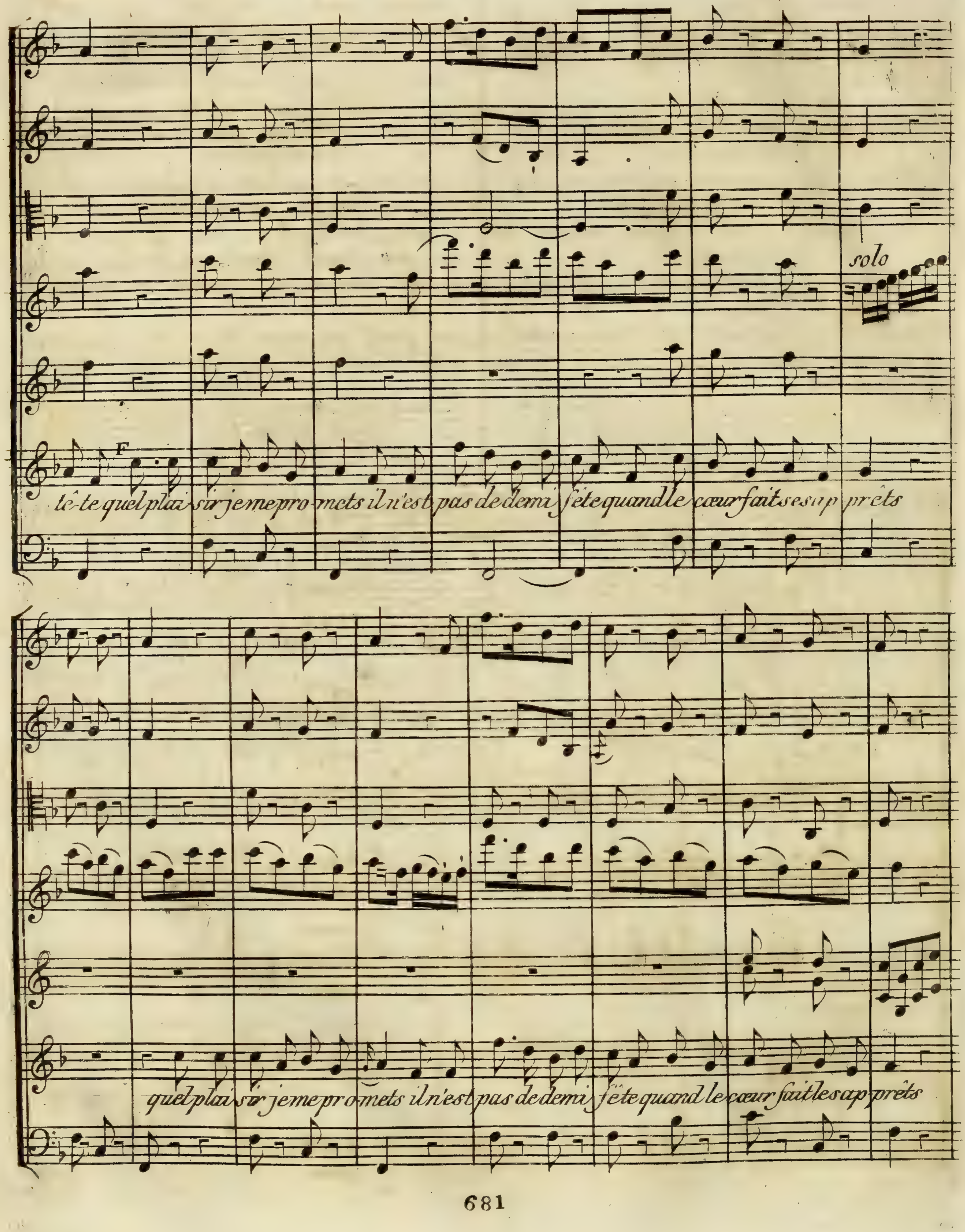
Plumper.

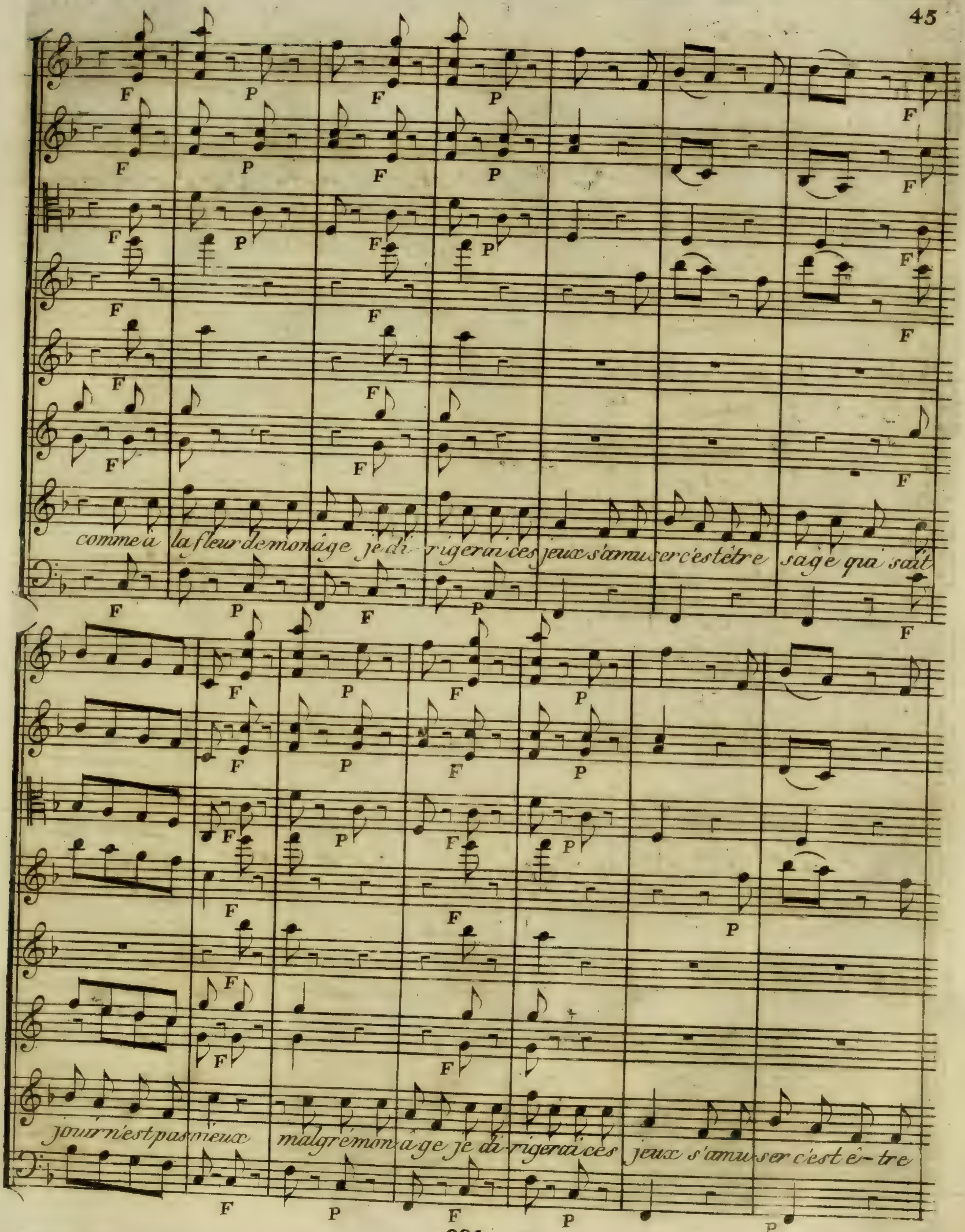
Oui, eune musette. L'compère Gotz en joue comme un enragé; c'est à faire plaisir. J'allons vous bâcler ça en un clin-d'œil. J'nous mettrons en tête du convoi, et j'dirons à madame Blumenthal, un p'tit queuqu'chose... un petit queuqu'chose, qui li fera p'us d'plaisir que l'bruit du canon, j'vous en réponds, mamselle Rondon.

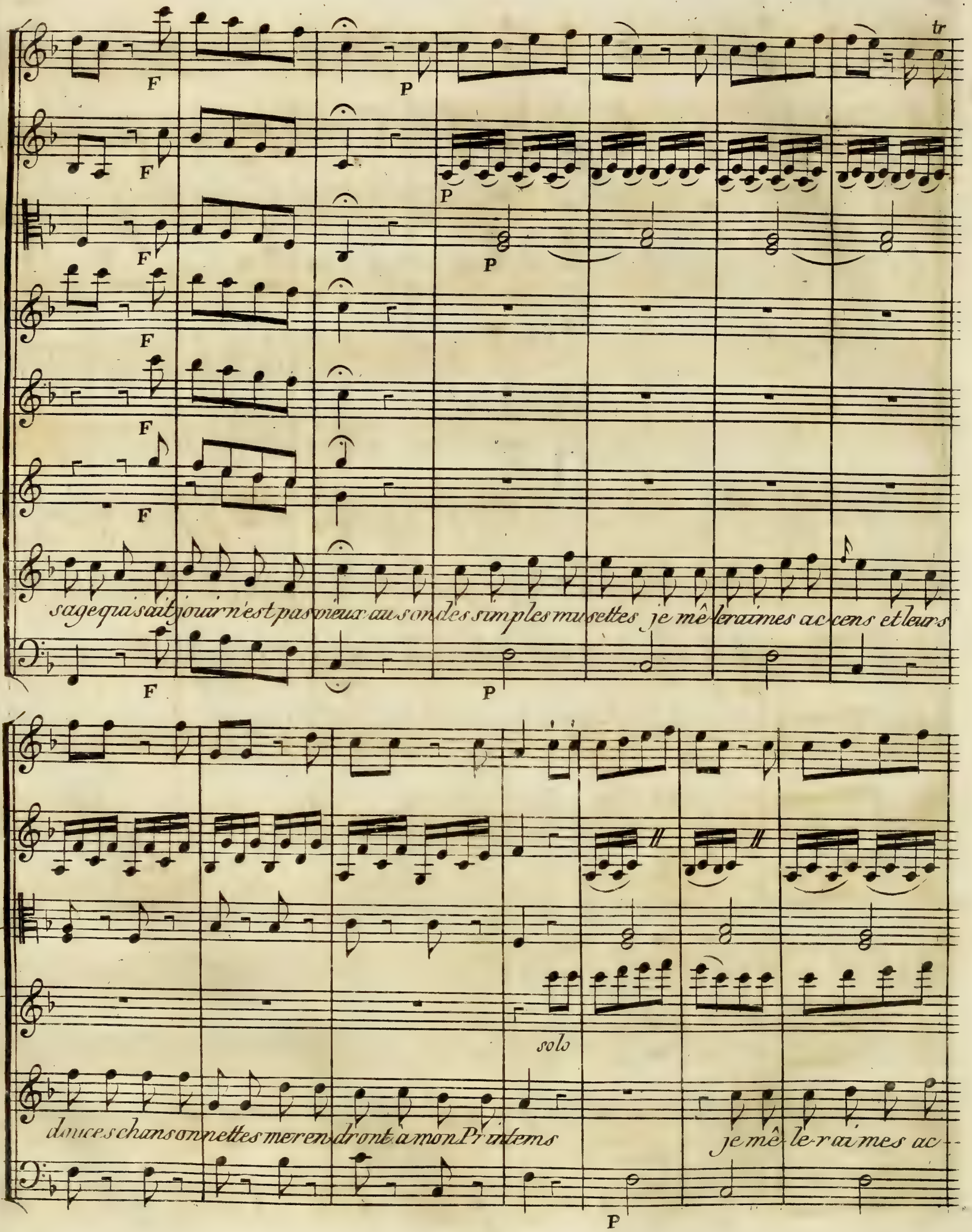
SCENE V.

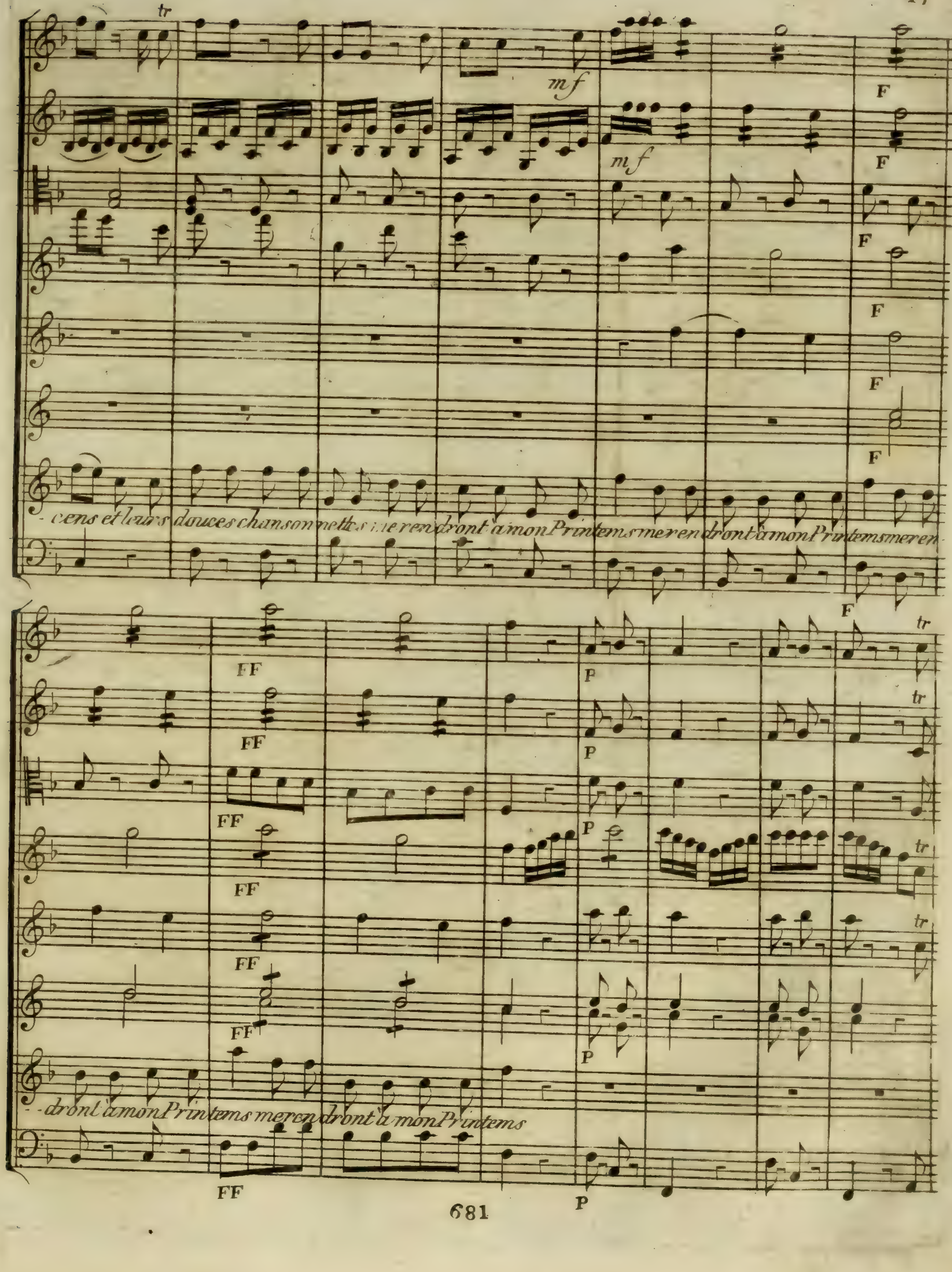
Melle Rondon *seule.*
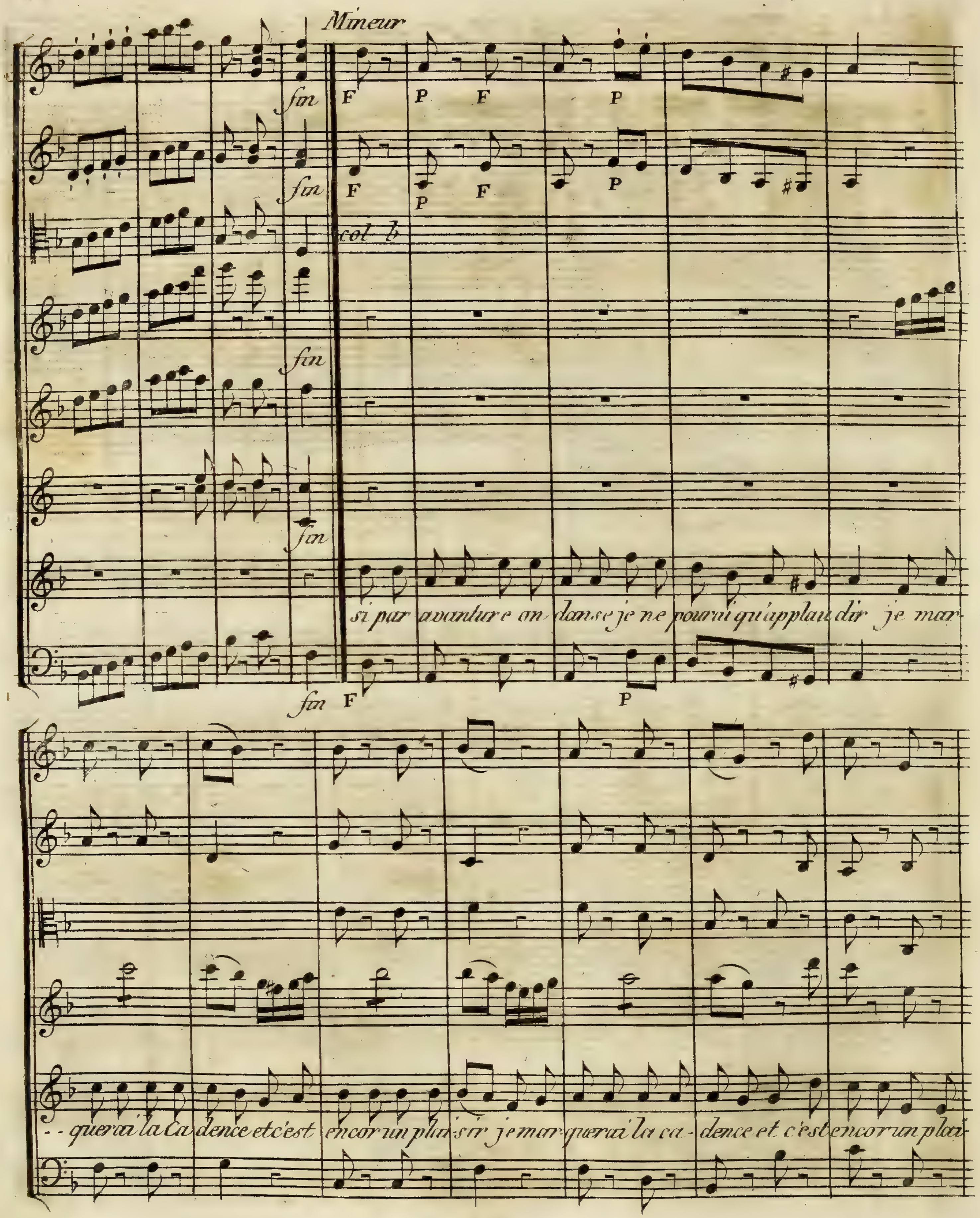


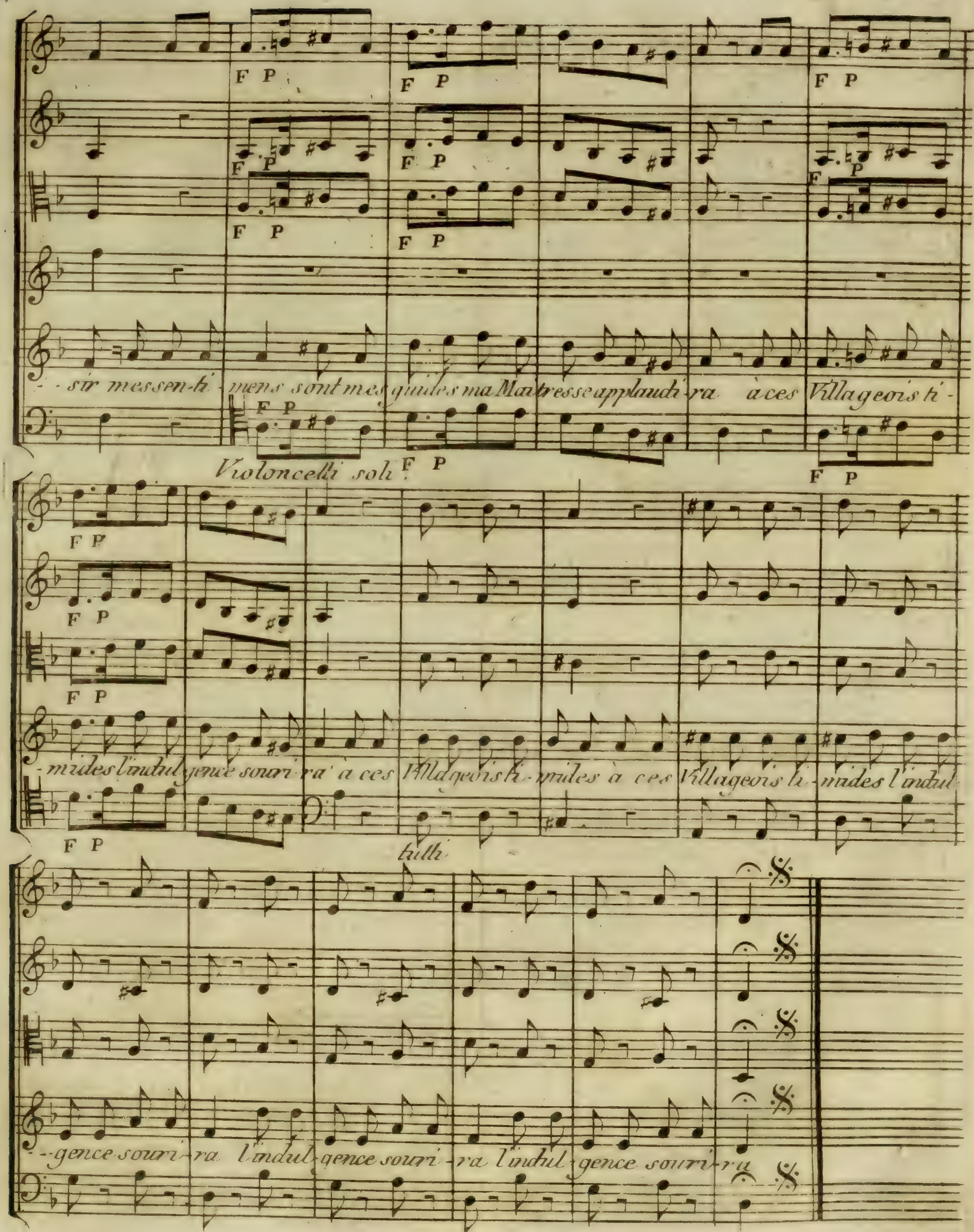

solo
F
tê-te quel plai sir je me pro mets il n'est pas de demi fête quand le cœur fait ses ap prêts
quel plai sir je me pro mets il n'est pas de demi fête quand le cœur fait les ap prêts


comme à la fleur de mon âge je di rigerai ces jeux s'amuser c'est être sage qui sait
jour n'est pas vieux malgré mon âge je di rigerai ces jeux s'amu ser c'est ê-tre


tr
F
P
sage qui sait jouir n'est pas vieux au son des simples musettes je mê leraimes ac cens et leurs
douces chansonnettes me ren dront à mon Printems
solo
je mê le rai mes ac-


- cens et leurs douces chansonnettes me rendront à mon Printems me rendront à mon Printems me ren-
- dront à mon Printems me rendront à mon Printems


Mineur
fin
F
P
col b
si par avanture on danse je ne pourai qu'applaudir je mar-
- - querai la Ca dence et c'est encor un plai sir je mar querai la ca - dence et c'est encor un plai-


F P
- - sir mes sen-ti- mens sont mes guides ma Maitresse applaudi-ra à ces Villageois ti-
Violoncelli soli.
- mides l'indul-gence souri-ra à ces Villageois ti- mides à ces Villageois ti- mides l'indul-
tutti
- -gence souri-ra l'indul-gence souri-ra l'indul-gence souri-ra

SCENE VI.

Hermagne, Mlle Rondon.

Hermagne.

Madame Blumenthal n'a pas été trompée. Le général avoit raison de lui écrire que le domaine de Mr. Hertzberg lui convenoit. C'est charmant c'est charmant. Amalie aura un appartement qui semble fait pour la circonstance, il ouvre sur ce petit parterre; et en ôtant la clef de cette grille, il n'y aura absolument rien à craindre.

Mlle Rondon *d'un air important.*

Pendant que monsieur Hermagne a fait ses dispositions, je n'ai pas perdu mon tems; j'ai préparé un impromptu pour vos maitresses... Vous reconnoitrez Rondon, mon cher ami.

Hermagne.

Toujours attentive et soigneuse.

Mlle Rondon.

Il faut cela pour plaire à ceux de qui on dépend.

Hermagne.

C'est un art que vous possédez Mlle Rondon.

Mlle Rondon.

Et qui ne vous est pas étranger, monsieur Hermagne. Voici notre monde.

SCENE VII.

Les Précédens, Mme Blumenthal, Le Général Holbourg,

(Son aide-de-camp, ses ordonnances les femmes et les domestiques de Mme Blumenthal.

Le Général.

Vous voila chez vs. madme. vs. avez un peu marché mais vs. avez traversé votre parc; vs. avez vu une partie de vos propriétés. Soyez sans alarmes sur les événemens de la guerre. Ce canton sera bientôt couvert par l'armée Prussienne, *(à demi voix)* et vous ne serez pas exposée ici, comme à Bamberg, à la malignité de certaines gens qui se mêlent de tout, hors de leurs affaires.

Mme Blumenthal.

(Elle veut répondre à l'ouverture du général, et elle marque le contrainte qui lui inspire la présence de ses gens.) Mon cher Hermagne, les voitures doivent être à l'entrée de l'avenue; voyez à les faire remiser. Ma bonne Rondon, ma fille est restée dans cette allée assise au pied d'un vieux chêne: la nourrice est avec elle; mais allez y, ma bonne amie; conduisez-la de ce côté doucement, bien doucement, sans qu'elle s'apperçoive de votre dessein.

Mlle Rondon.

J'y vais, madame, j'y vais *(Elle sort (Mme Blumenthal fait un signe à ses gens de s'éloigner. Le général répète le même signe à son aide-de-camp et à ses ordonnances.)*

SCENE VIII.

Mme Blumenthal, Le Général Holbourg.

Mme Blumenthal.

Me voilà donc sortie de cette ville qui m'a vu naitre, et où je n'ai éprouvé

que des malheurs. Mes enfans, mes chers enfans.. L'un est mort dans mes bras, l'autre est perdu sans retour.. Qu'il est injuste le préjugé qui flétrit l'innocente victime de l'homme vicieux! Quoi! dans un siècle éclairé, on ne frapperoit pas d'anathême celui qui viole l'hospitalité, qui déchire le cœur d'une mère, qui séduit sa fille, qui tue son fils, et qui abandonne son enfant! ..Ah! mon cher Holbourg!

Le Général.

Celui que vous venez de peindre est dégradé dans l'opinion de tous les honnêtes gens. C'est sur lui seul que retombe la faute de votre fille. La simple, la respectable Amalie, avoit la douce sécurité de l'innocence sans doute elle a cru son amant vertueux.

Mme Blumenthal.

Vous ne le connoissez pas. Hélas! si vous l'eussiez vu, il vous eût trompé comme elle. La vertu respiroit dans ses traits, sa bouche en semblait l'organe, son cœur était pervers.

Le Général.

Cessez, ma bonne amie, de vous rappeler ces tristes images.

Mme Blumenthal.

Hé! dépend-il de moi de les éloigner? J'aime à nourrir ma douleur; je me plais à l'exhaler dans le sein de l'amitié; elle m'étoufferait, si je voulais la concentrer... Ce Palmer, que lui avions nous fait? Vertu, talens, beauté, fortune. Amalie avait tout, et n'a pu lui inspirer des sentimens honnêtes... Il a dédaigné, il a méprisé mon estime ...il s'est éloigné après m'avoir privé de mes enfans...mes enfans...mes enfans...

Le Général.

Sortez de cet état violent; songez qu'Amalie n'a plus que vous au monde. Son état exige les soins d'une mère. Vous vous devez à ce faible enfant que vous n'avez pas rejeté.

Mme Blumenthal.

Le rejeter! le malheureux a-t'il demandé à naître?

Scene IX.

Les Précédens, Amalie, Melle Rondon, la Nourice

(Portant la barcelonnette.)

Amalie.

Il est là, vous êtes surs qu'il est là?

La Nourice entr'ouvrant le rideau.

Le voici.

Amalie, regardant de très-près.)

Oui, oui, c'est lui. Gardez le bien; que personne n'y touche... Il dort... Qu'on ne l'éveille pas, qu'on ne l'éveille pas.

Le Général prenant la main de Mme Blumenthal.

Venez, ma bonne amie, venez voir le château. Je me rendrai ensuite où mon devoir m'appelle.

Mme Blumenthal.

Avec abandon.) Allons (Avec une sorte de serrement de cœur. Ma fille, restes tu?

Amalie.

Il dort, il dort.. Ne faites pas un mouvement.

Mme Blumenthal, à Melle Rondon et à la Nourrice:

Veillez sur elle; veillez sur ce déplorable enfant.

(Elle entre avec le Général.)

Scene X.

Melle Rondon, Amalie, La Nourice.

Amalie, courant s'asseoir sur le banc

Ici, Nourrice; ici le berceau... plus près plus près encore... contre moi... tout contre moi. A boire... de l'eau... de l'eau... J'ai la bouche brulante: j'ai la fievre, je crois (Melle Rondon lui donne à boire: elle boit avec avidité) Ah! c'est bon, c'est bon!

Melle Rondon.

Si Mademoiselle voulait entrer?

Amalie.

Entrer? ou? Toujours des prisons... des barreaux qui me froissent la tête... (Fixant la Nourrice avec effroi.) Que me veux-tu, que me veux-tu?

Melle Rondon.

C'est la Nourrice, ma chère enfant.

Amalie.

Oui, oui, c'est la Nourrice... je ne puis l'alaiter, moi; mon sein est desséché... Pouvais-je le nourrir de mes larmes? (A la Nourrice.) Tu es plus fortunée, toi mais tu fus vertueuse.

Melle Rondon.

De grace, venez vous reposer.

Amalie.

Tu sais bien que je ne repose jamais.

Melle Rondon.

Hélas! il est trop vrai.

Amalie, montrant son fils.

Il dort, lui, il est innocent.

Melle Rondon.

Et vous aussi, ma chère enfant.

Amalie.

Et moi aussi, je suis innocente! ...Ah! répete moi que je suis innocente.

Melle Rondon.

Ah! oui, bien innocente.

Amalie, à Melle Rondon.)

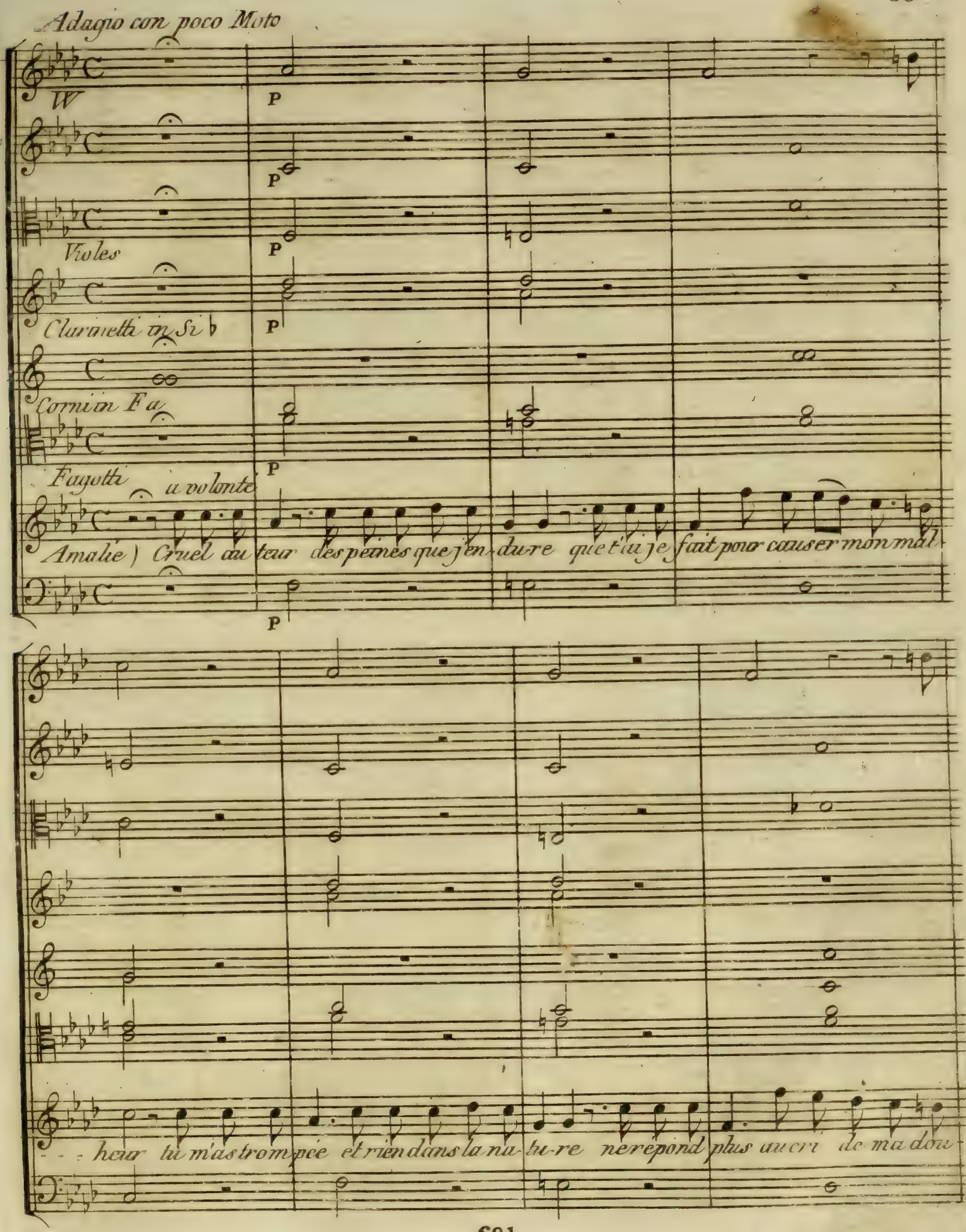
Ma mère approchez-vous... Voyez cet enfant c'est mon sang, c'est le votre, ..Pardonnez moi, ma mère (Elle tombe à genoux

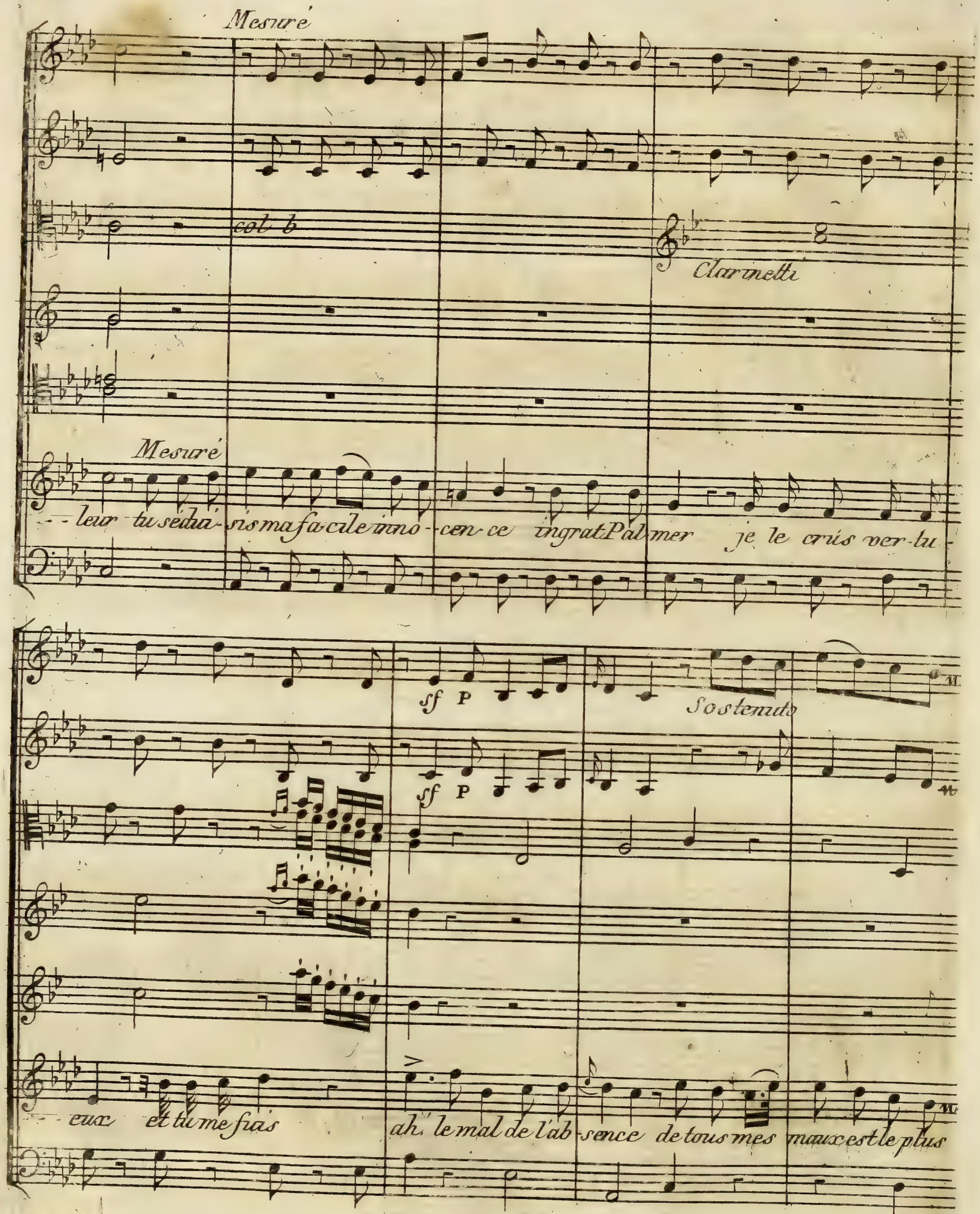
Melle Rondon. la relevant.)

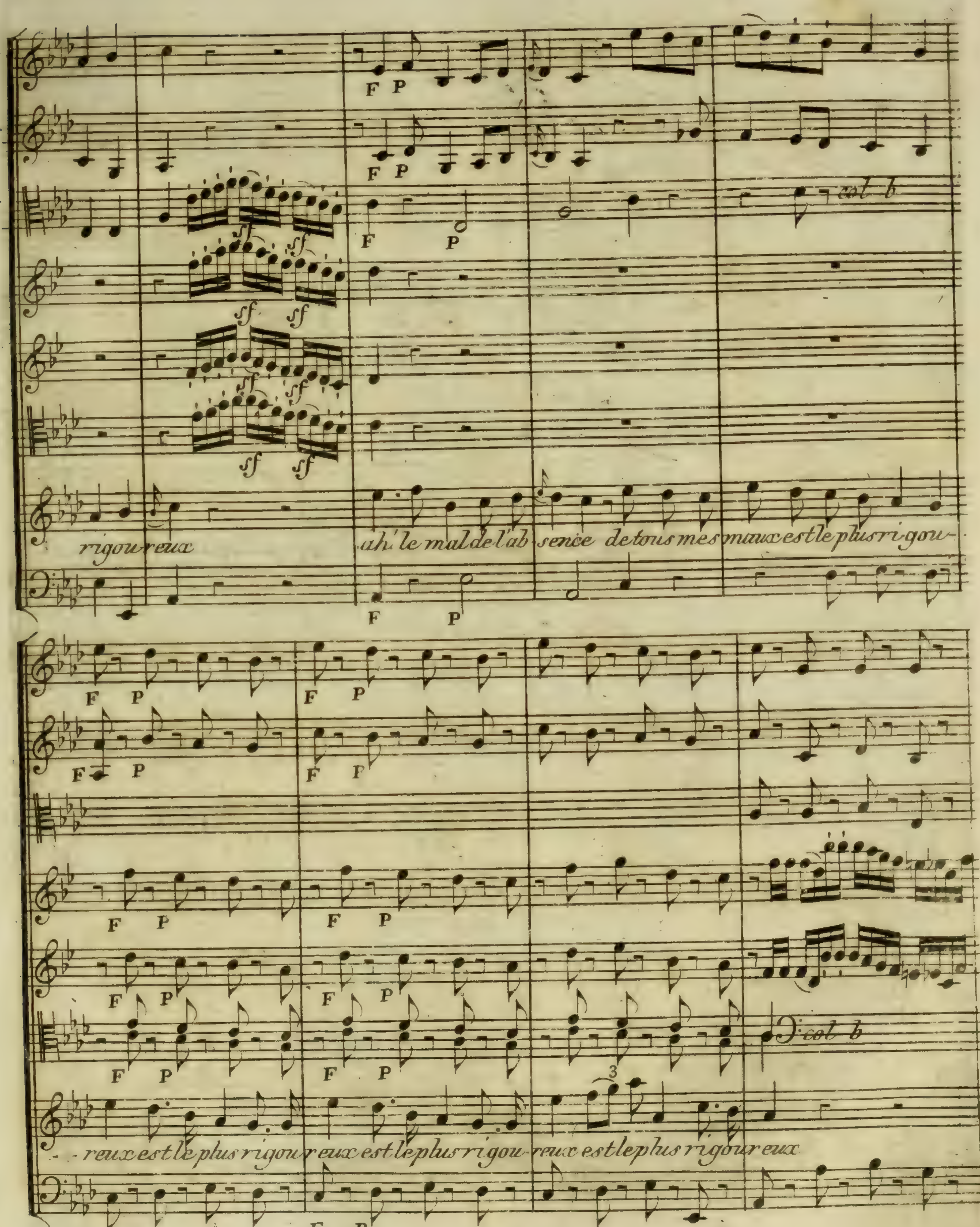
Elle vous a tout pardonné.

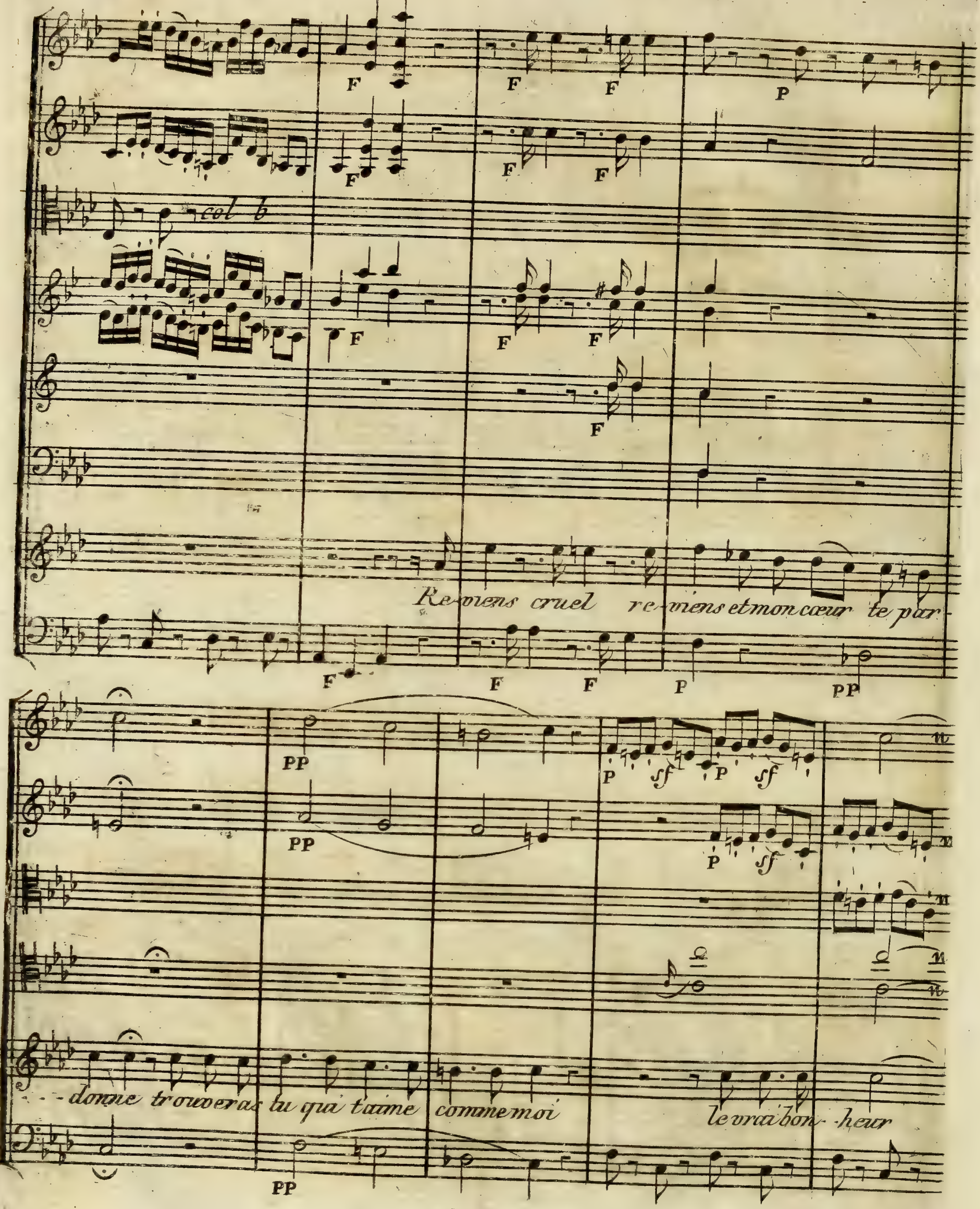
Amalie (retournant à son enfant.)

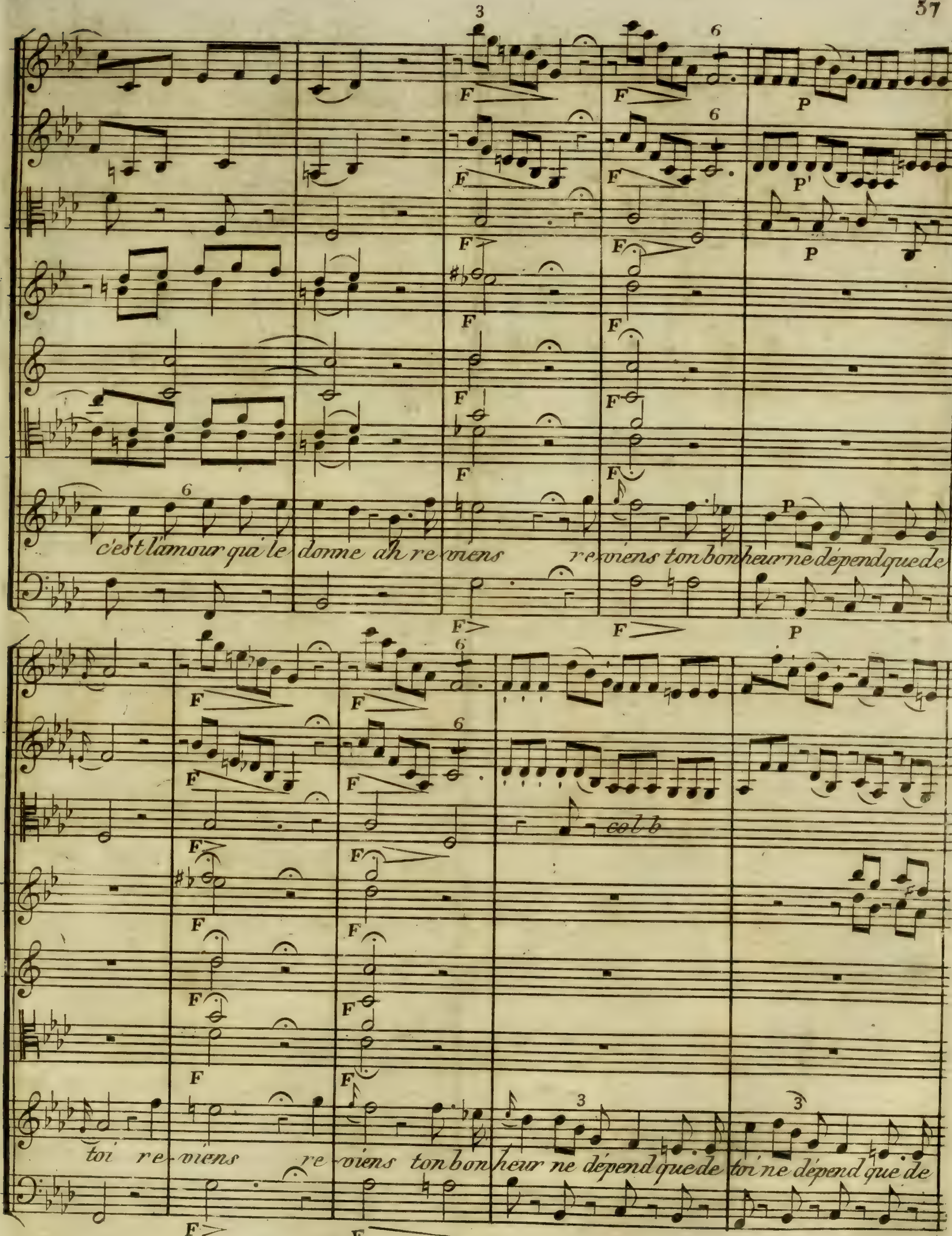
C'est Palmer, c'est lui même.. Ses traits sont gravés là. (Elle montre son cœur.) J'ai fait autrefois... Si je pouvais me rappeler.... (Elle cherche.) Oui... écoutez, écoutez.
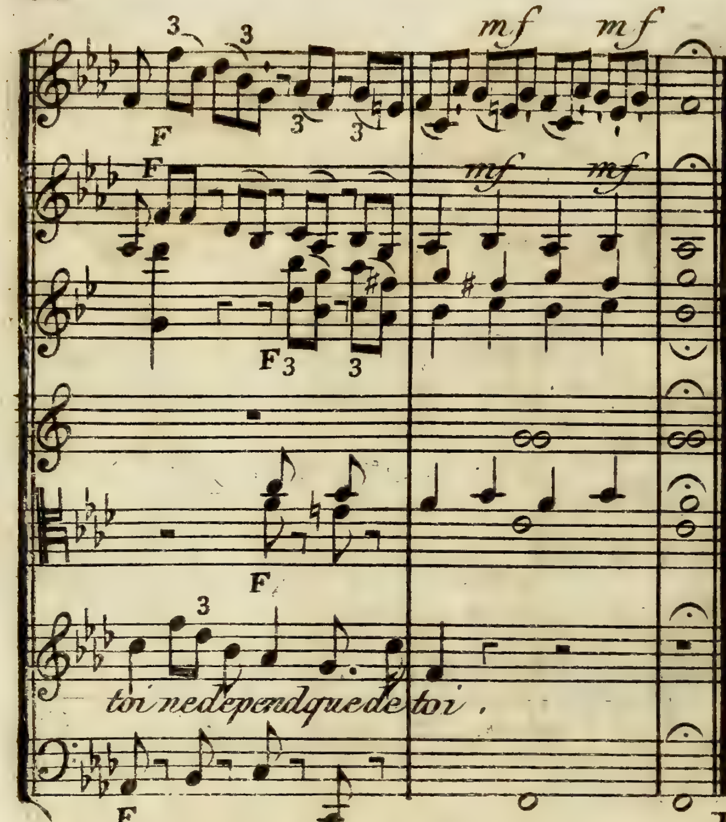

Adagio con poco Moto
Violes
Clarinetti in Si ♭
Corni in Fa
Fagotti
a volonté
Amalie)
Cruel auteur des peines que j'endure que t'ai je fait pour causer mon mal-
-heur tu m'as trompée et rien dans la nature ne répond plus au cri de ma dou-


Mesuré
col b
Clarinetti
Mesuré
-leur tu séduisis ma facile innocence ingrat Palmer je le crus vertu-
-eux et tu me fiais
ah le mal de l'absence de tous mes maux est le plus
sf p
Sostenuto


rigoureux
ah! le mal de l'ab sence de tous mes maux est le plus rigou-
reux est le plus rigou reux est le plus rigou reux est le plus rigoureux
col b
col b


col b
Re-viens cruel re-viens et mon cœur te par-
-donne trouveras tu qui t'aime comme moi
le vrai bon-heur


c'est l'amour qui le donne ah re viens re viens ton bon heur ne dépend que de
toi re viens re viens ton bon heur ne dépend que de toi ne dépend que de



SCENE XI.

Les Précédens, Madame Blumenthal, ses fēmes Hermagne.

Mme Blumenthal.

Eh bien, mademoiselle, Rondon ?

Melle Rondon.

Assez tranquille, Mme assez tranquille.

Mme Blumenthal.

Amalie ? Ma fille ?

Amalie.

Oui, je viens de le voir... Là, là... Il m'a parlé, je lui ai présenté son enfant... Il m'aime encore ; il se repent. (d'un ton tendre et suppliant.) Palmer ! Palmer ! (avec effroi.) Où est-il ? Je ne le vois plus... Il m'a encore abandonnée. Ah ! (un cri douloureux et prolongé.) Ah.

Mme Blumenthal.

Que de maux, ô mon dieu.

SCENE XII.

Les Précédens, Plumper, Des Villageois, Des Enfans.

Plumper.

Ah, vous v'là, m'amselle Rondon, présentez-nous, j'vous en prions.

Melle Rondon, à Mad. Blumenthal.

C'est votre jardinier qui veut vous offrir un bouquet.

Amalie.

Un bouquet ? voyons. (Elle prend le Bouquet.) Tes fleurs ont de l'éclat, et j'en ai eu comme elles. regarde-moi maintenant. Vois ces joues cavées, ces yeux éteints... Vois-tu ? il ne me connoît plus.

Mme Blumenthal.

Je vous remercie, jardinier.

Plumper. (a part.)

Jardinier ! me v'la en place. (Haut.) Je v'nons avec nos enfans et les gens du village, vous dire à vot'arrivée tout uniment ce que j'pensons. 'ous êtes bonne, je le sommes aussi ; 'ous aimez l's honnêtes gens, nous de même. J'vous respecterons comme not'mère ; 'ous nous aimerez comme vos enfans (A Melle Rondon.) C'est ça pas vrai.

Melle Rondon.

C'est fort bien, c'est fort bien.

Plumper.

J'avons pourtant trouvé ça tout seul.

(Pendant ce qui précède et ce qui suit Amalie a éparpillé le bouquet dans le berceau. Elle prend le plus petit des enfans

l'amène sur le devant de la Scène, et arrange machinalement ses cheveux et ses vêtemens.)

Mme. Blumenthal, *aux Paysans.*

Mes amis, nos cœurs s'entendent. Je répondrai à vos sentimens.

Plumper.

Y a encore des couplets; 'ous les trouverez bons, et j'm'en vante!

Hermagne, *à Melle Rondon.*

Sur-tout si c'est lui qui les a faits.

Plumper.

Non, Monsieur, non pas, s'il vous plaît. L'air est vieux, et les paroles itou; mais i'paroissont faits exprès pour la circonstance.

Amalie.

Enfant, tu es bien beau. As-tu un père?

Plumper.

Oui, Madame, c'est not' dernier

Amalie.

(*S'éloignant de l'enfant.*)

Il a un père! il a un père!.. Ils en ont tous. Il n'y a que mon fils... Mon fils! (*Elle revient à l'enfant, et l'entraîne au berceau.*) Vois-tu cet enfant? il n'a jamais vu son père... (*En pleurant.*) Il ne connoîtra jamais son père... (*En sanglottant.*) Ses petits bras ne s'ouvriront jamais pour caresser son père..

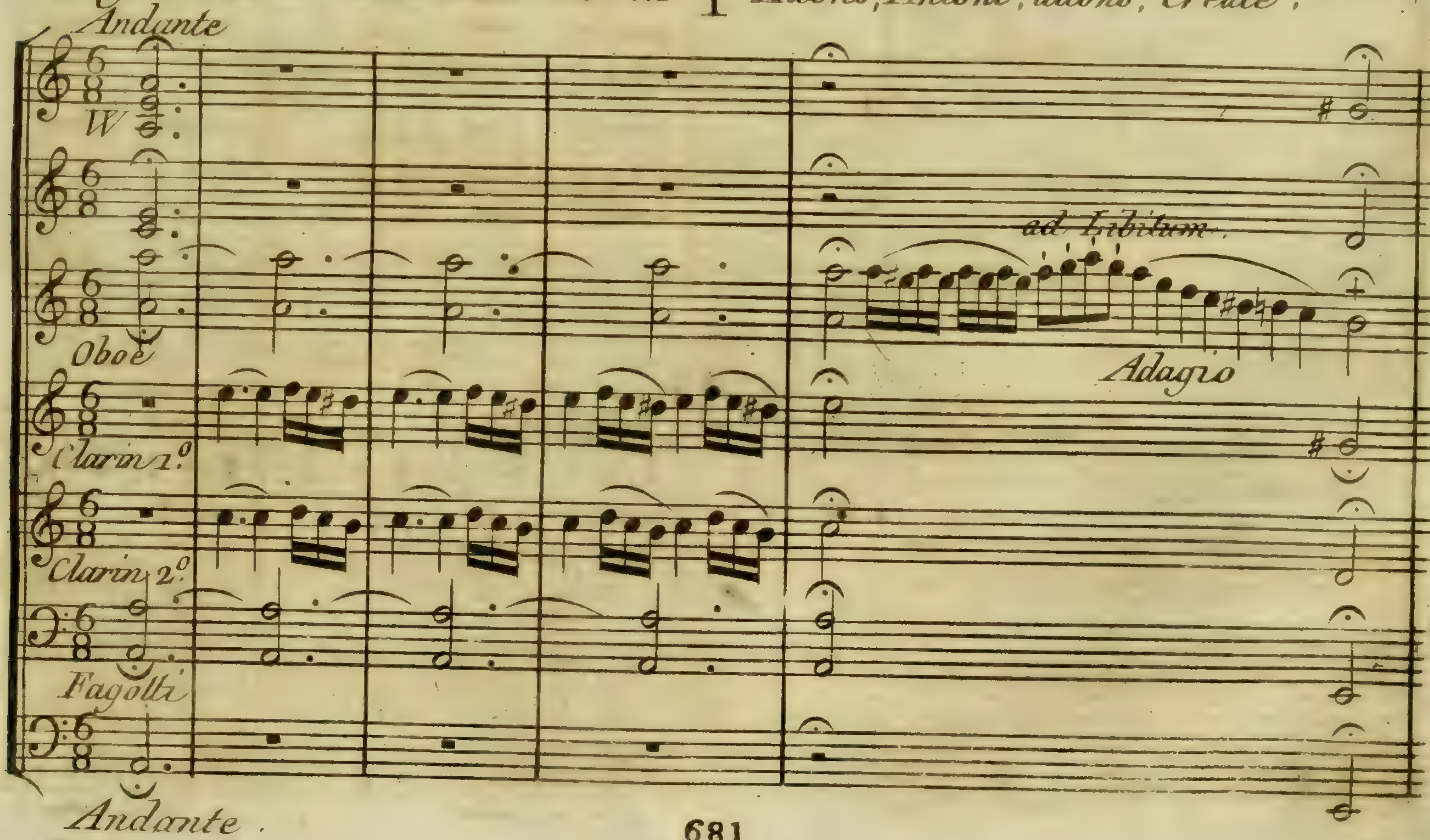
Elle tombe sur le banc. On fait grouppe autour d'elle.

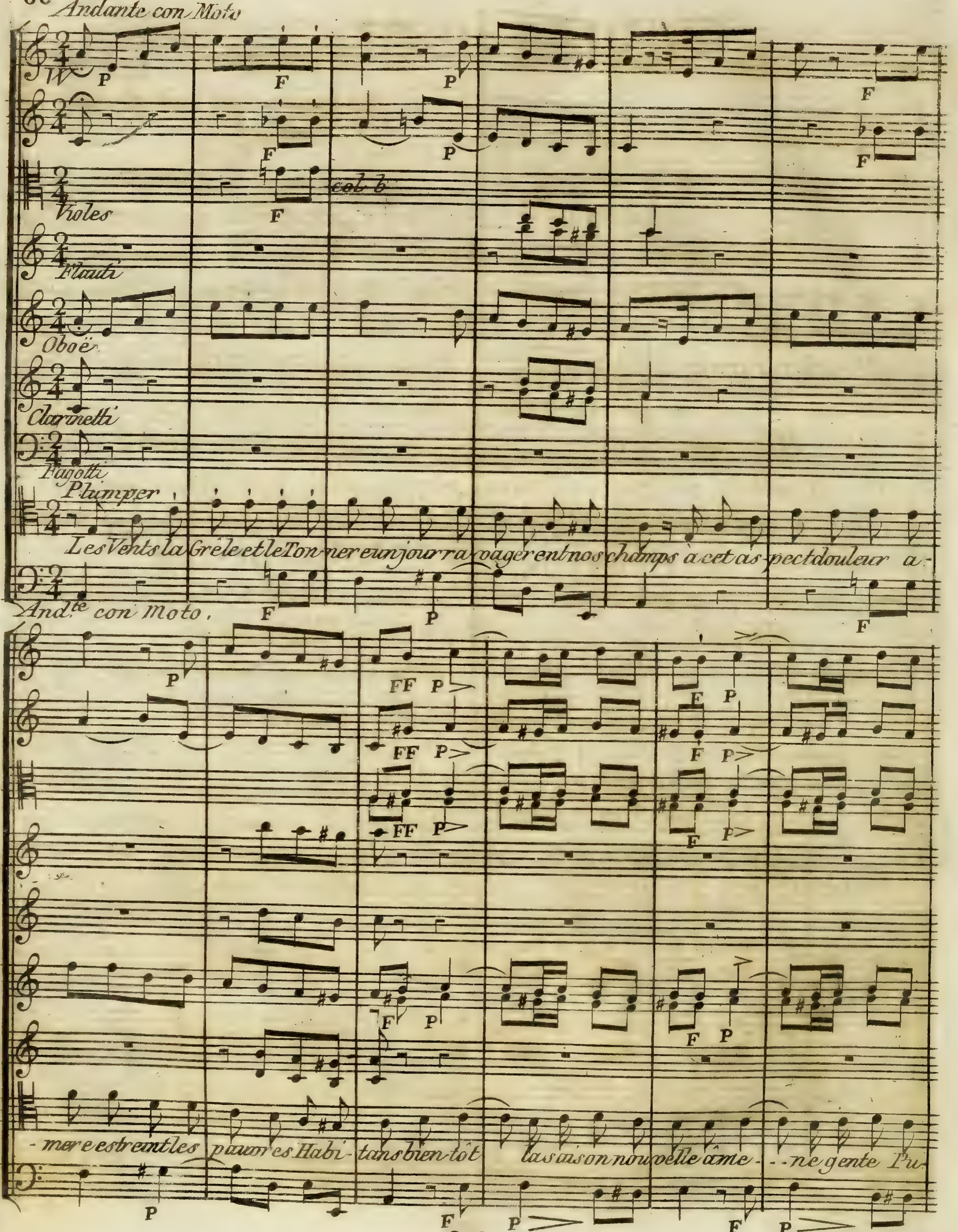
Melle Rondon.

Chantez, chantez, le chant la calmera.

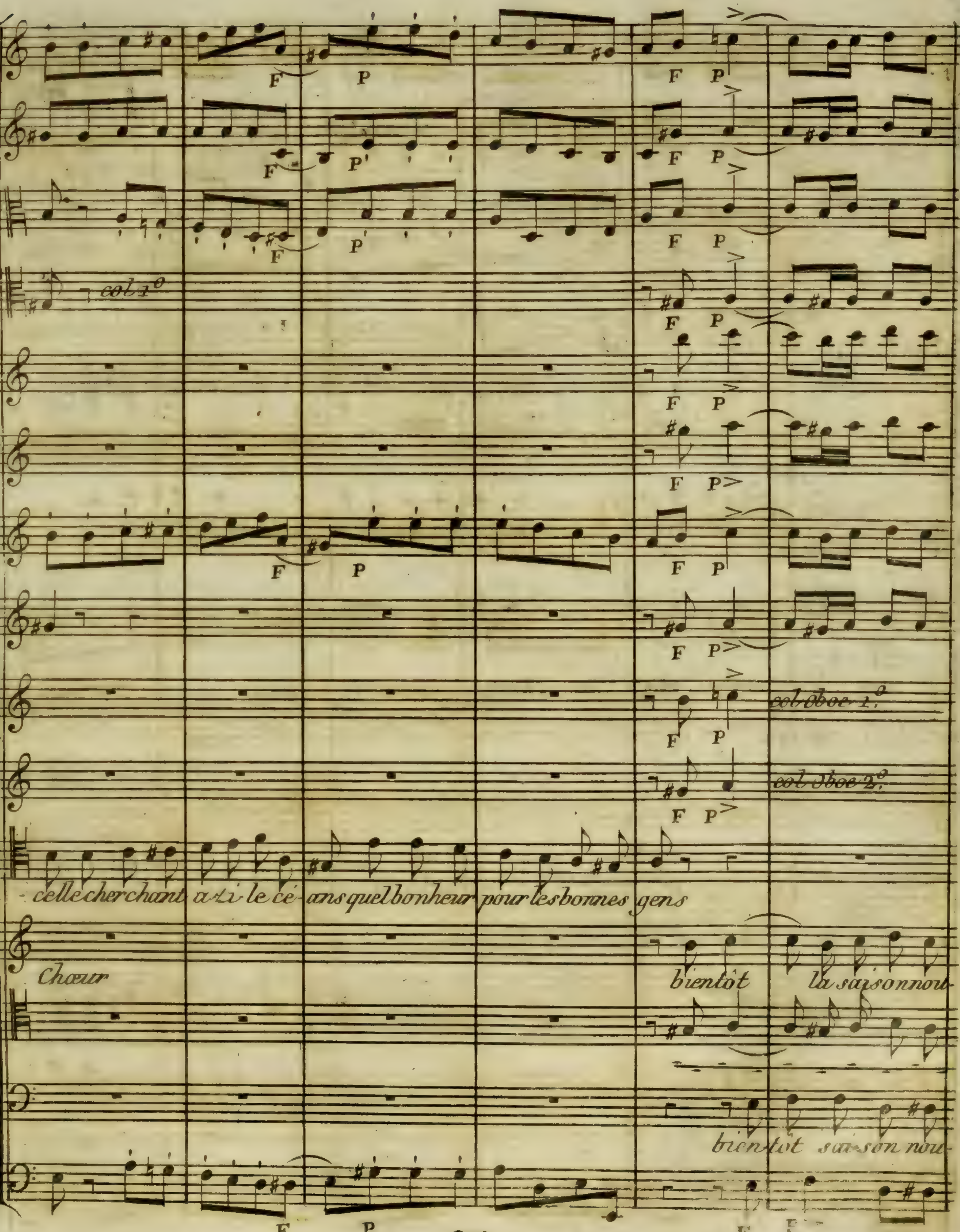
Plumper.

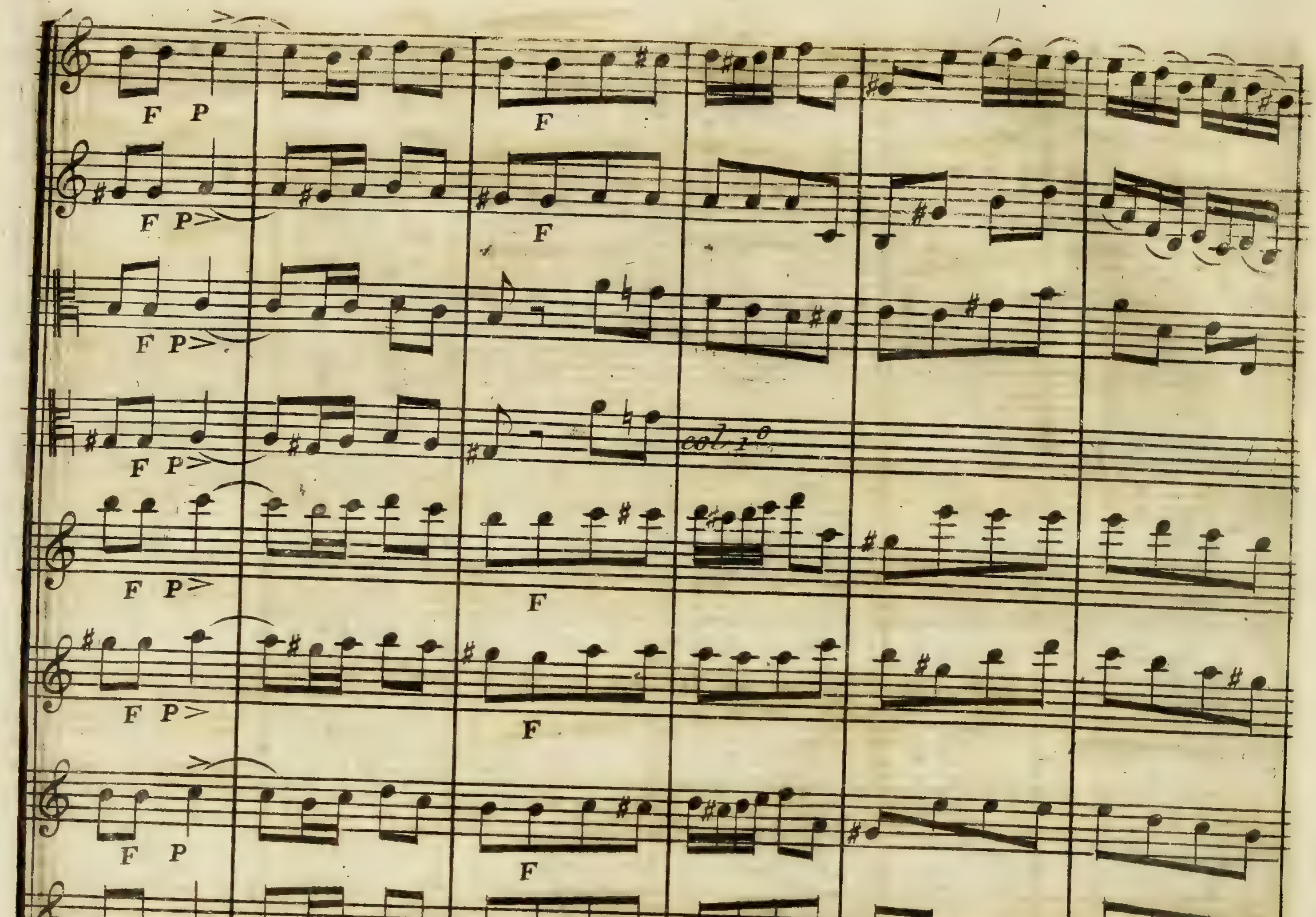
Allons, Antoni; allons, Crettle.
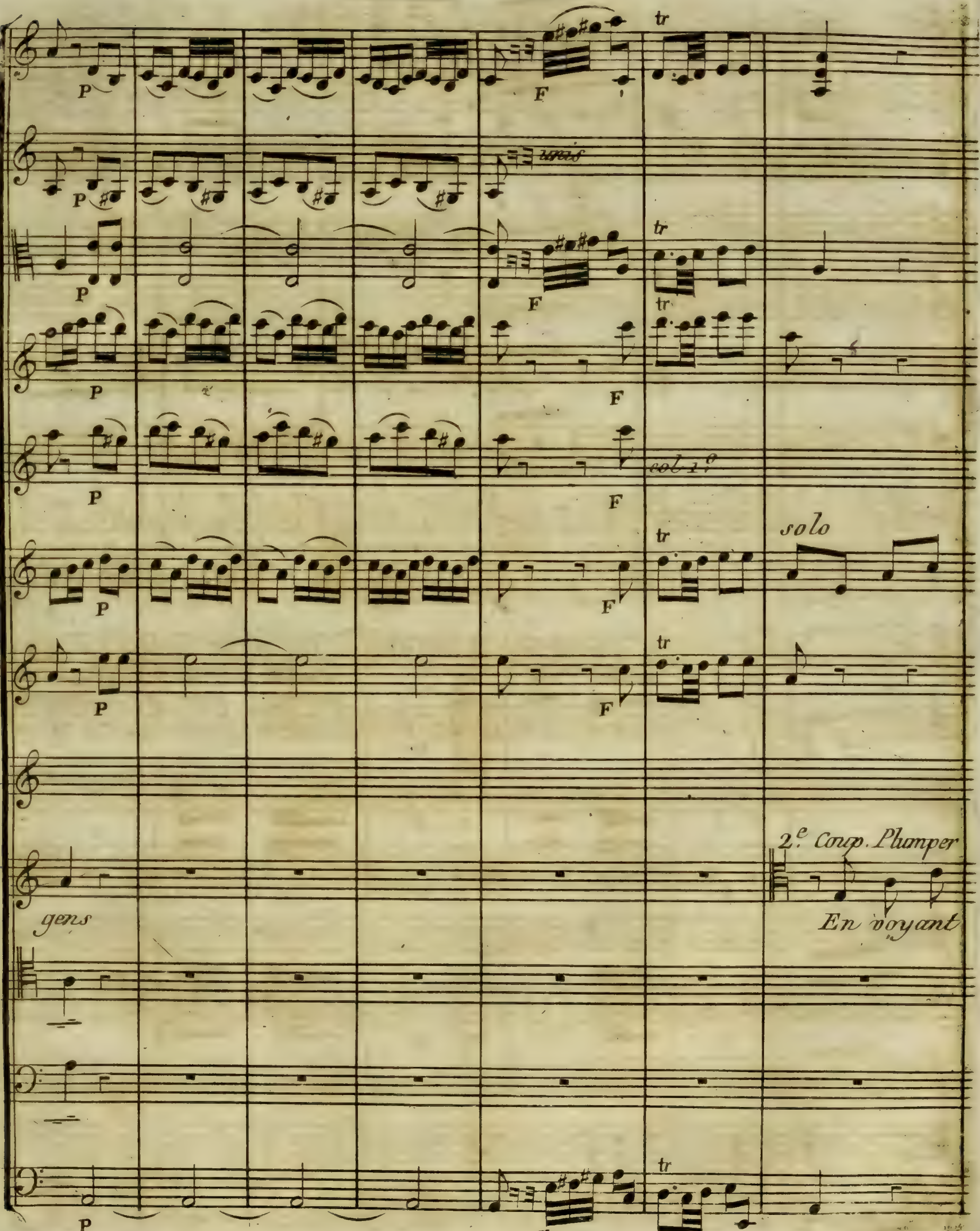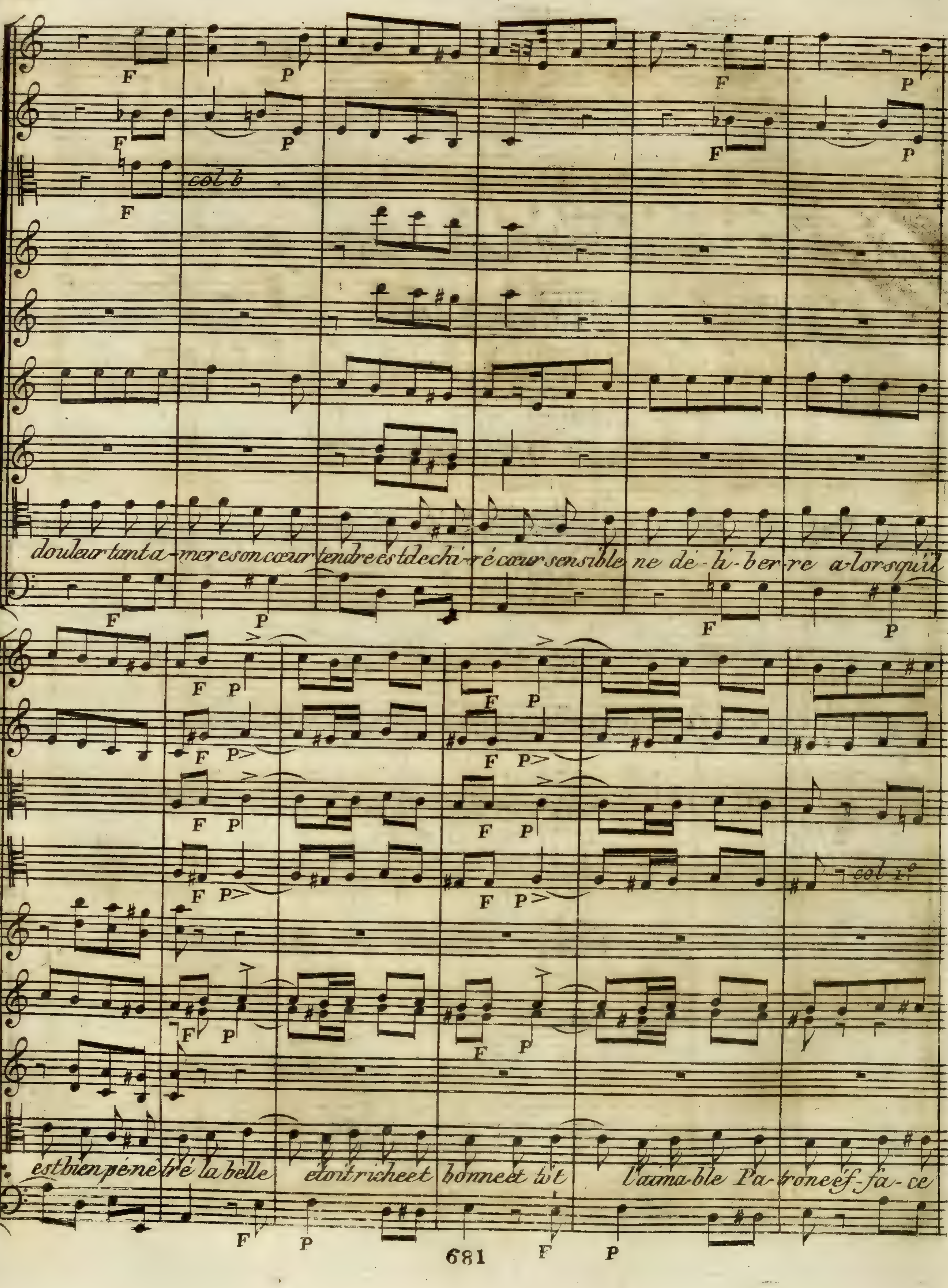



Andante con Moto
W
col b
Violes
Flauti
Oboë
Clarinetti
Fagotti
Plumper
Les Vents la Grêle et le Ton-nere en un jour ra-vagerent nos champs à cet as-pect douleur a-
And.te con Moto.
-mere estreint les pauvres Habi-tans bien-tôt la saison nouvelle âme--ne gente Pu-

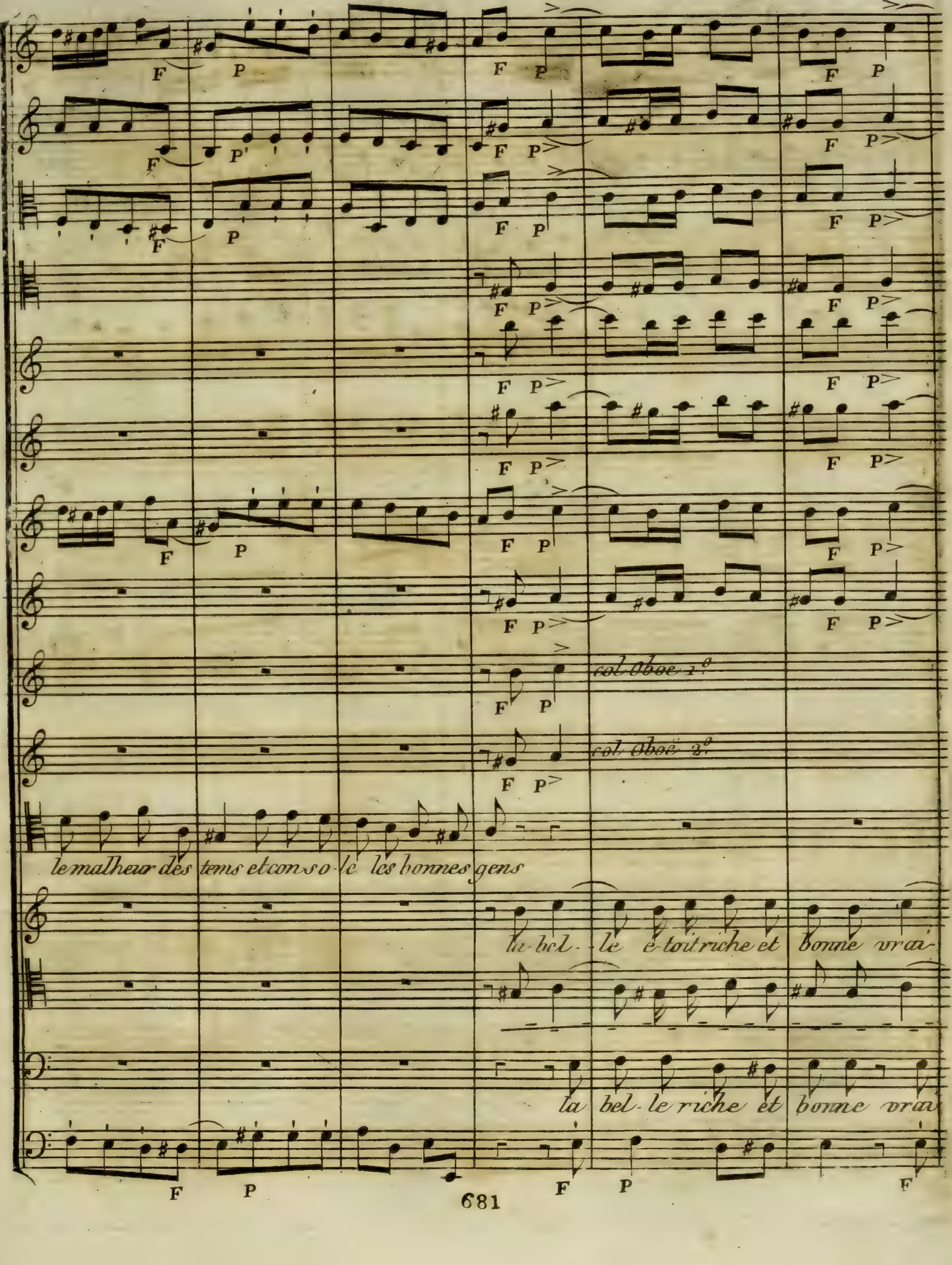
681

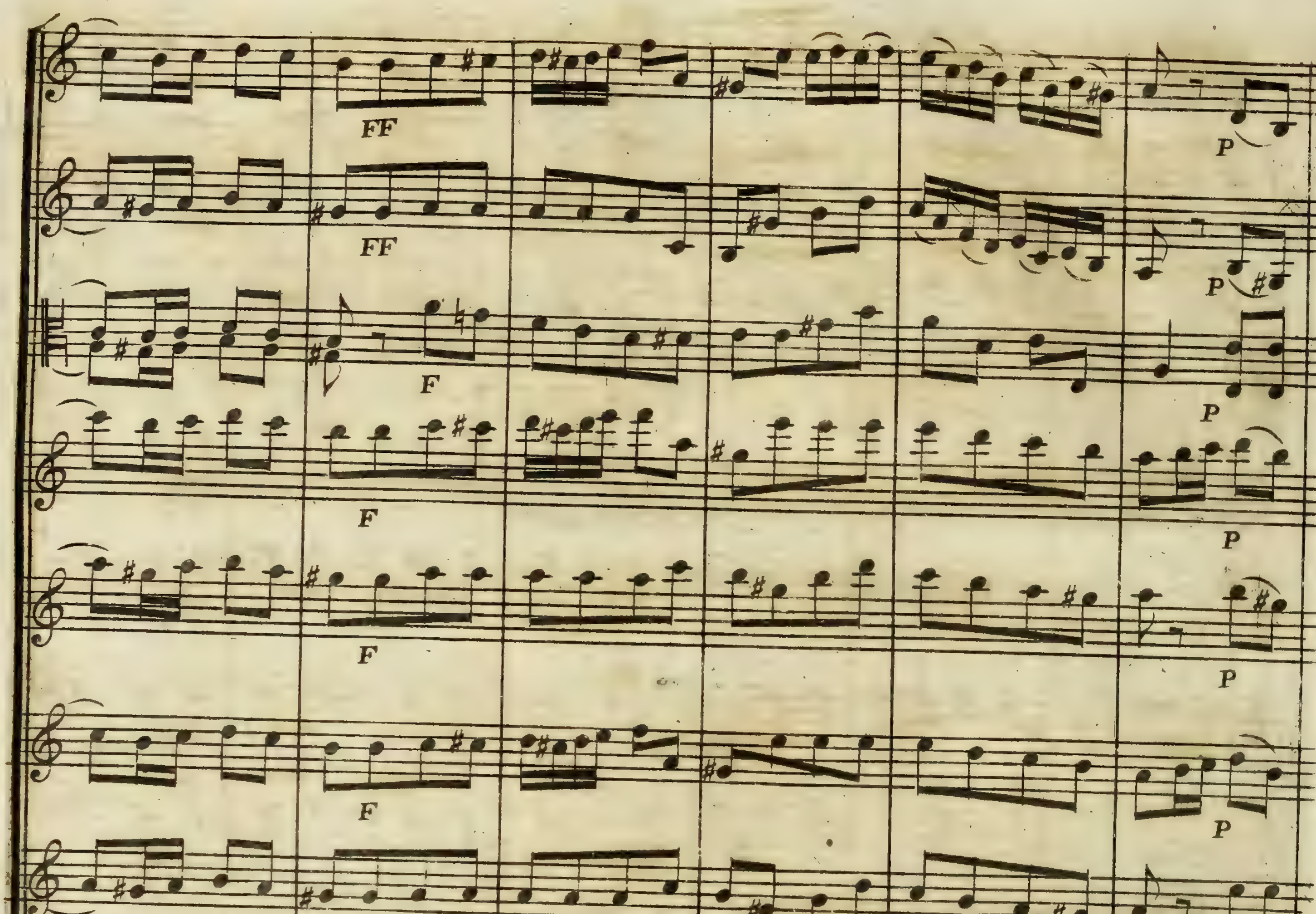

col 1.°
col Oboe 1.°
col Oboe 2.°
celle cherchant a-zi-le cé-ans quel bonheur pour les bonnes gens
Chœur
bientôt la saison nou-
bien-tôt sai-son nou-

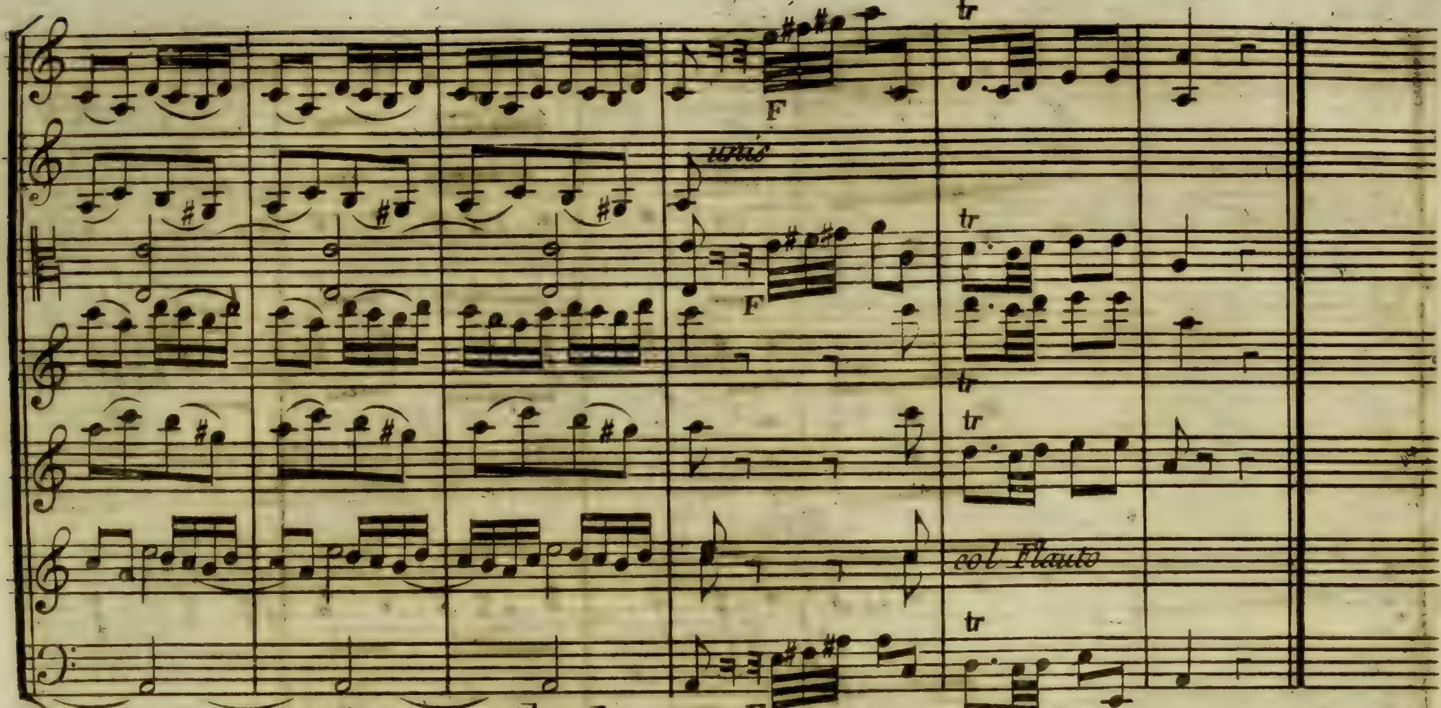

F P
col. 1°
-velle a-mê- -ne gente Pu-cel-le cher-chant a-zi-le cé-ans quel bonheur pour les bonnes
-velle a-mene u-ne


unis
col 1°
solo
2e Coup. Plumper
gens
En voyant


col b
douleur tant a-mere son cœur tendre est dechi-ré cœur sensible ne dé-li-ber-re a-lorsquil
col 1°
est bien pénétré la belle etoit riche et bonne et tôt l'aima-ble Pa-trone ef-fa-ce


col Oboe 1°
col Oboe 2°
le malheur des tems et con so le les bonnes gens
la bel - le é toit riche et bonne vrai-
la bel - le riche et bonne vrai


-mentnotre Pa-tronne éf-face le malheur des tems et conso-le les bonnes gens
-ment no-tre Pa-tronne éffa-ce le malheur des



M.me Blumenthal.

Fort bien, mon ami fort bien.

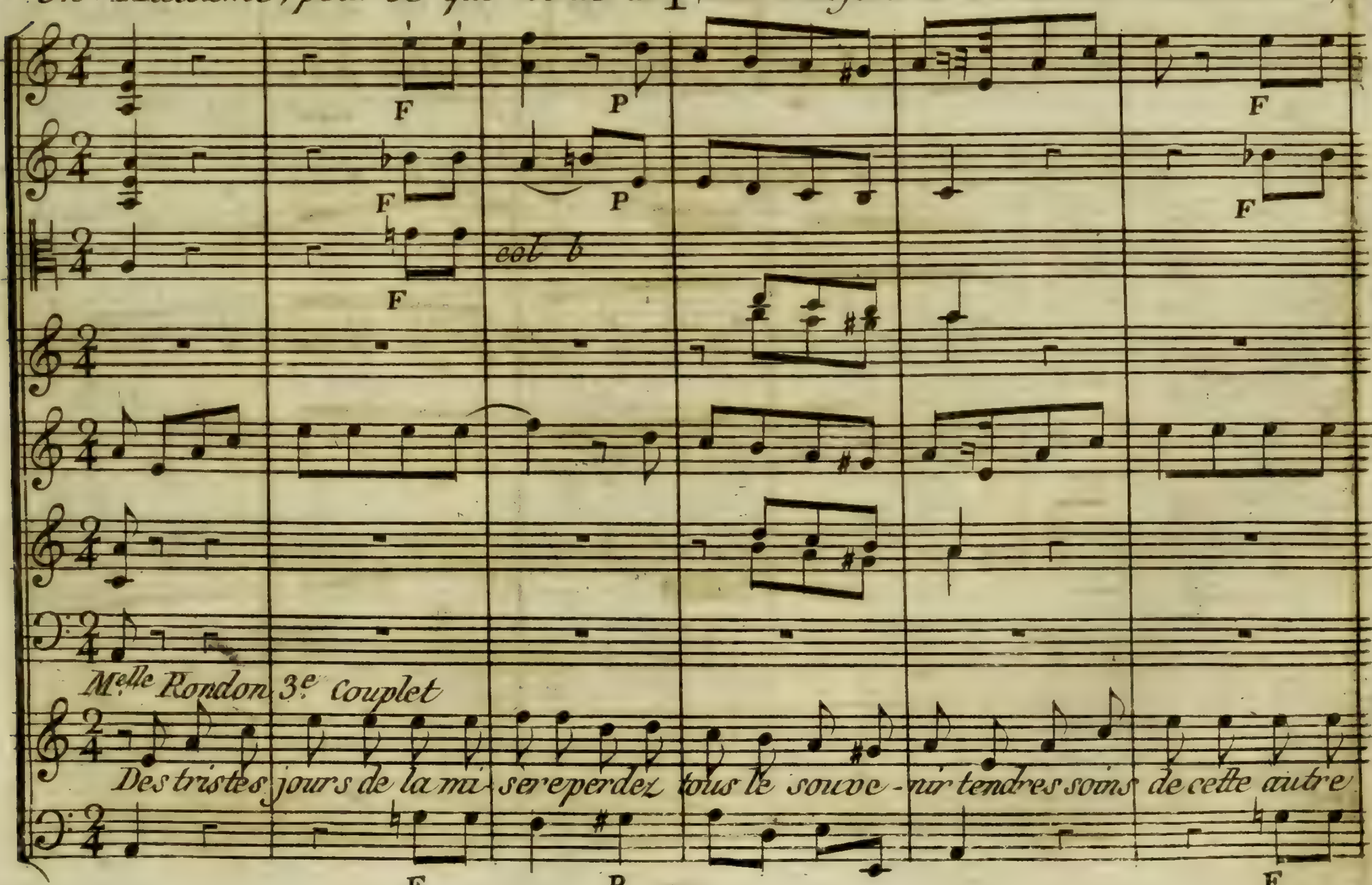
Plumper.

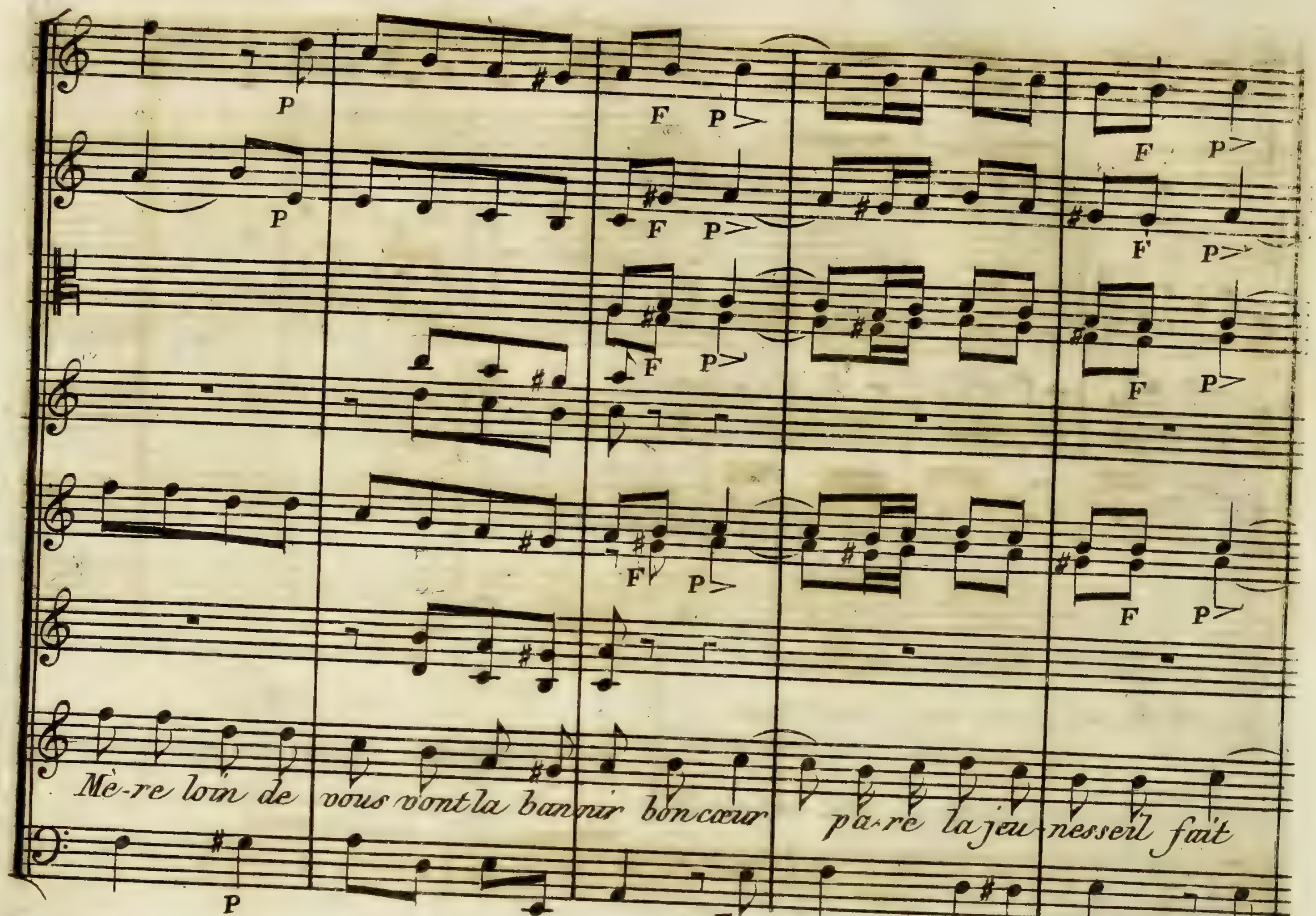
Oh! Madame, pour ce qui est de la mémoire, je n'en manquons pas.

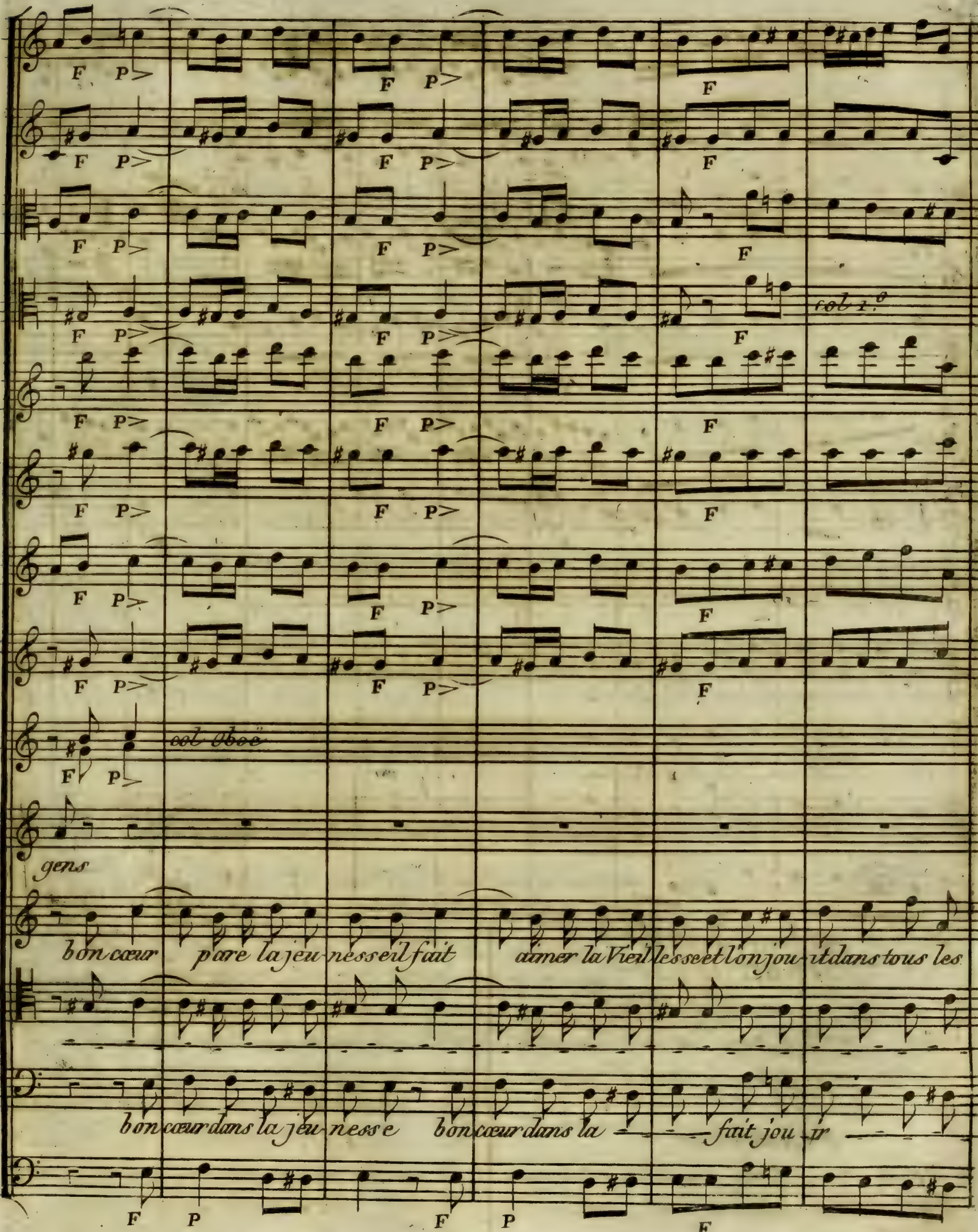
M.elle Rondon.

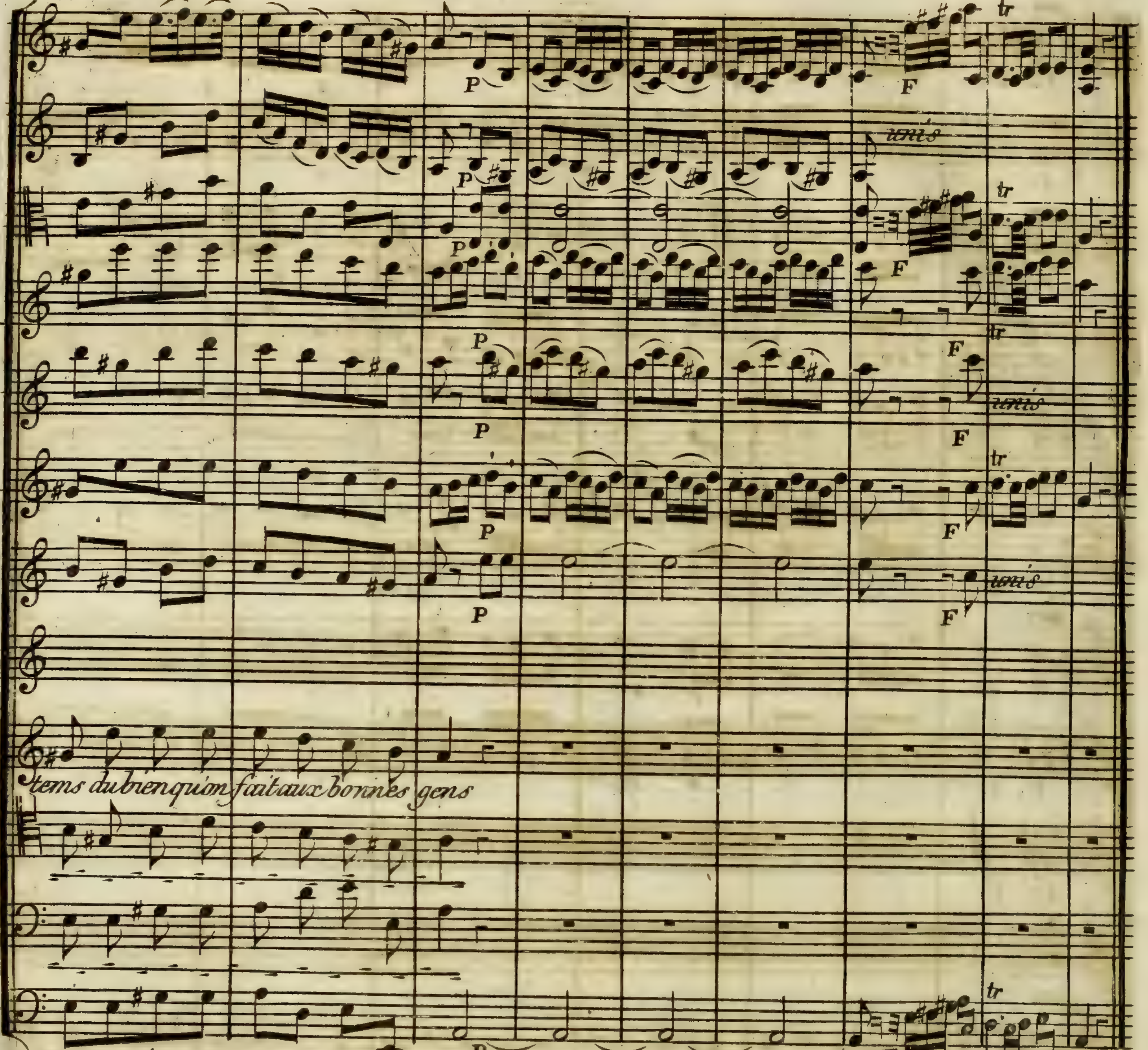
Je Chanterai aussi mon Couplet.

(Aux Villageois et à madame Blumenthal.)




Mè-re loin de vous vont la ban-nir bon cœur pa-re la jeu-nesse il fait
seul
aimer la Vieil-lesse et l'on jou-it dans tous les tems du bien qu'on fait aux bonnes


col Oboë
col 1.º
gens
bon cœur pare la jeu nesse il fait aimer la Vieil lesse et l'on jou it dans tous les
bon cœur dans la jeu nesse bon cœur dans la fait jou ir



Hé bien! madame, qu'en dites-vous?

Mme Blumenthal *d'un air distrait.*

Vive Rondon pour les impromptus.. Donnez cinquante florins (Mlle Rondon tire sa bourse.)

Plumper.

Hé! laissez donc, madame Blumenthal; est-ce qu'on achète l'amitié? Et si alle était à vendre, qu'est-ce qui pourrait la payer? Monsieur Hertzberg n'nous traitait pas ainsi.

Mme Blumenthal.

Prends, mon ami. Ce n'est pas ton affection que je prétends payer; c'est une bagatelle que j'offre à tes enfans.

Plumper *recevant l'argent.*

A la bonne heure, et grand merci.

Hermargue.

Hé bien, Plumper, n'y a-t-il point en-

core quelque choses?

Mlle Rondon.

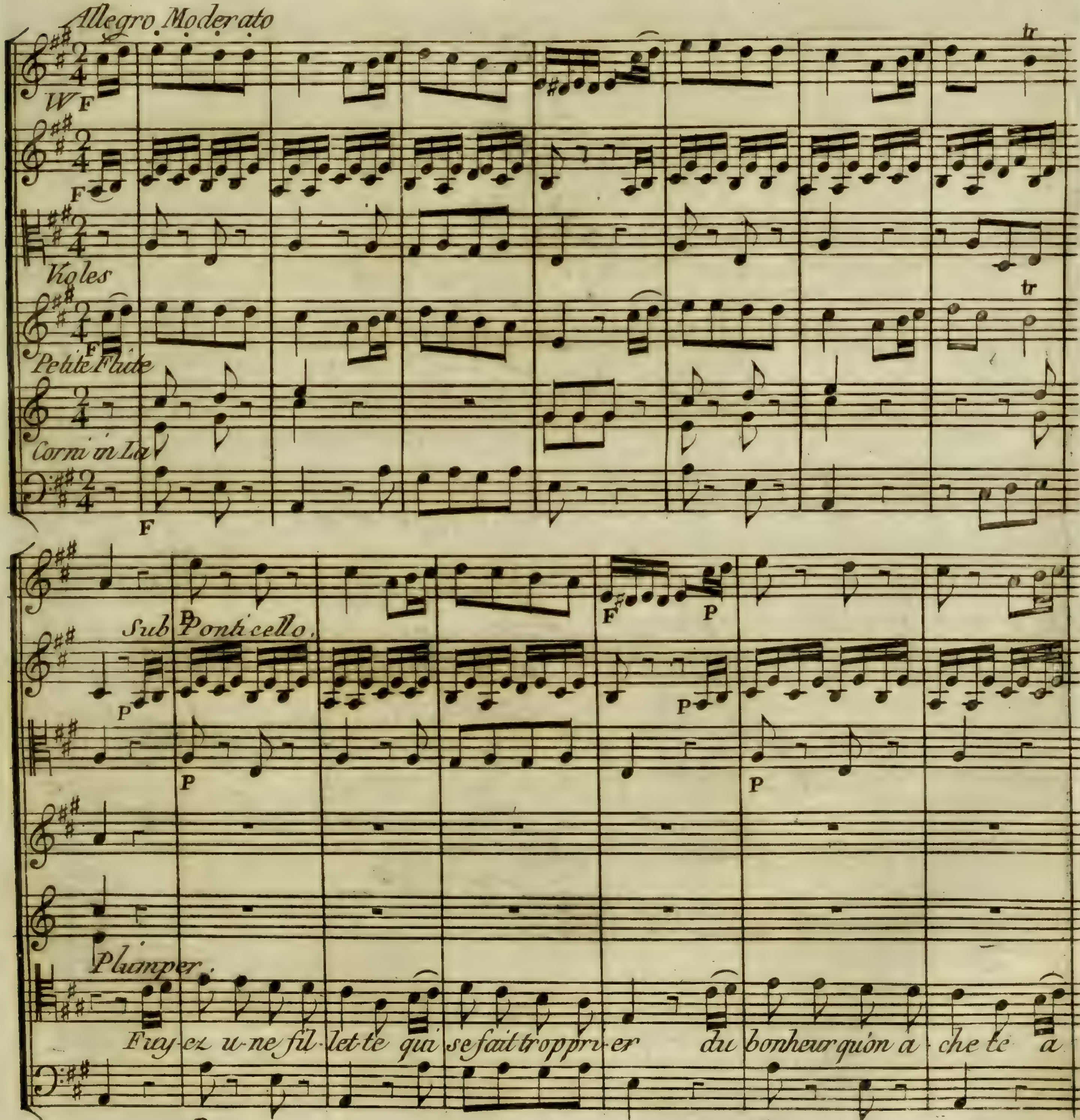
Mon dieu, de quoi vous mêlez vous. c'est arrangé: on ne peut rien faire ici.

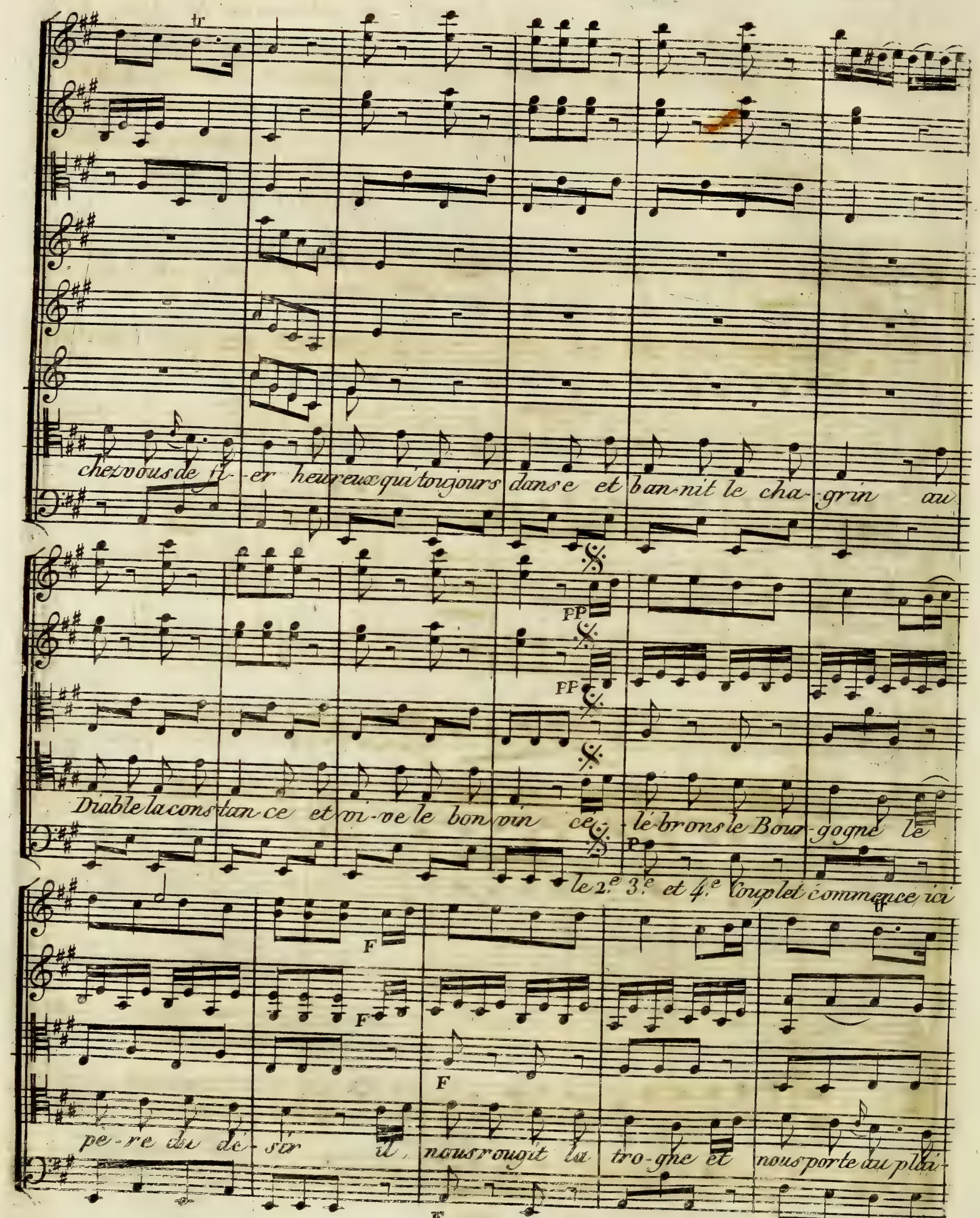
Plumper.
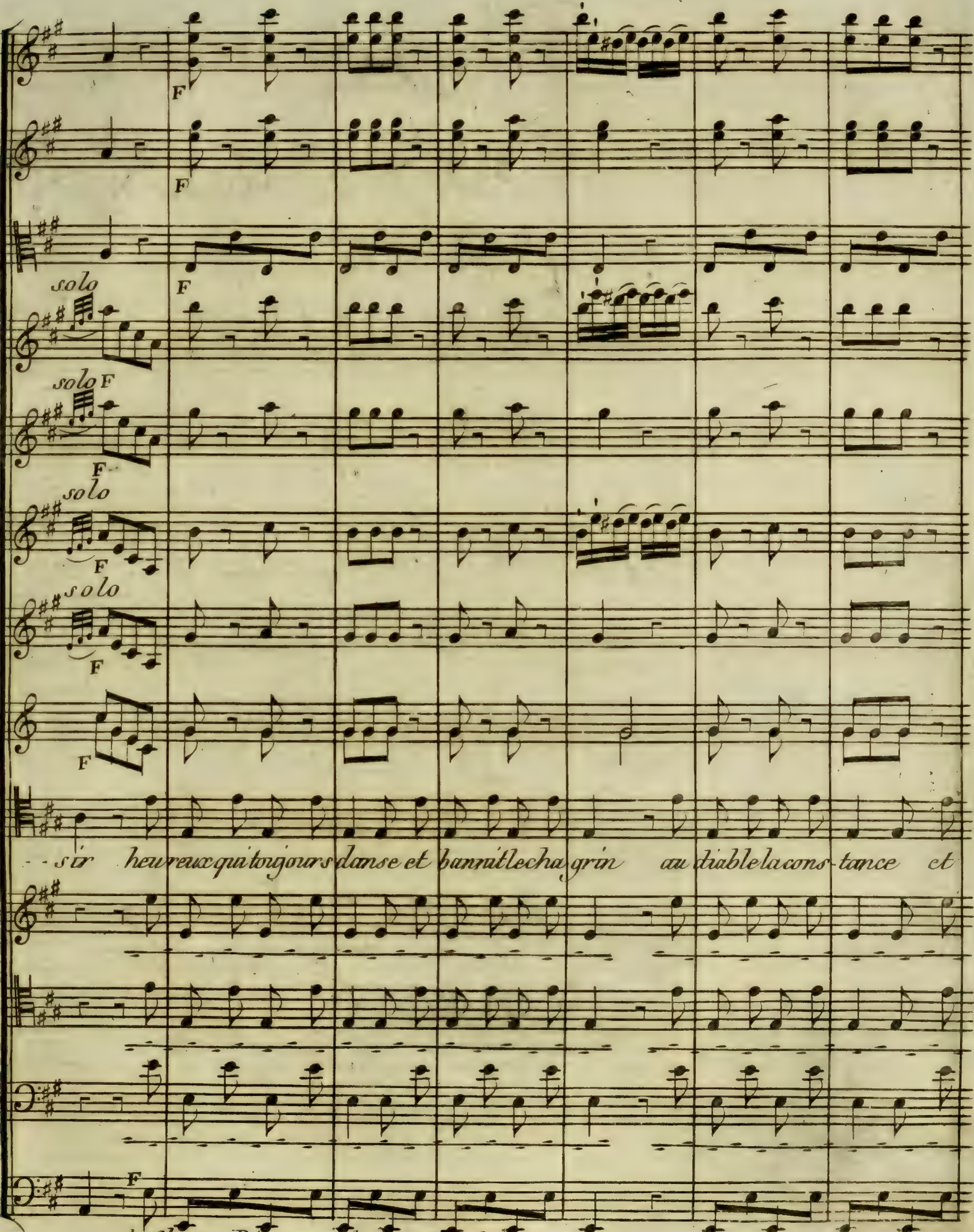
En avant, compère Gotz. Un bruit d'enfer: on abreuvera la Symphonie.

(Pendant le Chant et la danse, Amalie se remet par dégrés, et devient tout à fait calme. Sa mère et ses femmes la conduisent dans le pavillon.

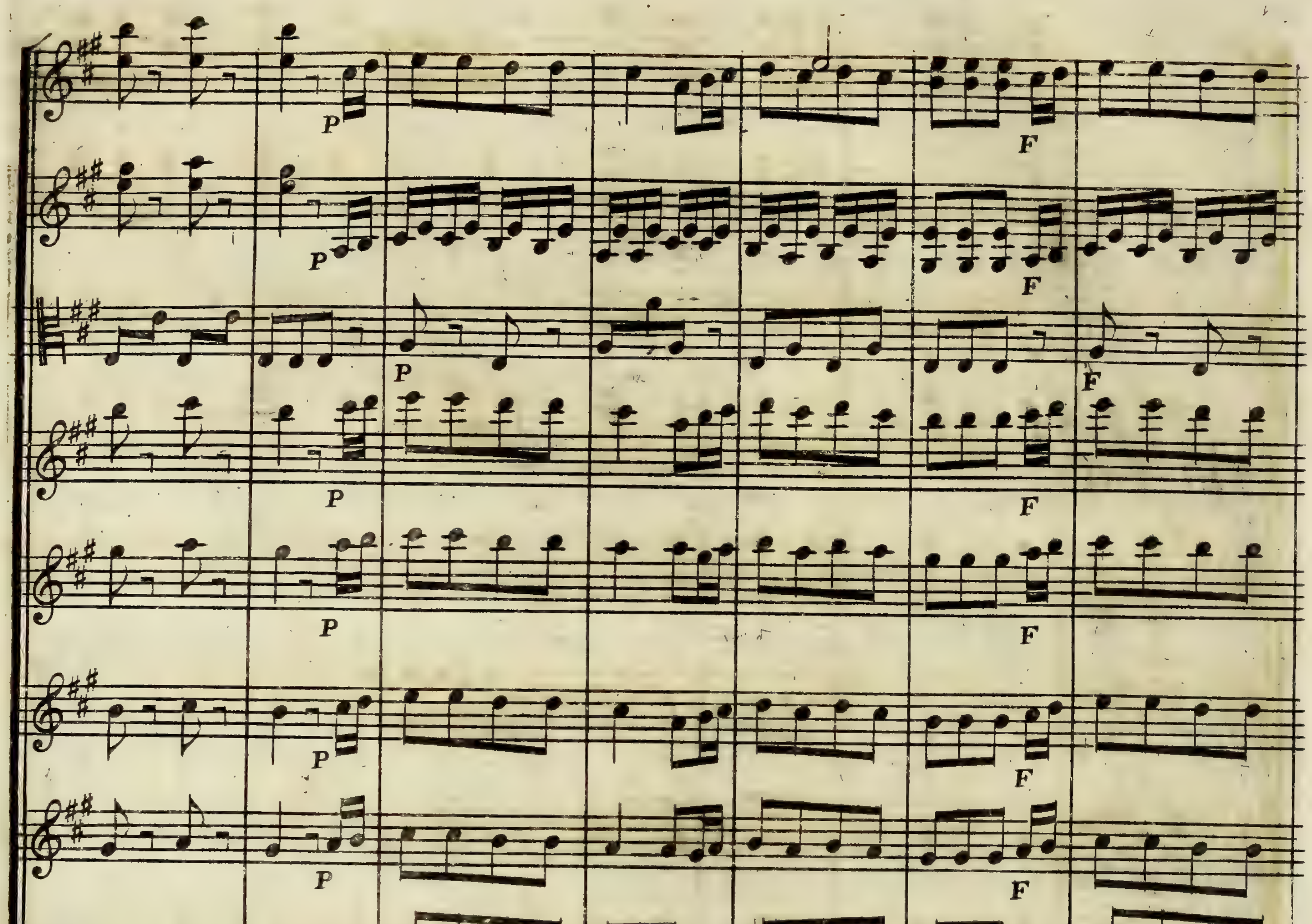
Ronde.

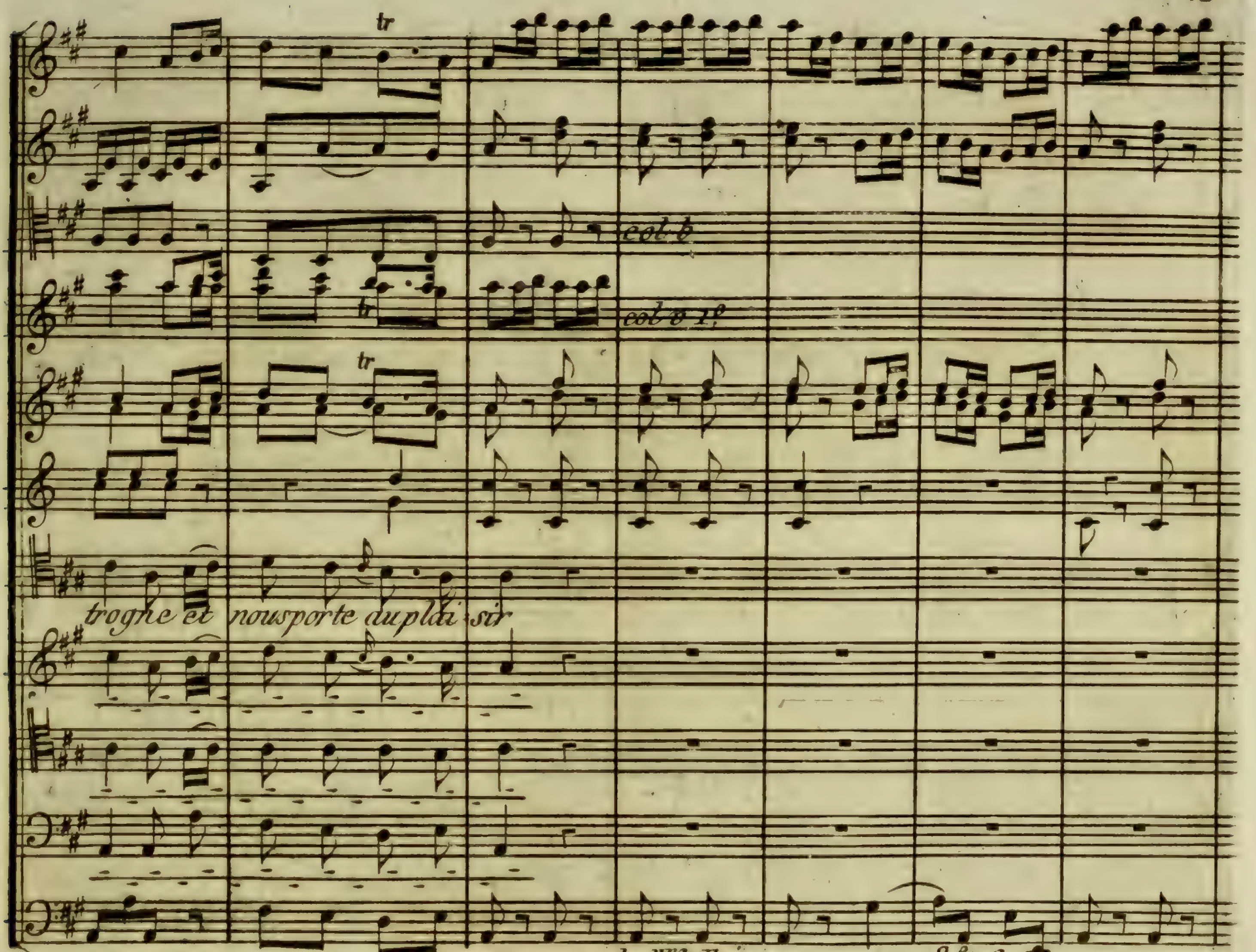


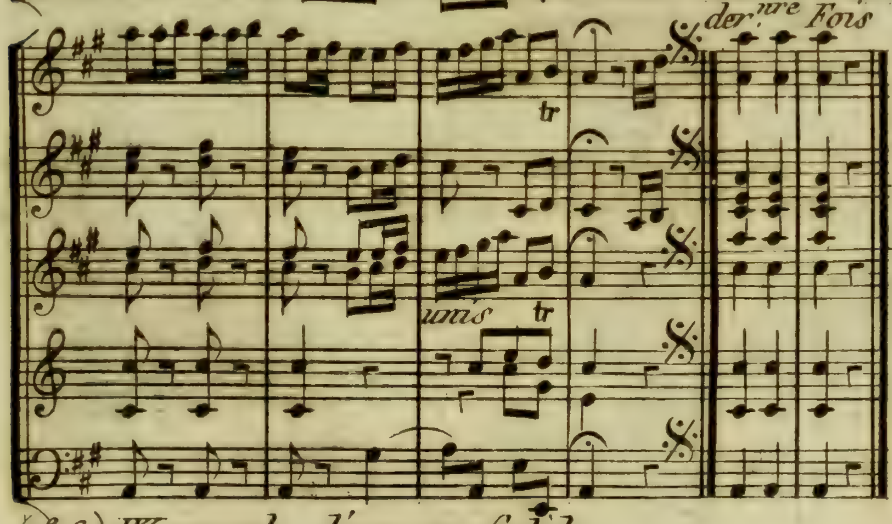

chez vous de fi-er heureux qui toujours danse et ban-nit le cha-grin au
Diable la cons-tan-ce et vi-ve le bon vin cé-lé-brons le Bour-gogne le
le 2.e 3.e et 4.e Couplet commence ici
pe-re du de-sir il nous rougit la tro-ghe et nous porte au plai-



le Chœur Bis pour le 4e Couplet.


P
F
vive le bon vin ce-lebrons le Bourgogne le père du dé-sir il nous rougit la





(2e C.) Warneck d'amour fidele
Long-tems fut devoré
Et pour prix de son zèle
Un autre est preferé.
Heureux qui toujours danse
Et nargue. &c.

3e C.
Warneck quitta la belle
Qui ne s'en doutait pas
Et bientôt la cruelle
Suivit par tout ses pas
Heureux qui toujours danse
Et nargue &c.

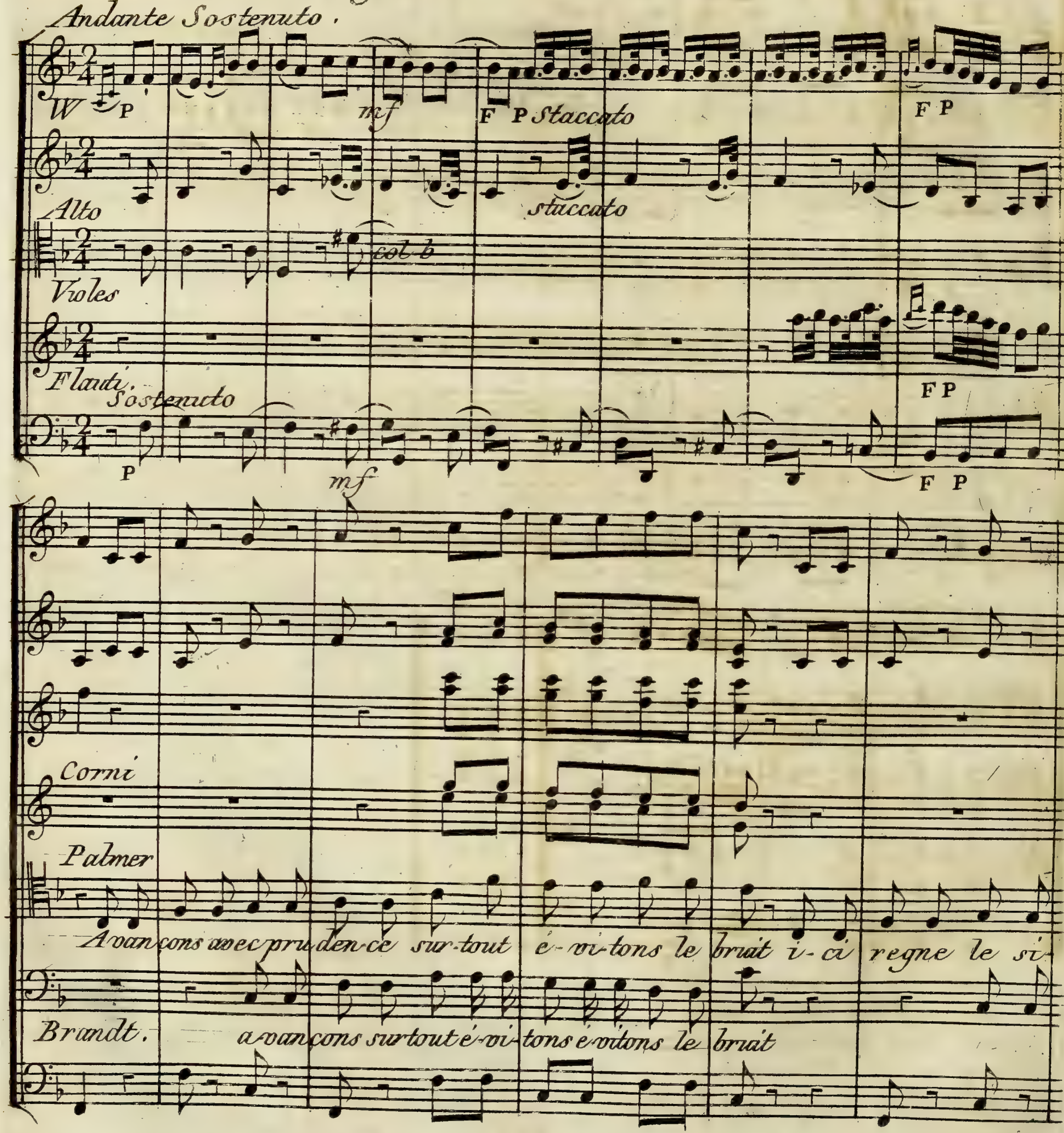
4e C.
La belle se désole
Warneck rit à son tour
Il a changé d'idole:
Bon vin vaut mieux qu'amour
Heureux qui toujours danse
Et nargue &c.

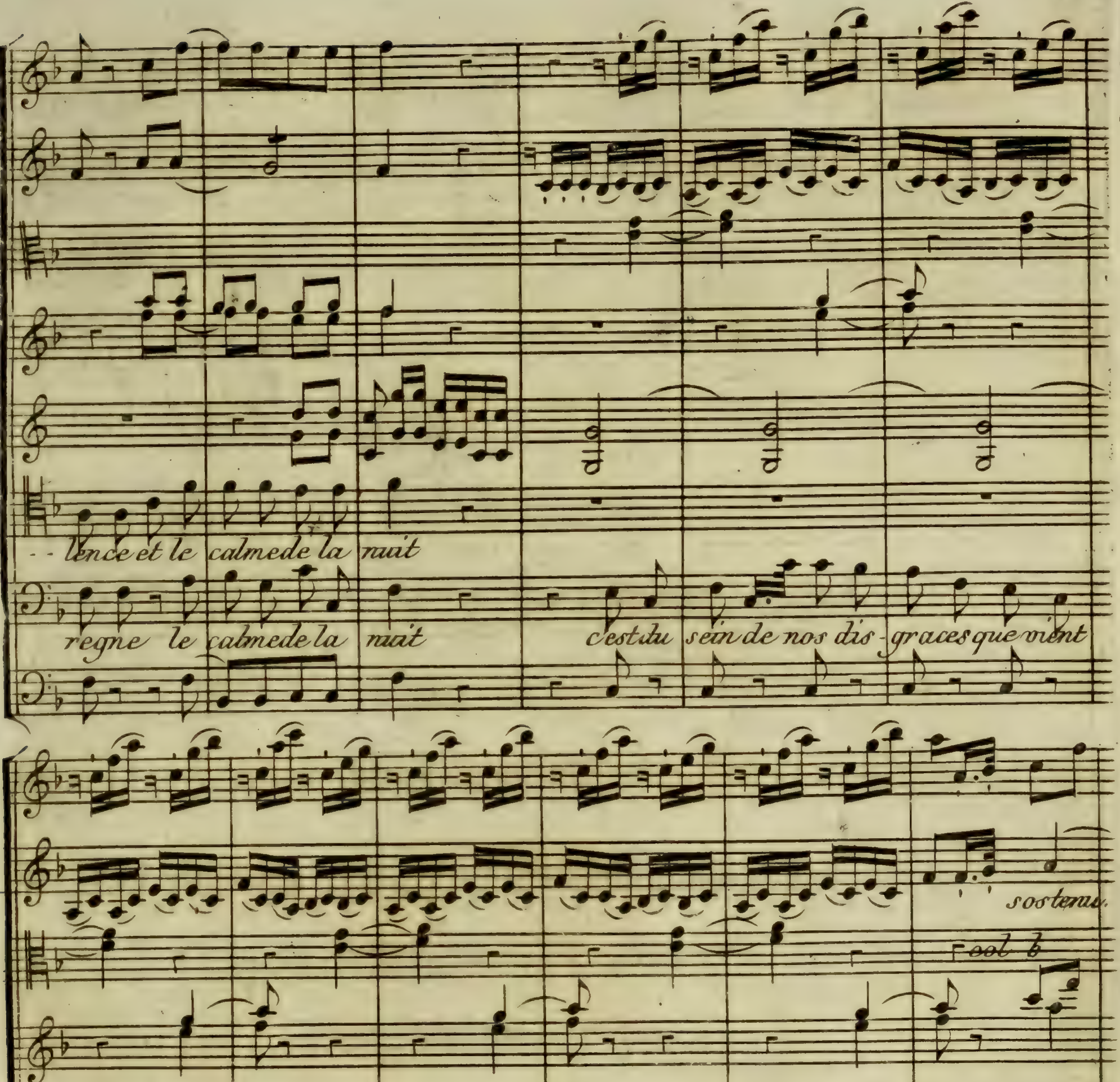
ACTE IIme

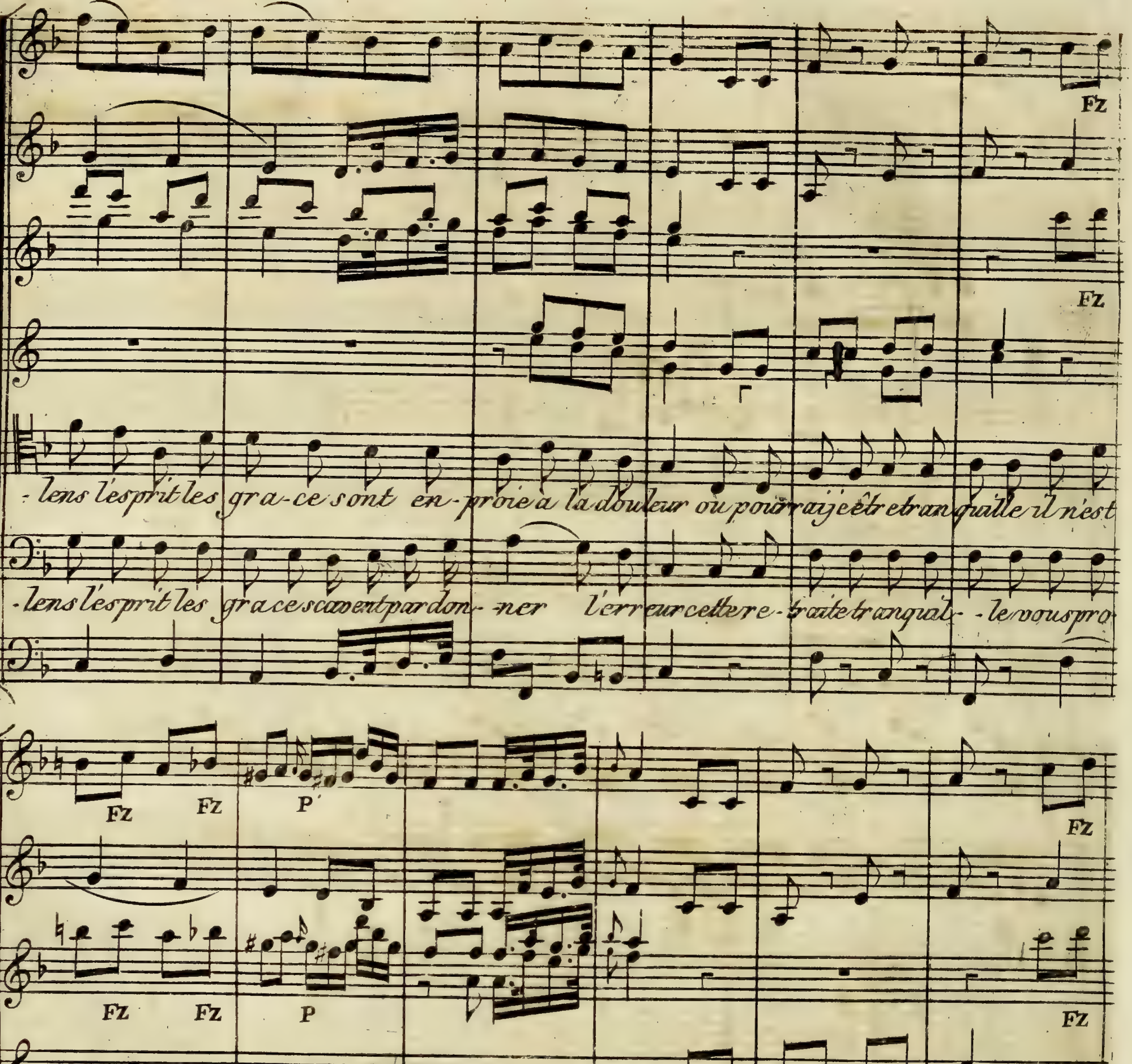
(Même décoration. La nuit pendant tout l'Acte.)
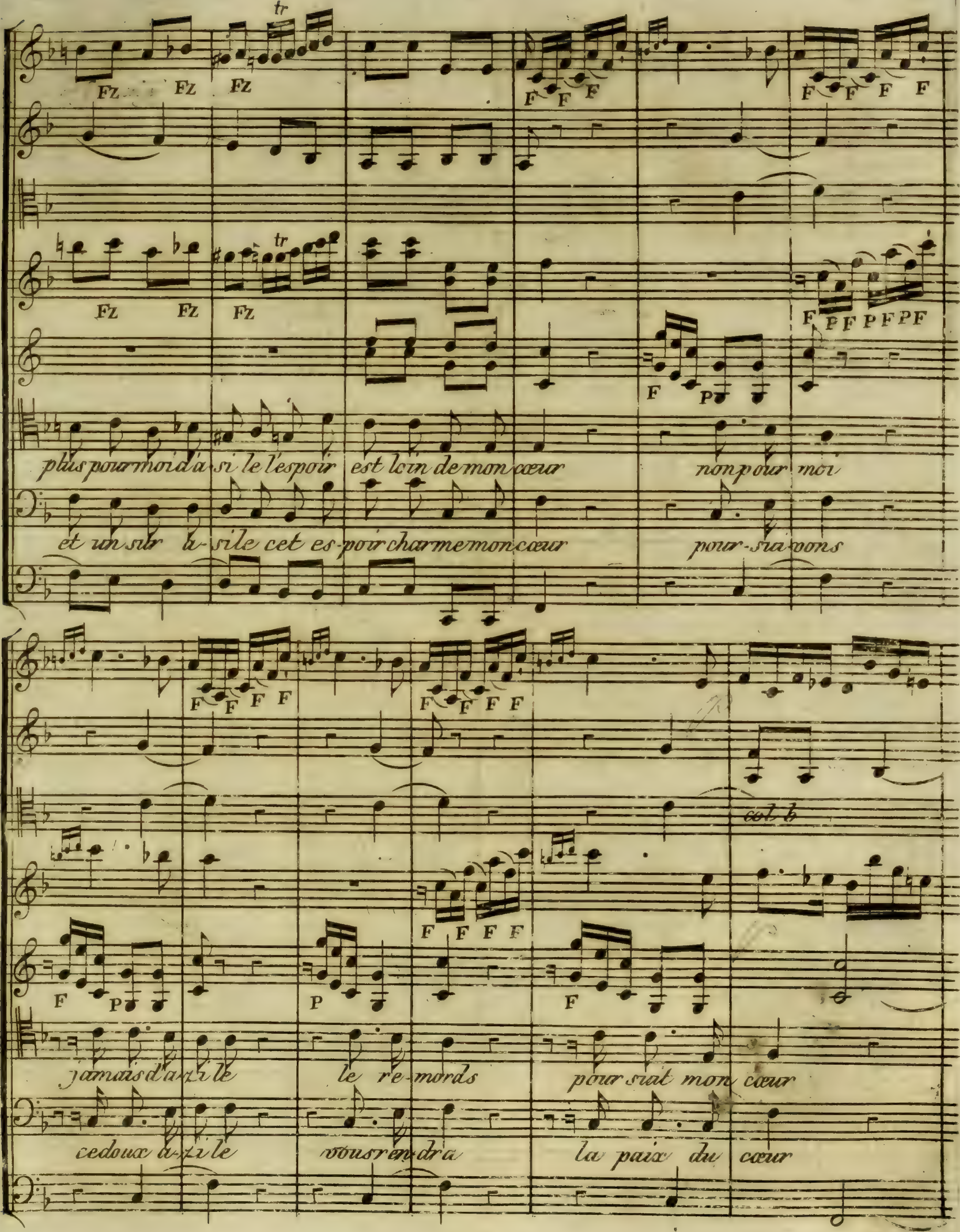
SCENE Iere

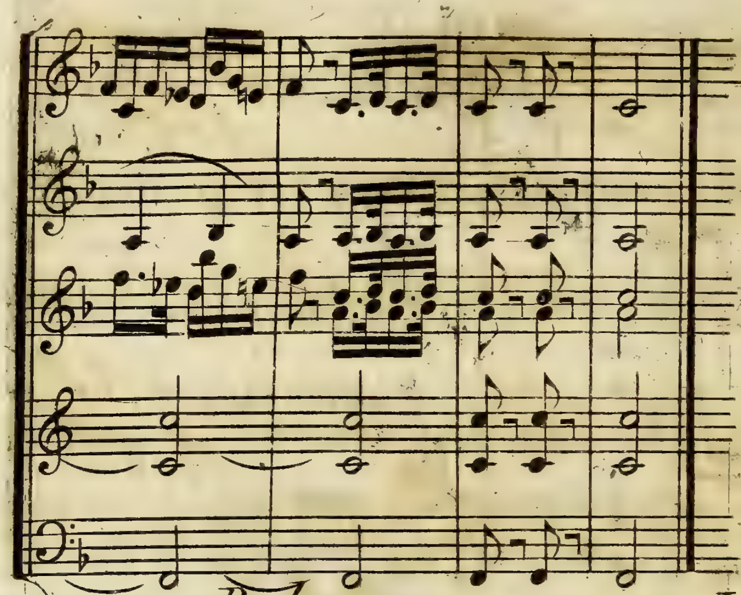
Le Major Palmer, Brandt.




- - lence et le calme de la nuit
regne le calme de la nuit c'est du sein de nos dis-graces que vient
sostenu
col b
qui peut eff a-cer les traces des for faits de la fu reur les ta-
souvent le bon heur c'est du sein de nos dis graces que vient souvent le bon- heur les ta-
sosten.


Fz
Fz
-lens l'esprit les gra-ce sont en-proie à la douleur où pourrai-je être tranquille il n'est
-lens l'esprit les grace sçavent pardon-ner l'erreur cette re-traite tranquil-le vous pro
Fz Fz P
Fz
Fz Fz P
Fz
plus pour moi là si le l'espoir est loin de mon cœur où pourrais-je être tranquille il n'est
-met un sûr a-zi-le cet espoir charme mon cœur cet-te retraite tranquille vous pro-


plus pour moi d'a- si le l'espoir est loin de mon cœur non pour moi
et un sûr a-sile cet es-poir charme mon cœur pour-sui-vons
jamais d'a-zi-le le re-mords poursuit mon cœur
ce doux a-zi-le vous rendra la paix du cœur



Palmer.

Malheureux Palmer! que de peines! que de fatigues! trente lieues à pied, sans oser s'arrêter dans la plus simple chaumière, sans pouvoir reposer sa tête, sans espoir d'un plus heureux avenir!

Brandt.

Que diable, Monsieur, ce n'est pas de cela dont il s'agit. Le passé n'est plus; l'avenir n'est pas encore; occupons-nous du présent. Au fait: nous voilà arrivés; voyons le parti qu'il nous fait prendre. Sachons d'abord si M. Hertzberg est chez lui. Nous tâcherons ensuite de nous introduire sans être apperçus des domestiques. N'est ce pas cela?

Palmer.

Oui, brave homme; mais j'exige que tu me quittes à l'instant que tu retournes dans tes foyers. Mon ami t'a prié d'être mon guide; tu l'as promis; tu as acquitté ta parole: cela suffit; retourne, te dis-je, et laisse moi seul à mon malheur.

Brandt.

Vous laisser! vous laisser! vous ne connaissez pas le vieux hussard Brandt? J'ai quinze campagnes sur le corps, entendez-vous, monsieur? La faim, la soif, le canon, rien ne m'a fait reculer d'un pas; je vous prie de le croire. Et je craindrais de m'attacher à un homme comme vous! il n'y à pas huit jours que je vous connais, et je vous aime ... comme j'aimais mon général. Vous êtes malheureux! Vous ne savez pas ce que peut le malheur sur ce cœur-là. Vous laisser! vous laisser! ça ne sera pas vrai, pas d'ça, monsieur pas d'ça.

Palmer.

Non, tu ne me sacrifieras pas les jours paisibles qui te sont encore reservés. Je serais lâche d'y consentir.

Brandt.

J'en serais un de vous abandonner, et sarpejeu je suis incapable d'une bassesse. Savez-vous si ce monsieur Hertzberg pourra, ou voudra vous garder long-tems; si demain vous ne serez pas obligé de chercher une autre retraite? La compagnie d'un vieux soldat est souvent bonne à quelque chose. En un mot, comme en cent, j'ai pris mon parti, et je n'en démordrai pas. Je vous servirai malgré vous, ou le sabre à la main, si vous voulez me faire cet honneur là.

Palmer.

Tu es honnête, et je ne crains pas de confier mon secret. C'est le seul

moyen de te détourner d'un dessein que tu as conçu sans me connoitre, et dont tu rougiras quand tu m'auras entendu. Non, tu n'associeras pas ton sort à celui d'un criminel que l'échafaud attend.

Brandt (*vivement.*)

Sauf votre respect, monsieur, (*portant la main à son bonnet,*) c'est faux. Avec une figure comme celle-là, de la douceur, de la patience, de l'honnêteté, on serait un... Ça ne se peut pas, monsieur, ça ne se peut pas.

Palmer.

Ecoute, et frémis. J'arrive à Bamberg avec le régiment de Brown, dont j'étois major. (*Brandt lui fait une profonde révérence.*) Je suis logé chez une femme respectable, dont je tairai le nom. Elle me reçoit, elle m'accueille; elle a une fille charmante; pour prix des bontés de la mère, je méditai la ruine de son enfant, et j'eus l'affreux bonheur de la consommer. Amalie avait un frère, jeune, aimable, plein d'honneur et de courage: il me surprend avec sa sœur; il me provoque; il m'entraine dans un endroit écarté: il m'attaque nos épées se croisent; il tombe baigné dans son sang Le spectacle de ce jeune homme mourant, l'idée d'une mère désespérée de la perte de ses deux enfans, le trait poignant du remords, tout me trouble, m'égare. Je m'éloigne à grands pas; je marche au hasard; je sors de la ville; je m'enfonce dans une forêt. J'y passe deux jours à pleurer, à me repentir. Une maison se présente; j'entre excédé de fatigue et de besoin; j'apprends que le jour même de ce malheureux combat, l'ennemi a fait un mouvement, que le régiment de Brown a donné et qu'il a fait des merveilles... Le régiment de Brown!.. mon régiment!... Et je n'y étois pas! Que te dirai je enfin? J'apprends qu'un conseil de guerre m'a condamné à mort, comme déserteur de mes drapeaux. Depuis ce moment, je suis déguisé, errant, fugitif. A peine ai je passé deux jours dans un asyle. que la crainte m'en fait chercher un autre. La crainte! eh! la vie n'est elle pas un opprobre pour qui a perdu l'honneur? L'homme est né pour finir. Malheur à celui qui a vêçu trente ans sans avoir appris à mourir une seconde! Cette réflexion me sera toujours présente; et si Hertzberg ne peut me cacher sans se compromettre, si mon signalement a été envoyé jusqu'ici, je me résigne je pars, et je vais subir mon arrêt.

Brandt.

Monsieur le Major, vous avez fait de grandes fautes; mais tout se répare à votre âge.

Palmer.

Le crime ne se répare jamais.

Brandt.

Tout se répare, vous dis je, à force de vertus. Vous n'avez plus votre tête; la mienne a toute sa vigueur: écoutez-moi. Vous avez été bien avec une jolie fille; il n'y a pas là de quoi se désésperer. Vous avez tué son frère, c'est un malheur, mais, après tout, c'est sa faute. On commence par s'expliquer avec un homme; mais le M.r s'emporte, veut se battre; on à d'ça (montrant son cœur.) on accepte la partie; on lui passe son épée à travers du corps; ce sont ses affaires. Le régiment de Brown a donné, et vous n'y étiez pas; voilà le diable, j'en conviens. Il faut un coup d'éclat pour effacer cela, et je vais vous le proposer. L'ennemi n'est pas loin, et notre armée n'est qu'à quelques lieues d'ici. Marchons droit de ce côté; enrôlons-nous dans le premier Bataillon: en avant et tête baissée, allons réparer vos torts, ou nous faire tuer comme d'honnêtes gens. Voilà la fin qui peut flatter un brave homme. Mais l'échafaud! Fi donc, monsieur le major, fi donc! Il faudroit n'avoir plus de sang dans les veines.

Palmer.

Mon ami, mon respectable ami, cette idée me rend à moi même, et je la saisis avec avidité... N'entends-je pas du bruit?

SCENE II.

Les Précédens, Plumper,

(Dans le fond, un fusil à la main.)

Plumper.

(à demi voix.)

A la parfin, j'crois que j'tenons ces jaseux qui avont escaladé le parc, et que je suivons depuis une heure. (Couchant Palmer en joue.) Arrête, ou c'est fait de toi.

Brandt.

(Il a remonté le Théâtre. Il prend d'une main Plumper par les cheveux, et lève de l'autre le sabre sur lui.) bas les armes, ou je te coupe en deux.

Plumper.

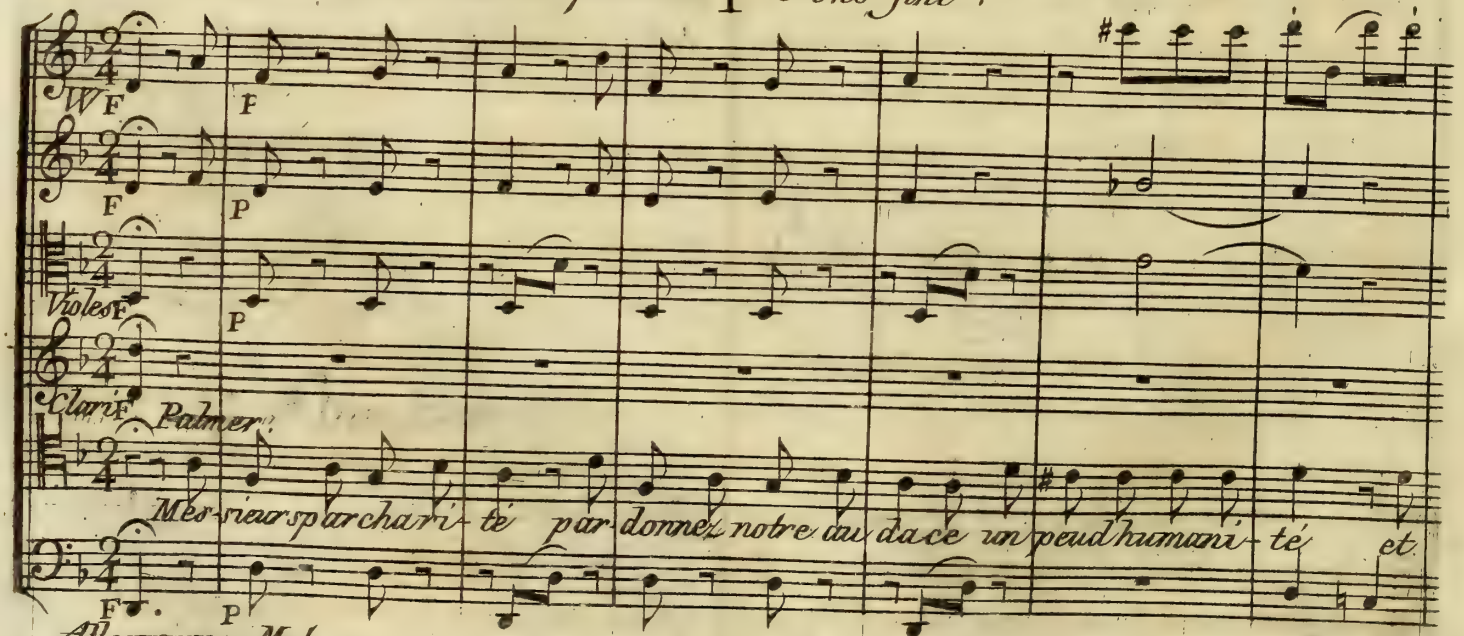
Au secours!

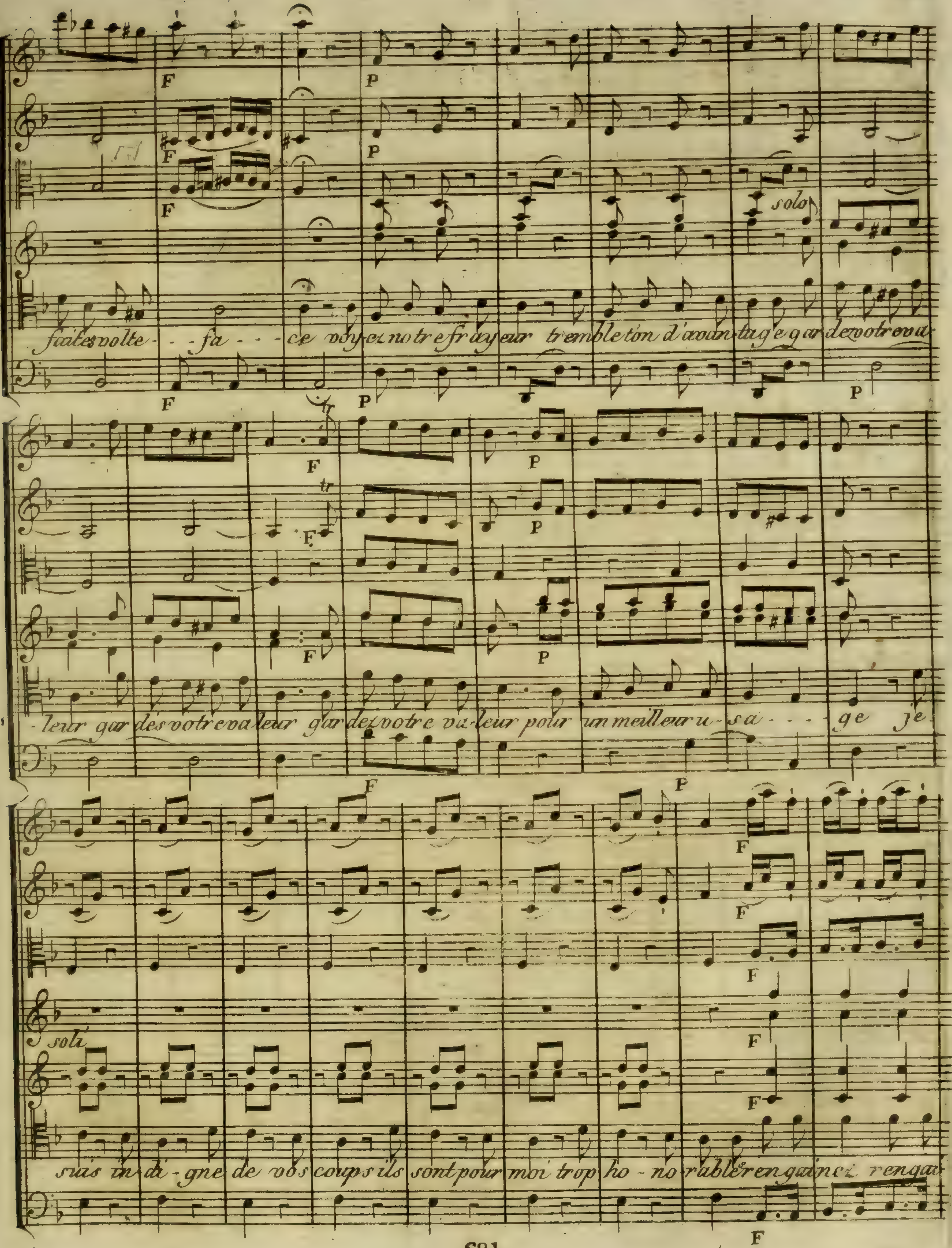
Brandt. (lui ôtant son fusil.)

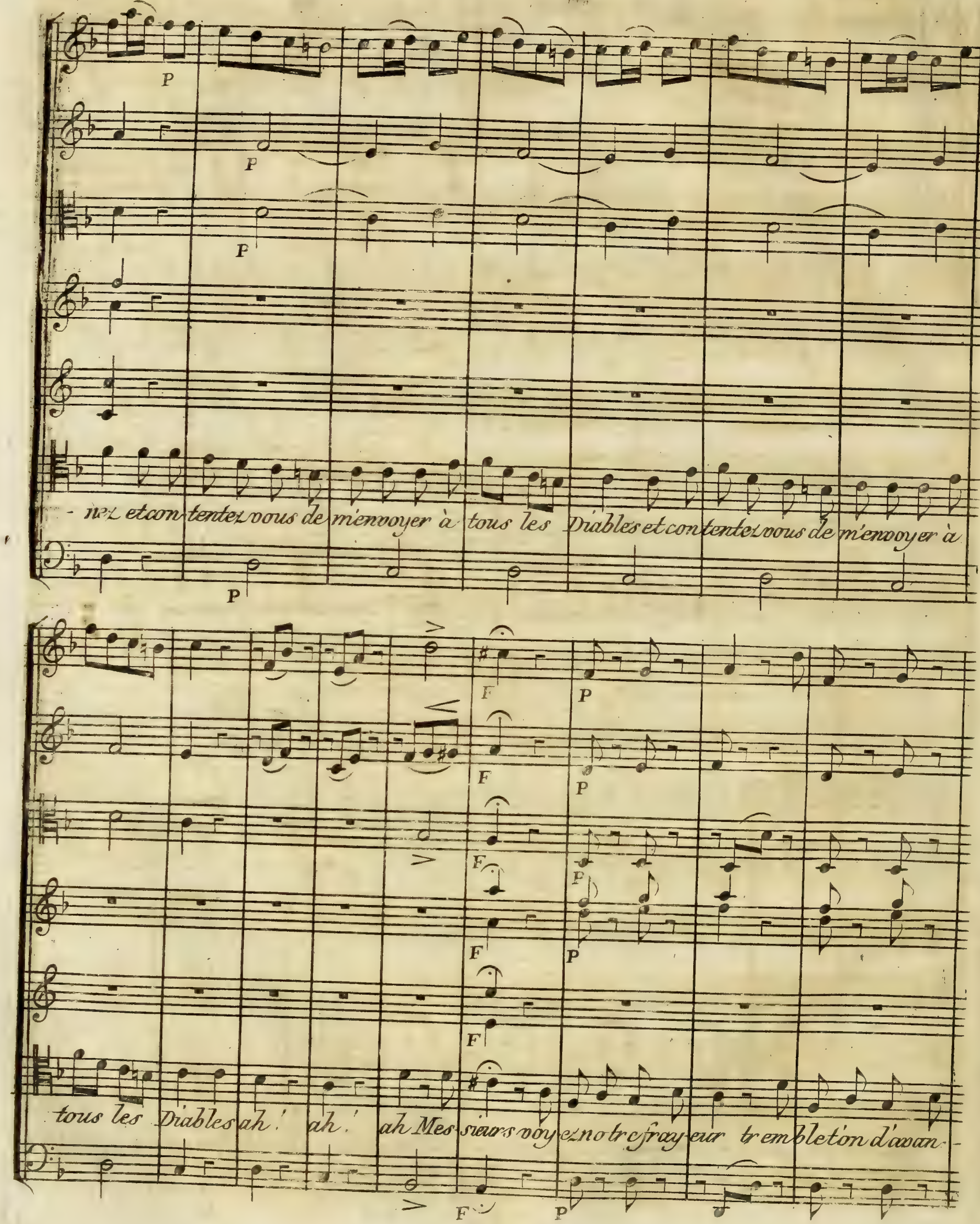
Silence, ou tu es mort.

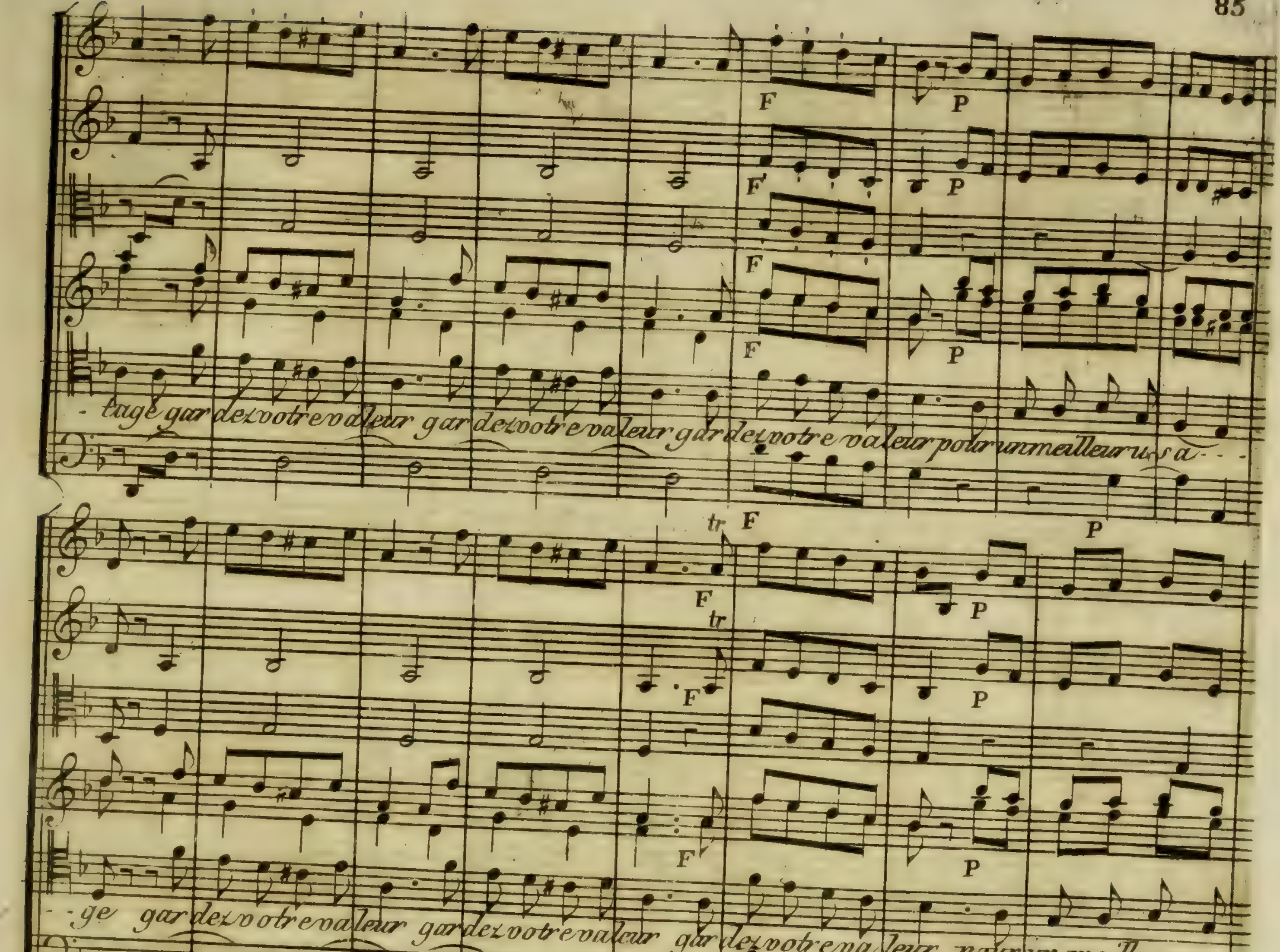
Plumper.

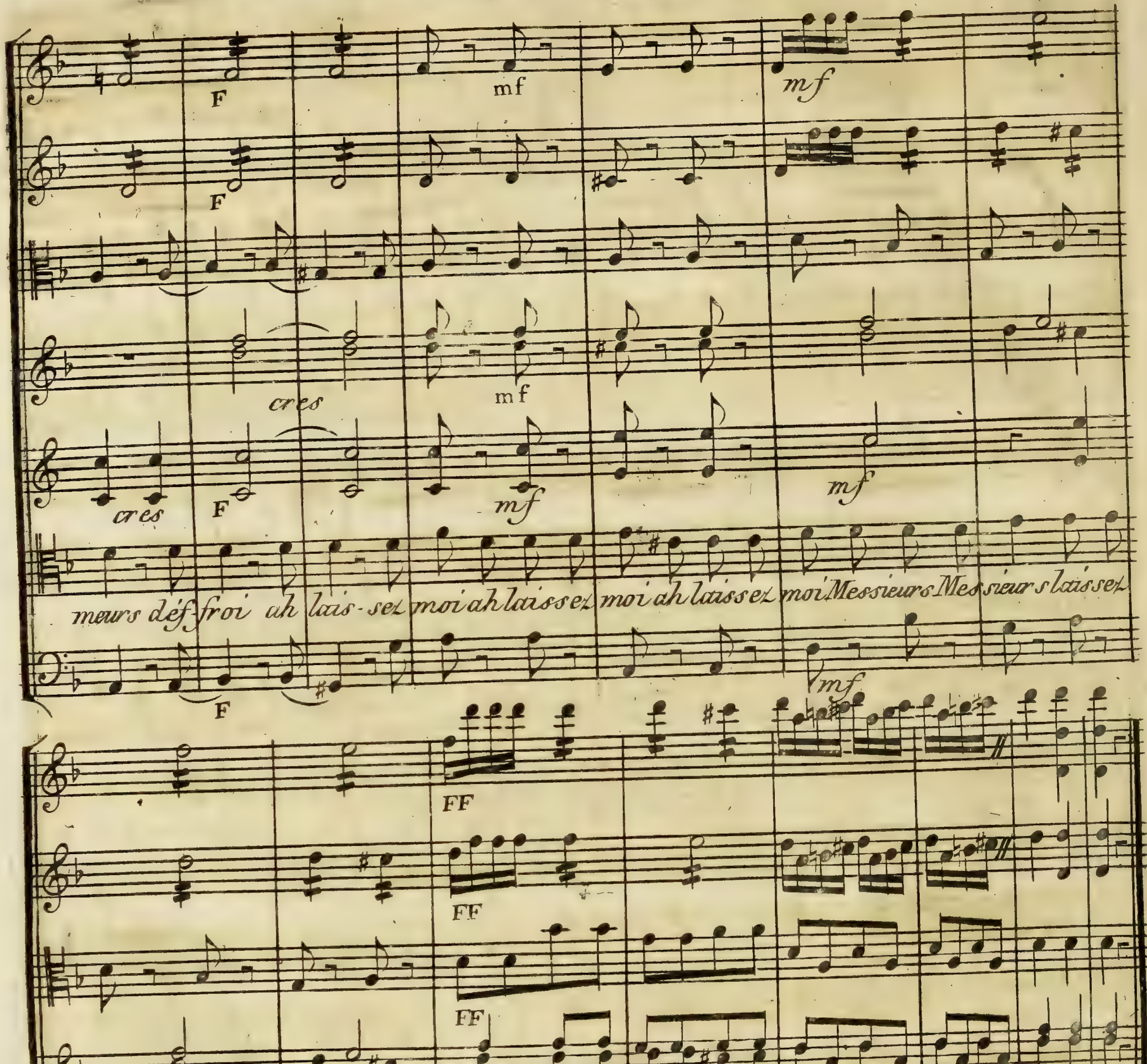
J'ons fini.




faites volte - - fa - - - ce voyez notre frayeur trembleton d'avantage gardez votre va-
-leur gardes votre valeur gardez votre va-leur pour un meilleur u-sa - - - ge je
suis in-di-gne de vos coups ils sont pour moi trop ho-no-rables rengainez rengai


- nez et con tentez vous de m'envoyer à tous les Diables et con tentez vous de m'envoyer à
tous les Diables ah! ah! ah Mes sieurs voyez no tre frayeur trem ble t'on d'avan-


- tage gardez votre valeur gardez votre valeur gardez votre valeur pour un meilleur u-sa - -
- - ge gardez votre valeur gardez votre valeur gardez votre va leur pour un meilleur u- -
- - sa - - ge je meurs d'effroi ah lais-sez moi ah laissez moi ah laissez moi je
cres


meurs déf-froi ah lais-sez moi ah laissez moi ah laissez moi Messieurs Messieurs laissez
moi Messieurs Mes sieurs laissez moi Messieurs Mes sieurs laissez moi

Brandt.

Disparais, faquin; tu n'es qu'un poltron.

Plumper (sortant.)

C'est ce que je vous disais, mes bons messieurs.

Palmer (le ramenant.)

Un moment. Es tu attaché à la maison?

Plumper.

Sauf vot' grace, j'en sommes l'jardinier.

Palmer.

Tu nous suivais?

Plumper.

Oui, d'loin.

Palmer.

Et tu nous as entendus?

Plumper.

Non, dont j'enrage; car i'a toujours à profiter dans la conversation d'honnêtes gens. (a part) Ce sont des voleurs.

Palmer, à Brandt.

Je crois qu'il est inutile de dissimuler davantage.

Brandt.

Je ne voit pas d'inconvenient d'aller au fait.

Plumper (à part.)

Ils vont se deboutonner.

Palmer.

Mon ami, conduis-nous à l'appartement de monsieur Hertzberg, sans que personne nous apperçoive, et compte sur ma reconnoissance.

Plumper.

(A part) Ah! nous y voilà. (Haut.) Messieurs, mes bons messieurs, chassez c'te mauvaise pensée là; c'est l'diable qui vous souffle. (à Palmer.) Un beau jeune homme comme vous, faire un vilain métier comme ça! on n'finit pas toujours comme l'bon larron.

Palmer.

Mon ami, tu es dans l'erreur; nous ne sommes pas ce que tu penses.

Plumper.

Sauf l'respect que j'vous dois, ça n'est pas trop clair. Connoitre les tenans et l's aboutissans d'eune maison, venir avec d's armes roder sous les fenêtres, après avoir escaladé les murailles au biau mitan de la nuit; vouloir s'faufiler dans un appartement incognito; ça n'est pas trop clair, mes bons messieurs, ça n'est pas trop clair.

Brandt.

Tais-toi. Tes réflexions me déplaisent.

Palmer.

Marche devant, et conduis-nous à l'appartement de Hertzberg.

Brandt (le poussant.)

He! vas donc, bavard éternel.

Plumper (tombant à genoux.)

Au nom de dieu, mes bons messieurs, écoutez-nous. M. Hertzberg n'est pus

ici. Il a vendu c'château a eune brave dame, qui dort tranquillement dans son lit, et ce serait conscience de l'i couper la gorge l'jour d'prise d'possession.

Palmer *(avec un profon soupir.)*

Hertzberg n'est plus ici!

Plumper.

Non; mais en récompense, j'avons le général Holbourg, des officiers, des cavaliers...

Palmer, *(s'écriant.)*

Le général Holbourg!

Brandt *(à Palmer, à part.)*

Vous le connaissez.

Palmer, *(à part.)*

Non; mais le Colonel Brown le connaît beaucoup, et je crains...

Plumper, *(à part.)*

J'crois, ma fine, qu'ils avont peur à leux tour.

Palmer, *(à part.)*

Brandt, tu te rappelles ce que tu viens de me proposer. Partons mon brave camarade.

Brandt *(haut.)*

Partons. L'honneur vous appelle, et la gloire vous attend.

Plumper *(à part.)*

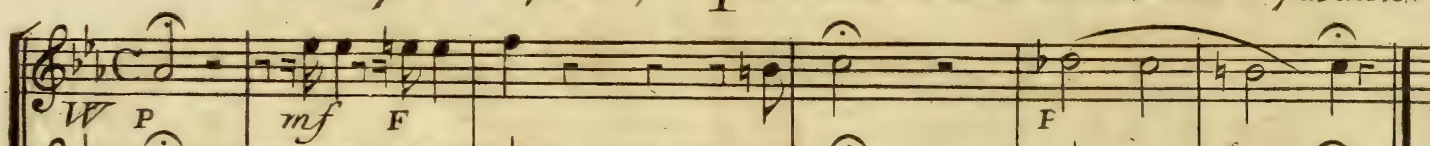
La gloire! i'a queu qu'autre coup à faire dans l'voisinage.

Brandt, *(à Plumper.)*

Ouvre les portes, mets-nous sur la grande route, et retire-toi.

Plumper.

Bien volontiers, messieurs, et que le ciel vous conduise. *(Ils vont pour sortir. On entend chanter dans le pavillon.)*



(Palmer s'est arrêté, et a indiqué qu'il reconnait cette voix.)

Palmer, hors de lui.)

C'est Amalie! c'est Amalie! (Il court au pavillon, il est arrêté par la grille, et revient à Plumper.) Tu es le jardinier de la maison; tu dois avoir une double clef de ce parterre. Donne-la moi, donne-la moi.

Plumper.

Vous la donner! vous livrer notre jeune maitresse!

Brandt, lui appuyant le fusil sur l'estomac.

La Clef, ou je te brûle.

Plumper.

(Sans mouvement, laissant tomber la clef.) La voila.

Palmer.

Voici ma bourse. (Elle tombe par terre. Palmer ramasse la clef, et courant à la grille:) Brandt, je n'ai rien à te recommander. (Il entre.)

Scene III.

Plumper, Brandt.

Plumper, à part.)

Tout leux convient à ces gens là. Celui-ci ressemble comme deux gouttes d'eau au valet de chambre d'un possédé.

Brandt, ramassant la bourse.)

Hé bien, tu vois qu'avec de bõnes façons on fait de nous tout ce qu'on veut. Tu nous crois de mauvaises intentions, et nous venons t'enrichir. (Il lui présente la bourse.)

Plumper.

Gardez, gardez c't argent là, i'm'porterait malheur.

Brandt.

Hé garde le toi-même, puisque monsieur Palmer te le donne.

Plumper vivement.)

Monsieur Palmer! L'amant... L'père ... L'mari de mam'selle Amalie? Qu'eu diable aviez-vous besoin de venir, m'faire un tas de contes à dormir d'bout? On sait ben qu'un jeune homme peut être amoureux (il prend la bourse.) Qu'un jardinier peut avoir des profits; on s'parle dans la vie, et on n'brûle pas un homme comme un paquet d'allumettes. J'allons avertir madame Blumenthal du retour de monsieur Palmer; car enfin ....

Brandt.

Veux-tu que je te donne un bon conseil?

Plumper.

Avec reconnaissance.

Brandt.

Vas te coucher; il est tems.

Plumper.

Cependant not' devoir....

Brandt. le menacant.)

Pas de raisons; tu sais que je

ne les aime pas.

Plumper.

Mais voyez donc comme il s'enflâmme! Je m'en vas; je m'en vas. (A part, en sortant.) Après tout n'y a pas grand risque à les laisser ensemble.

Scene IV.

Brandt, seul.

Il a pris l'argent; il a intérêt à se taire. D'ailleurs, il a peur, il s'éloigne... Voilà une rencontre bien inattendue et qui pourrait amener un grand changement dans la position du Major... Un frère tué, ce jugement du conseil de guerre.... Non, je ne vois pas de moyens de....

Scene V.

Brandt, Palmer.

Palmer, (sortant du pavillon, hors de lui.)

Est ce un songe, est-ce une réalité? Je l'ai vue... Je l'ai vue, les cheveux épars, les vêtemens en désordre, l'œil fixe, le teint livide... ..Il est donc vrai que le crime ne reste jamais impuni! Ce n'est qu'une ombre, et cette ombre me poursuit.

Scene VI

Les Précédens, Amalie

(S'avançant d'un pas grave, un flambeau à la main.

Palmer.

Vois-tu.... vois-tu... voilà ma victime. Mes cheveux dressent sur ma tête (d'une voix plus faible.) mon sang se glace... N'importe, j'approcherai. (Il va à Amalie, et lui saisit le bras.) Non, ce n'est pas un être fantastique: c'est une femme ... C'est sa taille, ce sont ses traits, défigurés, presque méconnaissables... Amalie, Amalie, est-ce toi?

(Amalie fixe Palmer, et rit long tems aux éclats.) C'est-elle, c'est elle! En quel état, grand dieu!

Amalie.

Que me veux-tu? Que me veux tu.

Palmer.

Mourir à tes pieds de repentir et d'amour.

Amalie.

Mourir! On souffre, on pleure, on ne meurt pas.

Palmer.

Tu ne me connais plus!.. C'est lui. ... C'est moi, c'est Palmer qui te parle.

Amalie.

Non, non, il n'y a plus de Palmer.

Brandt.

Que prétendez vous? Cette femme est insensée, oubliez la.

Palmer.

L'oublier! L'oublier, dis-tu Sa ruine, ses tourmens, sa démence, tout cela est mon ouvrage; et je l'oublierais. (Lui saisissant la main.) Ma

chère Amalie.

Amalie *laissant tomber son flambeau*

Laisse moi... Me laisseras-tu?.. Tu es un homme; je te hais, je te déteste... Ce sont ces caresses perfides qui m'ont abusée (*A demi voix d'un ton de confidence.*) Je l'adorais; il est parti: je le cherche le jour, je l'appelle la nuit; il ne revient pas; il ne reviendra jamais. (*Montrant son cœur.*) C'est là qu'il m'a frappée: depuis ce tems je me consume, et je ne puis guérir.

Palmer.

Malheureux!

Brandt.

Monsieur le Major, retirons-nous.

Palmer.

Le premier supplice d'un criminel est le spectacle des maux qu'il a causés. J'aurai l'affreux courage de supporter celui-ci. Je resterai.

Brandt.

Dans quel dessein?

Palmer.

Je n'en ai encore aucun.

Brandt.

Nous serons surpris.

Palmer.

Que m'importe?

Amalie *effrayée.*)

Surpris!.. Par qui?.. Je me sens mal, bien mal... Sans cet enfant, je te dirais: délivre-moi de ce souffle de vie prêt à s'exhaler, et qui m'est insupportable. Mais j'ai un enfant.. j'ai un enfant.

Palmer.

Un enfant! tu-as un enfant! où est il? Que je le voie que je l'embrasse.

Amalie.

Jamais, jamais. (*En confidence.*) Je crains les projets parricides de Palmer. Je le cache: ô je le cache soigneusement!

Palmer.

Je veux le voir, je veux le voir.

Amalie. *reculant vers la grille.*)

N'approche pas, n'approche pas.

Palmer.

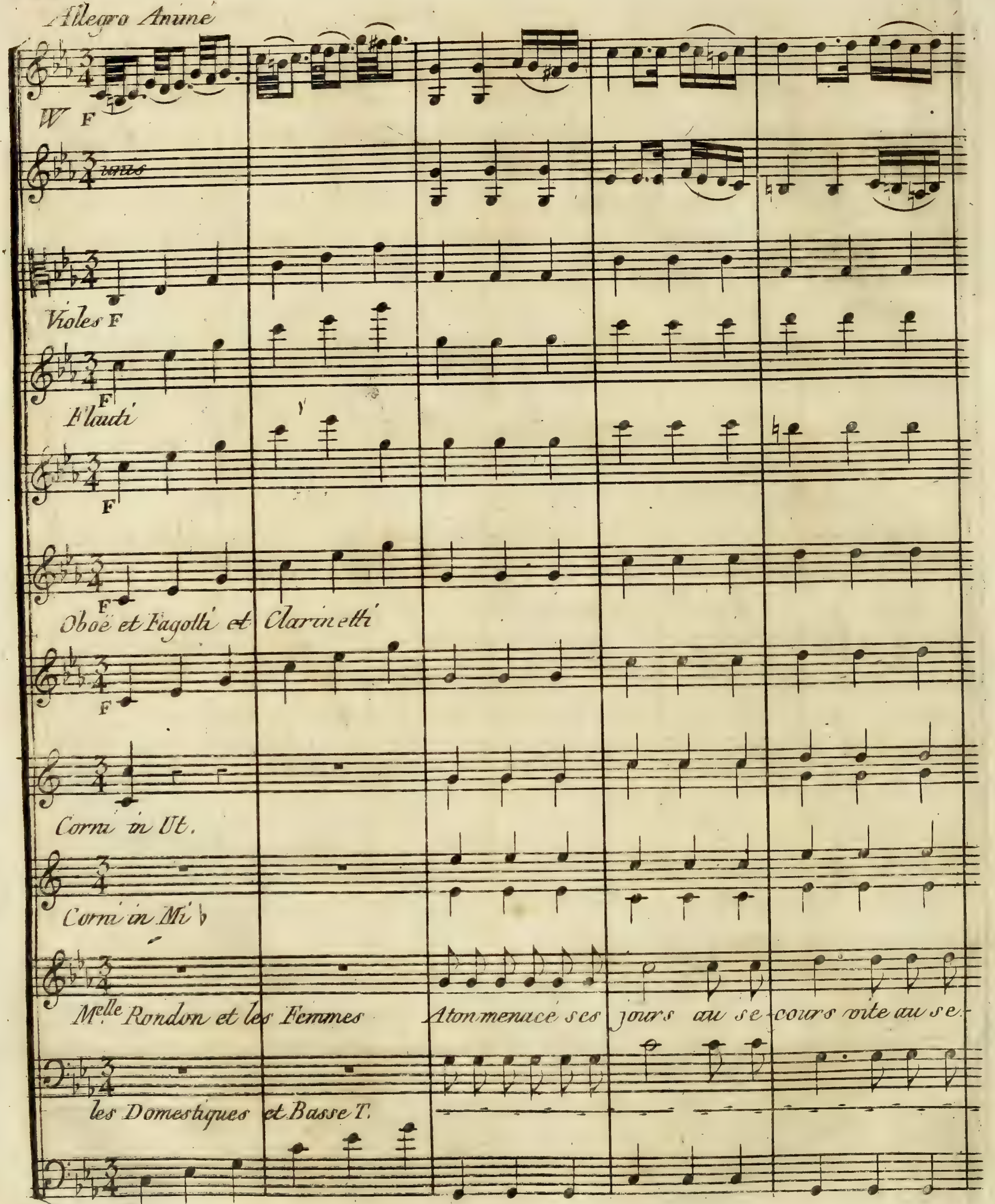
Je le verrai, te dis-je. S'il faut subir mon jugement, s'il faut mourir enfin, j'aurai du moins été père un moment, (*avec la plus grande sensibilite.*) J'aurai joui d'un instant de bonheur.

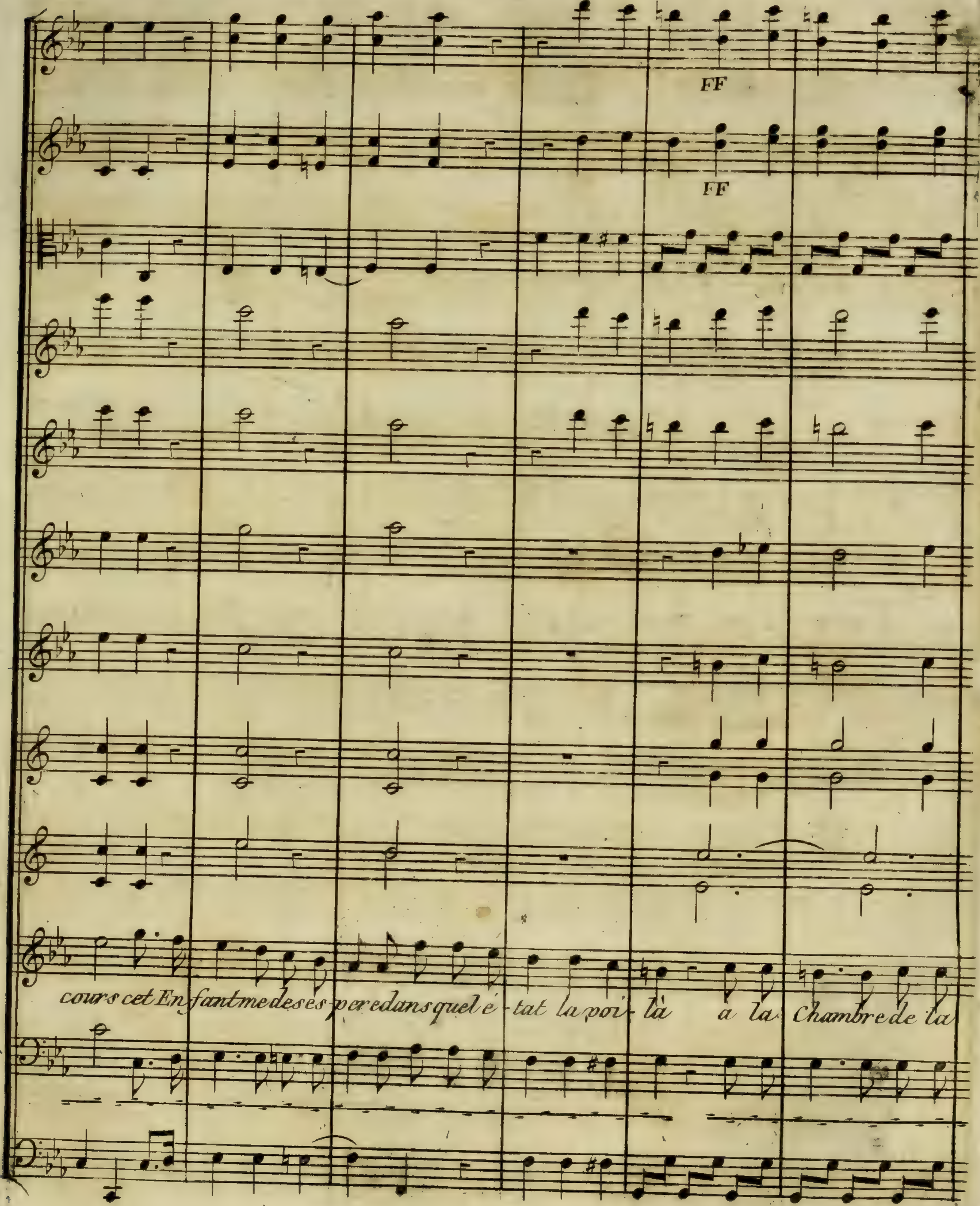
Amalie. *tombant en travers de la grille.*

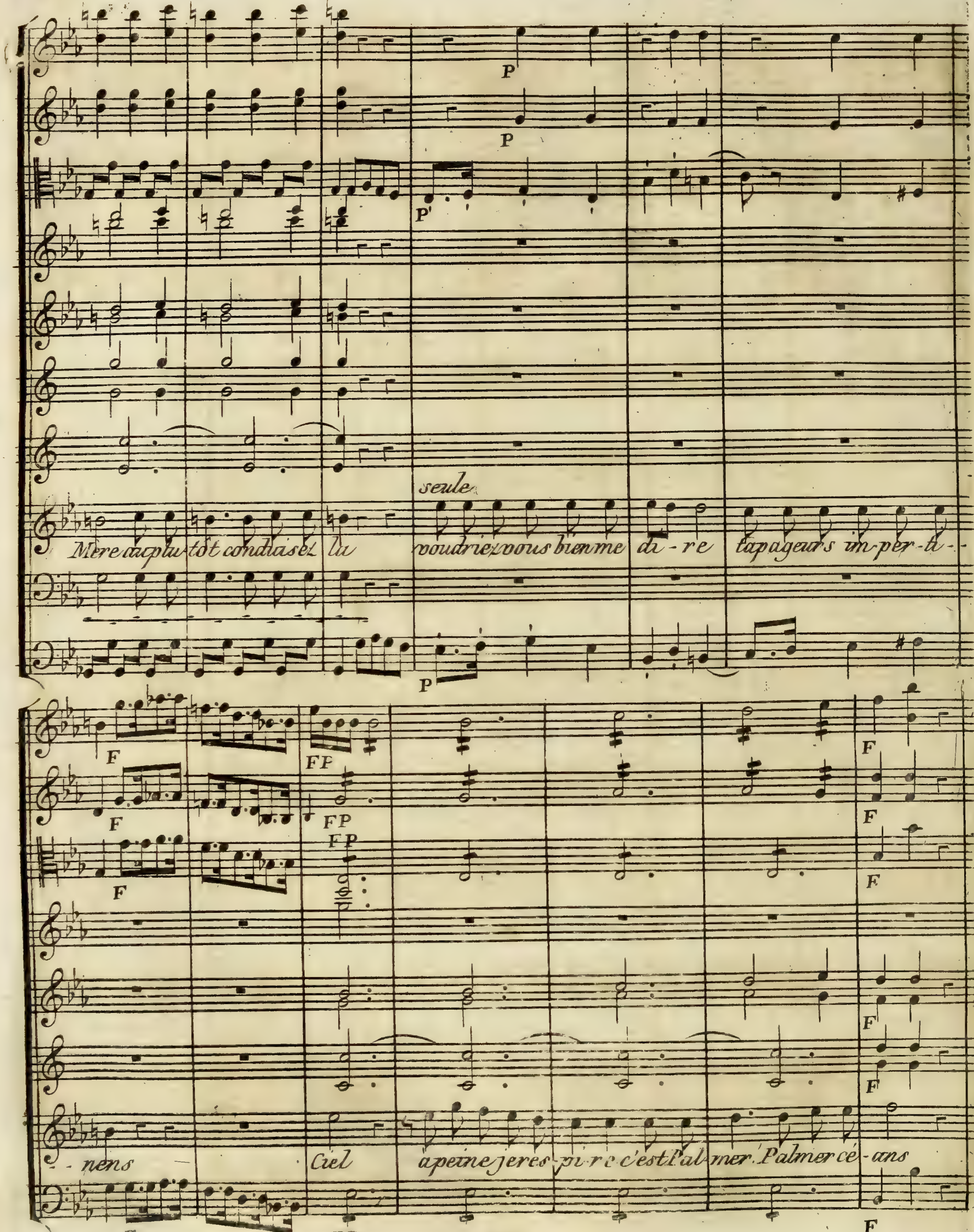
Tu-es père, et tu veux m'ôter mon fils. Ah! ah! (*Cri prolongé.*)

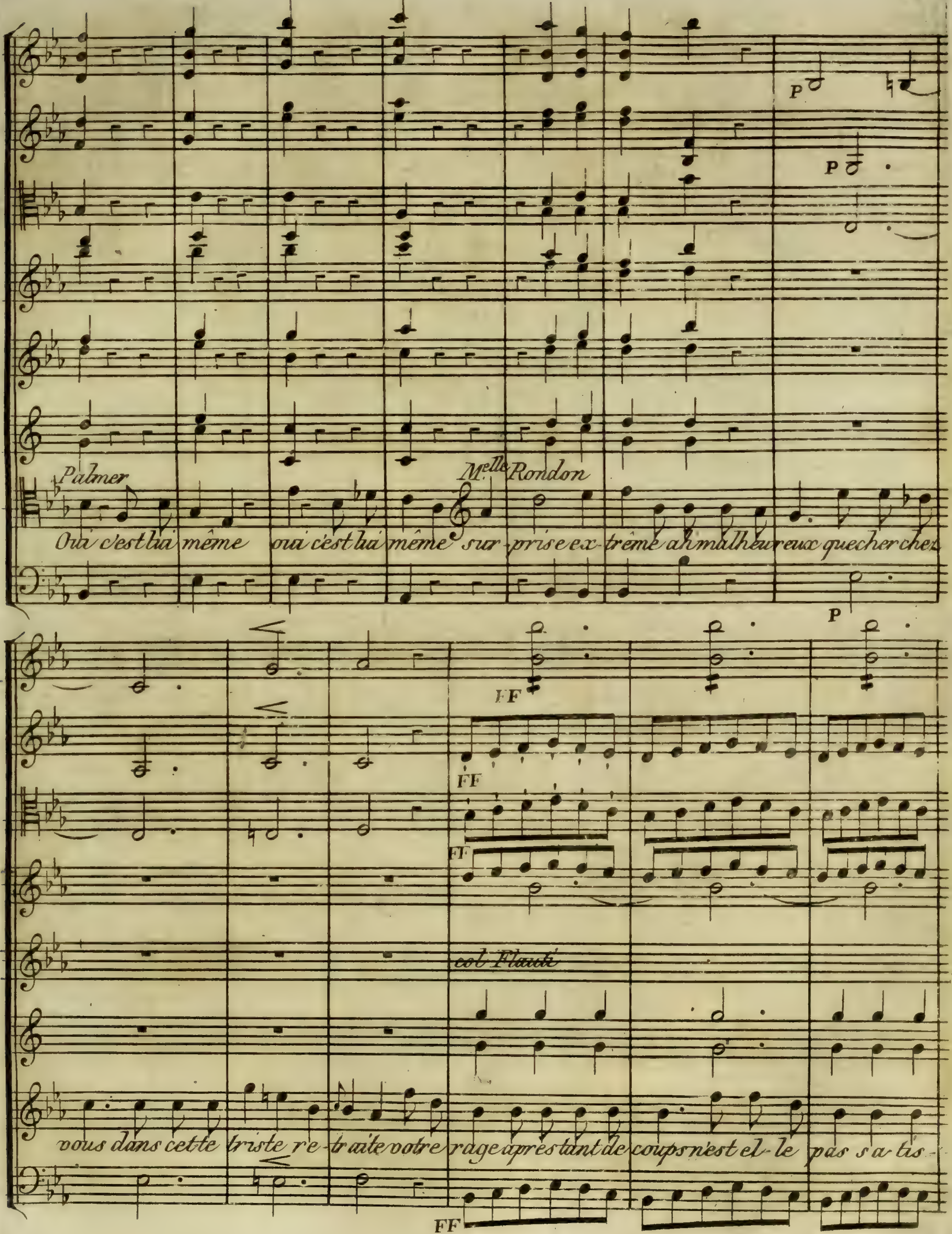
Scene VII.

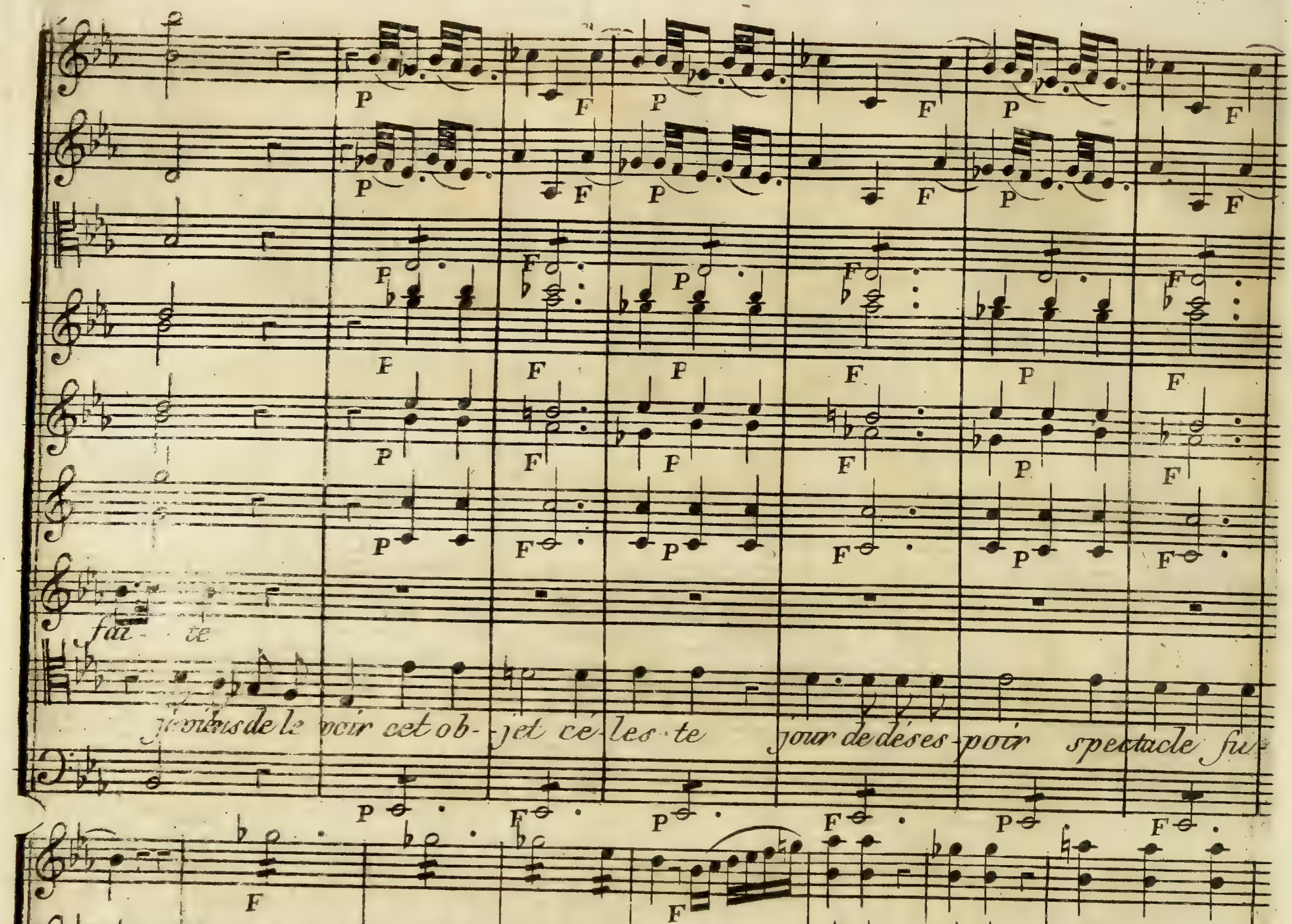
Les Précédens, Melle Rondon Domestiques, *Portant des flambeaux allumés.*
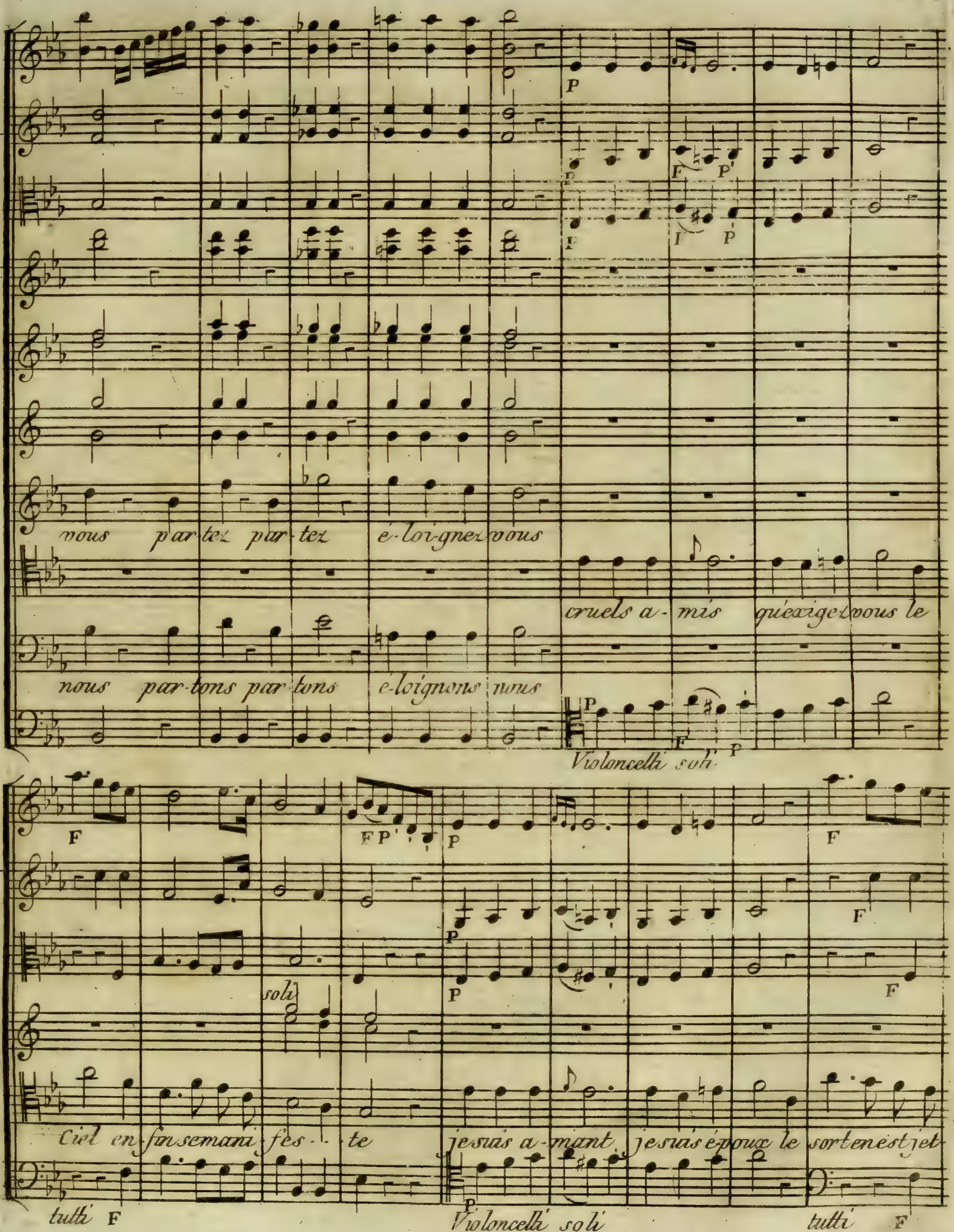

Allegro Animé
W F
unis
Violes F
F
Flauti
F
F
Oboë et Fagotti et Clarinetti
F
Corni in Ut.
Corni in Mi ♭
Mlle Rondon et les Femmes
A ton menace ses jours au se-cours vite au se-
les Domestiques et Basse T.
F

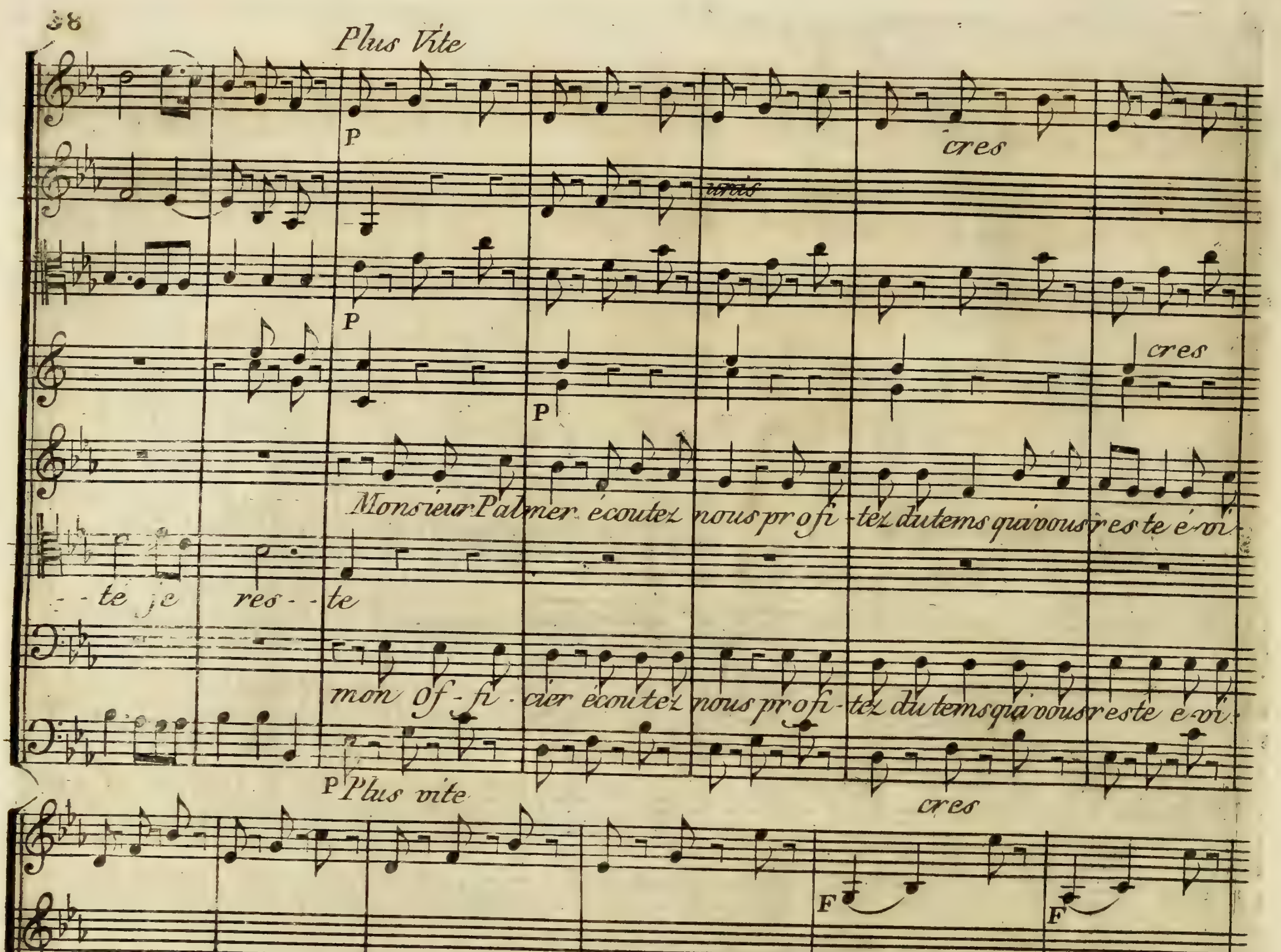

FF
FF
cours cet En-fant me de ses pere dans quel é-tat la voi-là à la Chambre de la

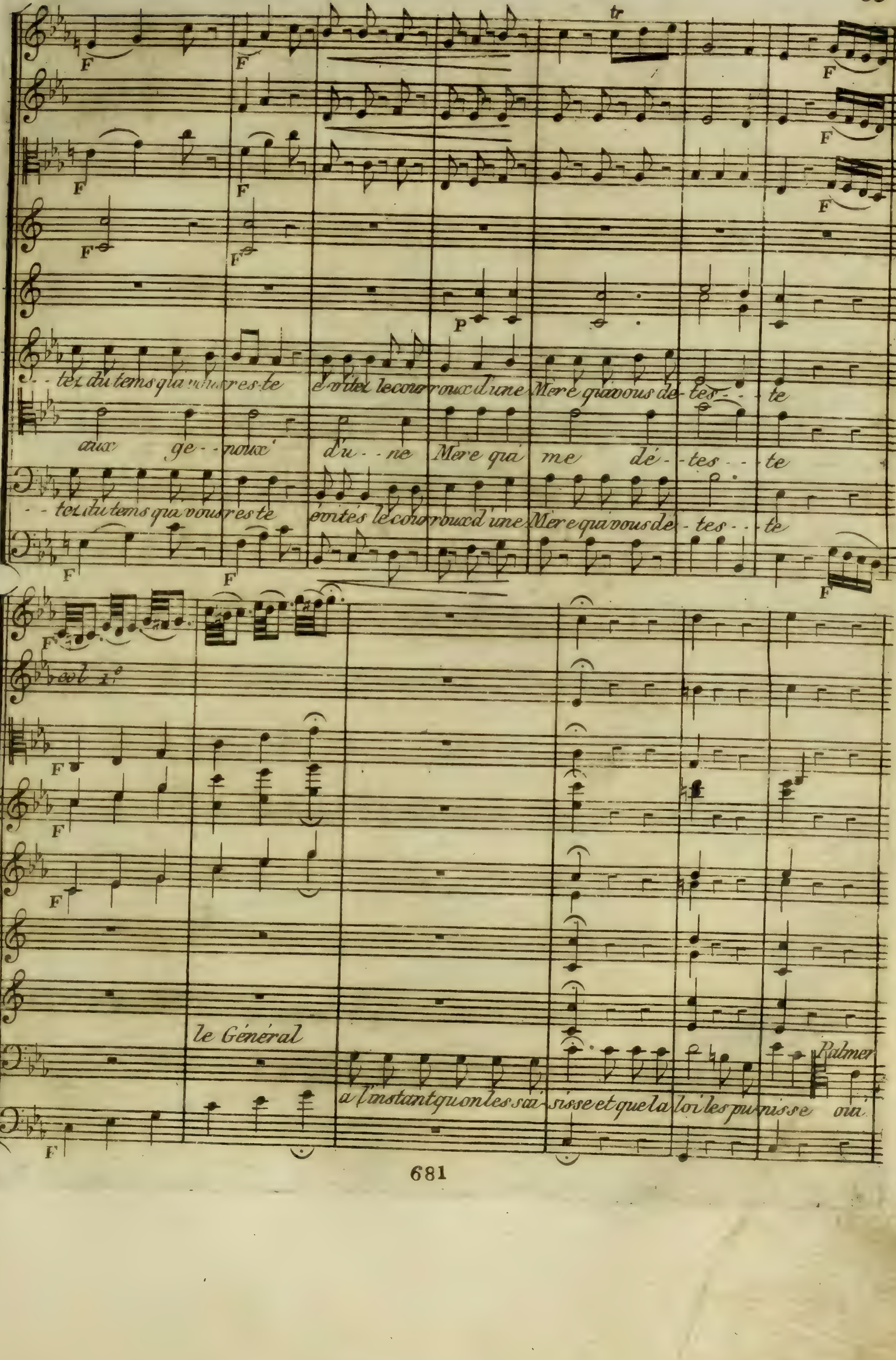

seule
Mere au plutôt conduisez la
voudriez vous bien me di - re
tapageurs im-per-ti-
- nens
Ciel
a peine je res-pi-re c'est l'al-mer. Palmer cé-ans

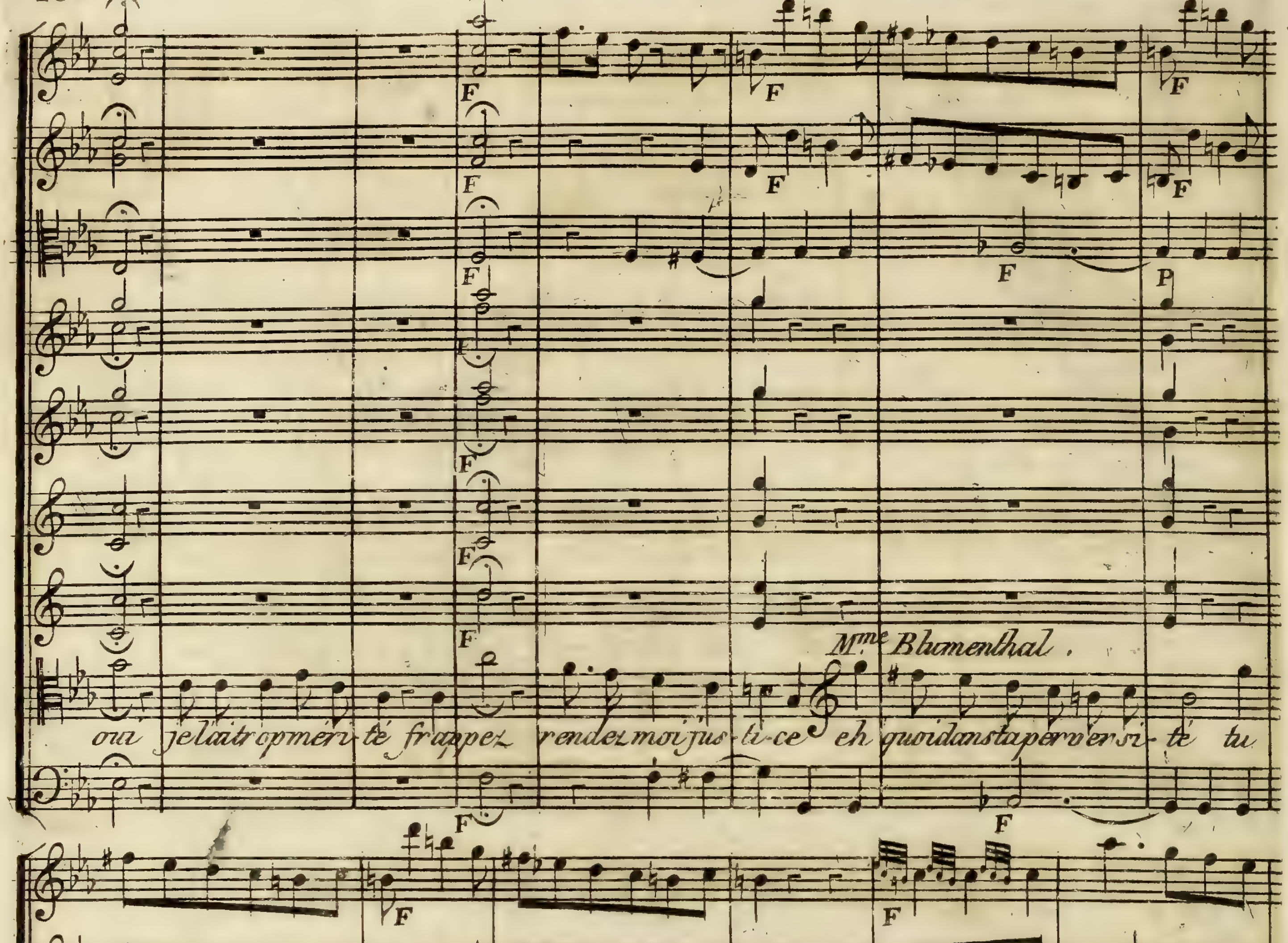

Palmer
Mlle Rondon
Oui c'est lui même oui c'est lui même sur-prise ex-trême ah malheureux que cher-chez
vous dans cette triste re-traite votre rage après tant de coups n'est el-le pas sa-tis-
col Flauti
P
FF

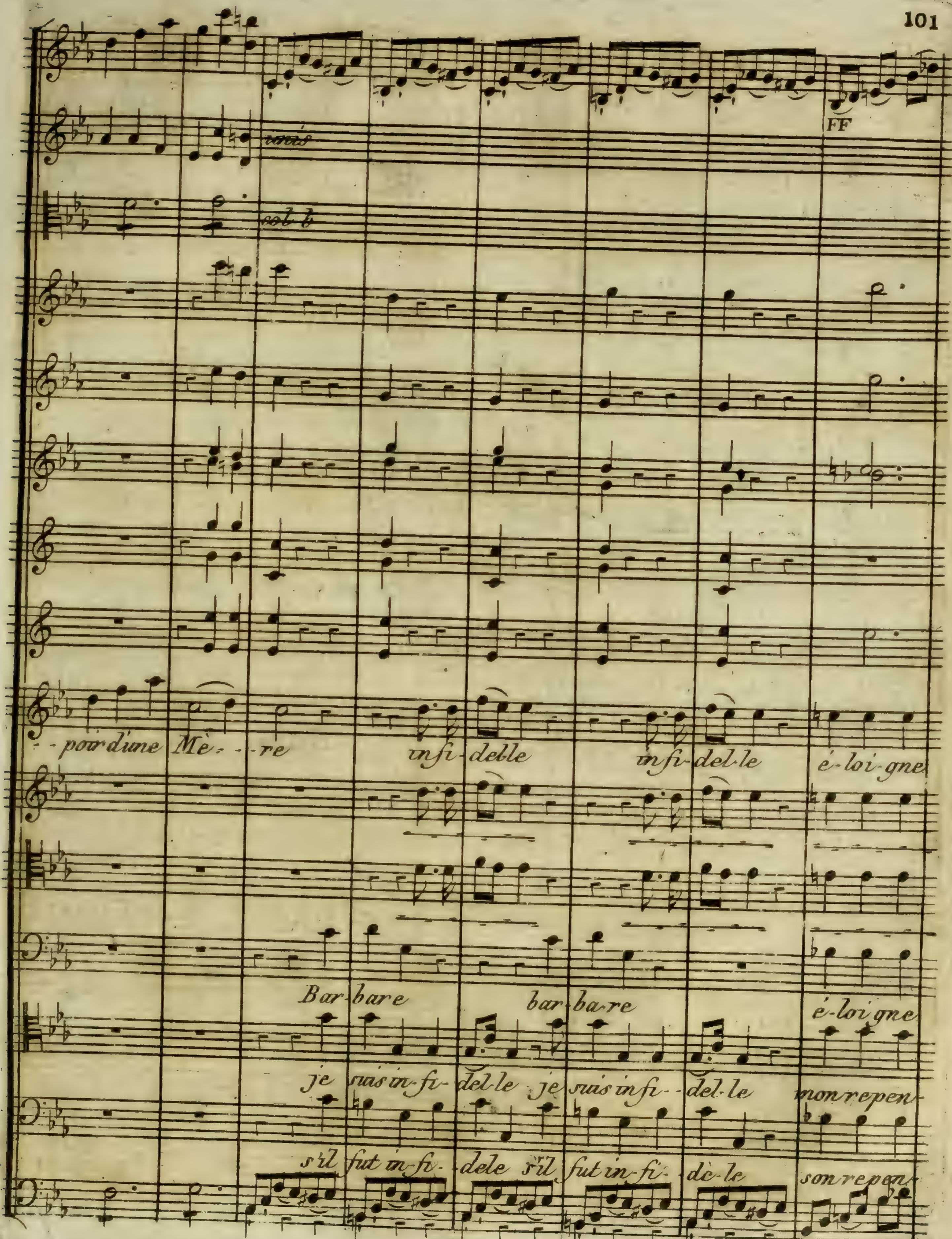

fai - te
jour de dés es-poir spectacle fu-
-neste jour de dés es-poir, spectacle fu-neste
par-tez par-tez é-loi-gnez
Brandt
par-tons par-tons é-loignons
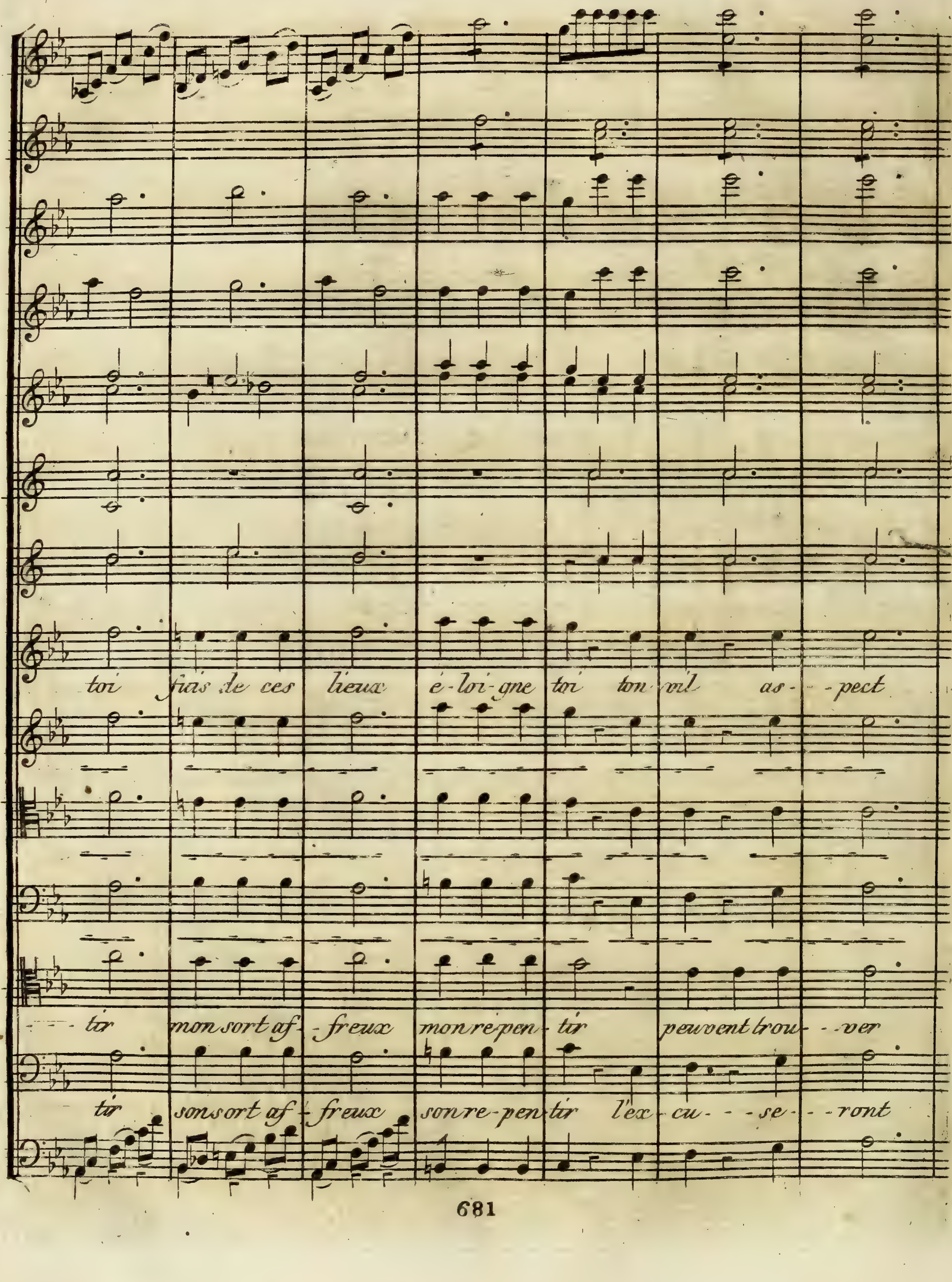

vous par-tez par-tez é-loi-gnez vous
cruels a-mis qu'exigez vous le
nous par-tons par-tons é-loignons nous
Violoncelli soli
soli
Ciel en-fin se mani-fes-te
je suis a-mant je suis époux le sort en est jet
tutti
Violoncelli soli
tutti

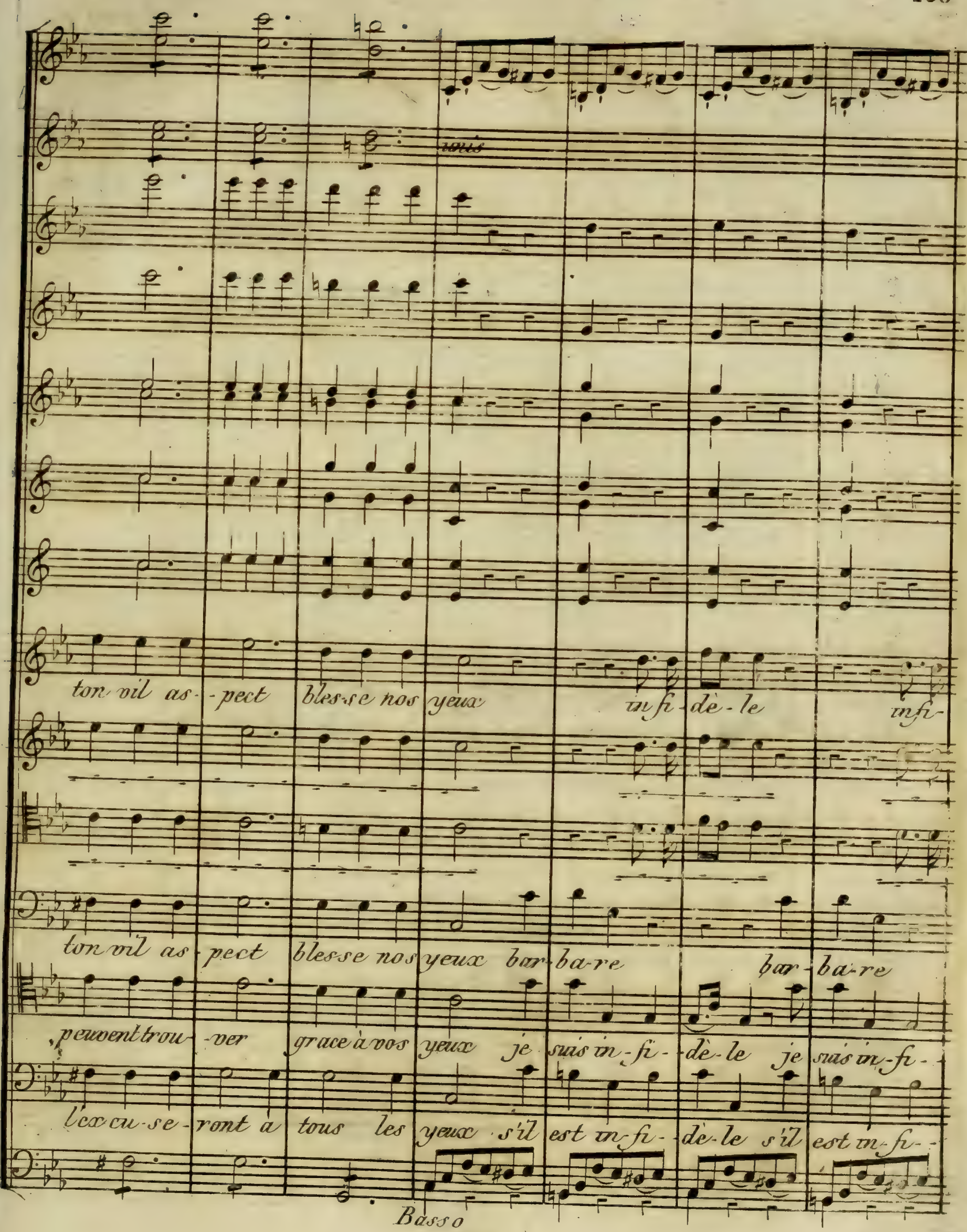

Plus Vite
P
cres
unis
cres
Monsieur Palmer écoutez nous profi-tez du tems qui vous reste é-vi
- - te je res- - te
mon Of-fi-cier écoutez nous profi-tez du tems qui vous reste é-vi
Plus vite
F
- - tés le courroux d'une Mere qui vous de-teste Monsieur Pal-mer é-coutez nous profi-
je veux ex - - - pi - - - rer
- - tez le courroux d'une Mere qui vous déteste mon Of-fi-cier é-cou-tez nous profi-

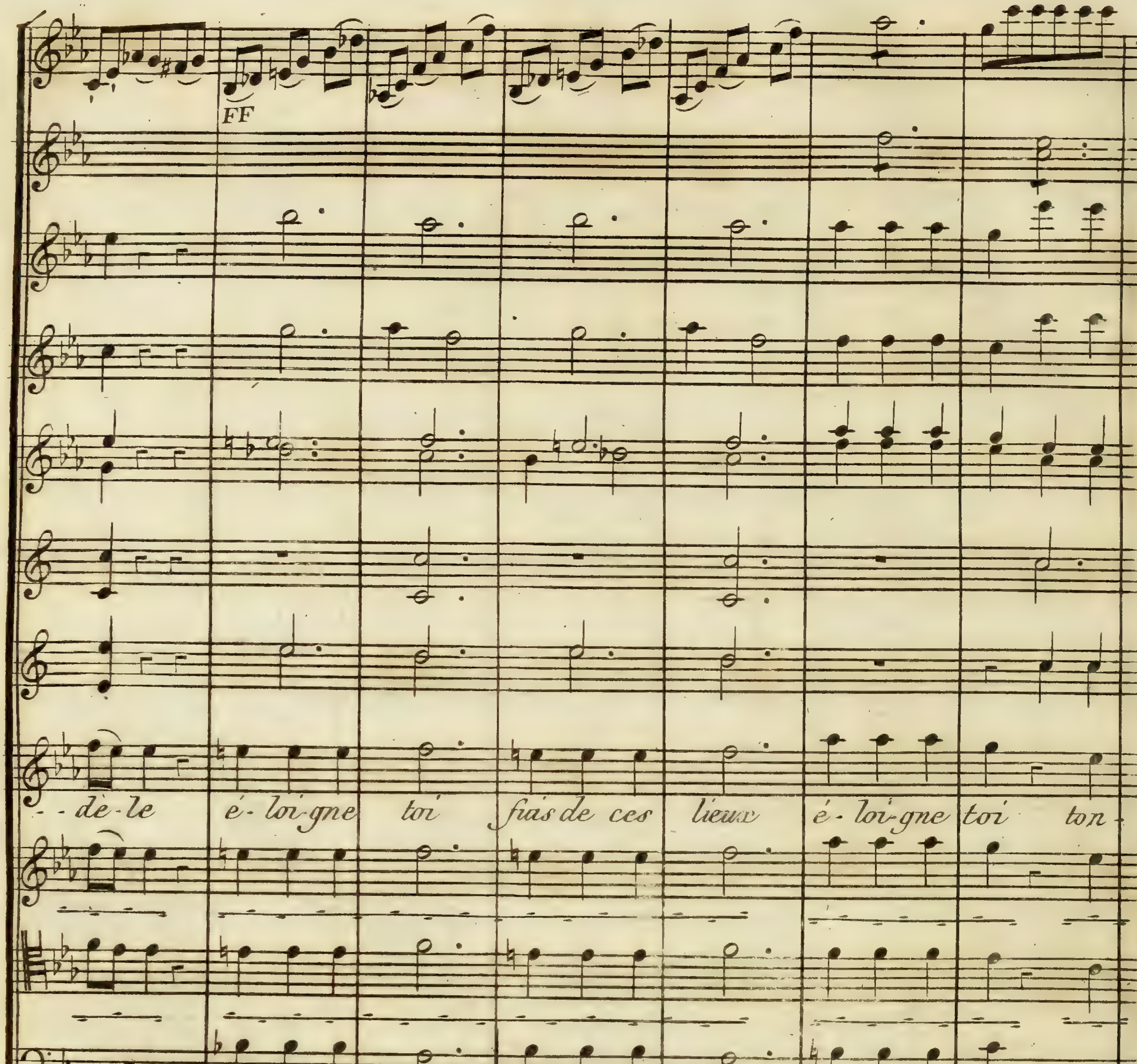

tez du tems qui vous reste évitez le courroux d'une Mere qui vous dé-tes- - te
aux ge- - noux d'u- - ne Mere qui me dé- - tes- - te
tez du tems qui vous reste évités le courroux d'une Mere qui vous dé - tes- - te
le Général
a l'instant qu'on les sai- sisse et que la loi les punisse oui
Palmer
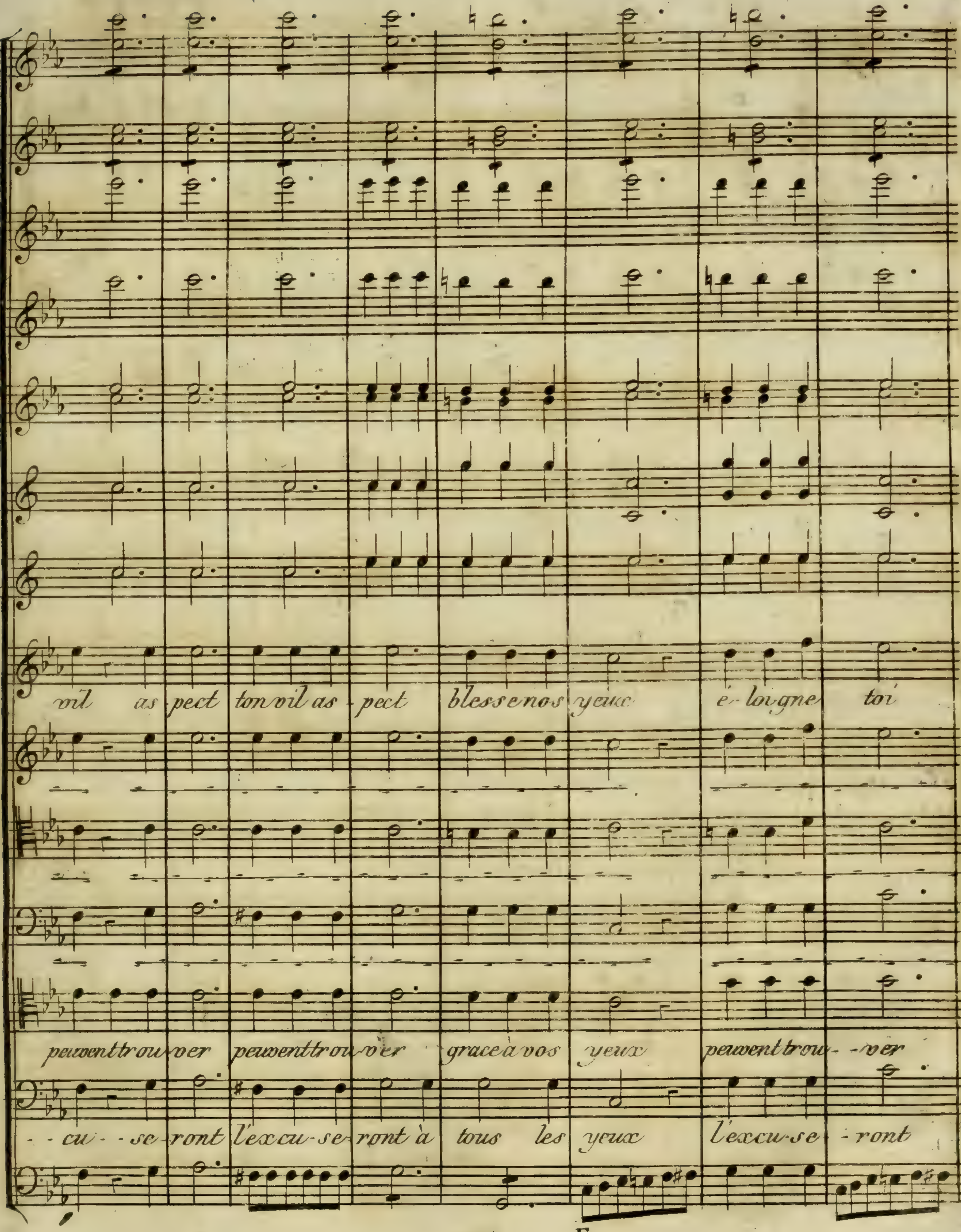

Mme Blumenthal.
oui je l'ai trop méri-té frappez rendez moi jus-ti-ce eh quoi dans ta perver-si-té tu
brave et jusqu'à ma Co-lère j'é-galerai ta cruau-té crains crains le déses
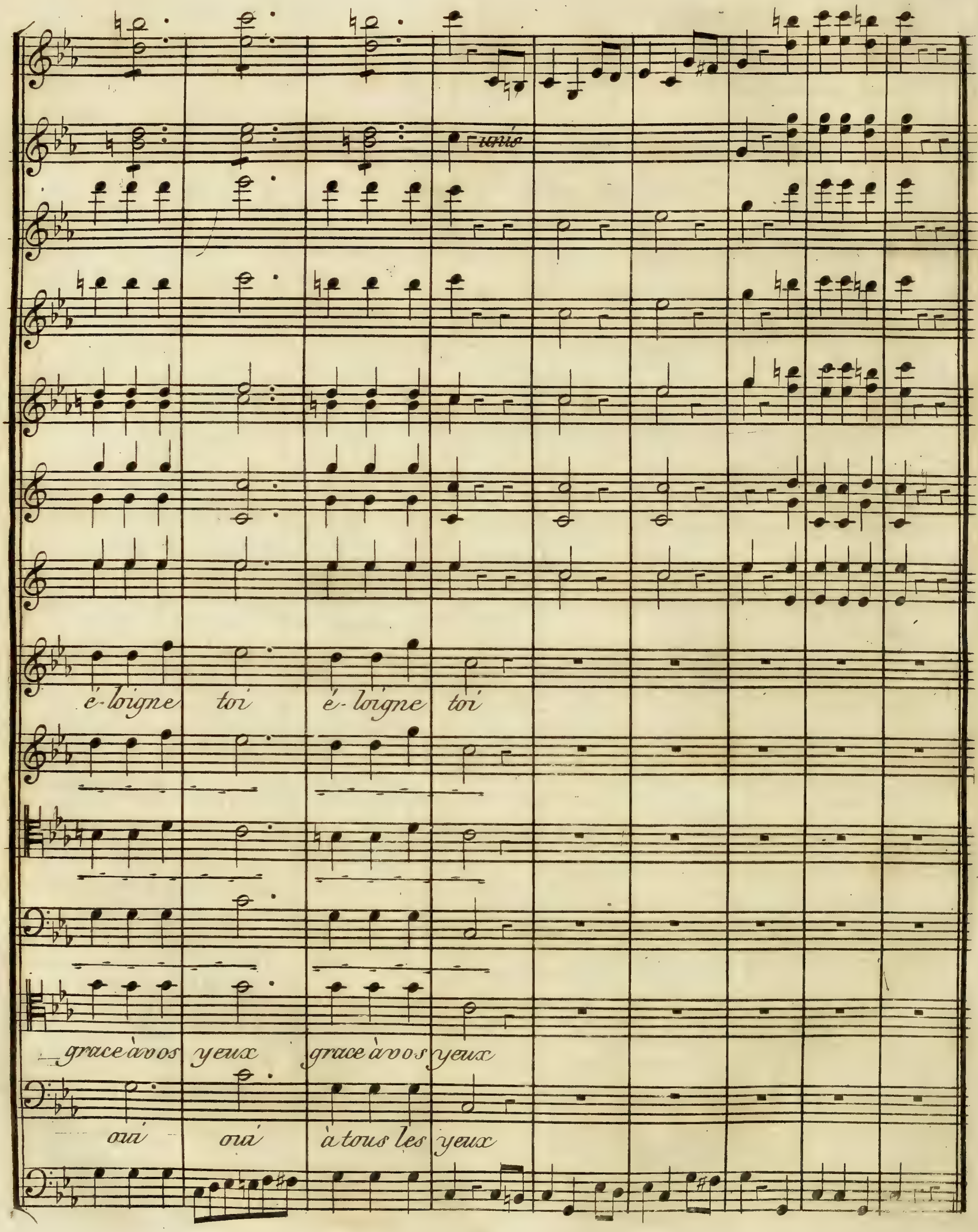

unis
sol b
FF
pour d'une Mè- - re
infi- delle
infi- del-le
é-loi-gne
Bar- bare
bar- ba-re
é-loi gne
je suis in-fi- del-le je suis infi- - del-le
mon repen-
s'il fut in-fi- dele s'il fut in-fi- dè-le
son repen-
FF


toi fuis de ces lieux é-loi-gne toi ton œil as- - -pect
- - - tir mon sort af- -freux mon re-pen- tir peuvent trou- - -ver
tir son sort af- -freux son re-pen- tir l'ex- cu- - -se- - -ront


unis
ton vil as- -pect bles-se nos yeux in fi - dè - le infi-
ton vil as- pect bles-se nos yeux bar- ba-re bar- ba-re
peuvent trou- -ver grace à vos yeux je suis in - fi - -dè - le je suis in - fi -
l'ex cu - se - ront à tous les yeux s'il est in - fi - dè - le s'il est in - fi -
Basso


FF
- - de-le é-loi-gne toi fuis de ces lieux é-loi-gne toi ton-
- - de-le mon re-pen- -tir mon sort af- -freux mon re-pen- -tir
- - de-le son re-pen- -tir son sort af- -freux son re-pen-tir l'ex-
FF


vil as-pect ton vil as-pect blesse nos yeux é-loigne toi
peuvent trou-ver peuvent trou-ver grace à vos yeux peuvent trou--ver
--cu--se-ront l'excu-se-ront à tous les yeux l'excu-se-ront


unis
é-loigne toi é-loigne toi
grace à vos yeux grace à vos yeux
oui oui à tous les yeux

Mme Blumenthal *à Palmer.*

Otez vous de devant moi. Je ne puis vous envisager que mon cœur ne se brise. Laissez moi, laissez moi.

Le Général.

Soldats, faites éloigner cet homme. (Les ordonnances font un mouvement.)

Palmer.

Un moment, de grace, un moment. Vous ne me direz rien que je n'aye entendu dans le fond de mon cœur; mais j'ignorois que je fusse chez vous; je n'ai pas prétendu violer votre asile.

Mme Blumenthal.

Que m'importent vos intentions en ce moment? Vous m'avez mise au point de n'avoir plus rien à craindre de vous.

Palmer.

Ecoutez moi, je vous en supplie. Je viens de revoir cette femme qui me fût si chère, et que j'ai déshonorée.

Le Général, *avec indignation.)*

Que vous avez déshonorée! Un enfant, qu'un lâche assassin égorge, tombe sous le couteau, et meurt sans infamie.

Palmer, *avec force.)*

Enfin, je viens de la voir. Ses malheurs, son enfant et mes crimes... tout semblait nous lier par les nœuds les plus forts... Je voudrais, caché dans un desert, au fond d'un antre souterrein, arrachant à la terre les plus misérables alimens, vivre au moins sans remords.

Le Général.

Madame, ce jeune homme n'est plus à lui. Sa tête est exhaltée, sa raison s'altère. Allez près de votre fille; laissez-moi avec lui.

Mme Blumenthal, *à Palmer.*

Je rentre. Si le désordre de vos idées est l'effet du tableau déchirant que vous venez d'avoir sous les yeux; si vous gémissez sincerement des malheurs où vous avez plongé une triste famille, je ne dois plus vous haïr, et ce sentiment pénible n'est pas fait pour mon cœur. Mais rien ne me déterminera jamais à vous voir, ni à vous entendre. Ma fille est perdue et pour vous, et pour moi. Il me reste un enfant que j'adopte, et que je saurai dédommager du malheur de sa naissance et des fautes de son père.

(Melle Rondon et les domestiques rentrent avec Mme Blumenthal. Brandt. sort sans être remarqué.)

SCENE X.

Palmer, Le Général, *Cavaliers d'ordonnance.*

Le Général.

Si je n'écoutais que l'indignation que vous m'inspirez, je vous ferais arrêter à l'instant, et je vous livrerais à la sévérité des lois. Mais de tels moyens sont indignes d'un officier, et un éclat ne ferait qu'a-

-jouter aux chagrins de Madame Blumenthal. Remettez-vous, monsieur, du trouble où vous êtes, et répondez moi. Vous ignoriez, dites vous, que vous fussiez chez madame Blumenthal: quel espoir maintenant vous porte à y rester?

Palmer.

Je ne veux qu'une grace, elle me sera chère. Permettez que je voie mon enfant; unissez-moi à sa malheureuse mère, que j'emporte le titre d'époux, et je mourrai moins infortuné. Vous êtes l'ami, le conseil de madame Blumenthal; secondez moi, protegez moi; je vous le demande à genoux.

Le Général.

J'ai vieilli dans le métier des armes, et je suis peu fait aux intrignes d'amour. Mais il me semble que le sort d'Amalie et le votre sont irrévocablement fixés; l'infortune pour elle, et les remords pour vous. Quoi! vous seriez l'époux d'une fille avec qui vous ne pouvez former qu'un lien moral, inutile à tous deux! Vous lui presenteriez une main fumante encore du sang de son frere! Vous pourriez éxiger que sa mère se condamnat à fuir ses jour avec l'auteur de sa misere! Refléchissez, monsieur; écoutez la raison, abjurés des chimères.

Palmer (avec une fureur concentrée.)

L'homme sans passions consulte les convenances et calcule ses démarches. Le malheureux n'écoute que son cœur, n'a que lui pour guide, ne connait qu'un but et ne s'en écarte pas. C'est sur l'infortune même d'Amalie que j'ose établir mes droits. Elle a un fils, et je suis son pere. Qui osera m'arracher cet enfant que je réclame? Qui osera le priver de mes caresses, dont je brûle de le couvrir: lui ravir l'état social que je lui dois, et que je veux lui donner?

Le Général.

Est il digne d'être père, celui qui ne connait que l'attrait du plaisir et qui le satisfait sans pudeur? Le père véritable attend son enfant comme un bienfait du Ciel, lui prodigne, aprés sa naissance, sa tendresse et ses soins, cultive sa raison et forme son cœur, Est ce à ces traits, Monsieur, que vous pouvez vous reconnaitre? vous avez proscrit votre fils dès le sein de sa mère, vous l'avez livré à la merci de parens indignés, qui pouvaient le méconnaitre: jouet méprisable des passions, quels droits avez vous conservés dans la société? Vous voulez être père aujourd'hui: qui me répondra que vous le voudrez demain? Votre âge est celui des erreurs; le mien est celui de la prudence; écoutez son langage, et soumettez vous.

Palmer.

Ainsi donc tout s'accorde pour rassembler sur moi seul tous les maux qui peuvent accabler un mortel! Mon désespoir, mes prières ne peuvent vous

attendrir! Vous m'accusez d'avoir trahi la nature; c'est vous qui la méconnaissez!

Le Général, d'un ton ménaçant.

Monsieur!

Palmer.

Craignez un homme qui ne connaitra plus que ses fureurs. Je deviendrai plus criminel encore, et c'est vous qui l'aurez voulu.

Le Général.

Vous oubliez à qui vous parlez.

Palmer:

Vous m'en avez donné l'exemple.

Le Général.

Je réprimerai cette audace.

Palmer, découvrant sa poitrine.)

Voilà mon sein, frappez, je bénirai le coup qui finira mes malheurs. (Après un tems.) Vous n'osez percer ce cœur, et vous n'avez pas craint de le désespérer!

Le Général.

Pour la dernière fois, éloignez-vous, je le veux, je vous l'ordonne et malheur à vous, si vous osez désobeir.

Scene XI.

Les Précédens, Brandt.

Brandt, accourant plein de joie.)

Bonne nouvelle, bonne nouvelle, mon général, bonne nouvelle; l'ennemi approche à grands pas; ses tirailleurs ne sont pas à une demi-lieue; les habitans des villages voisins fuyent le petit paquet sous le bras: ah! ah! messieurs de l'Autriche, nous brulerons encore quelques cartouches ensemble. J'aime la poudre, moi, j'aime la poudre. (Il feint d'en respirer l'odeur.

Scene XII.

Les précédens Les Ingenieurs, Les Officiers, l'aide-de Camp, entrant précipitemment.)

Le Général, remontant la Scène.

Messieurs, nous n'abandonnerons pas, sans la défendre, une position dont dépend peut être le succès de la campagne. Enfermons nous dans le vieux château qui domine ce village. Il est situé sur des rochers; il est environné de ravins, peu d'hommes suffisent pour le défendre. Colonel Felsheim, hâtez-vous d'en couvrir les approches par des coupures et des abattis. Rassemblons les habitans; animons leur courage; qu'ils tiennent deux heures seulement, et je réponds de tout: j'attends du secours.

(Le major Palmer est resté accablé sur le devant de la Scène. Brandt s'est approché de lui, et le console.

Scene XIII.

Les Précédens le Second Aide-de-Camp.

L'aide de Camp présente un paquet cacheté au Général.

Le Général ouvrant le paquet.)

C'est du Général Werner. (Après avoir jeté les yeux sur la lettre.) Le grand Frédéric vient d'arriver à l'armée. (Il lit.) Dans trois heures le régiment de Brown "sera ici"

Tous les Officiers.

Brave régiment.

Le Général avec enthousiasme.)

Excellent régiment! (*Il lit:*) Vous trouverez ci joint le signalement et la condamnation d'un officier de ce même corps, qui, dit-on, est dans cette contrée ... Ce n'est pas le moment de s'occuper de cela. (*Il met les papiers dans sa poche, et descend la scène.*) Monsieur, (*à Palmer.*) que nos démêlés particuliers disparaissent devant l'interêt général. Les hommes sont rares ici: je vous ai jugé et je crois pouvoir compter sur vous. (*Il met l'épée à la main.*) Marchons, messieurs. Je vous donnerai toujours l'exemple du courage, et vous me verrez vaincre, ou mourir avec vous.

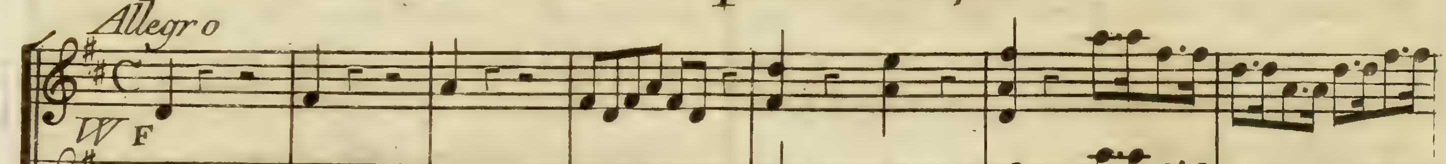
(*Les officiers tirent leurs épées et suivent le général.*)

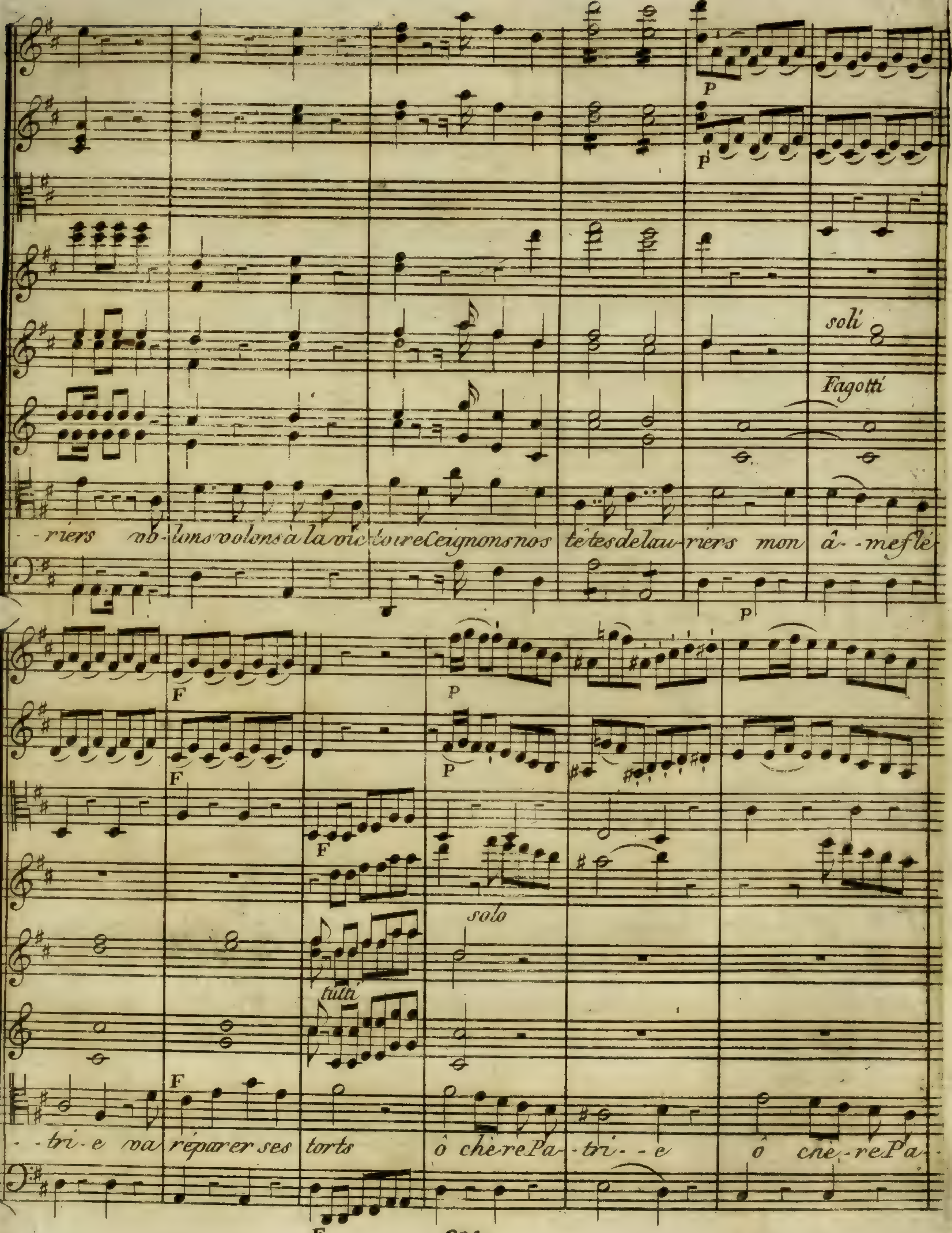
Scene XIV.

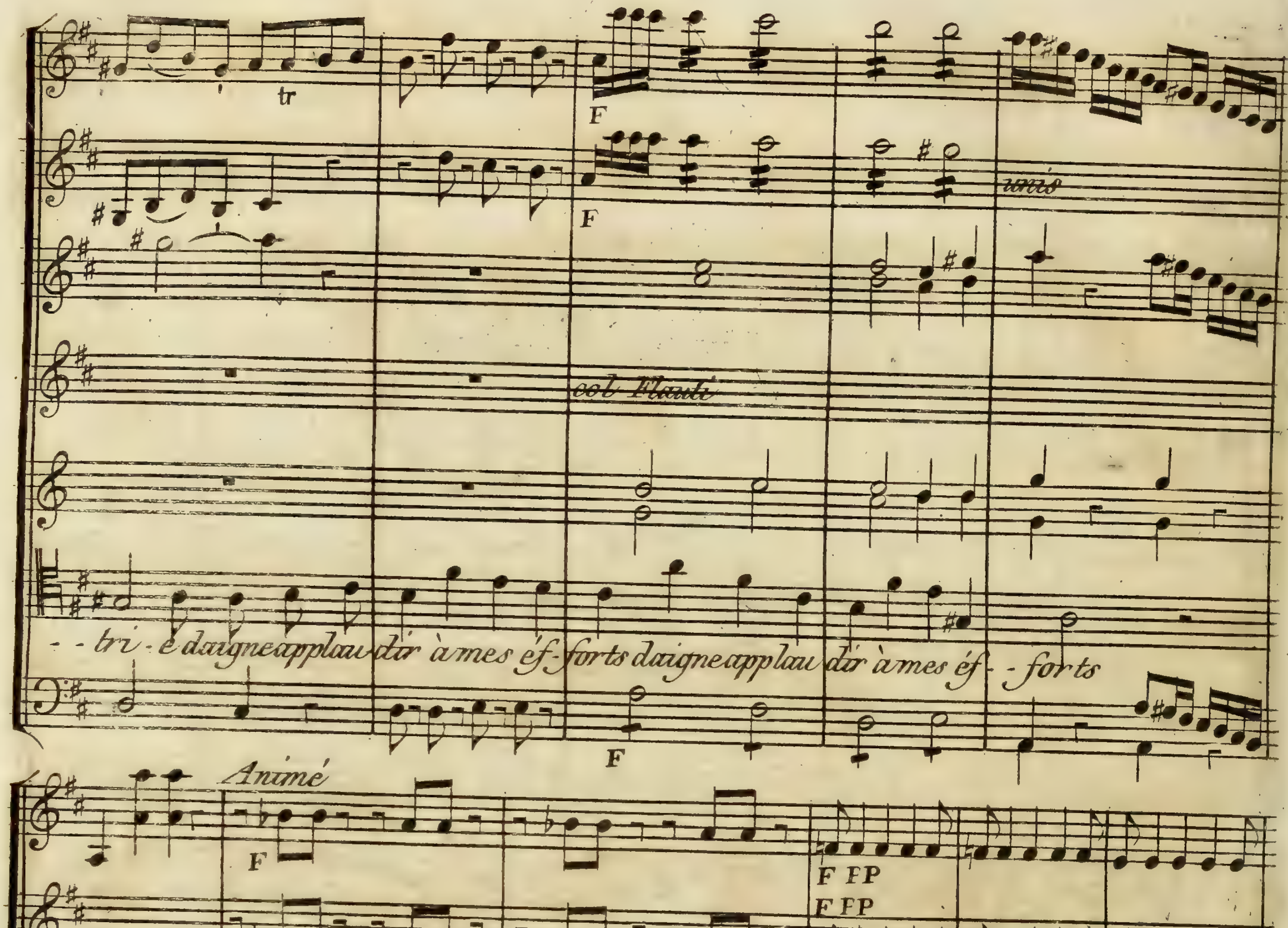
Brandt, Palmer.

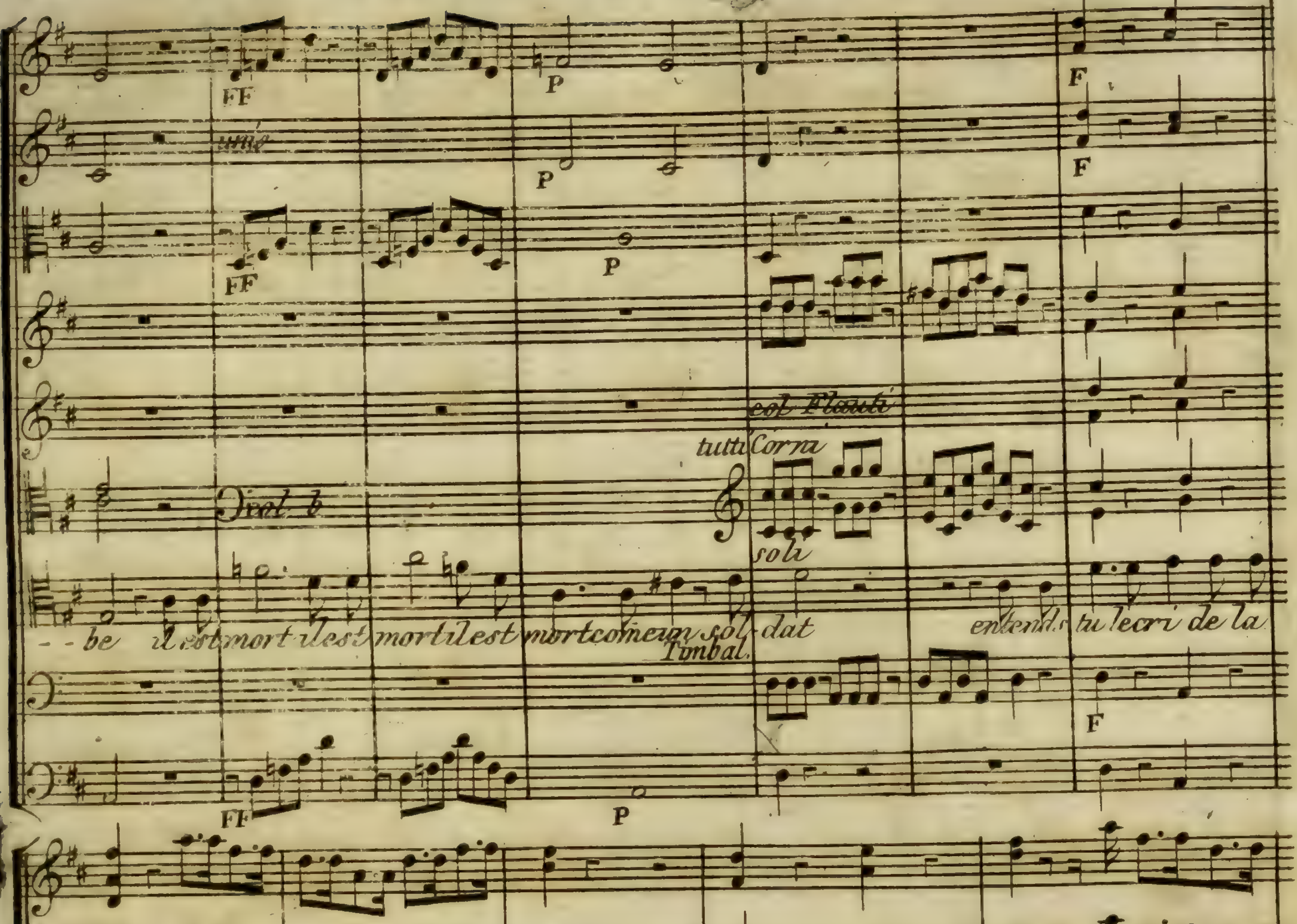
Palmer, dans la plus grand désordre.

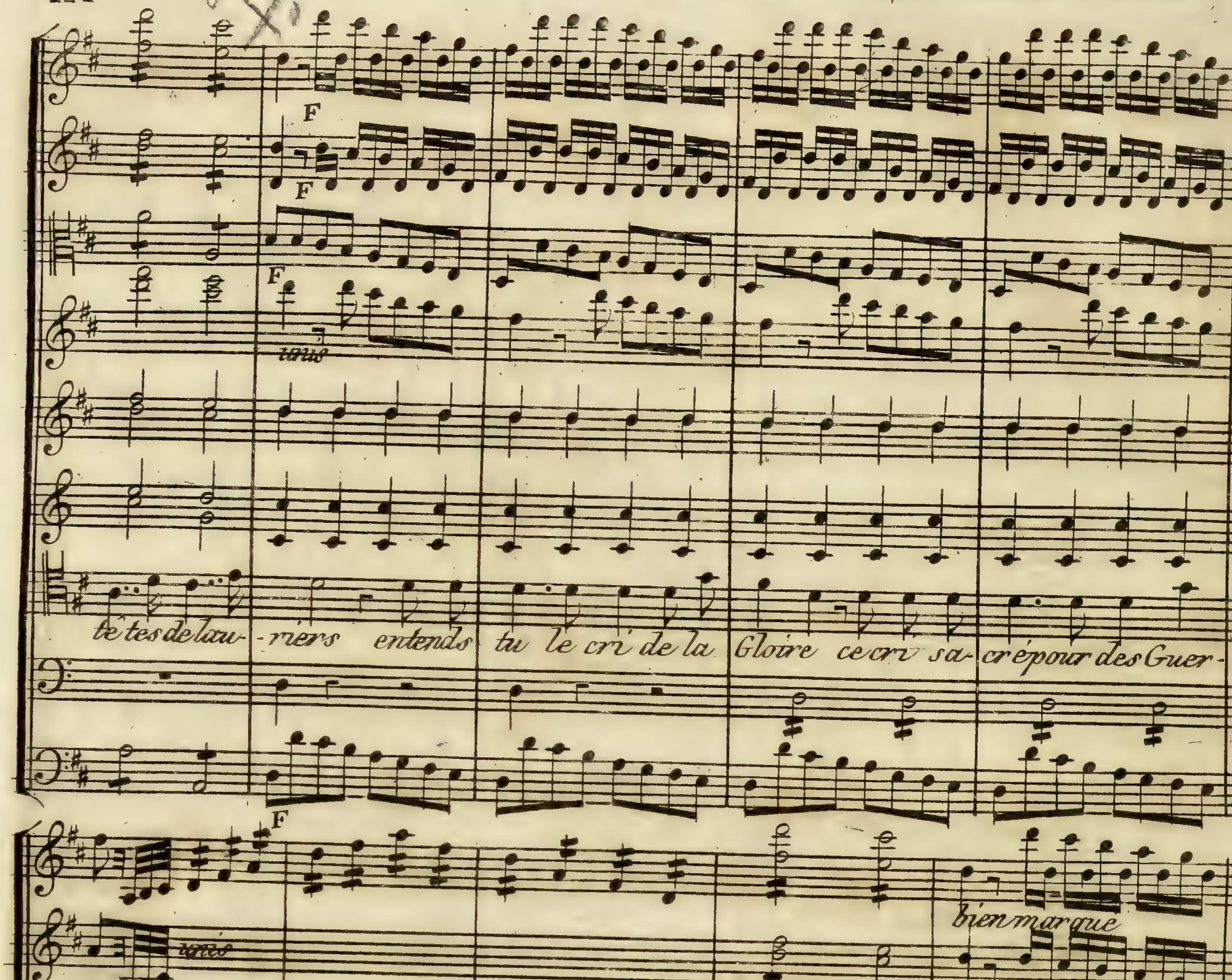
Oui, je m'armerai, mais contre les cruels sourds aux accens de ma douleur. Je n'ai plus de patrie; j'en pouvais être le vengeur; j'en serai le fléau. (*à Brandt.*) Viens, suis mes pas; je passe à l'ennemi: nous rentrerons dans ce château; mais nous y rentrerons en maîtres et pour y donner des loix. (*S'arrêtant.*) Où vas-tu, malheureux? ... Quel est donc le terme où s'arrêteront tes forfaits? Mon âme, j'étais né pour être toujours vertueux; je l'éprouve en ce moment. Oui, je combattrai avec ces villageois: j'oserai disputer à Holbourg l'honneur de cette journée. Morts des grands hommes, mort sublime, dont je me croyais indigne, je   puis donc encore t'invoquer.

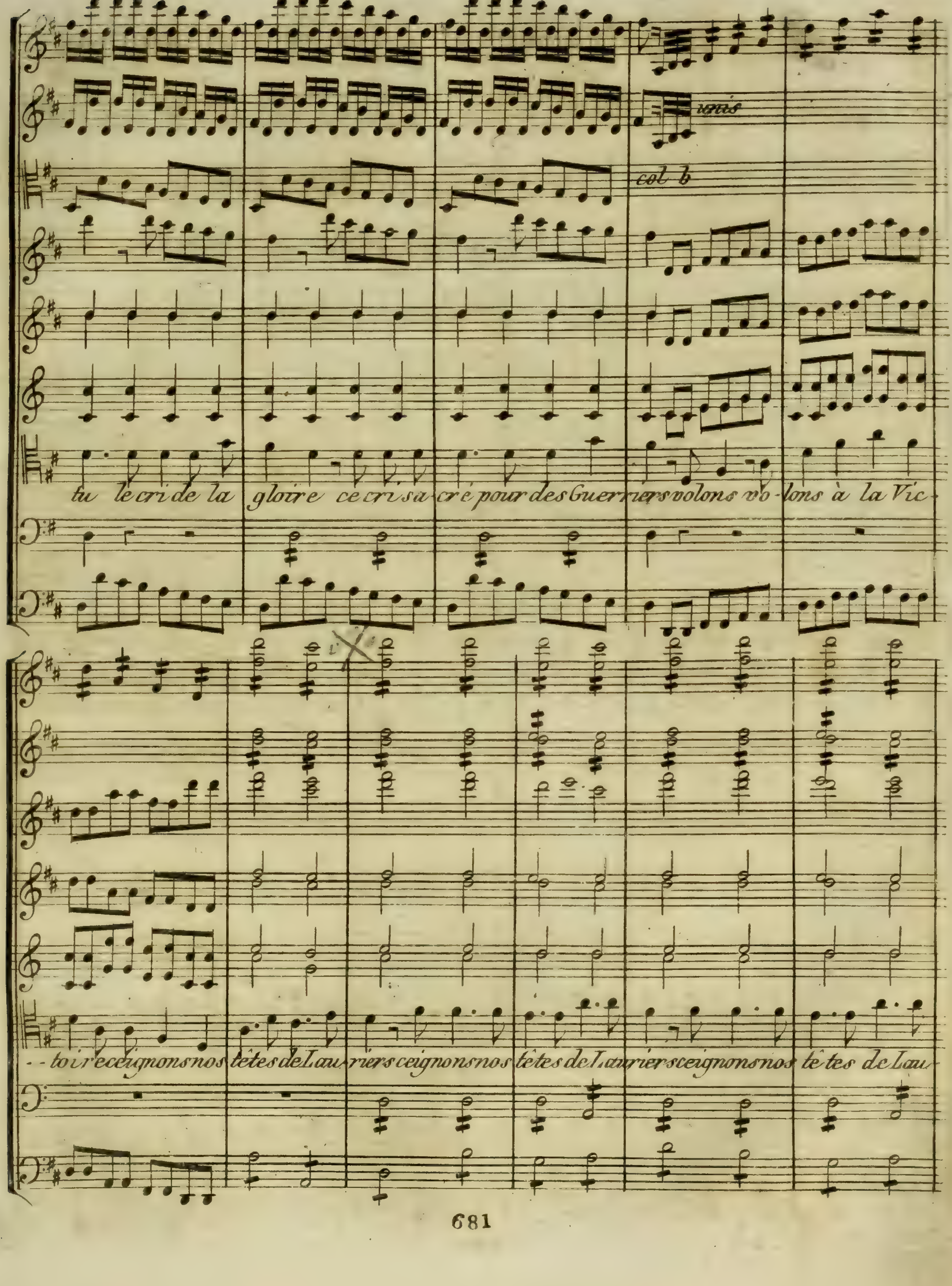


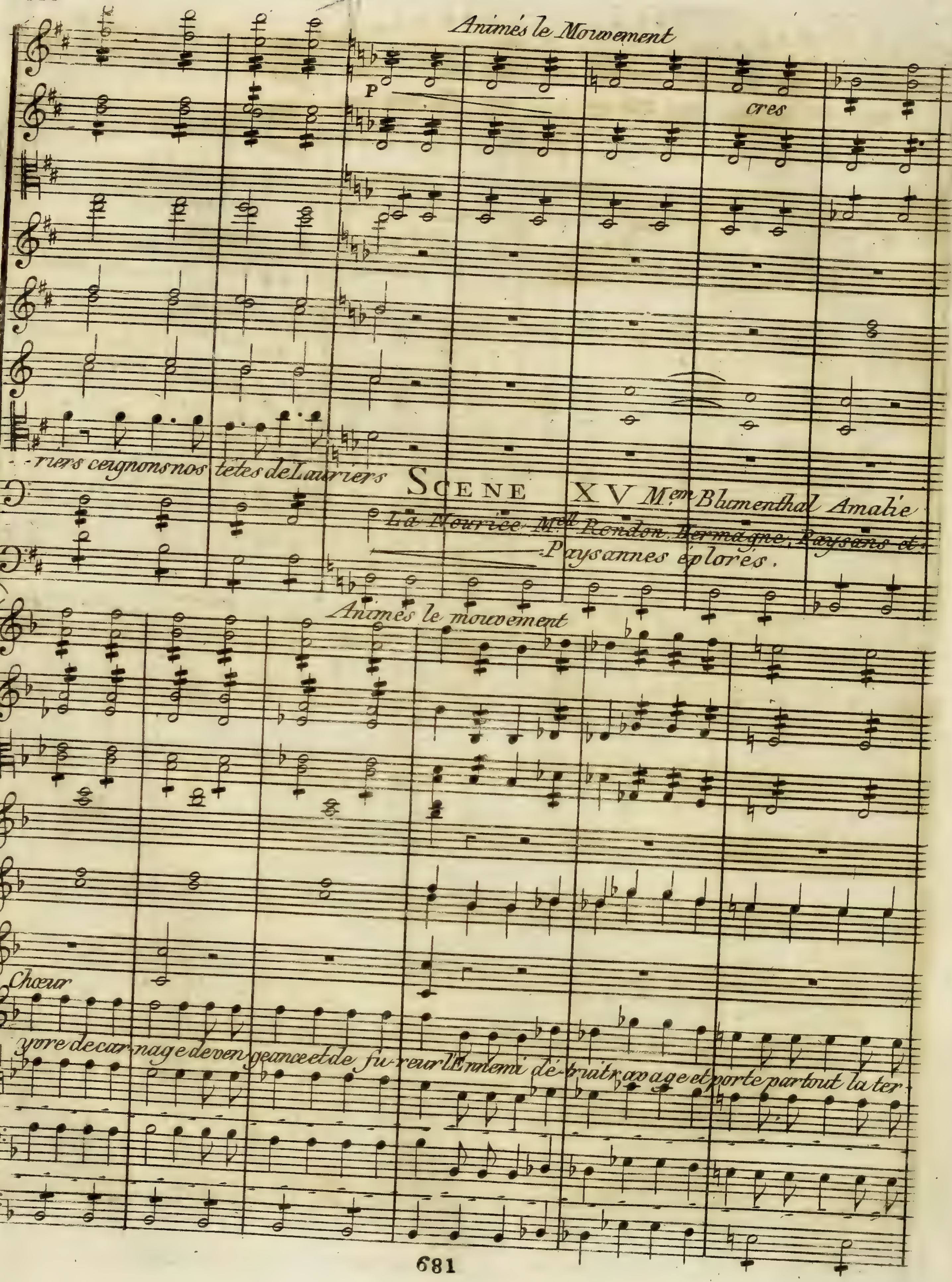

P
soli
Fagotti
-riers al-lons volons à la victoire Ceignons nos têtes de lauriers mon â-me flé
F
solo
tutti
-tri-e va réparer ses torts ô chère Pa-tri-e ô chère Pa-

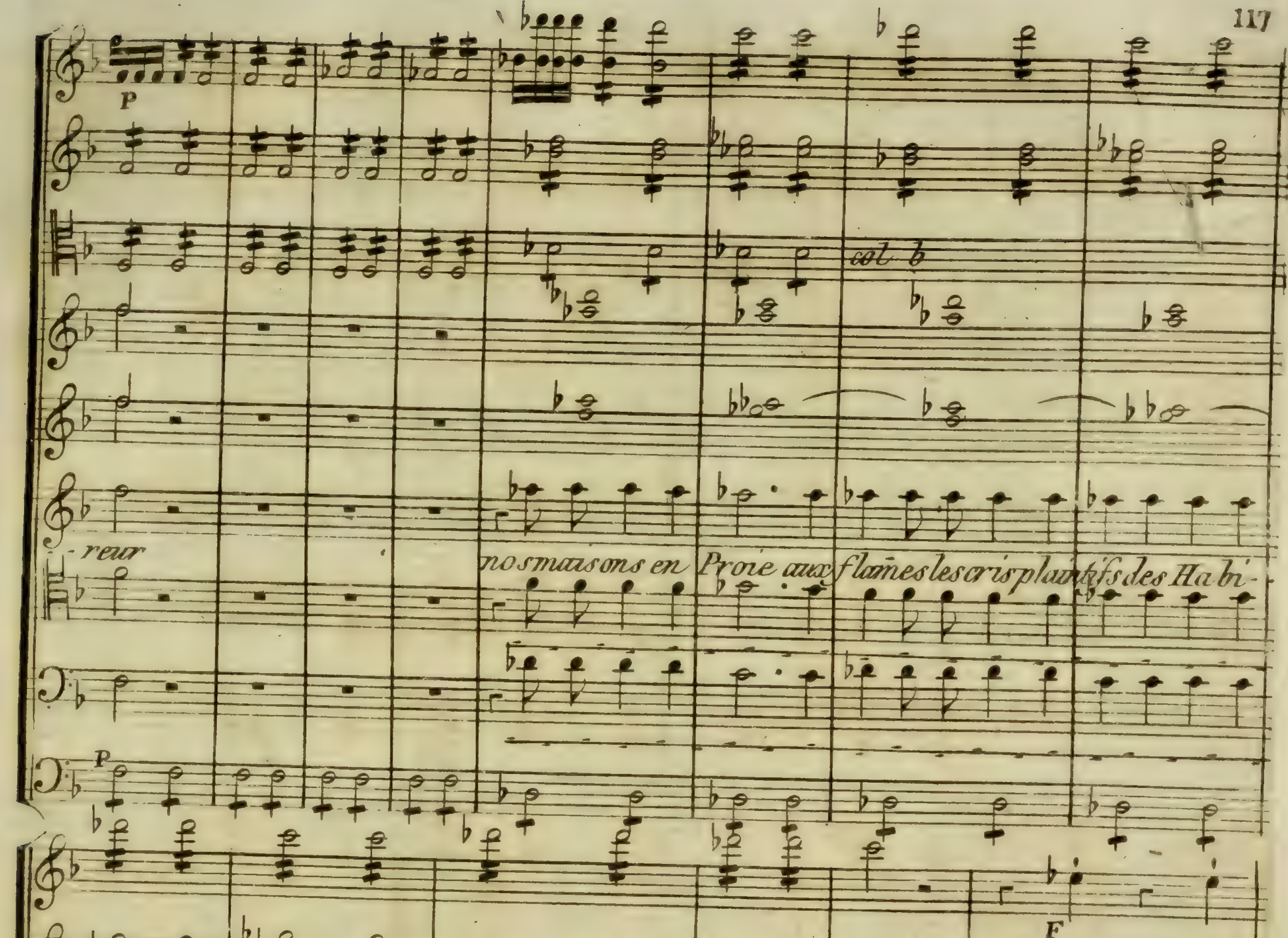

tr
F
unis
col Flauti
- - tri - e daigne applau dir à mes ef - forts daigne applau dir à mes ef - - forts
Animé
F
F FP
soli
si Pal - mer succombe s'il pé - rit dans ce combat a - mi Gra ve sur sa Tom -
Animé

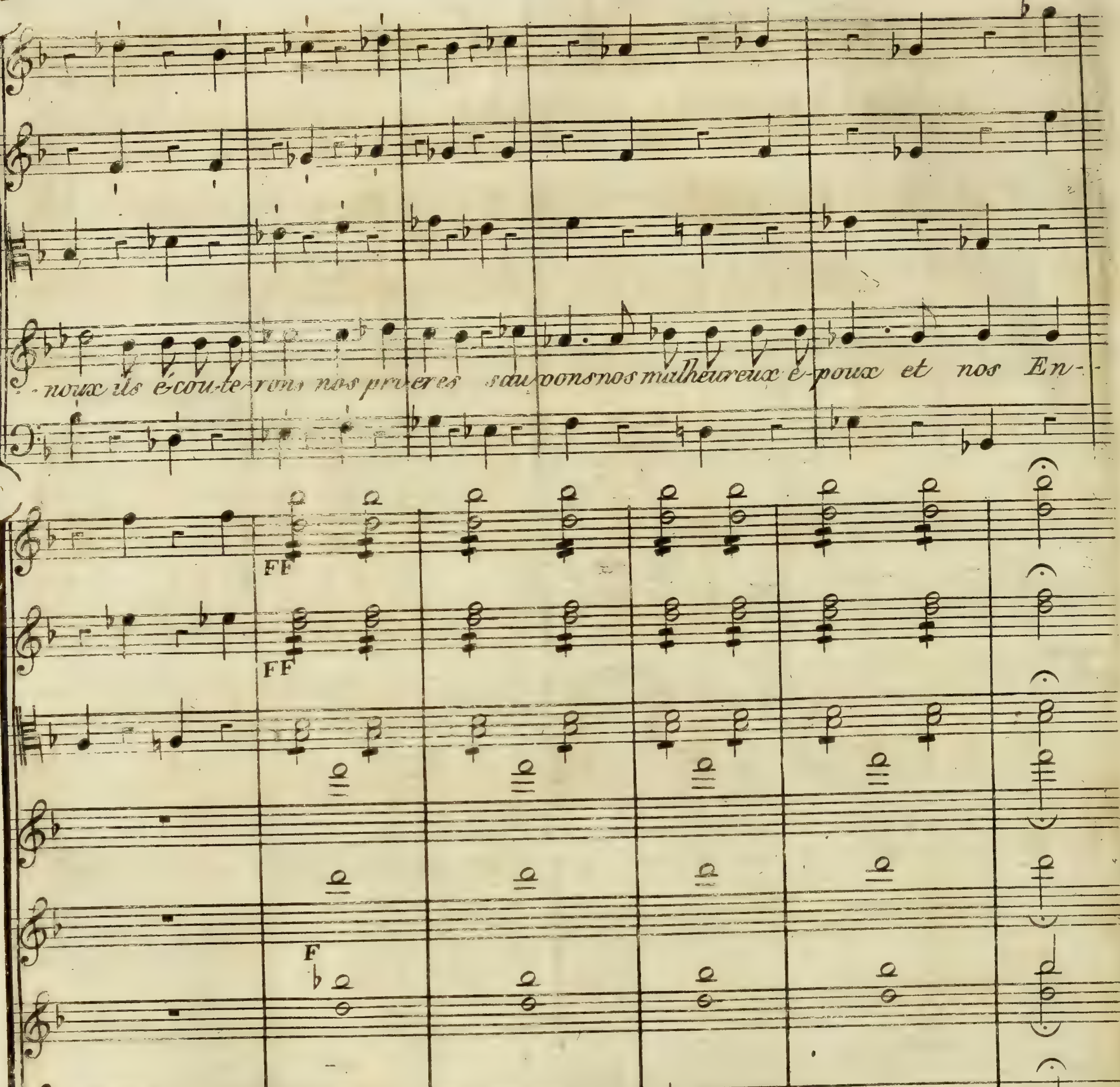

FF
P
F
unis
col Flauti
tutti Corni
soli
Viol. b
- - be il est mort il est mort il est mort comme un sol- dat
entends tu le cri de la
Tombal.
Gloire ce cri sa- cré pour des Guer riers
vo- lons volons a la Vic- toi re ceignons nos

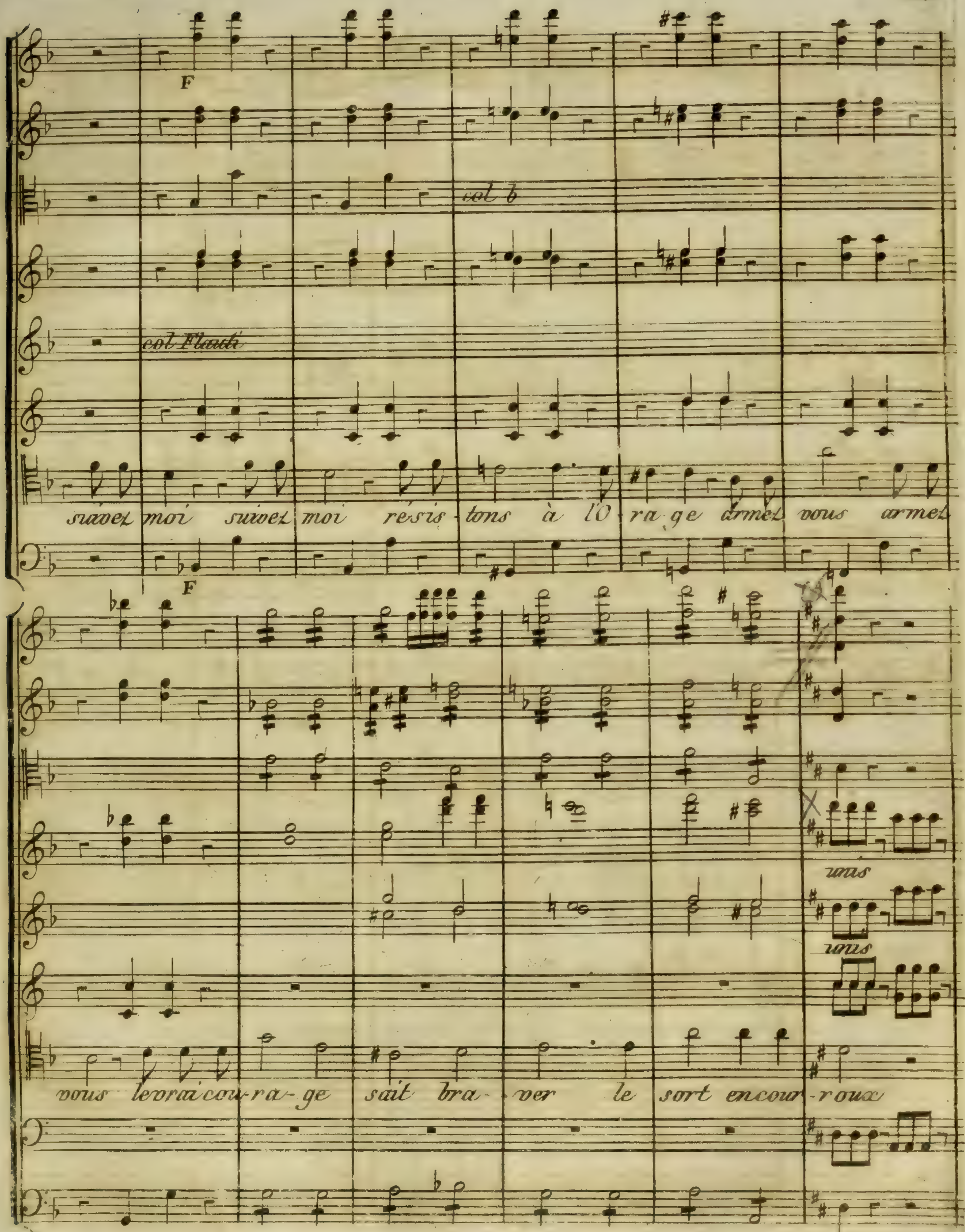

F
F
F
unis
te tes de lau- riers entends tu le cri de la Gloire ce cri sa- cré pour des Guer-
F
unis
col b
bien marque
F unis
F
F
bien marque
-rier volons vo-lons à la vic-toi-re ceignons nos te- tes de Lau- riers entends
F bien marqué
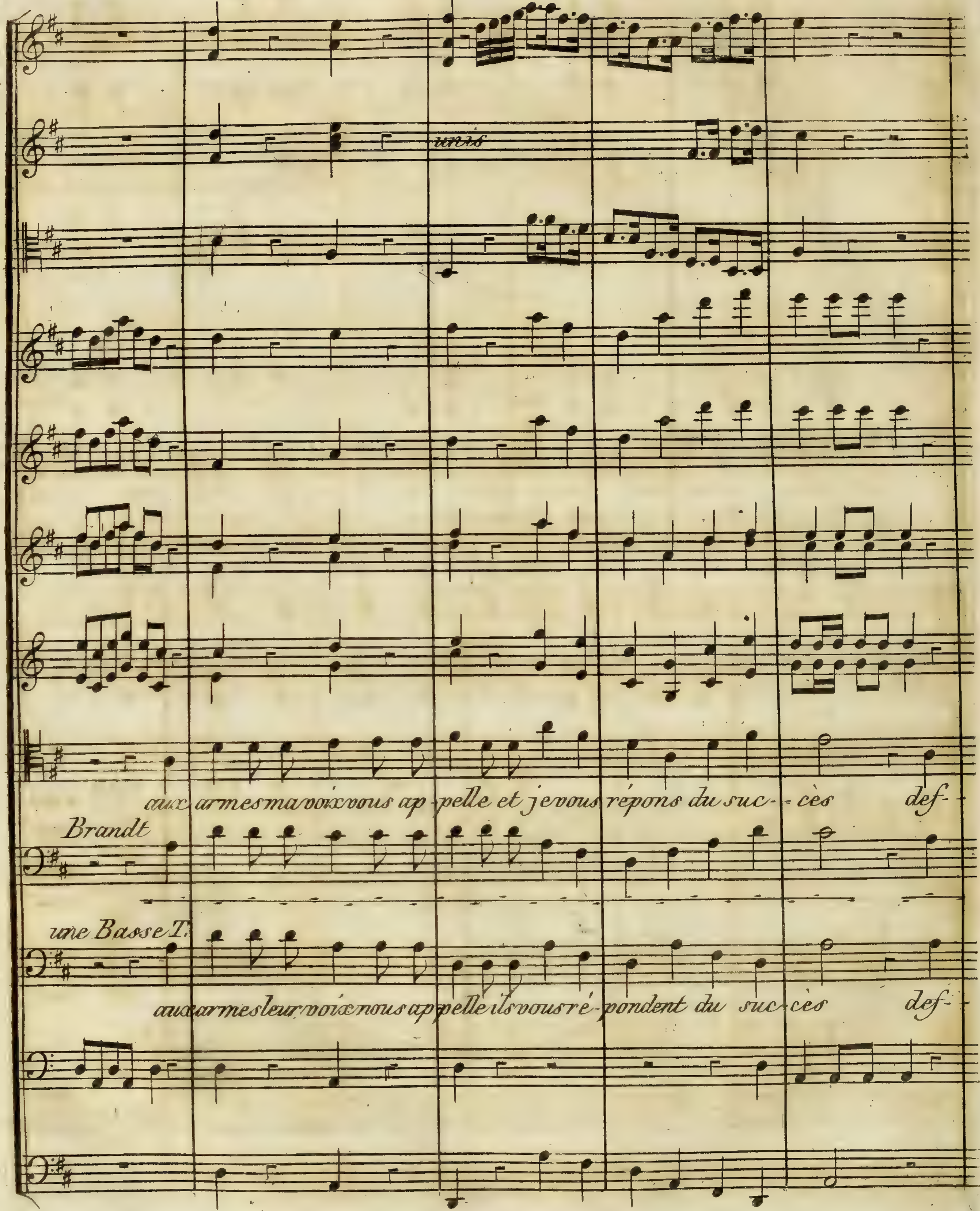

unis
col b
tu le cri de la gloire ce cri sa cré pour des Guerriers volons vo-lons à la Vic-
- toire ceignons nos têtes de Lau-riers ceignons nos têtes de Laurier sceignons nos têtes de Lau-
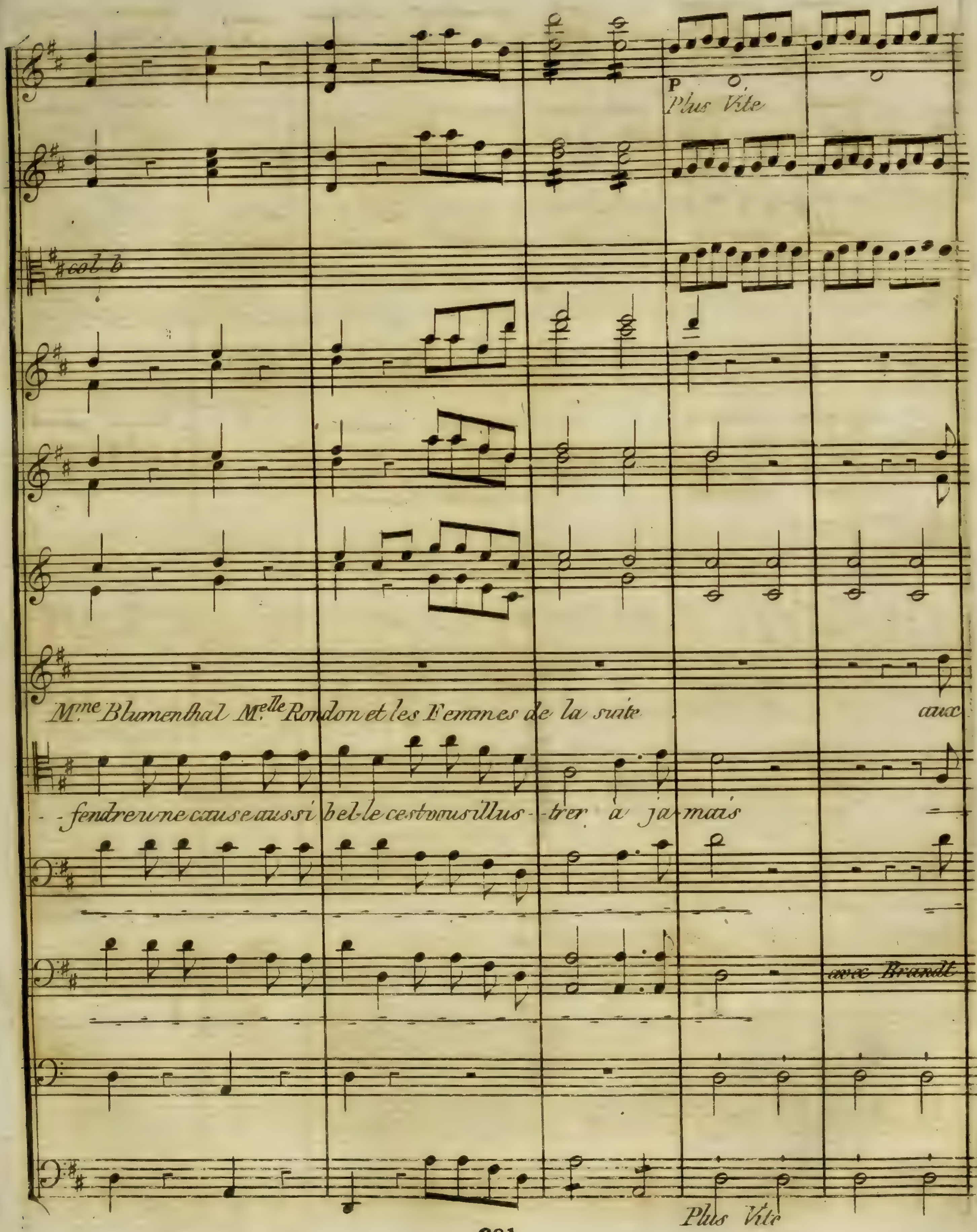

Animés le Mouvement
P
cres
-riers ceignons nos têtes de Lauriers
SCENE XV M.en Blumenthal Amalie
La Nourice M.lle Rondon Bermagne, Paysans et
Paysannes éplorés.
Animés le mouvement
Chœur
yvre de carnage de vengeance et de fu-reur l'Ennemi dé-truit ravage et porte partout la ter-

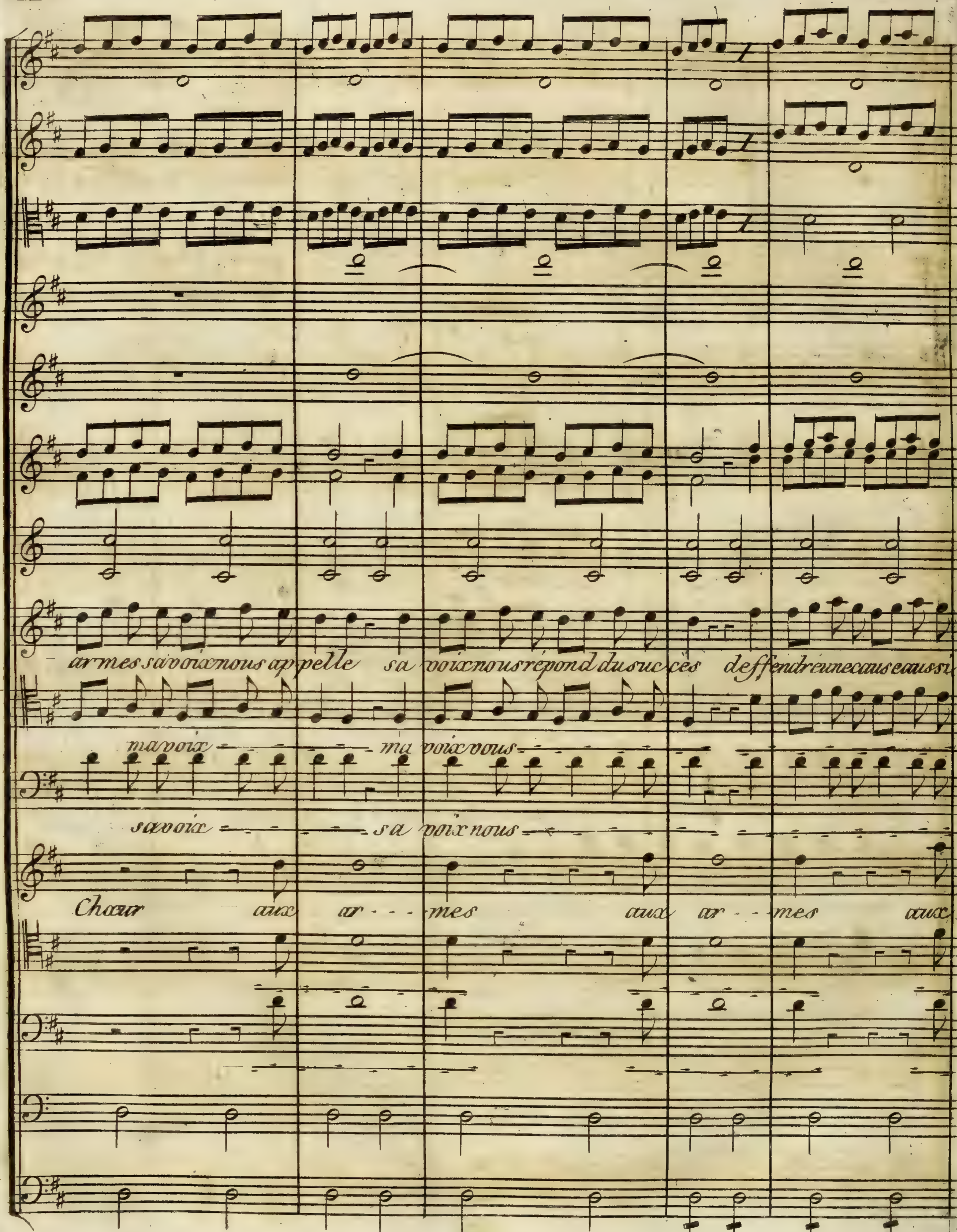

p
col b
reur
nos maisons en Proie aux flames les cris plaintifs des Habi-
tants l'innocence de nos Enfans rienn'attendrira leurs ames al-lonsembrasserleurs ge-
les Femmes seules
F

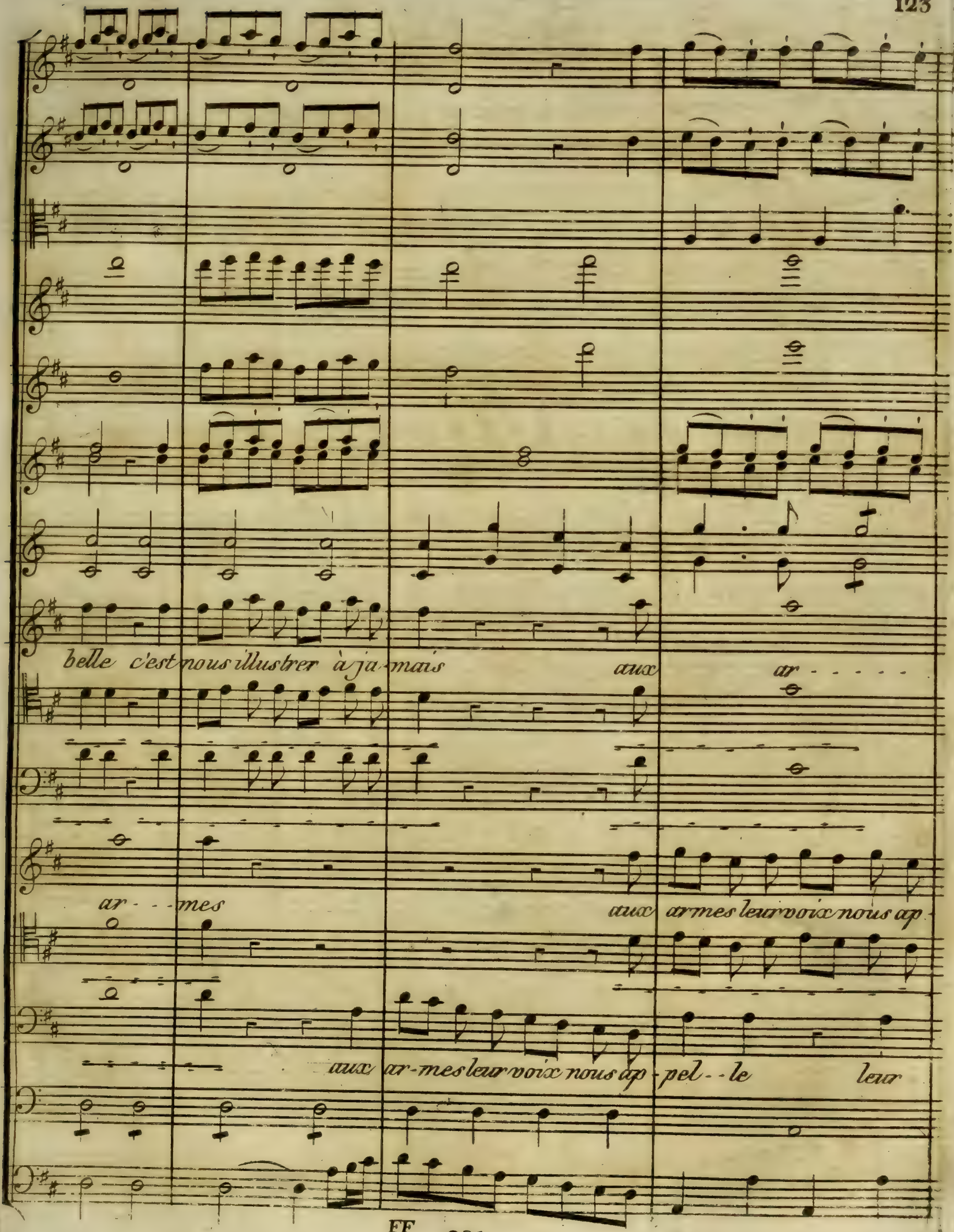

noux ils écou-te-rons nos prieres sauvons nos malheureux é-poux et nos En-
fans et nos Chau-mières
Juste Ciel que proposez vous juste Ciel que proposez vous
FF
F


F
col b
col Flauti
suivez moi suivez moi résis-tons à l'O-ra-ge armez vous armez
F
unis
unis
vous le vrai cou-ra-ge sait bra-ver le sort en cour-roux

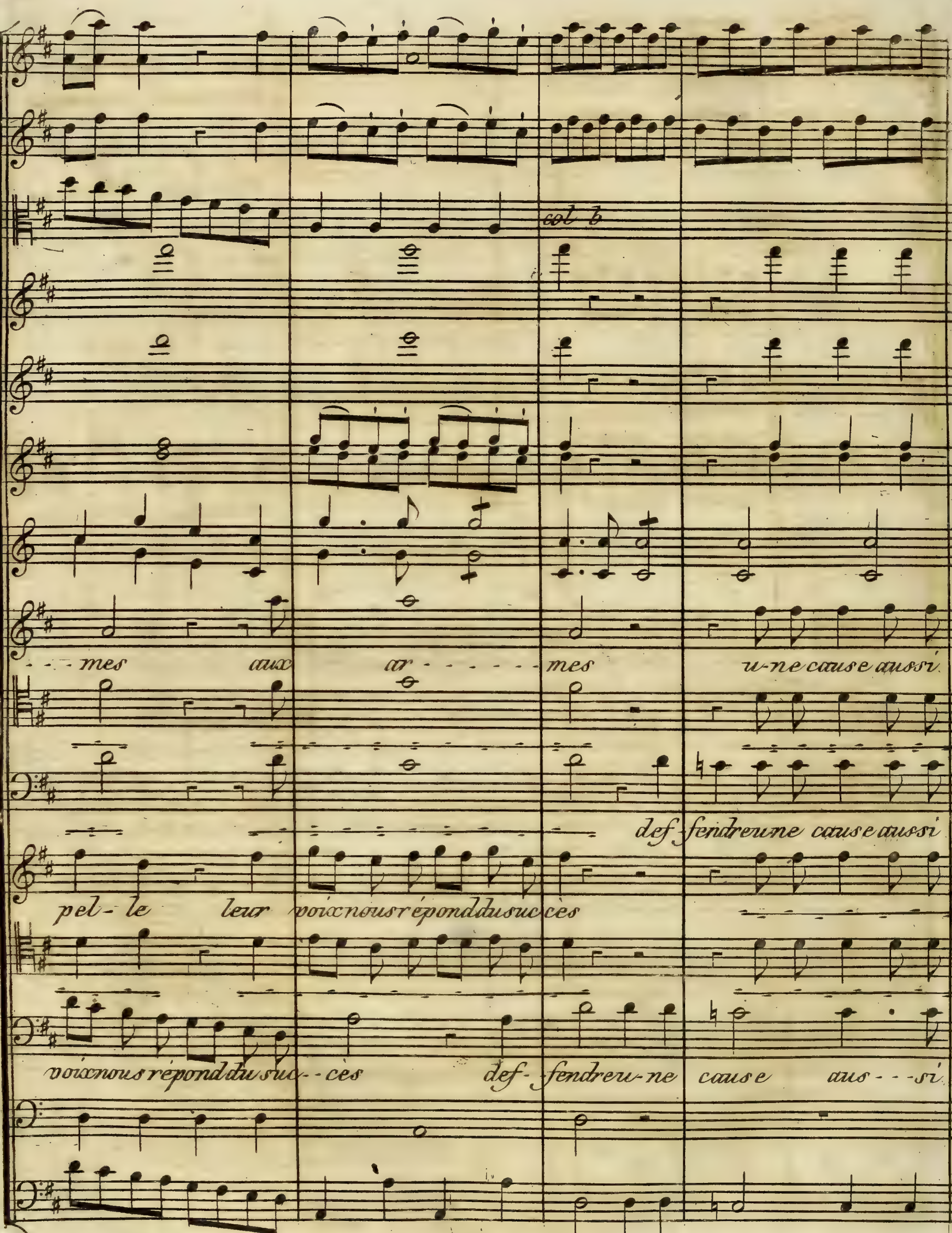

unis
aux armes ma voix vous ap-pelle et je vous répons du suc- cès def-
Brandt
une Basse T.
aux armes leur voix nous ap pelle ils vous ré-pondent du suc-cès def-
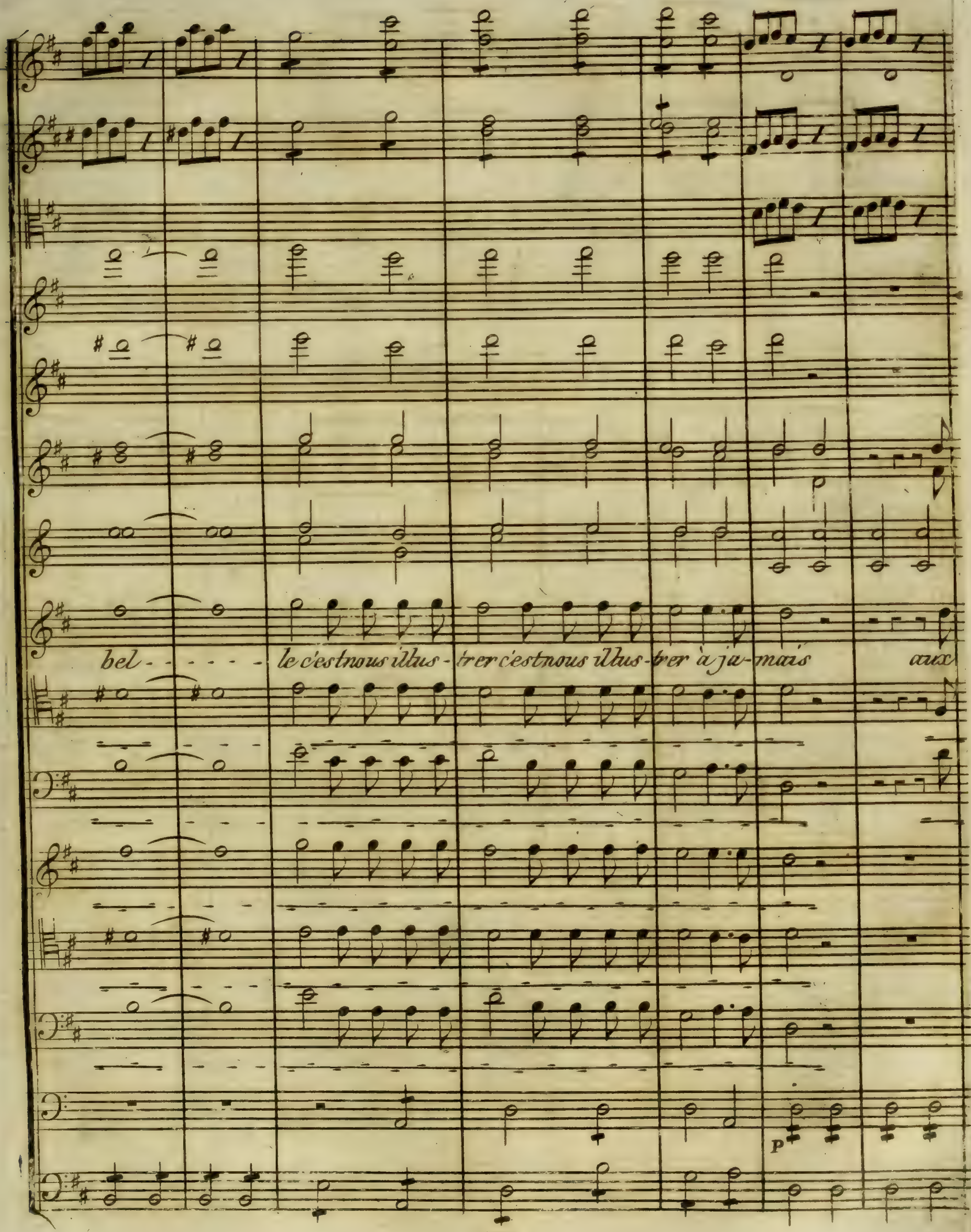

P
Plus Vite
col b
Mme Blumenthal Melle Rondon et les Femmes de la suite
aux
- -fendre une cause aussi bel-le c'est vous illus- -trer à ja-mais
avec Brandt
Plus Vite

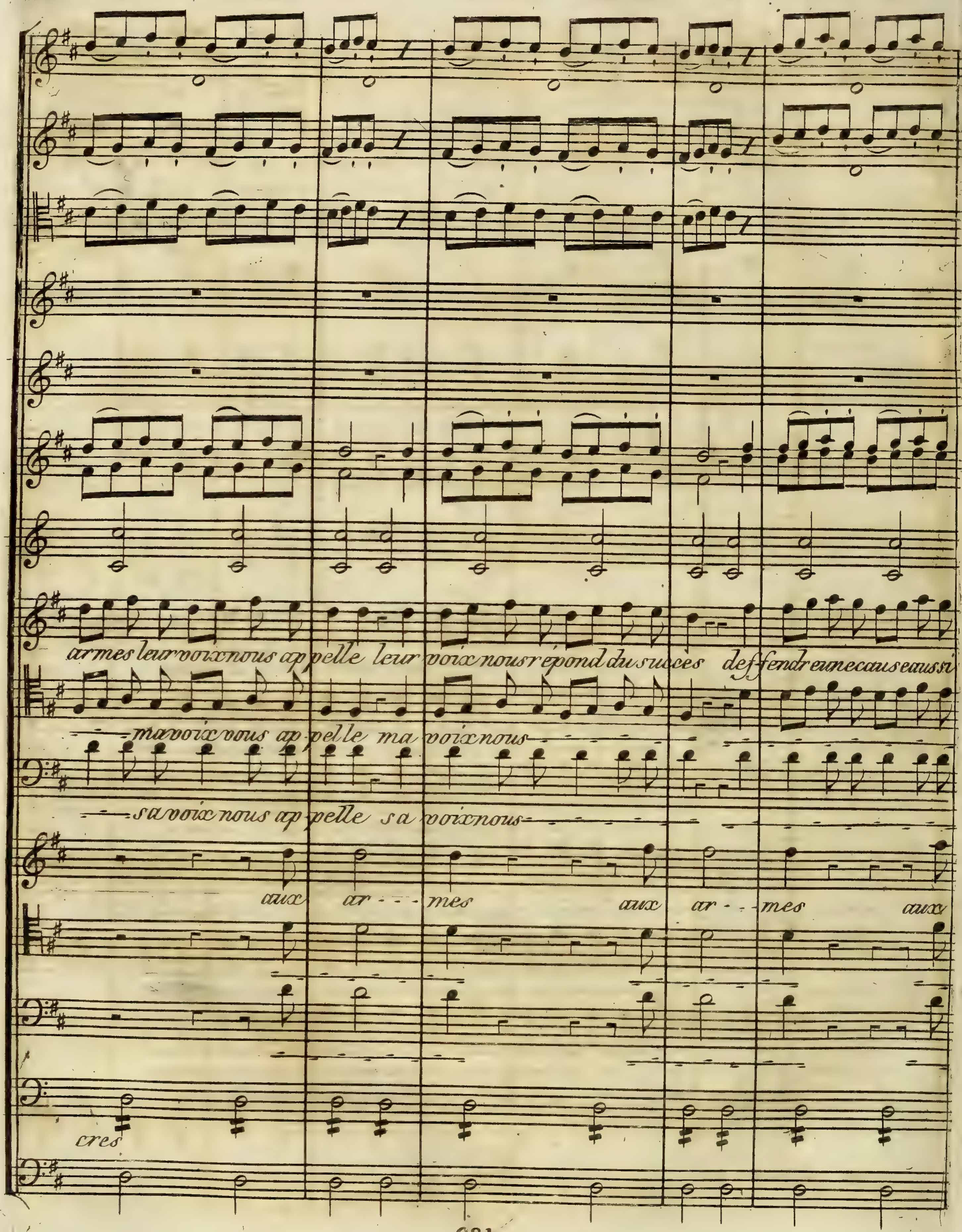

ar mes sa voix nous ap pelle sa voix nous répond du suc cès deffendre une cause aussi
ma voix ma voix vous
sa voix sa voix nous
Chœur aux ar - - - mes aux ar - - mes aux

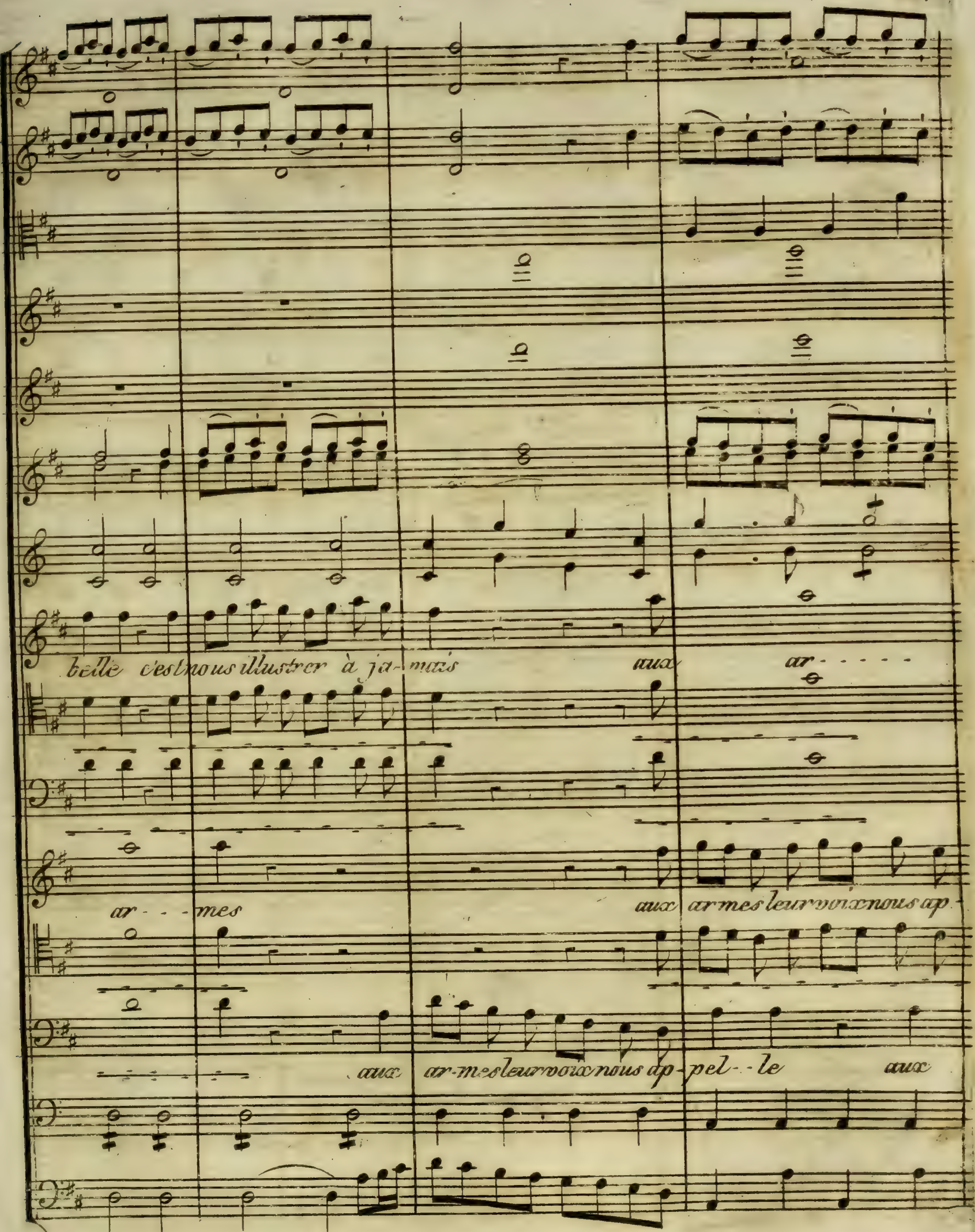


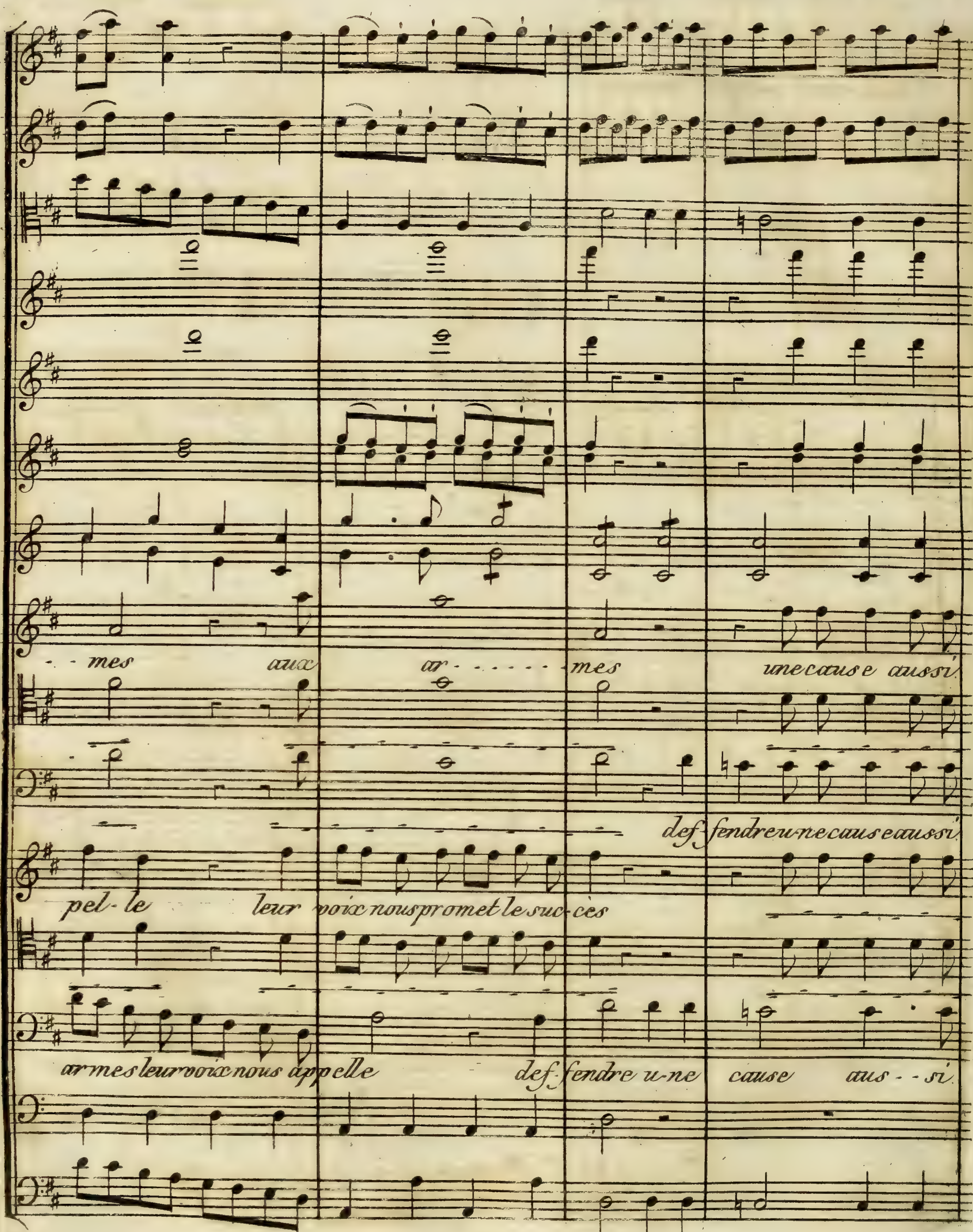
belle c'est nous illustrer à ja-mais
aux
ar - - - - -
ar - - - mes
aux armes leur voix nous ap-
aux ar-mes leur voix nous ap-pel - - le
leur
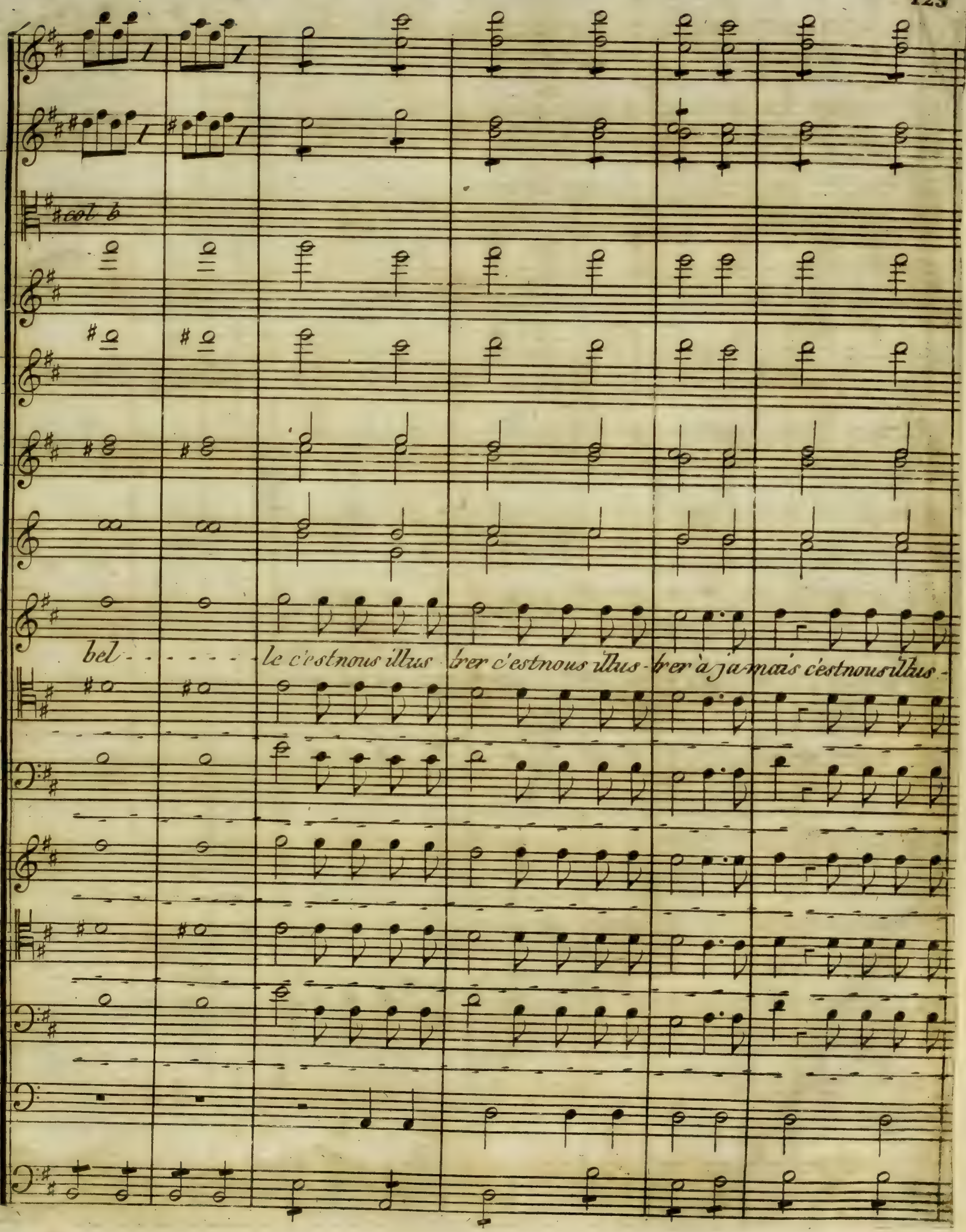

col b
mes aux ar - mes u-ne cause aussi
def - fendre une cause aussi
pel - le leur voix nous répond du suc - cès
voix nous répond du suc - cès def - fendre u-ne cause aus - si
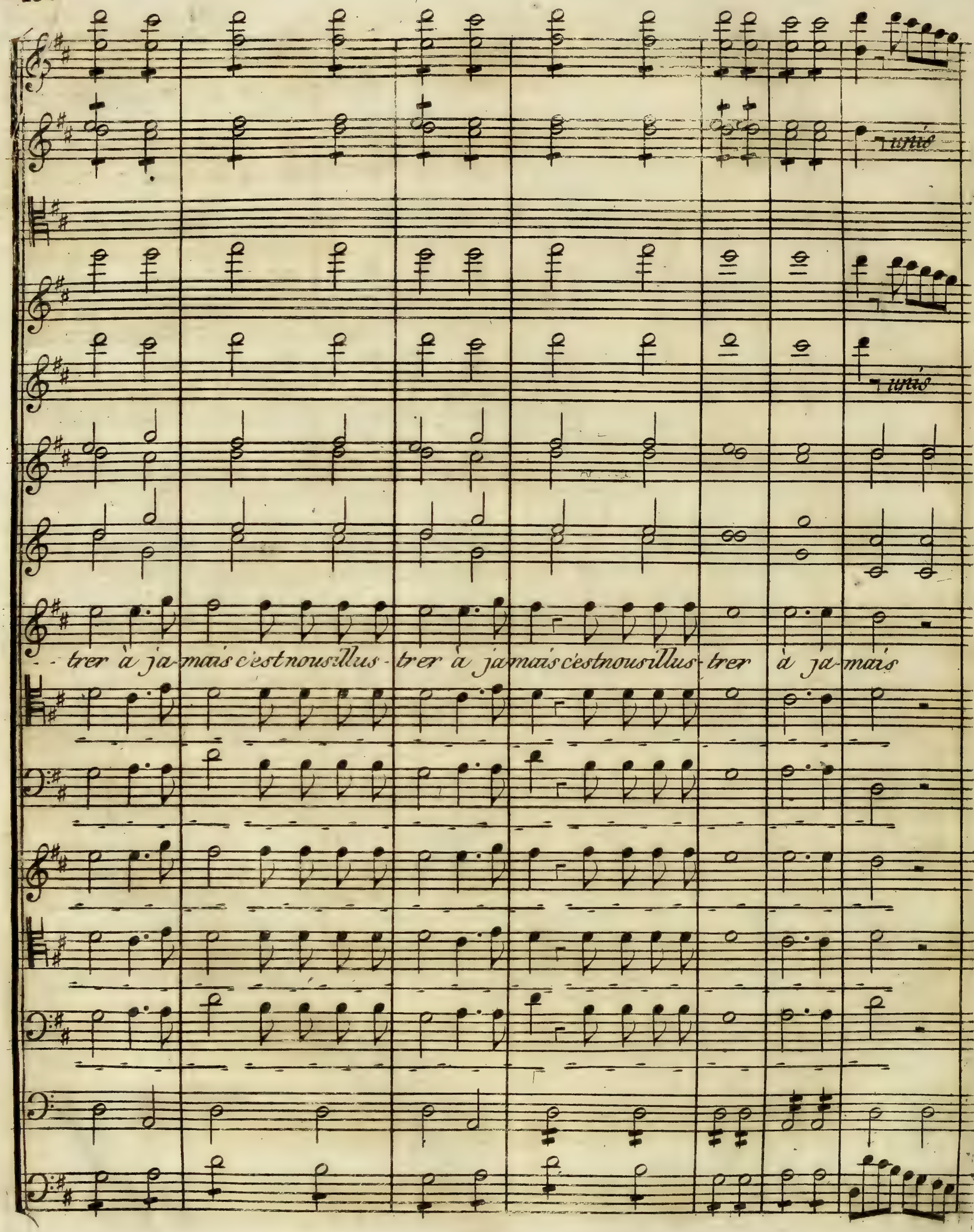

bel - - - - - le c'est nous illus - trer c'est nous illus - trer à ja - mais aux

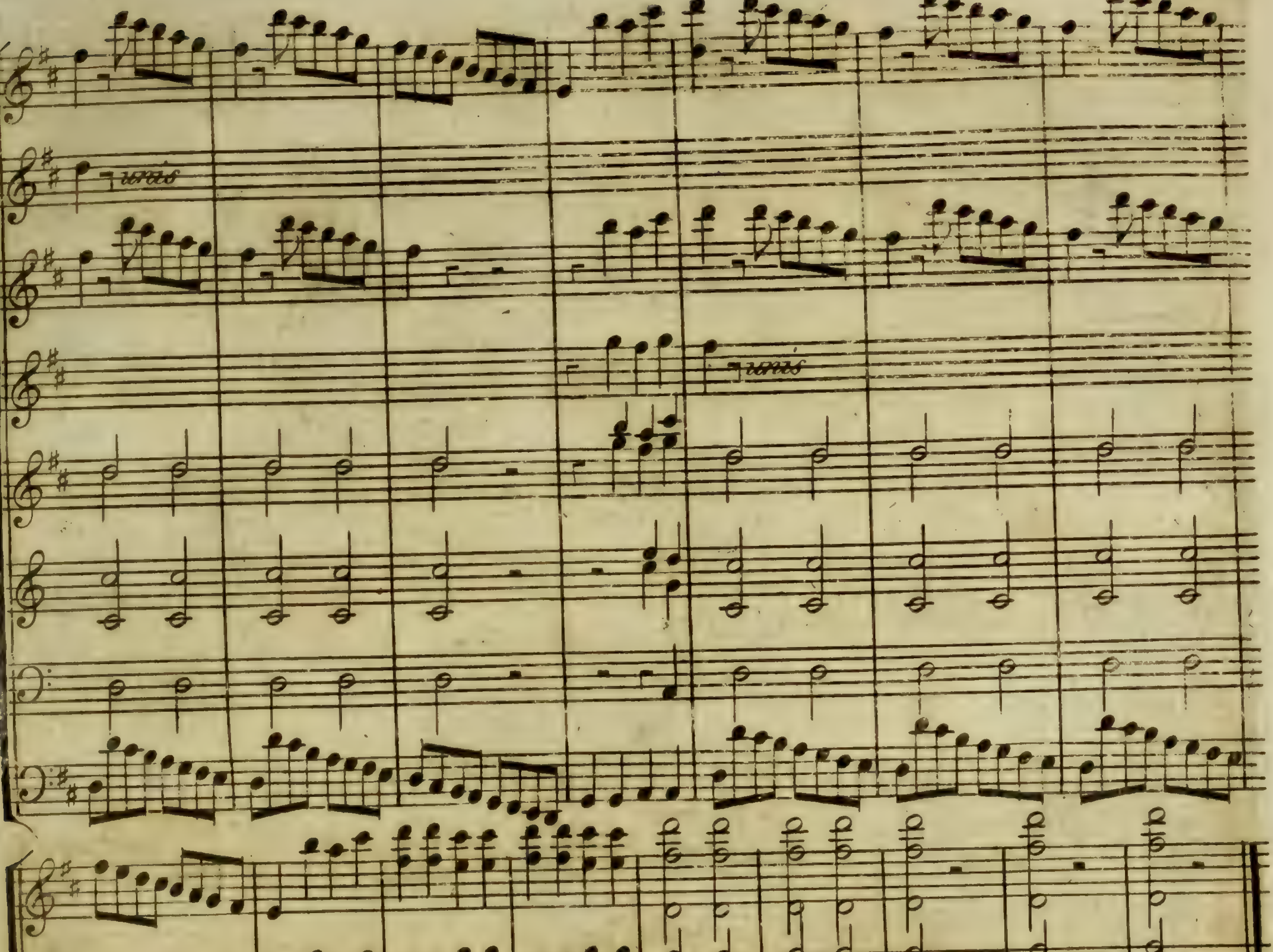

armes leur voix nous appelle leur voix nous répond du succès deffendre une cause aussi
ma voix vous appelle ma voix nous
sa voix nous appelle sa voix nous
aux ar - - mes aux ar - - mes aux
cres


belle c'est nous illustrer à ja-mais aux ar- - - - -
ar- - - mes aux armes leur voix nous ap-
aux ar-mes leur voix nous ap-pel- - le aux


- - mes aux ar - - - - - - mes une cause aussi
def-fendre une cause aussi
pel-le leur voix nous promet le suc-cès
ar mes leur voix nous appelle def-fendre u-ne cause aus - - si


col b
bel - - - - - - le c'est nous illus - trer c'est nous illus - trer à ja-mais c'est nous illus -


unis
unis
- trer à ja-mais c'est nous illus - trer à ja-mais c'est nous illus - trer à ja-mais



Fin du 2e Acte

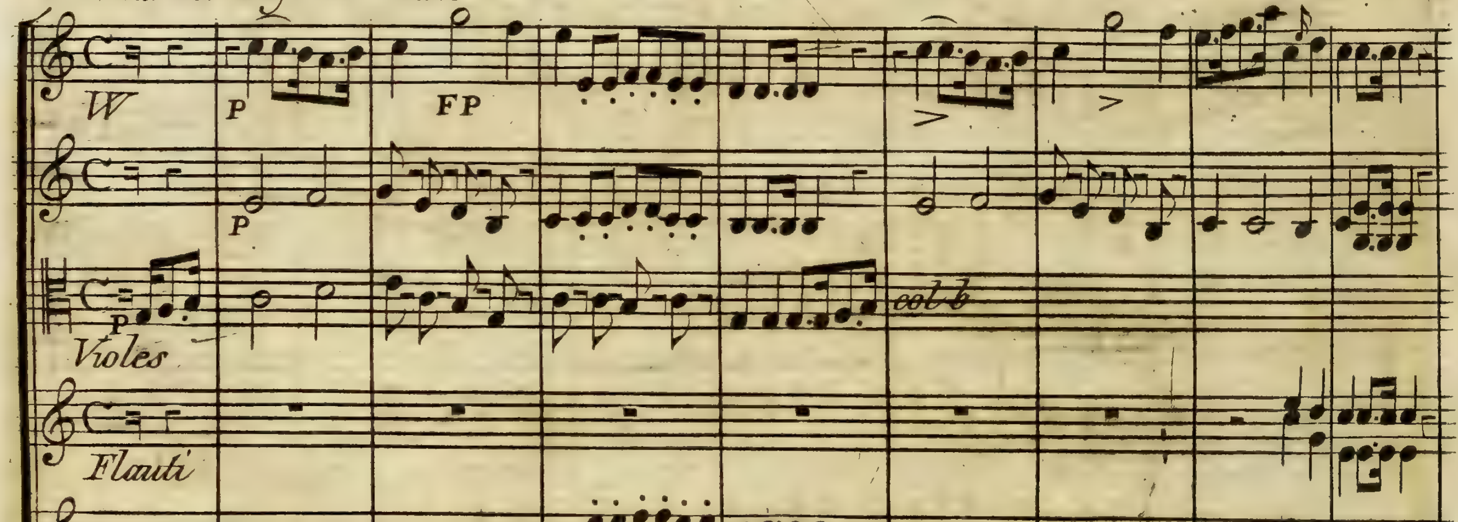
ACTE IIIeme.

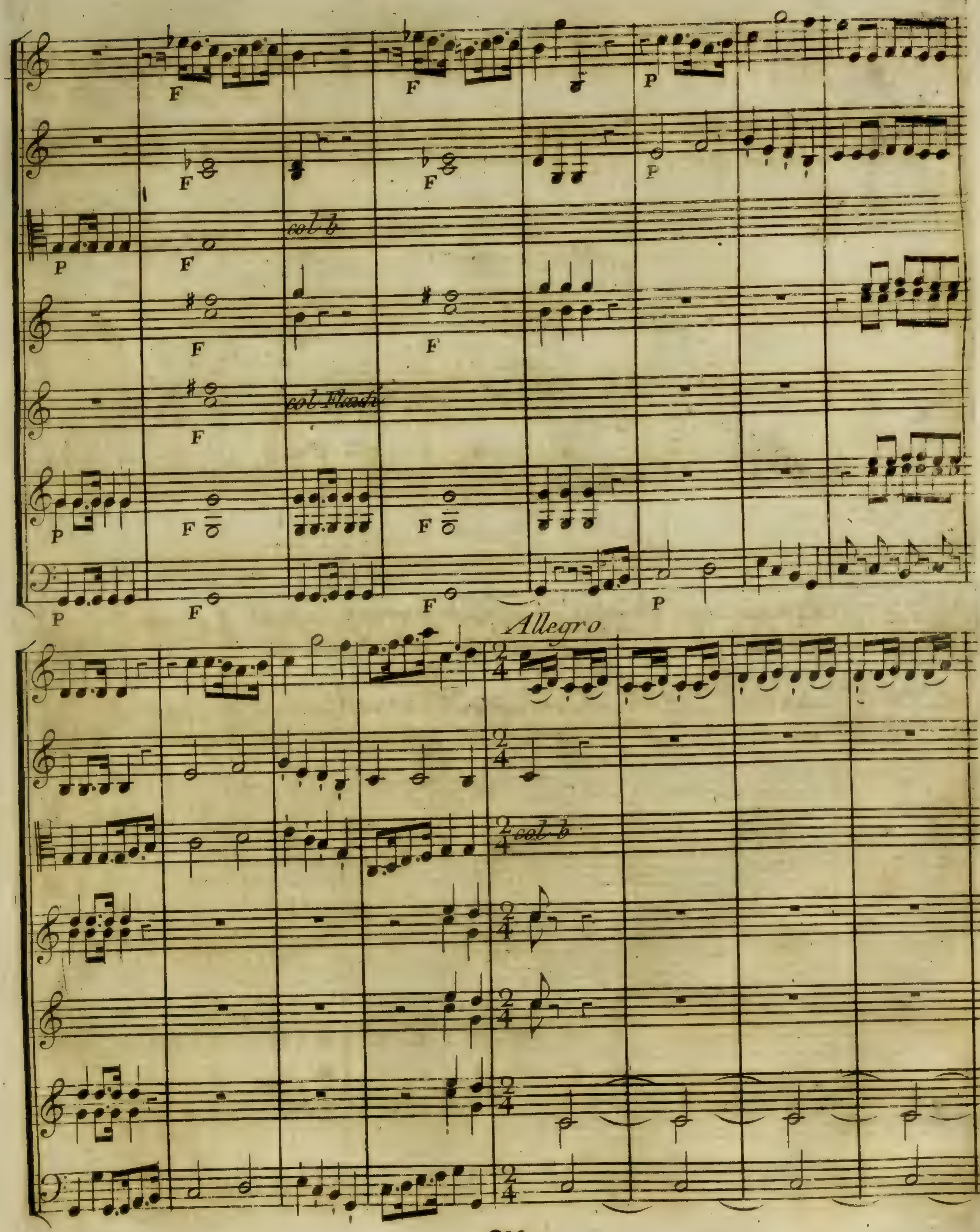
Le Théâtre Représente un Sallon du Château de Madame Blumenthal.

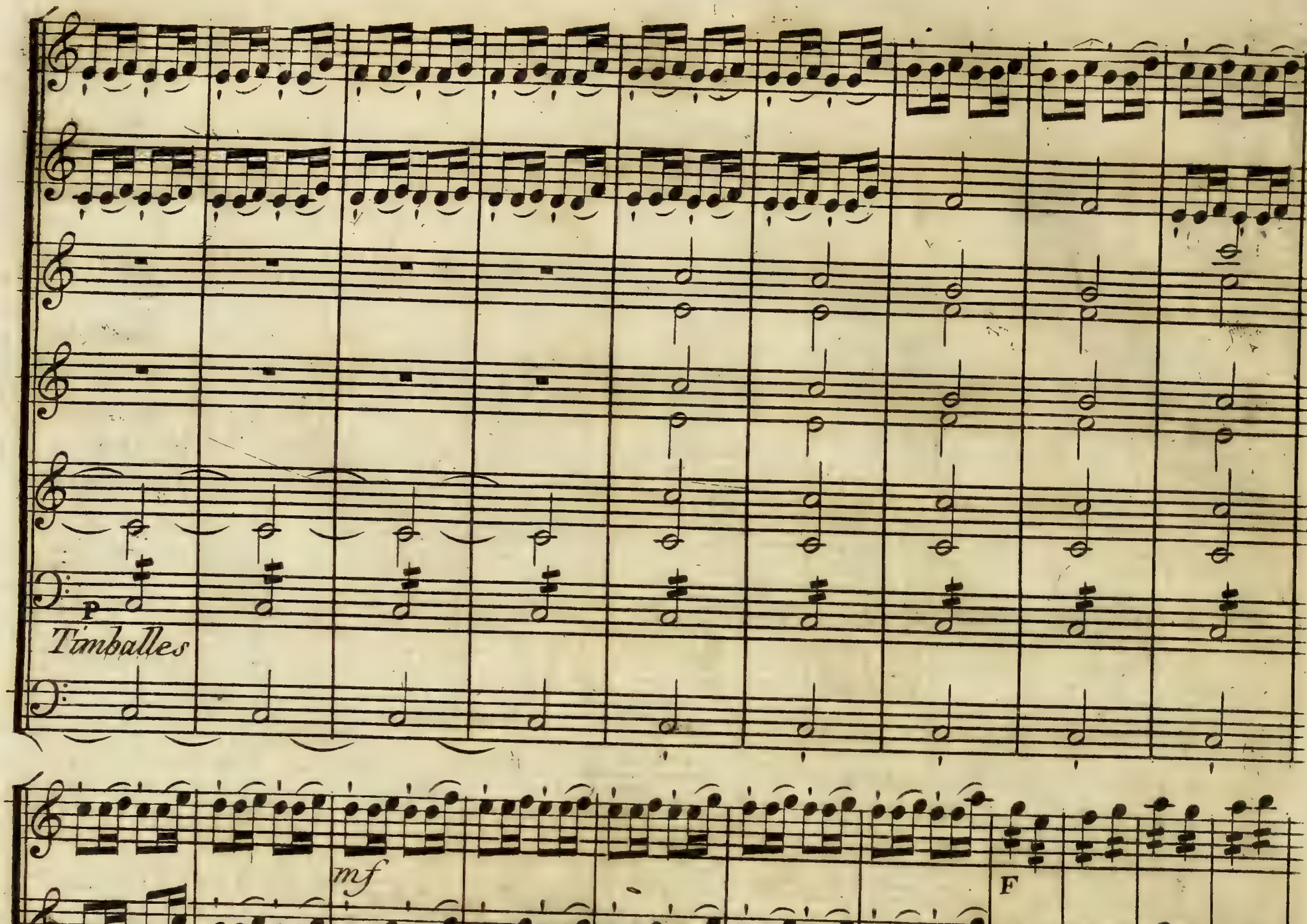
SCENE Iere.

Brandt, en désordre, en sueur, est assis dans un fauteuil sur le devant de la Scene. Il est entouré par Mlle. Rondon, Hermagne, Plumper, Domestiques, des deux sexes, Paysans, et Paysannes.

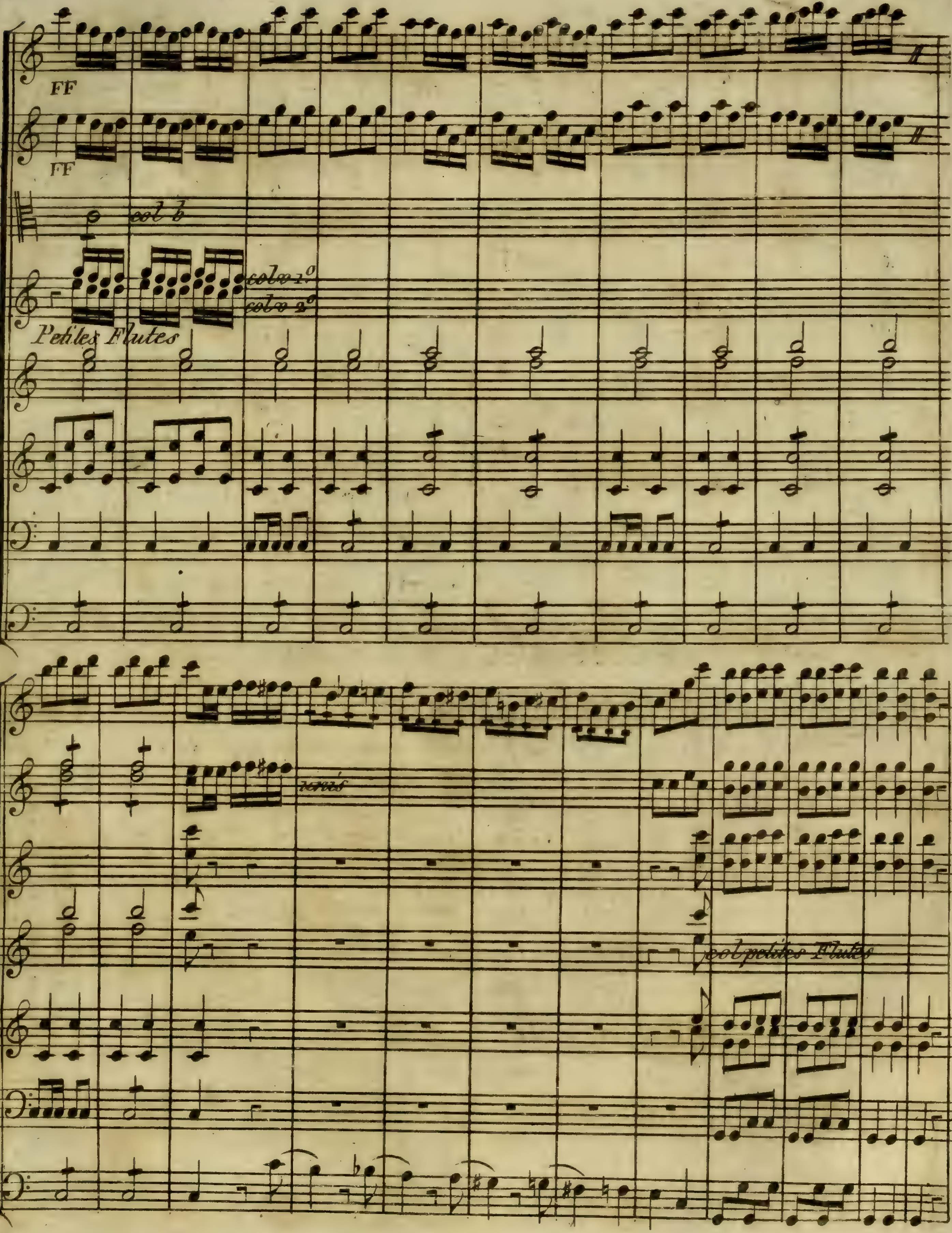
Marche toujours Piano — *Chœur.*
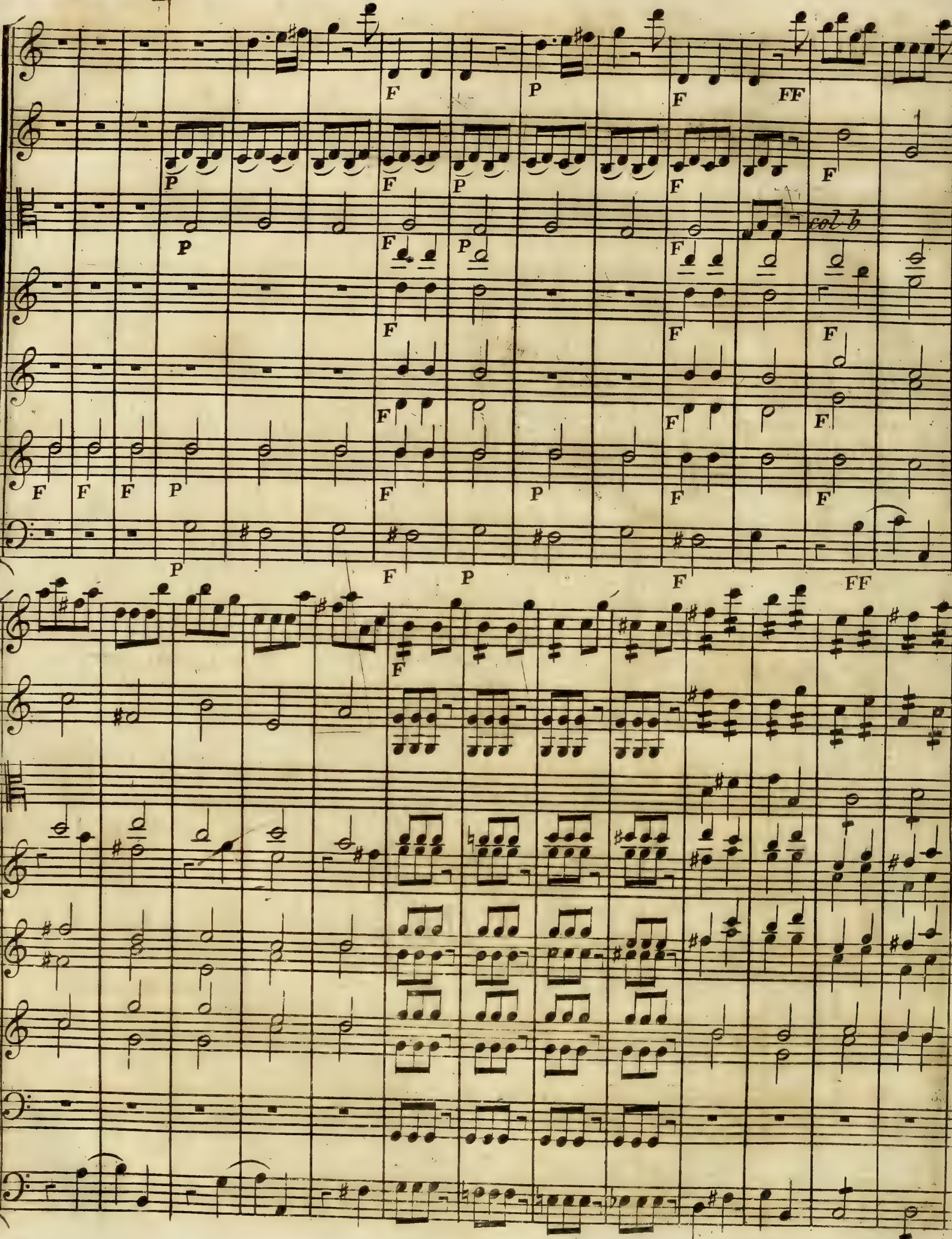


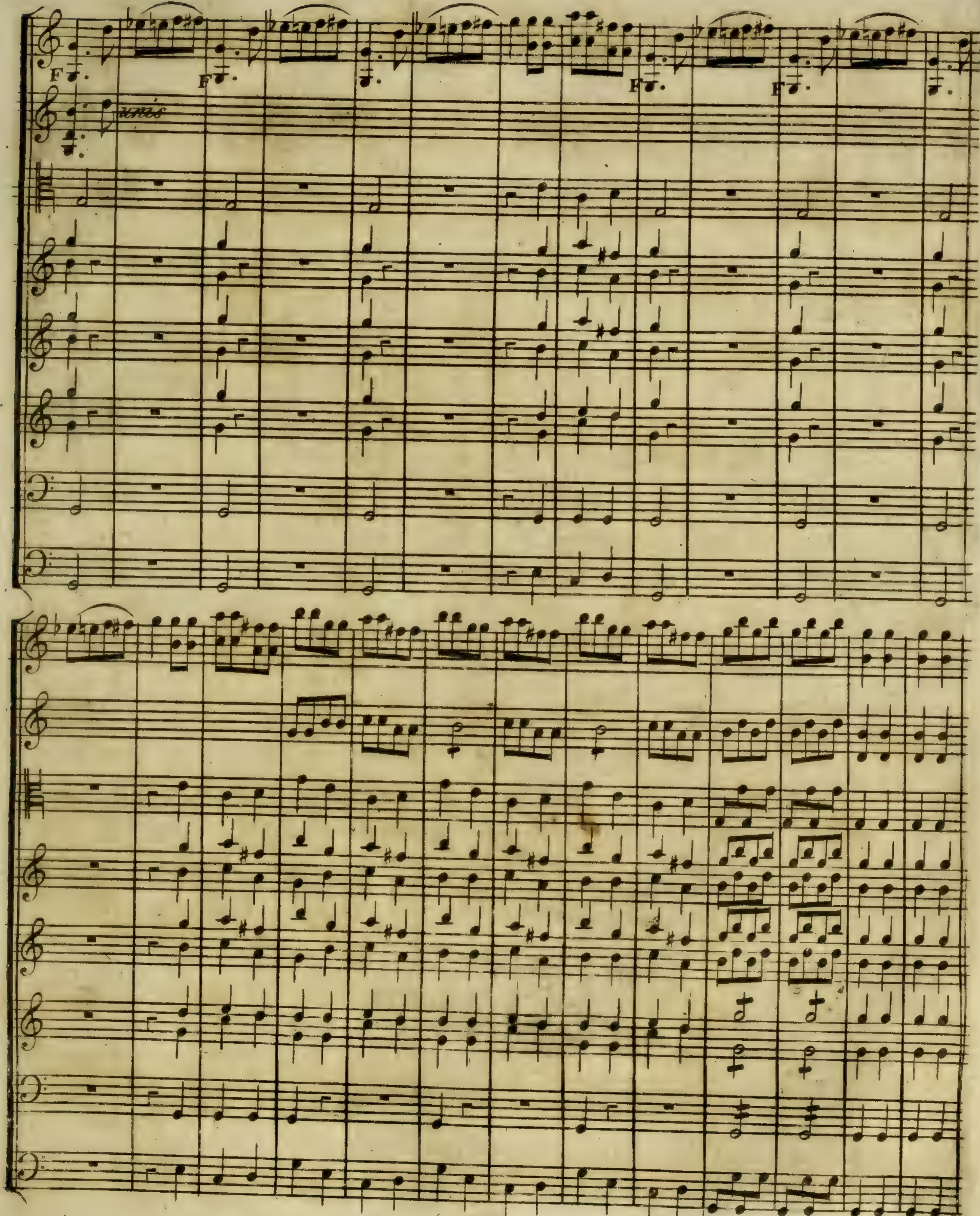

col b
col Flauti
Allegro
col b

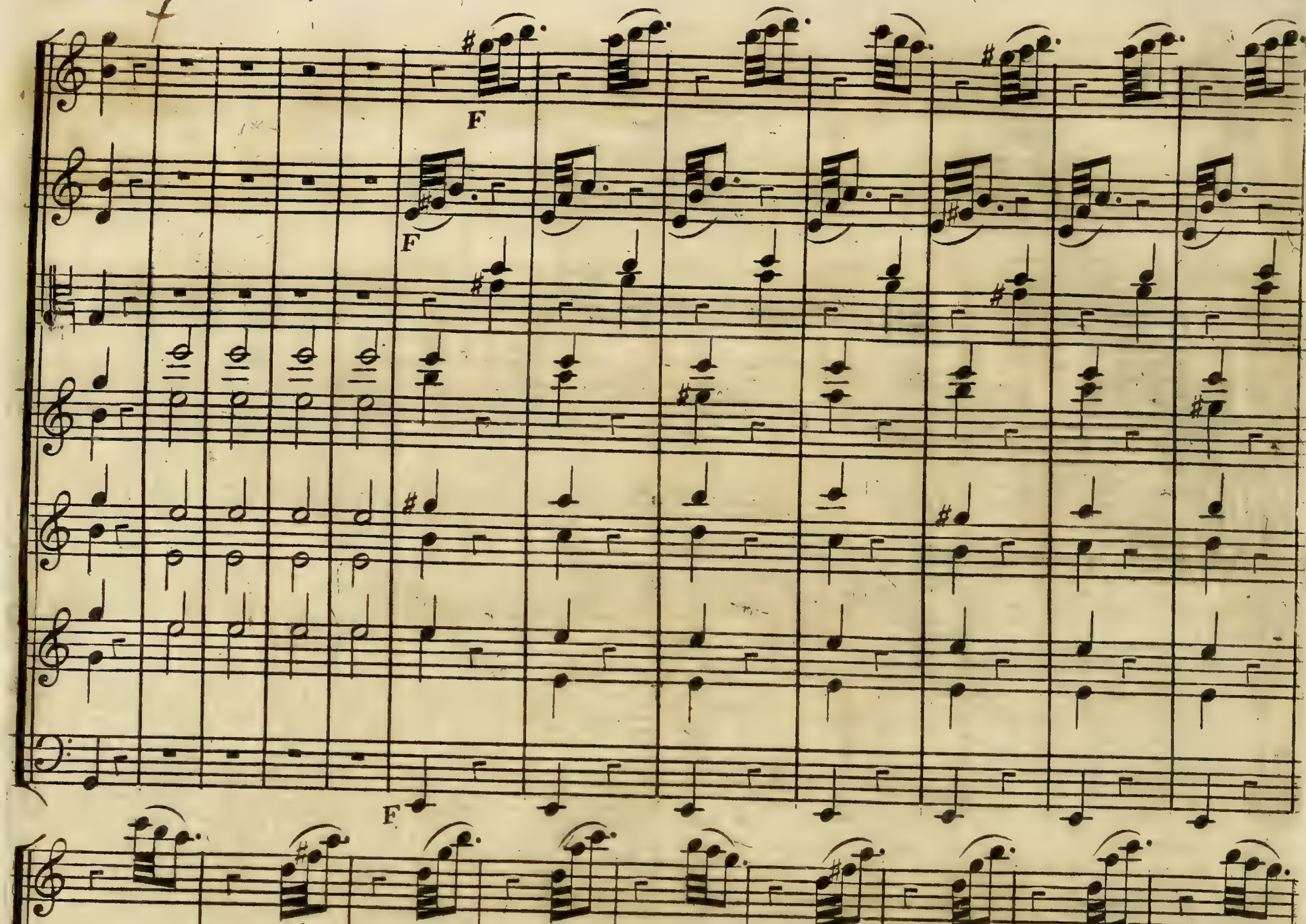


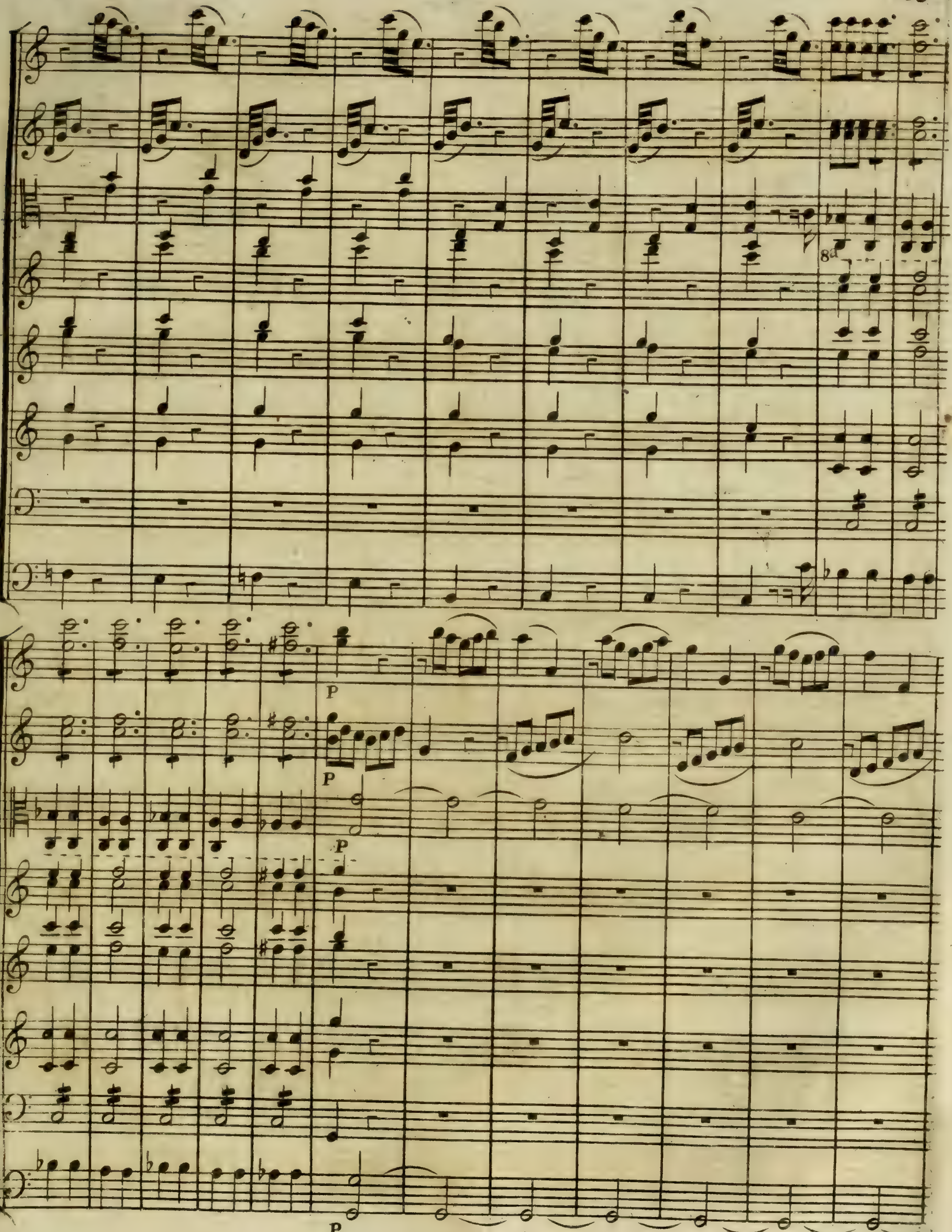
P
Timballes
mf
F
F
F
mf
cres
mf
F

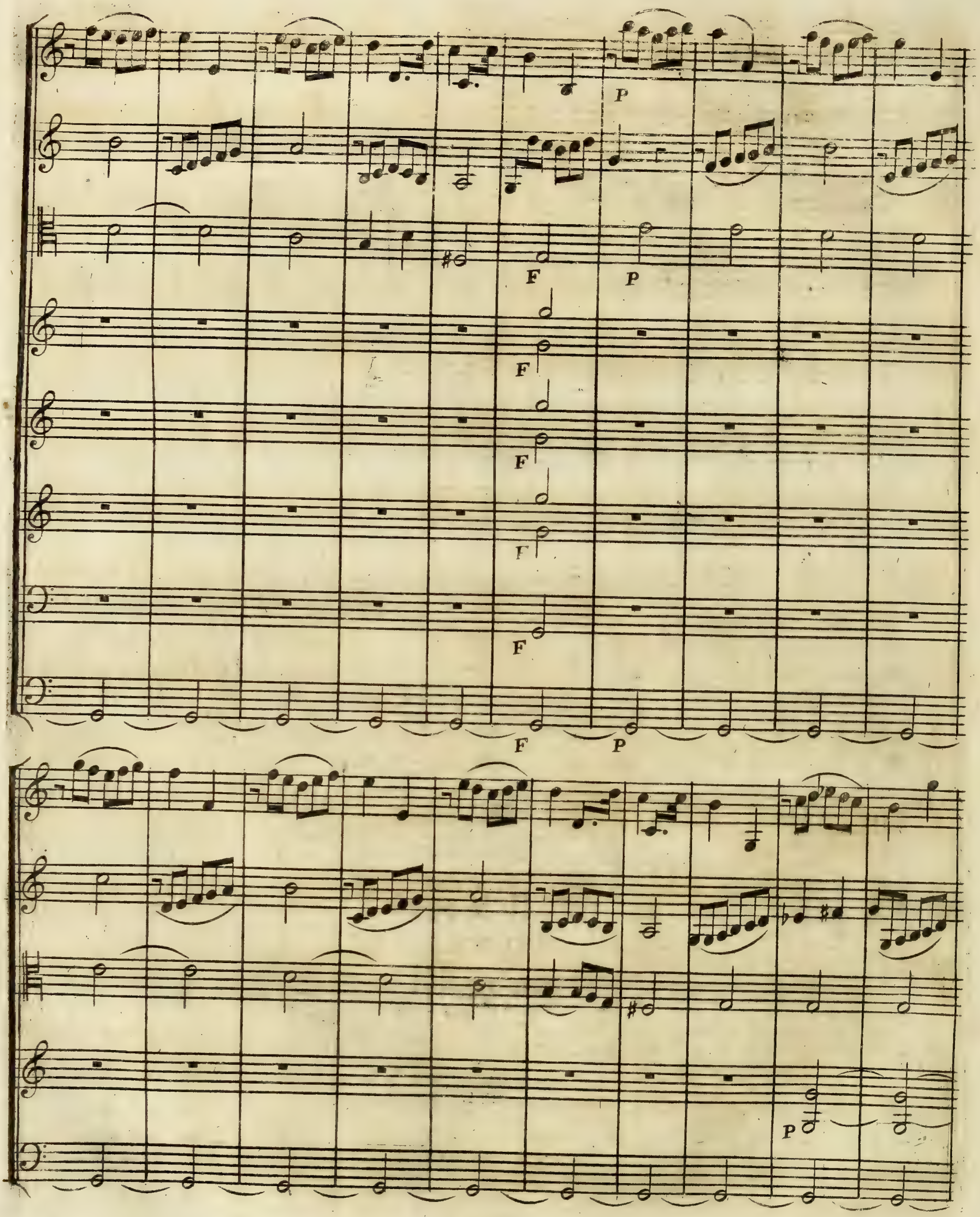

FF
FF
Petites Flutes
unis
col petites Flutes

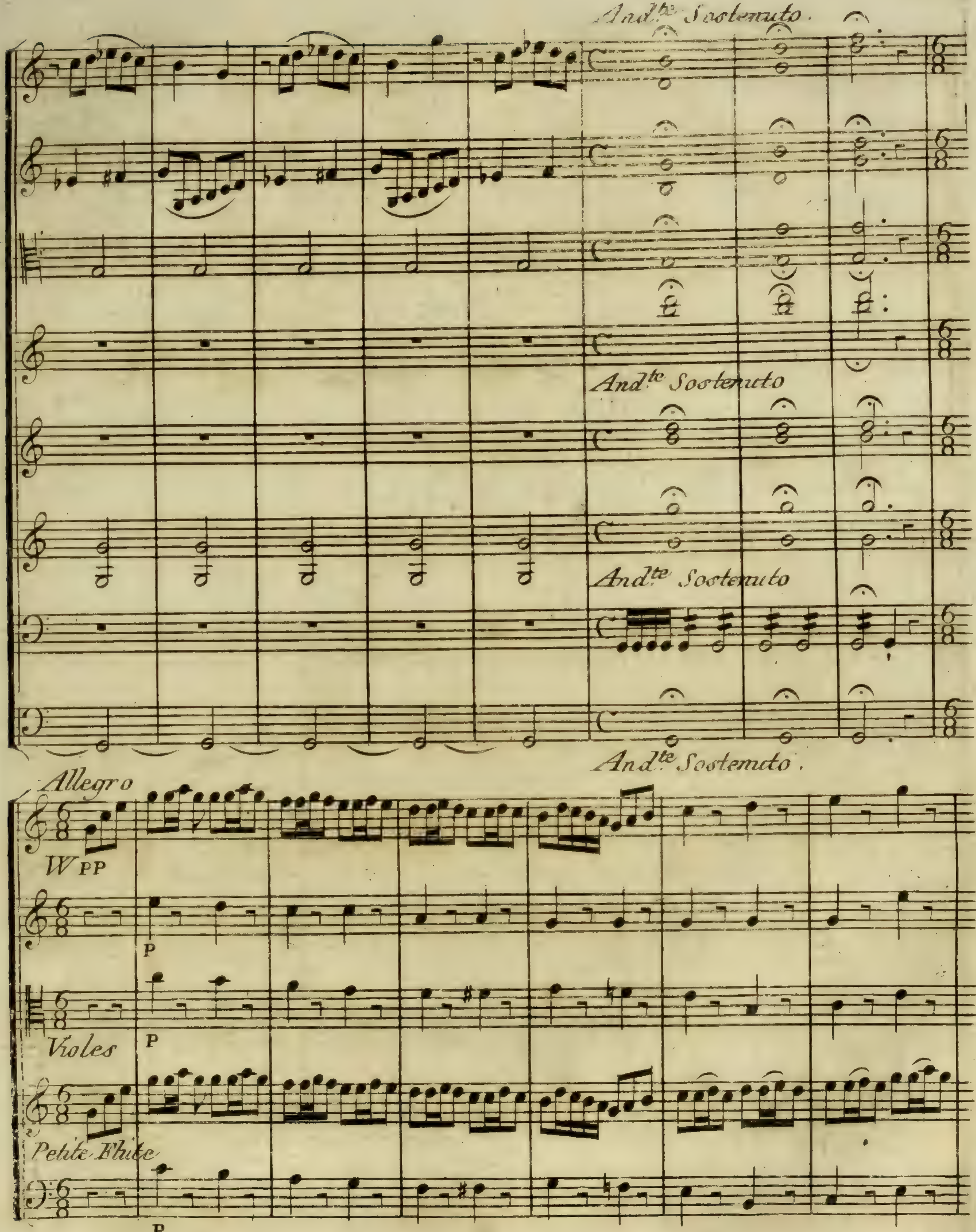

col b

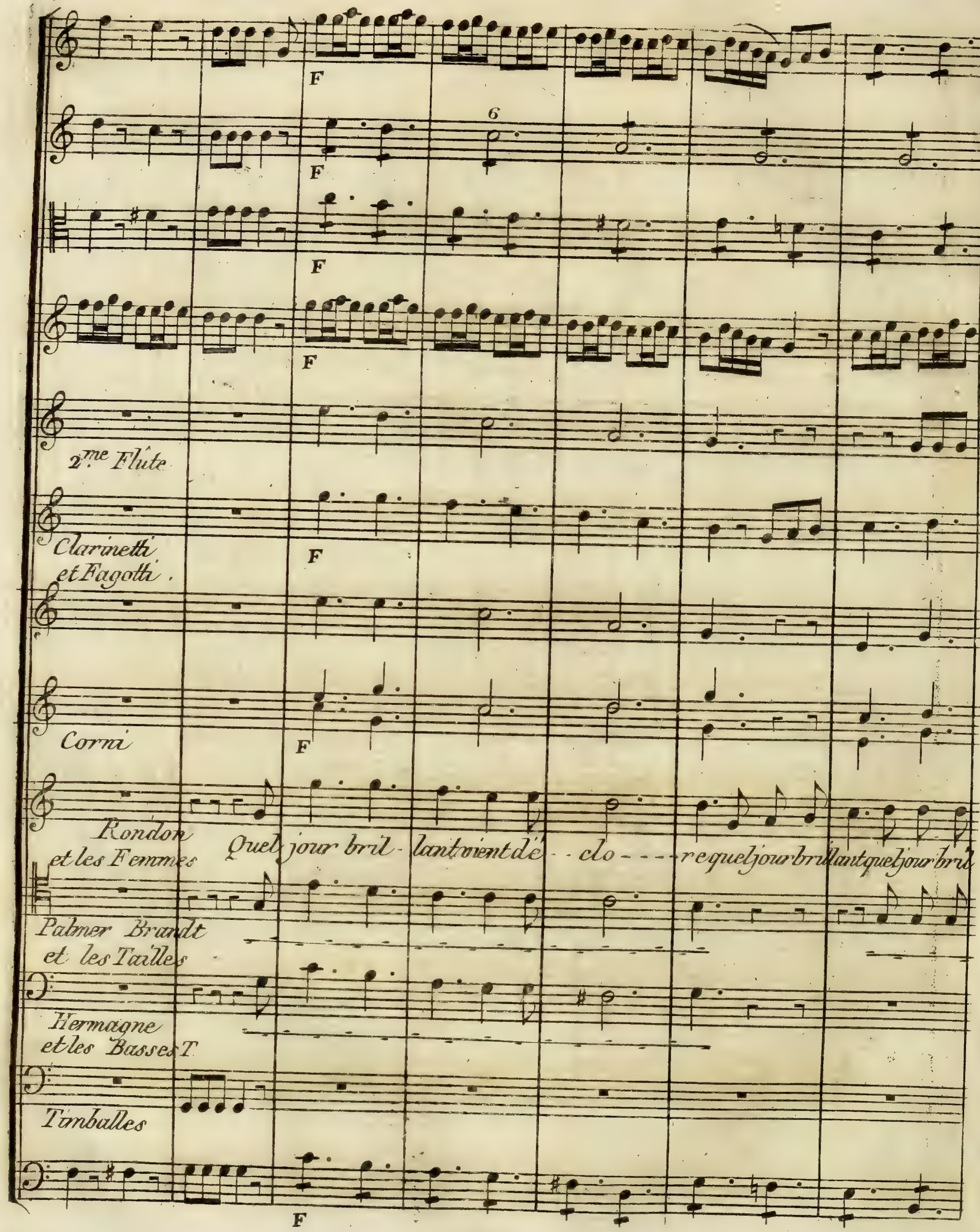

F
F
F
F
unis

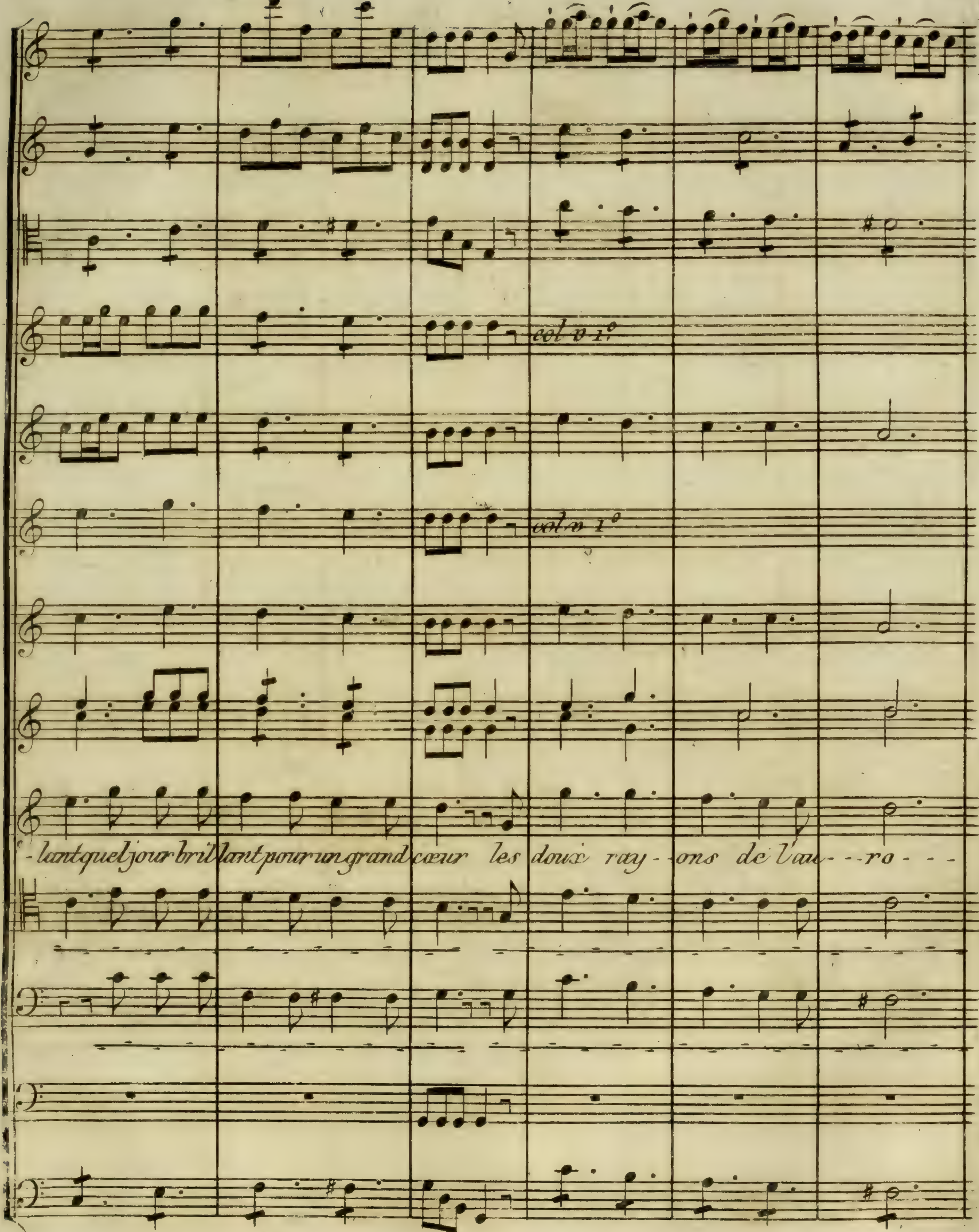

F
F
F

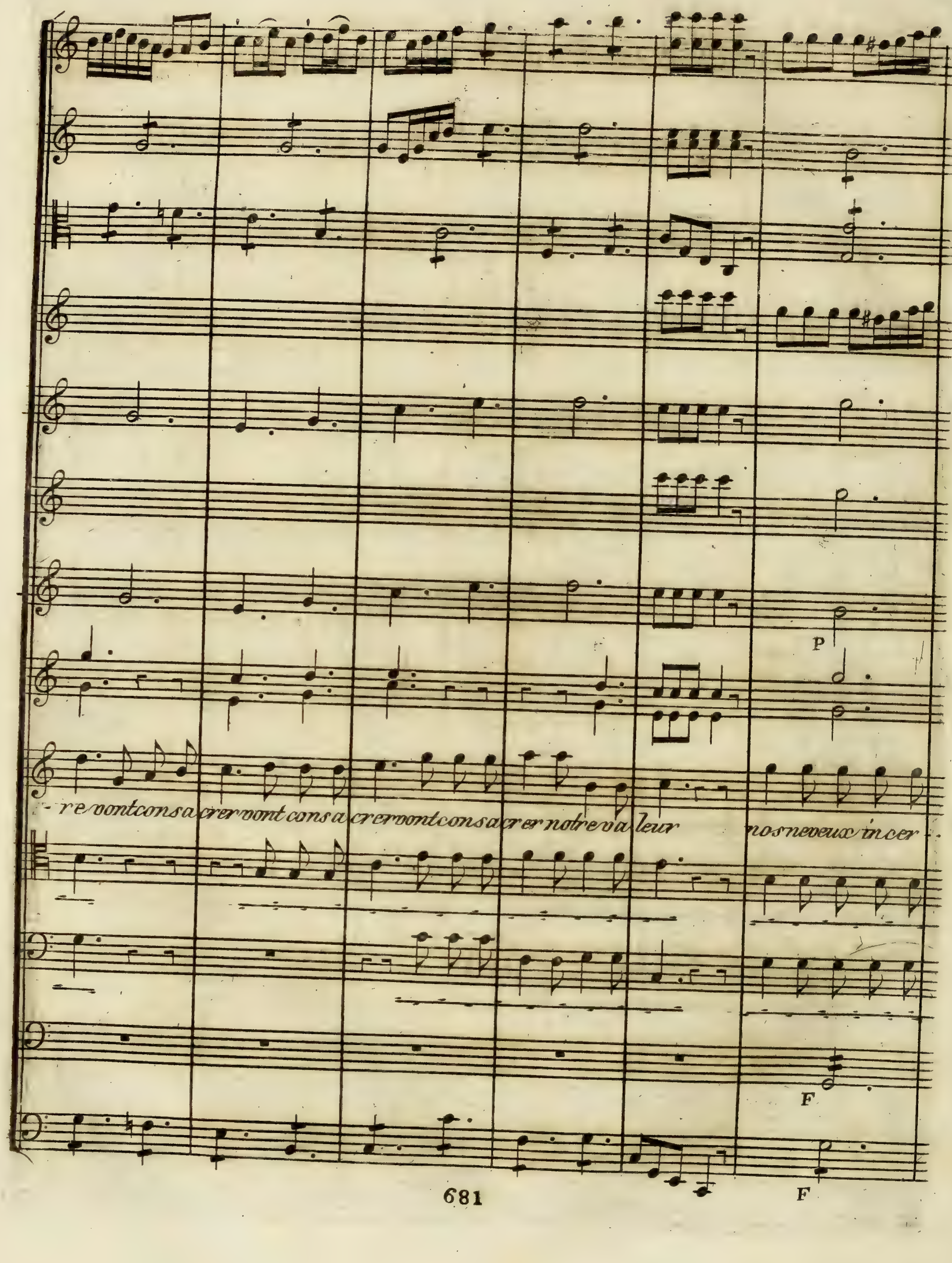

P
P
P
P

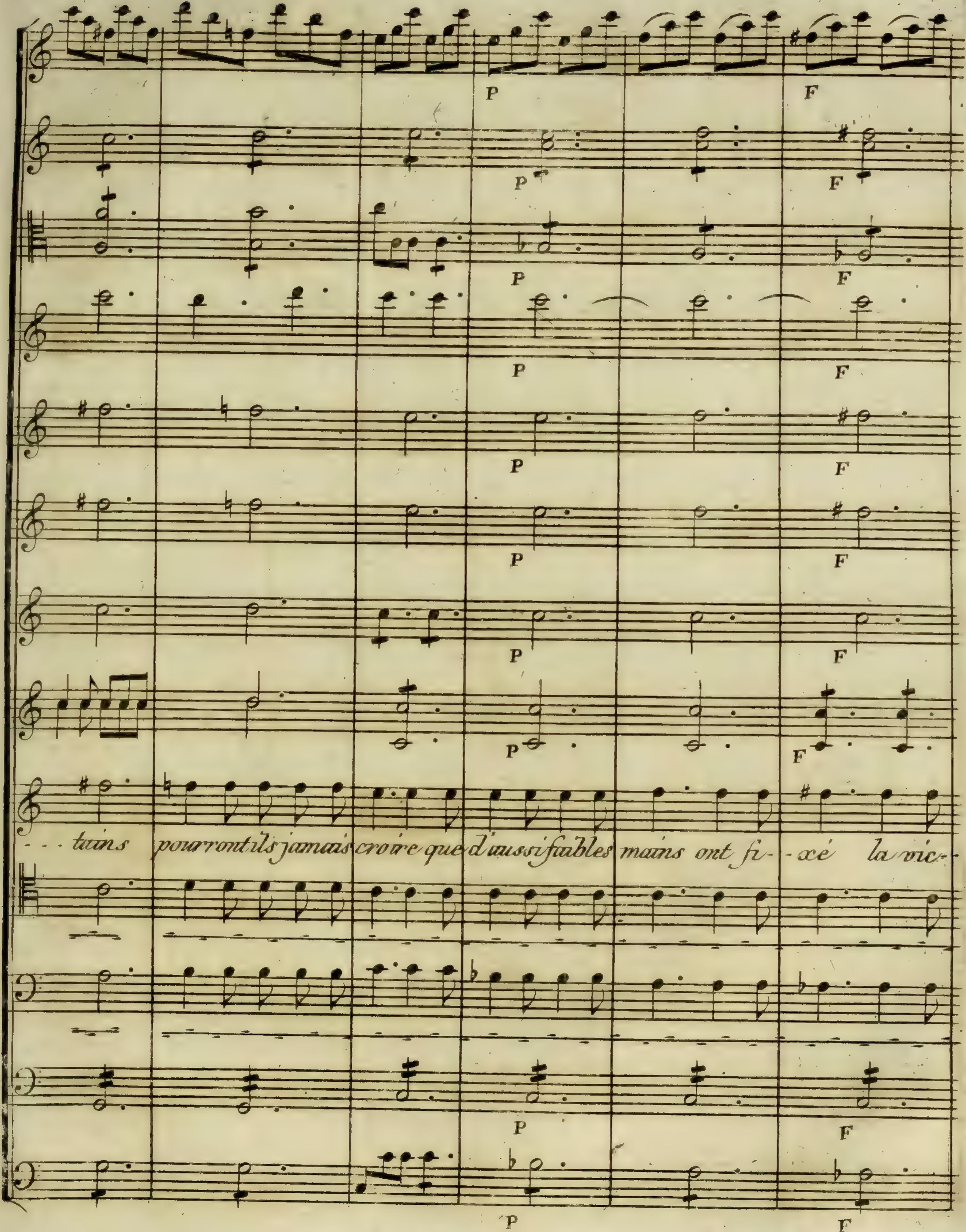

P
F
P
F
F
F
F
F
P
P

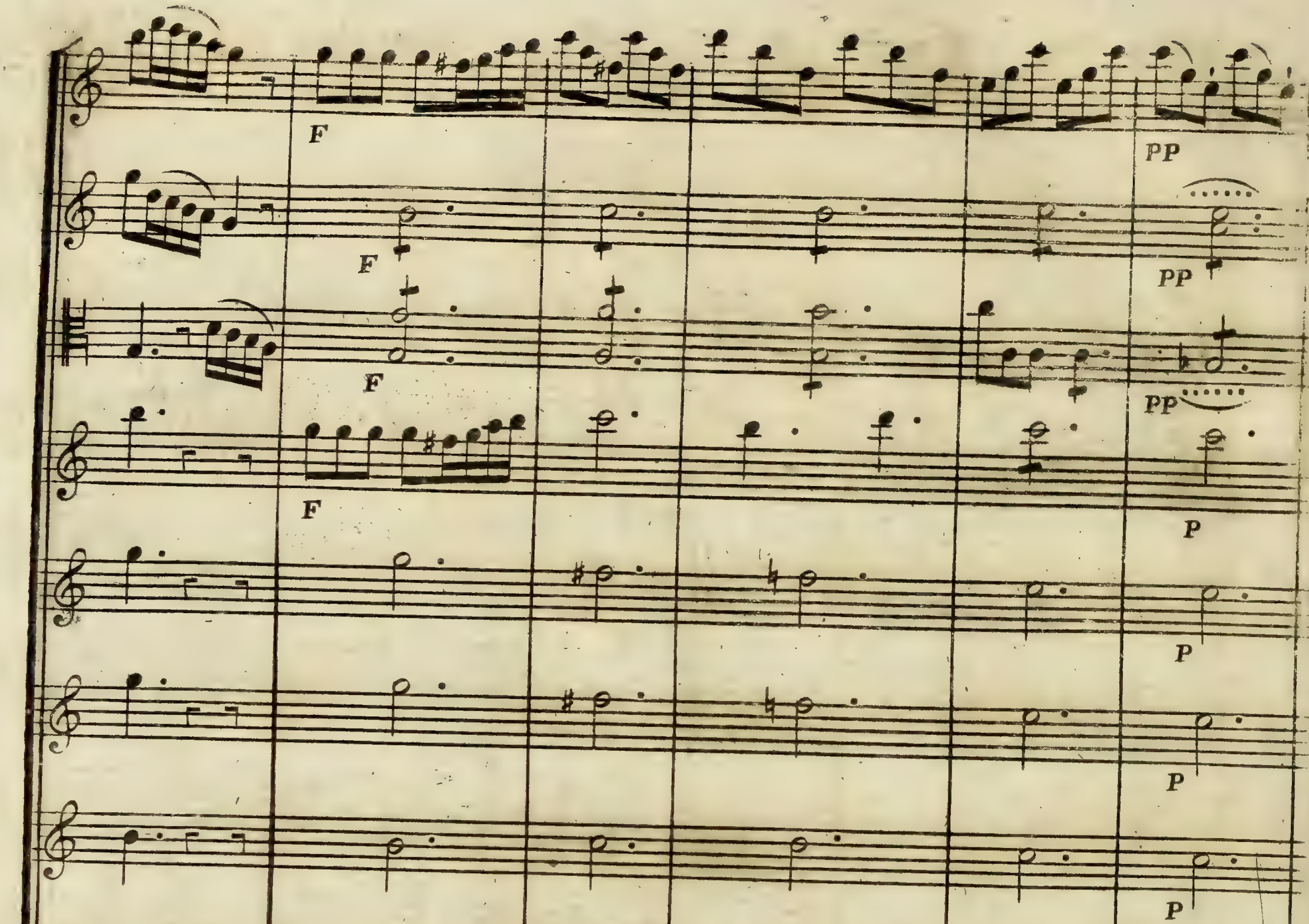

And.te Sostenuto.
And.te Sostenuto
And.te Sostenuto
And.te Sostenuto.
Allegro
W PP
P
P
Violes
Petite Flûte
P
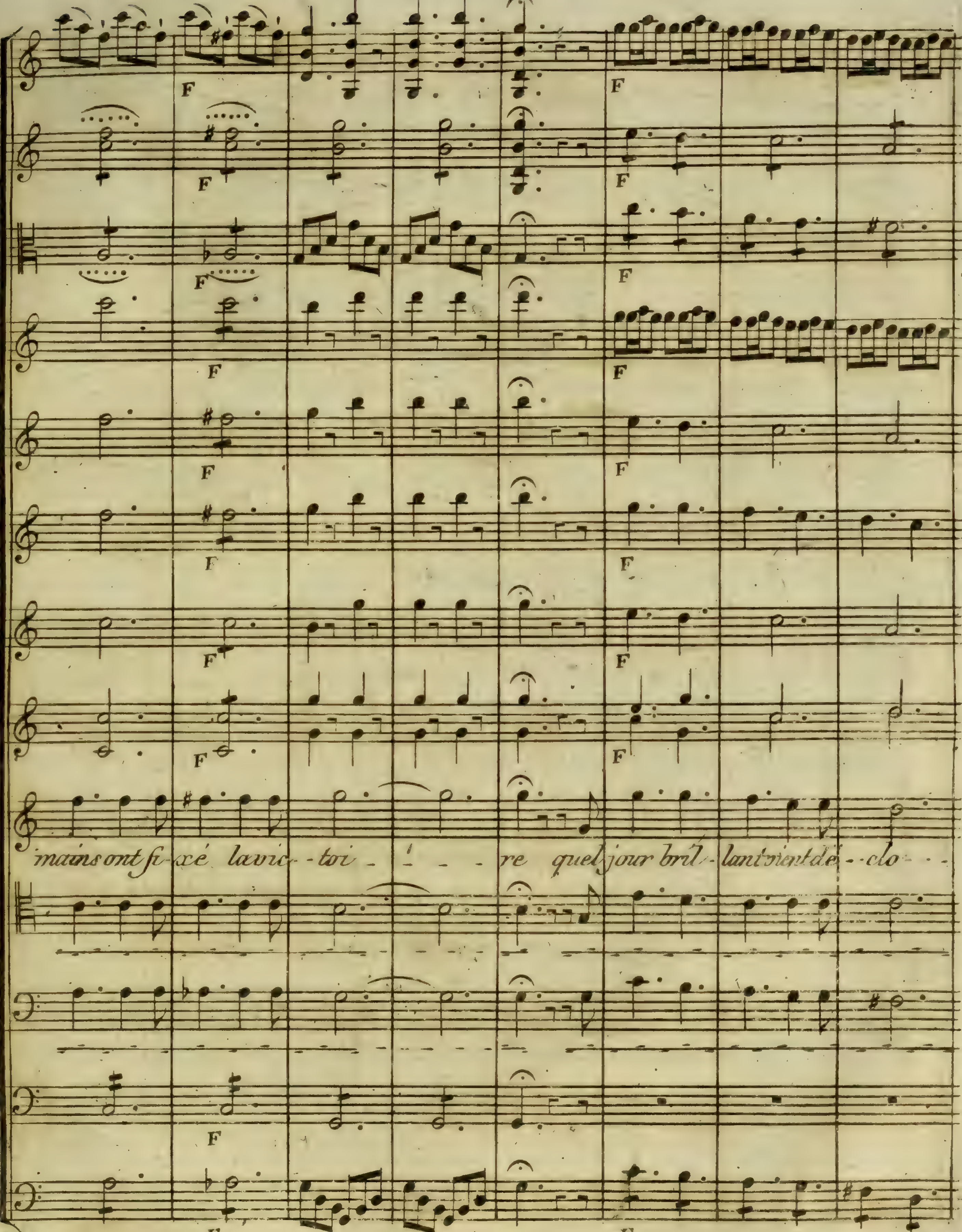

F
6
F
F
F
2.me Flûte
F
Clarinetti
et Fagotti.
Corni
F
Rondon
et les Femmes
Quel jour bril - lant vient dé - - clo - - - re quel jour brillant quel jour bril
Palmer Brandt
et les Tailles
Hermagne
et les Basses T.
Timballes
F

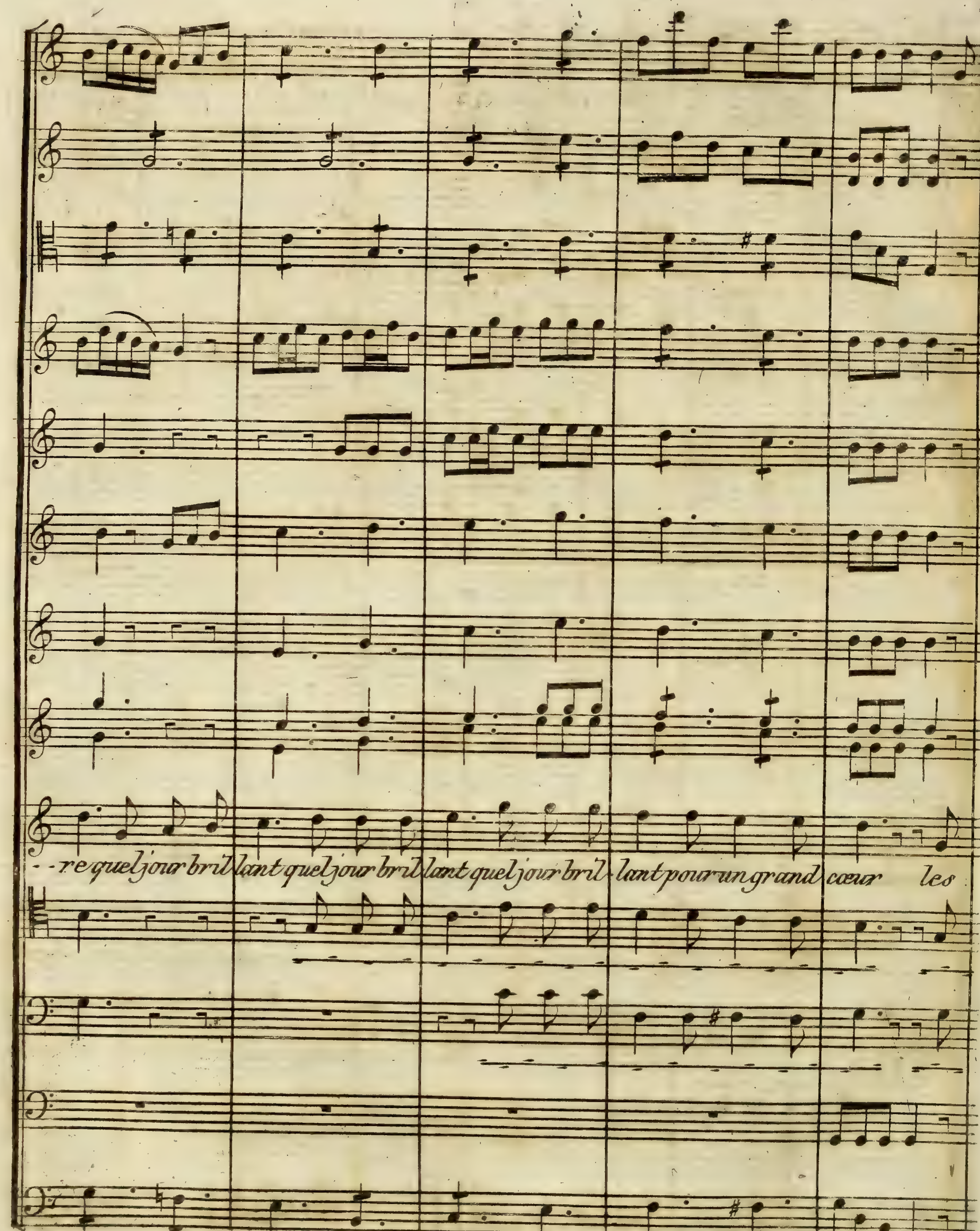

col v 1o
col v 1o
-lant quel jour brillant pour un grand cœur les doux ray- -ons de l'au- -ro- - -

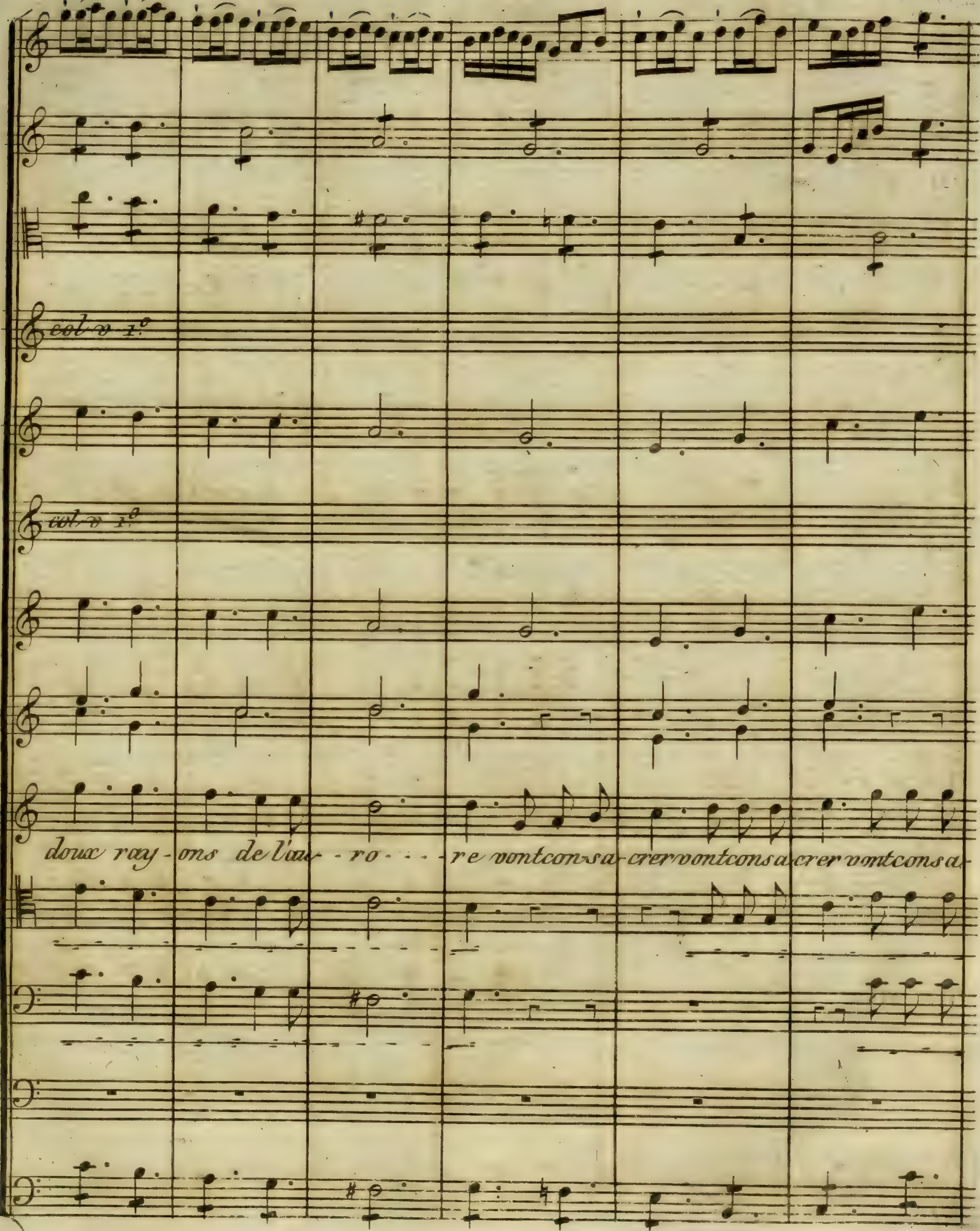

-re vont consacrer vont consacrer vont consacrer notre valeur nos neveux incer-
P
F
F

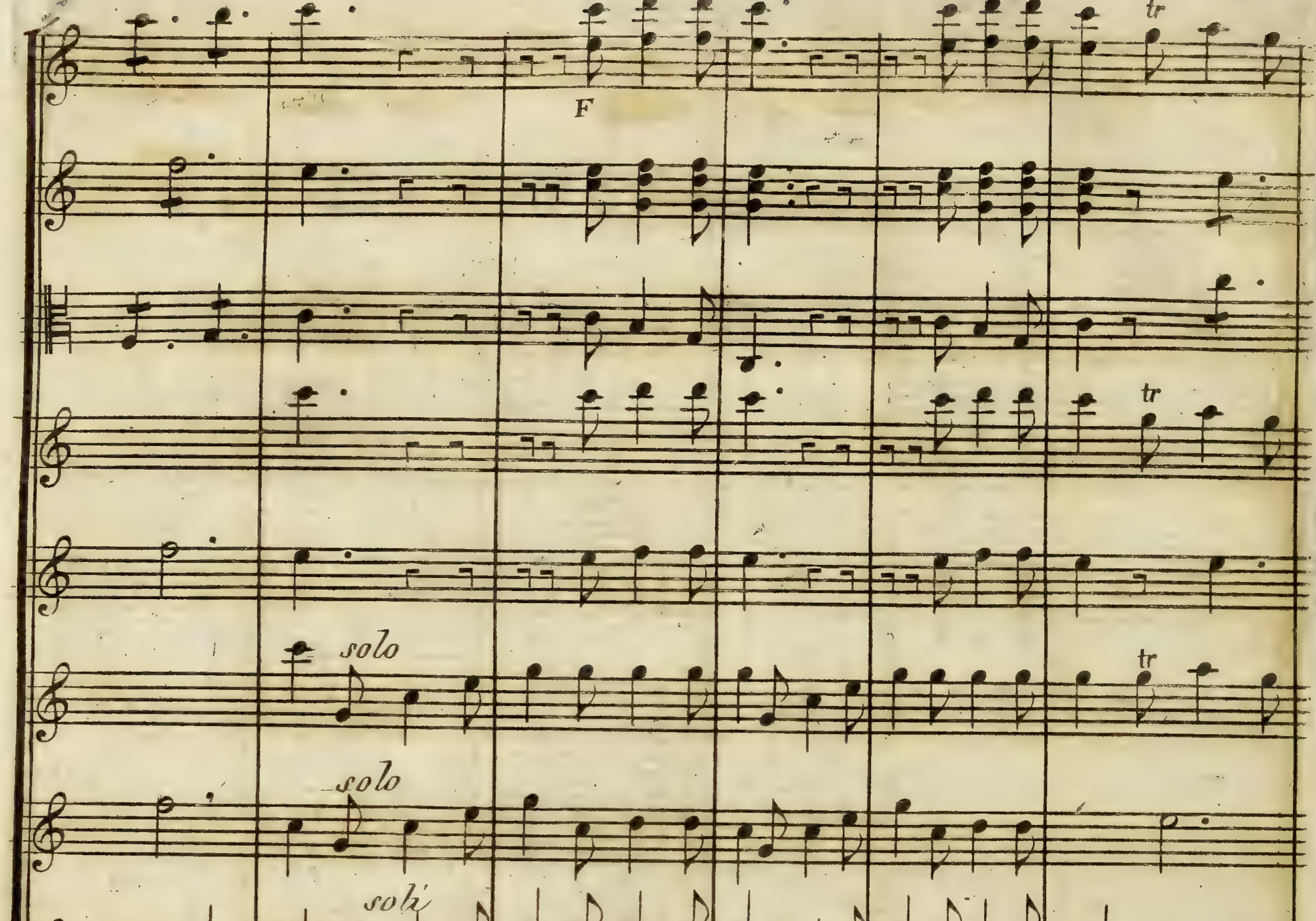

. . . tains pourront ils jamais croire que d'aussi faibles mains ont fi - xé la vic-

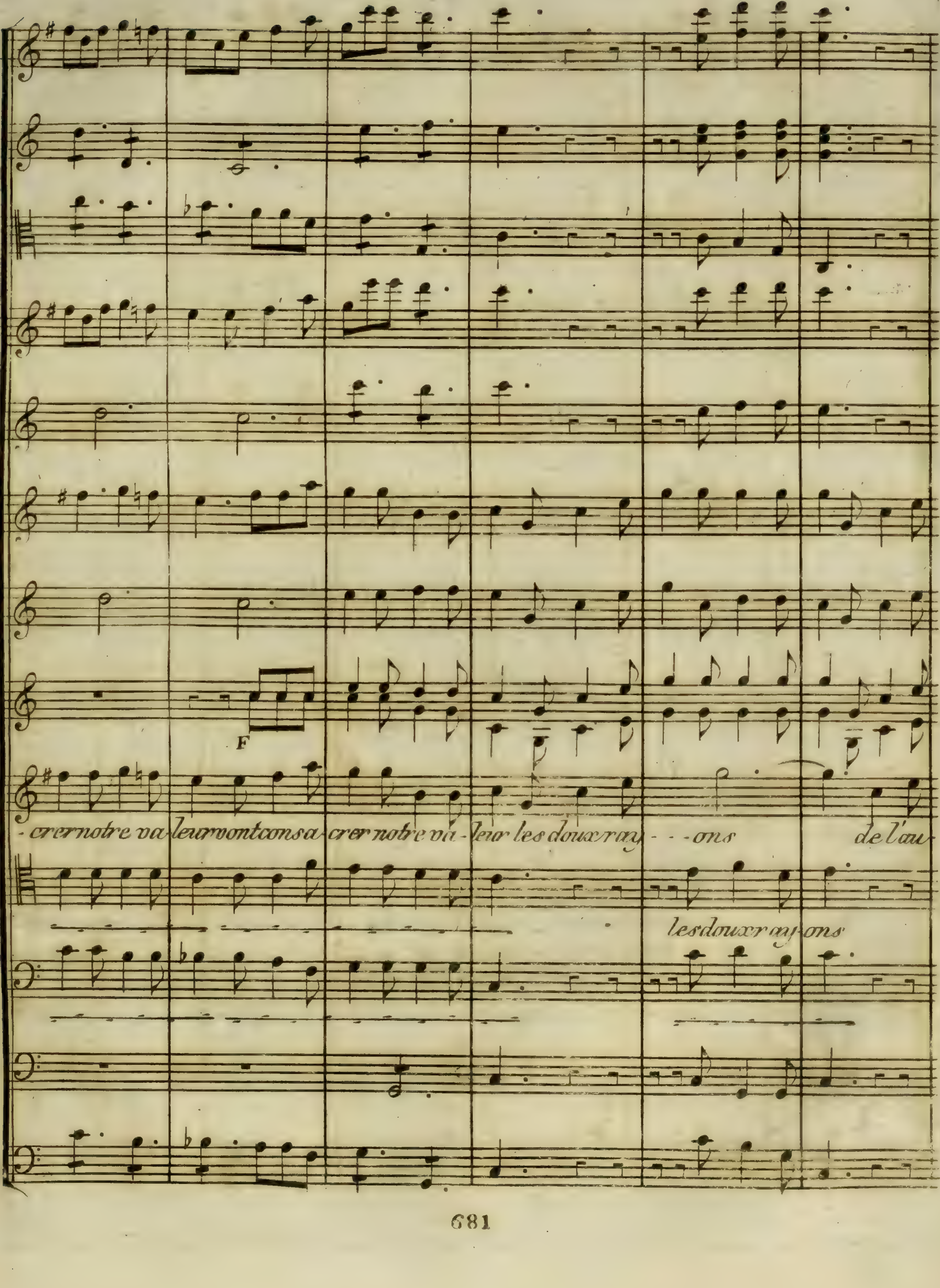

- - toi - - re nos neveux incer - - tains pourront ils jamais croire que d'aussi faibles

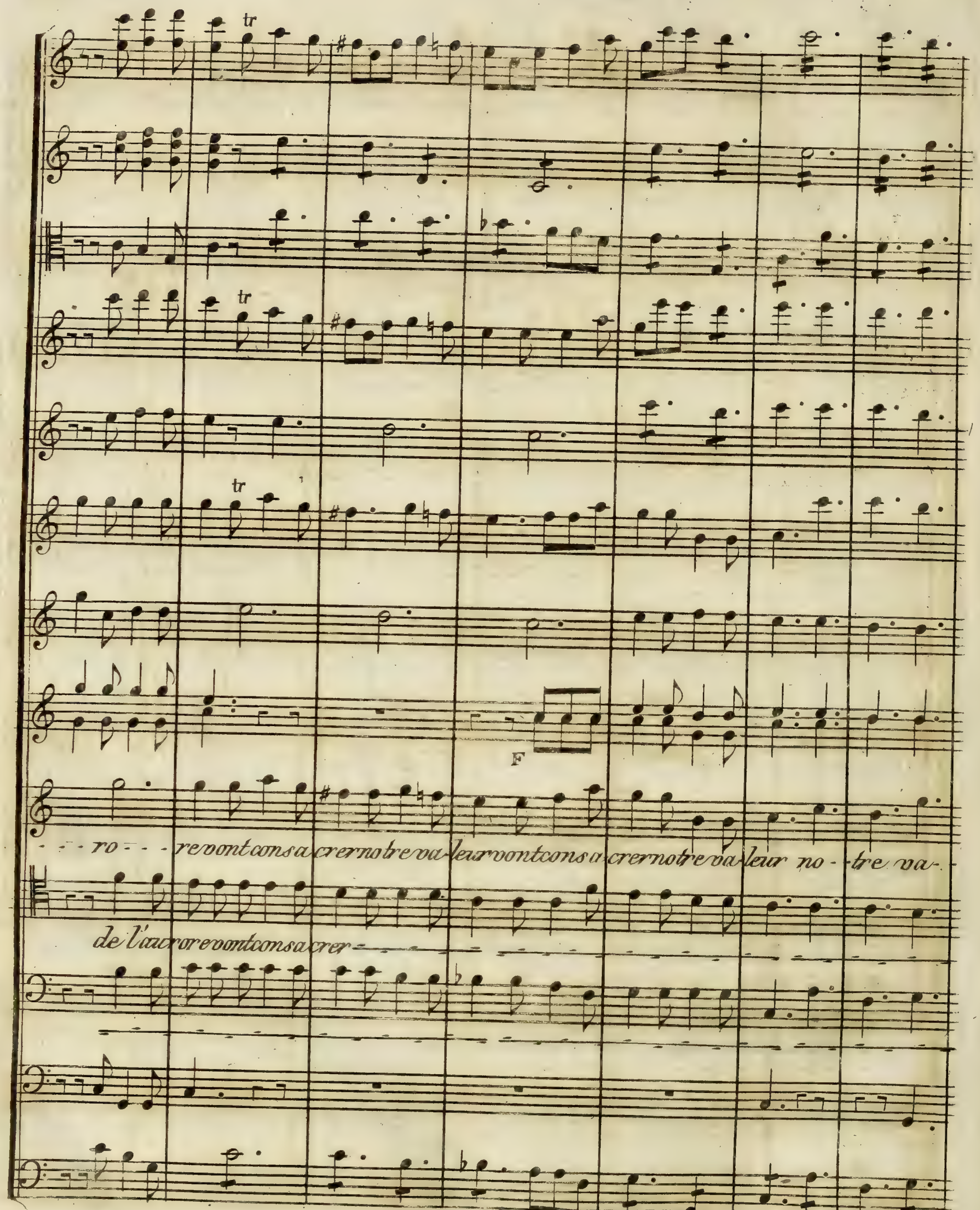

F
mains ont fi-xé la vic-toi - - - re quel jour bril-lant vient é - clo - -

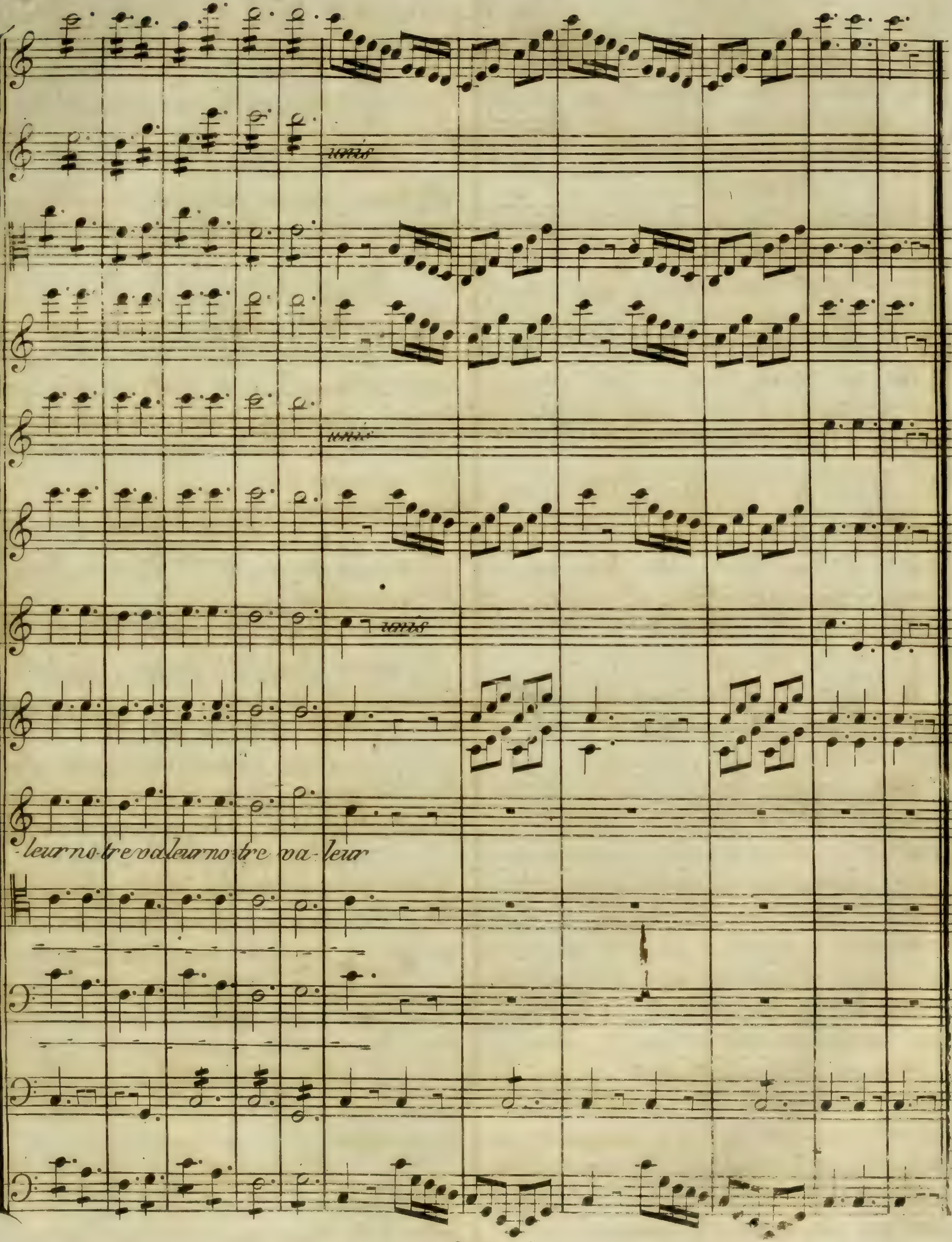

- - re quel jour bril lant quel jour bril lant quel jour bril - lant pour un grand cœur les


col v 1°
col v 1°
doux ray - ons de l'au - - ro - - - re vont con-sa - crer vont cons a crer vont cons a -


F
tr
solo
solo
soli
tr
-crer notre va-leur les doux ray - - - ons de l'au - - ro - - - re vont con-sa-
les doux ray ons de l'au-ro re vont cons a-


F
-crer notre va leur vont consa crer notre va-leur les doux ray - - ons de l'au
les doux rayons


tr
tr
tr
F
- - ro - - - re vont consacrer notre va-leur vont consacrer notre va-leur no - - tre va-
de l'aurore vont consacrer


unis
unis
unis
-leur no-tre va-leur no-tre va-leur

Plumper.

Qu'eu journée! Je l's avons battus, mais battus!.. Autrefois j'étions comme l'taureau, qui n'connait pas sa force. Aujourd'hui je sommes d'shommes, et je l'avons fait voir.

Brandt.

Allons, morbleu, de la gaieté. Vive la joie après la victoire.

Hermagne, frappant sur l'épaule de Brandt.

Voilà un luron, ça.

Mlle Rondon.

Oui, un luron, c'est le mot. Monsieur le hussard s'est battu proprement.

Hermagne.

Proprement! incroyablement.

Brandt.

Hé, laissez donc, laissez donc; il n'y a pas de merite à cela. Mais avez-vous remarqué Palmer? j'espère qu'il a joliment travaillé.

Plumper.

Si je l'avons remarqué! c'est un diable que c'homme là.

Brandt, très chaudement.

Attaquer des troupes aguerries, les faire reculer d'abord de rochers en rochers; rallier ensuite des paysans sans discipline et sans ordre; les faire rentrer dans le château; assurer seul leur retraite, le pistolet au poing, à la tête d'un pont qu'on coupait derrière lui; sauter dans le ravin, gravir les roches, et rentrer dans la place; s'élancer dans une tourelle embrasée et sauver Amalie des flammes; sortir du château, tête baissée avec tout son monde, au moment où l'incendie éclate de toutes parts; percer un gros d'ennemis qui enveloppait le général, se faire jour jusqu'à lui; le dégager et repousser enfin les autrichiens à une demi lieue; c'est beau, ventrebleu, c'est beau. Voilà des faits qu'il faut consigner dans l'histoire.

Mlle Rondon.

Palmer est un héros, et j'espère qu'à présent on n'a plus de reproches à lui faire.

Brandt (vivement.)

Des reproches, dites vous, des reproches?.. Que me rappelez vous là! (à part) Cette sentence... cette malheureuse sentence... (Haut) je cours... Je saute à cheval, et je détale, comme si le diable m'emportait.

Scene II.

Hermagne, Mlle Rondon, Plumper, Paysans.)

Hermagne.

Où va-t-il donc? La poudre lui a-t-elle derangé le cerveau?

Mlle Rondon.

Cela n'est pas impossible, mon cher ami. La poudre a remis une tête; elle pourrait en avoir dérangé une autre.

Hermagne.

C'est vrai, au moins! Cette chère demoiselle Amalie!.. Quel heureux changement a produit cette grande journée!

Mlle Rondon, cherchant.

C'est une commotion... c'est un choc dans les facultés intellectuelles...

Hermagne.

C'est une fille rendue à elle même à sa mere, et à ses amis.

Plumper.

Quoi! mam'selle Amalie n'extravague plus! Mon Dieu, qu'eu bonheur! J'allons

apprendre c'te bonne nouvelle-là à M. Palmer. Tant qu'a duré la bataille i'n'avait qu'son nom à la bouche. Amalie par-ci, Amalie par-là et pan à droite, et pan à gauche, et l's ennemis tombiont qu'c'était un plaisir. (Aux domestiques, aux paysans.) Allons, mes amis, courons, cherchons-le de tous les côtés. (En sortant.) C'pauv' cher homme, c'pauv' cher homme! Mon Dieu mon Dieu! qu'eu bonheur.

SCENE III.

Mlle Rondon, Hermagne.

Hermagne.

Mais concevez-vous qu'un incendie produise de semblables effets!

Mlle Rondon.

(Cherchant ses mots.)

A merveille; la chaleur a pu mettre en fusion les humeurs qui offusquaient le cerveau, et cette fusion le rendant à son état naturel, il doit produire les idées nettes et lumineuses qui lui sont propres: d'ailleurs, sans faire de raisonnemens abstraits, (déblayant.) convenons tout simplement, que si une grande douleur peut déranger une tête, une grande frayeur peut, en donnant à la machine un mouvement contraire, remettre tout à sa place. Voilà comment j'explique la chose.

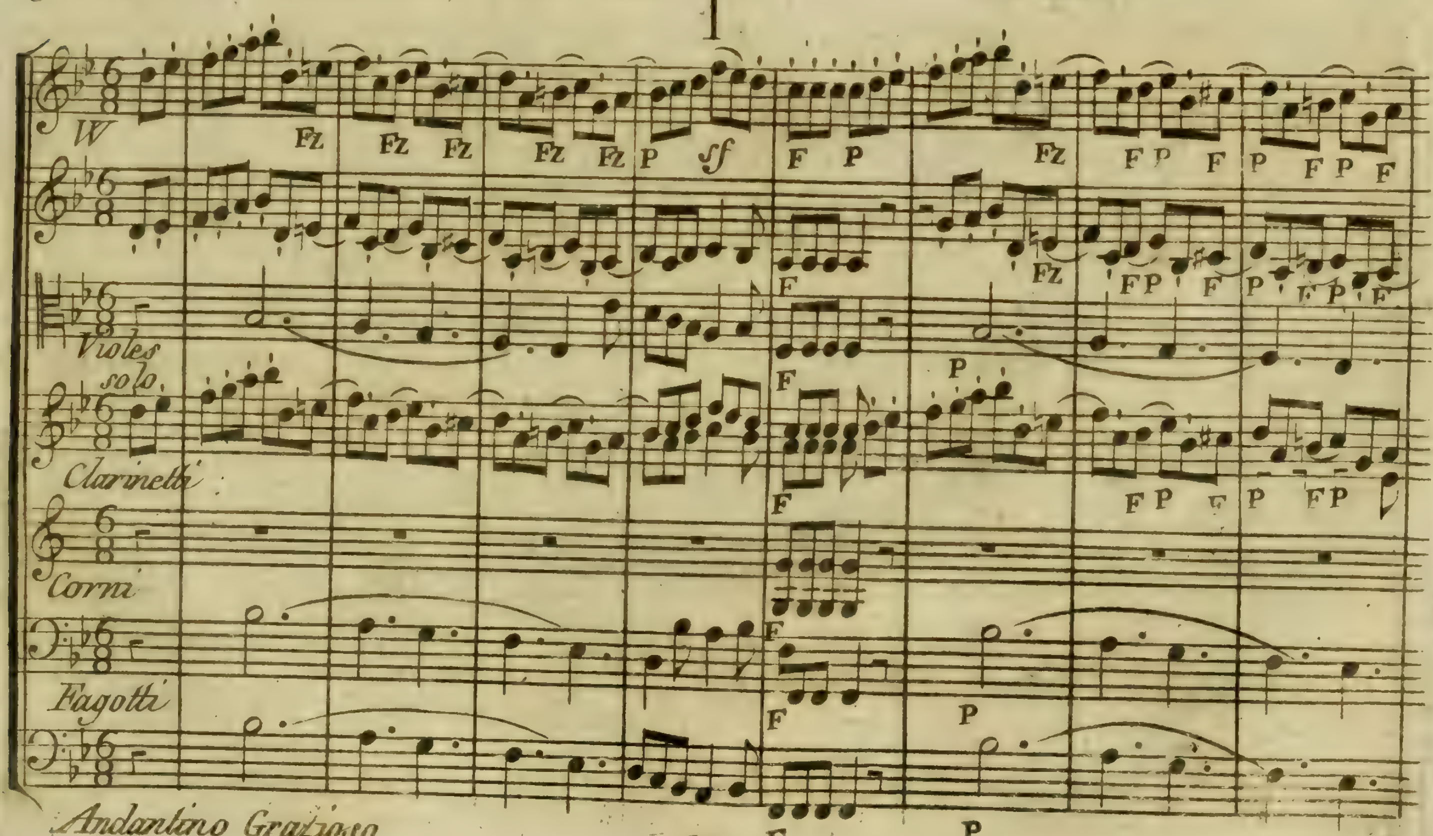
Hermagne.

Et c'est très-bien expliqué: il n'y a qu'un petit inconvénient; c'est que je ne vous comprends point. Voici madame.

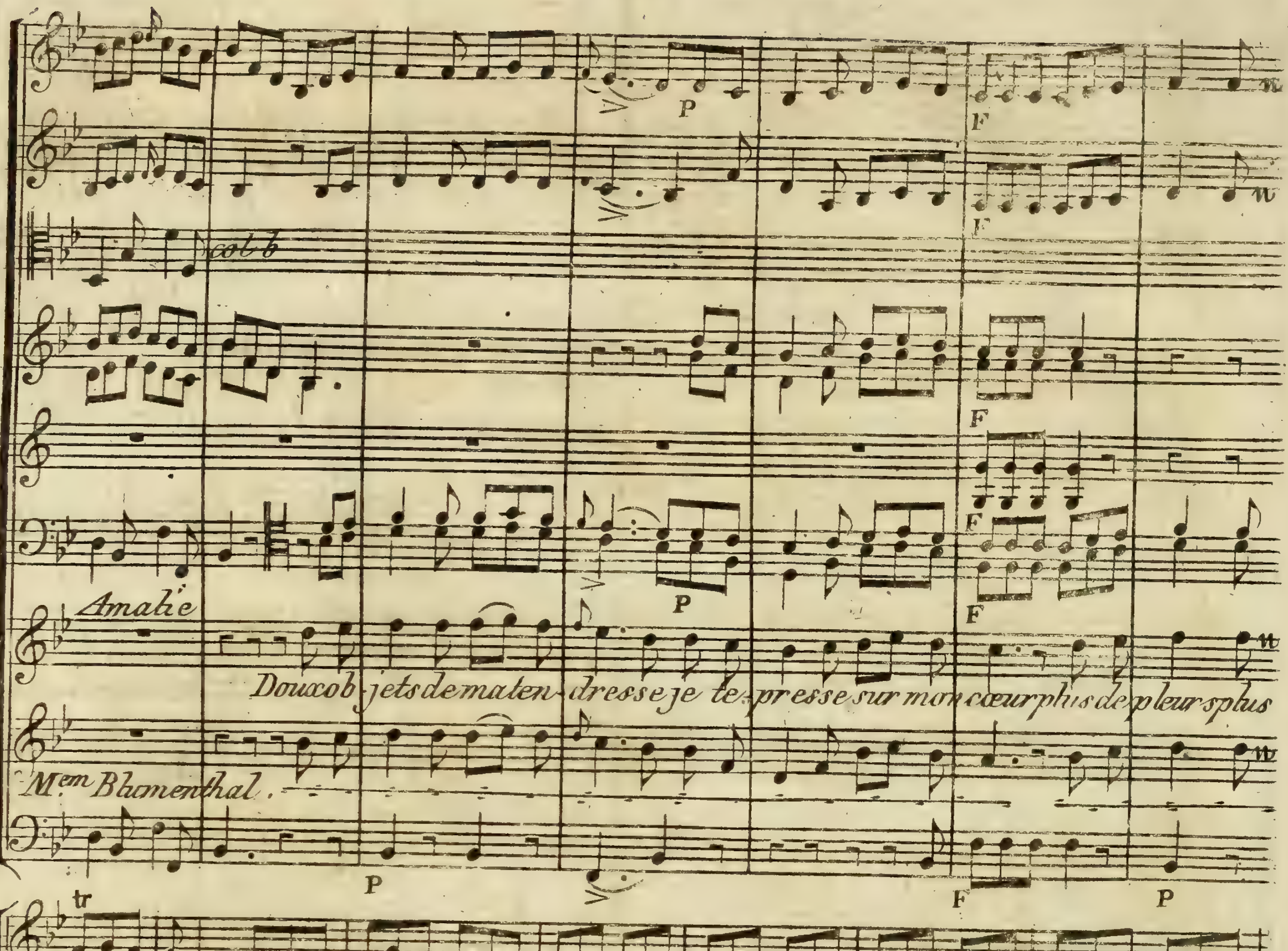
SCENE IV

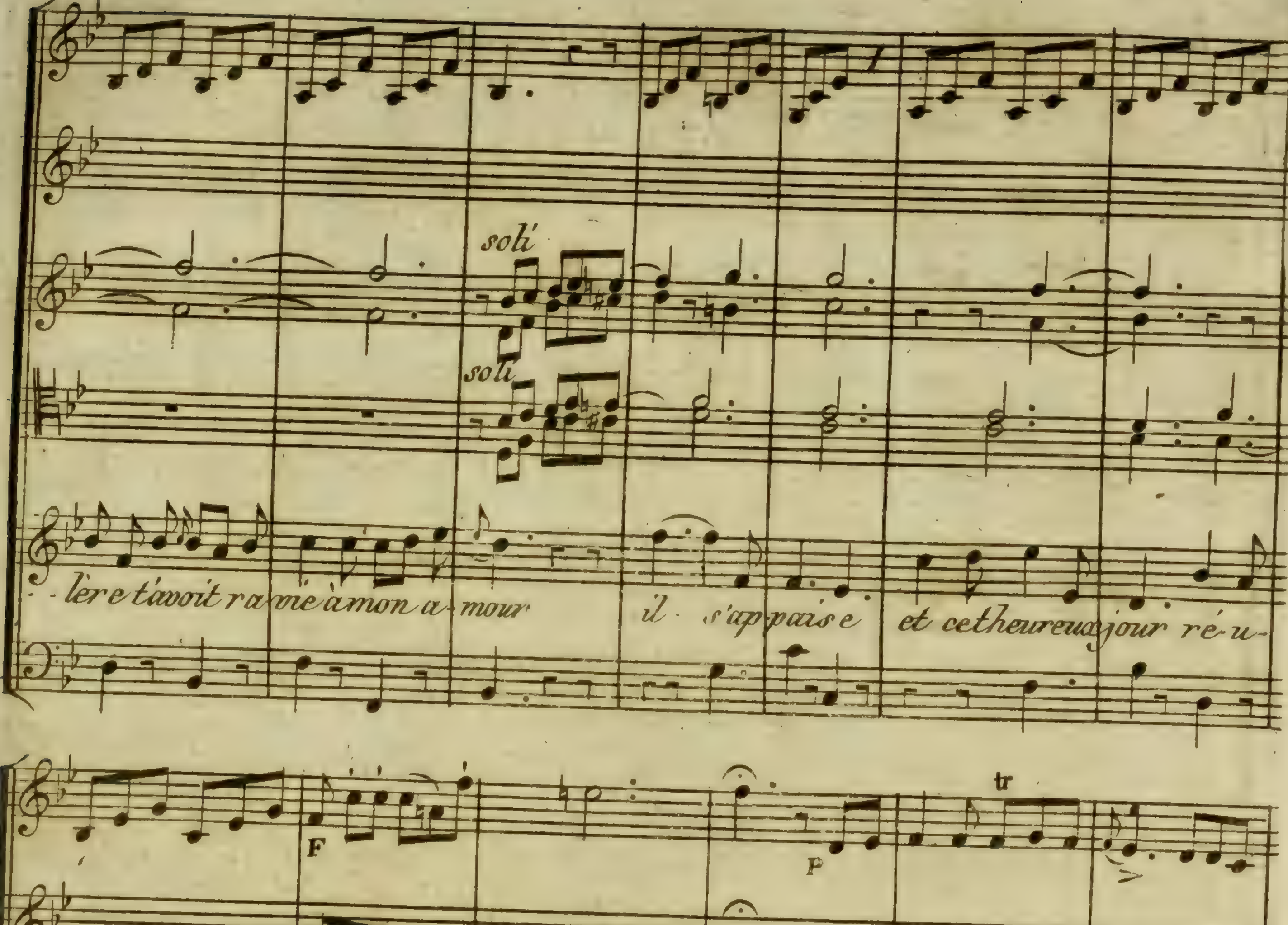
Les Précédens, Mme Blumenthal, Amalie.

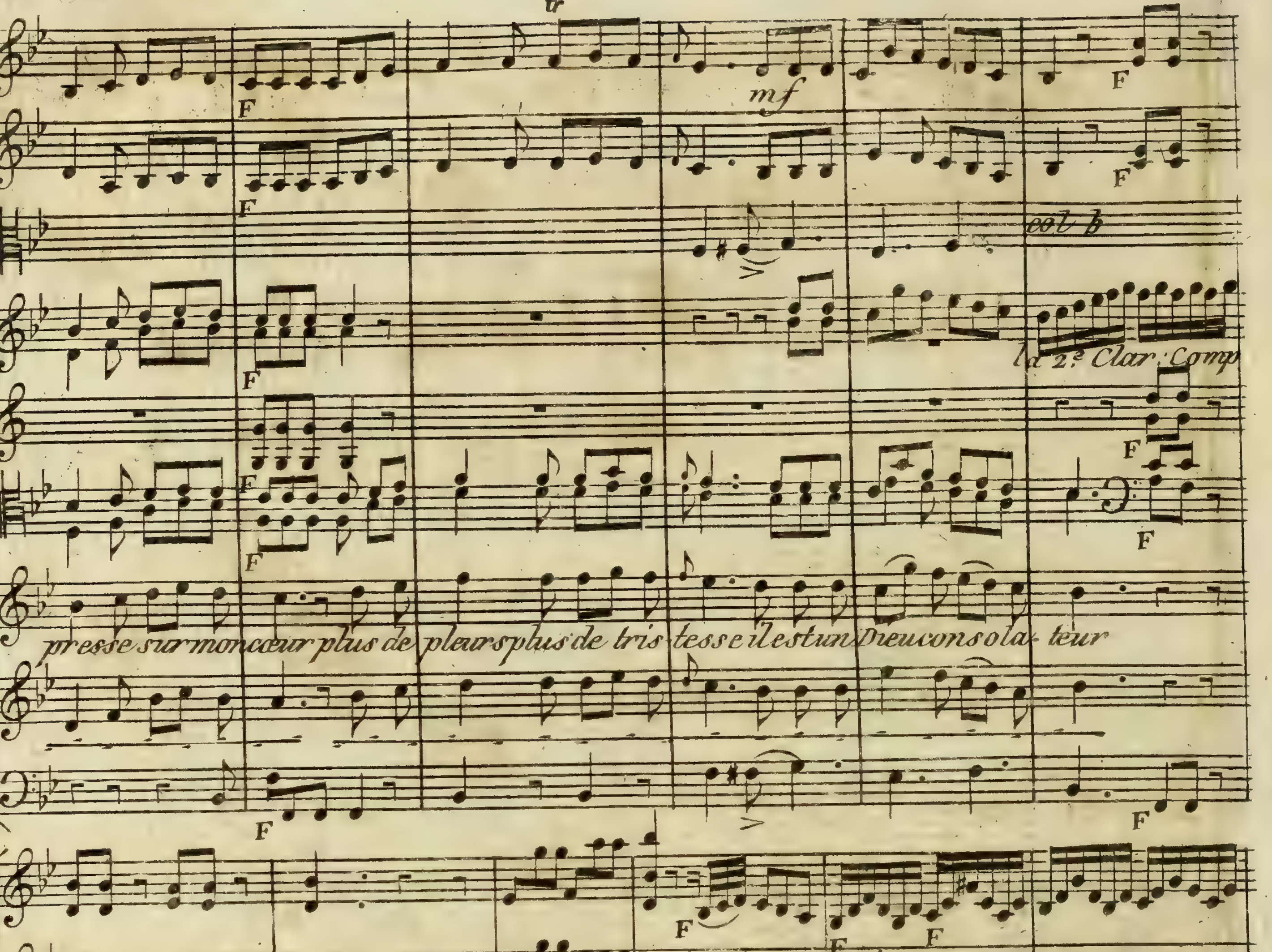
Duo.

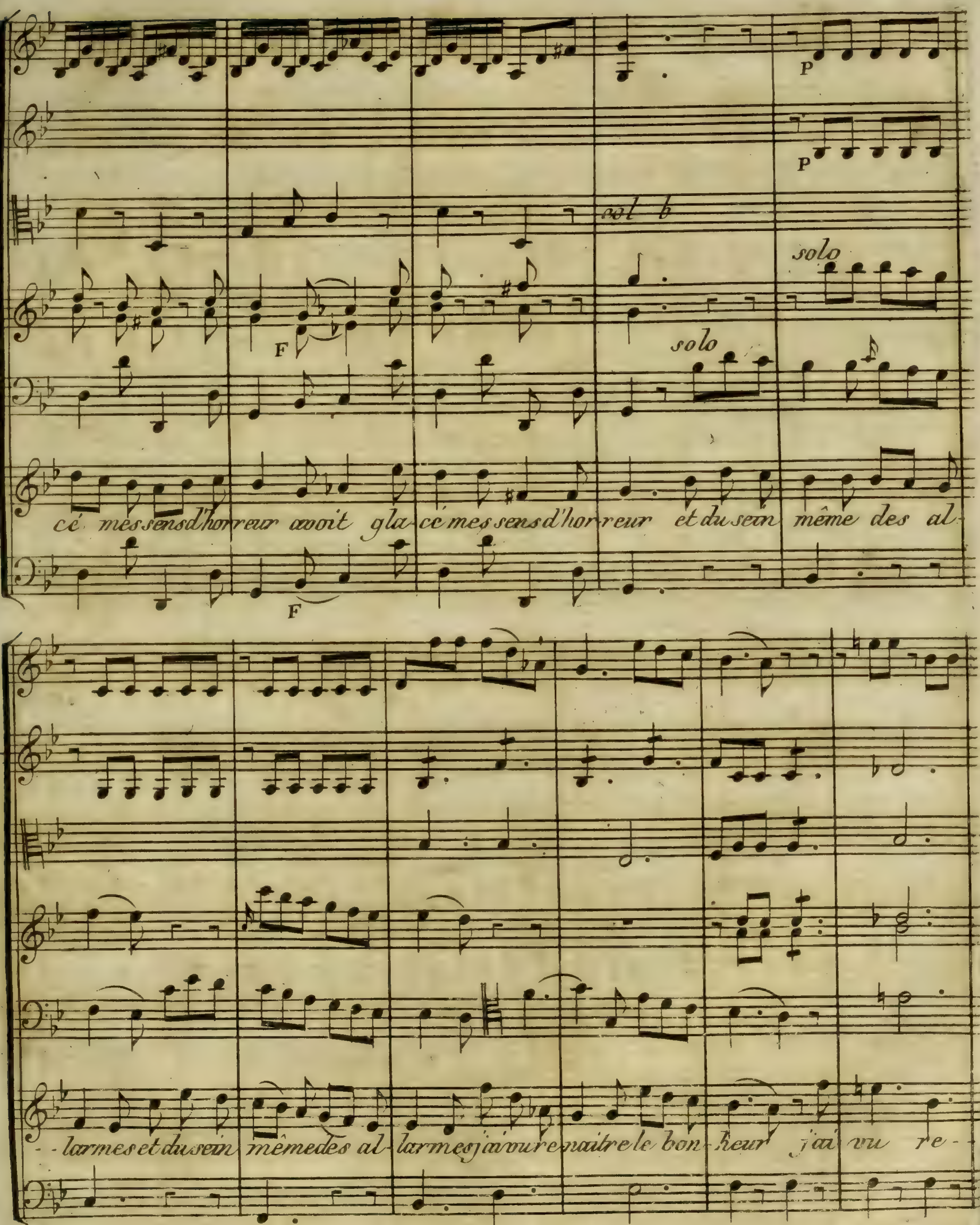


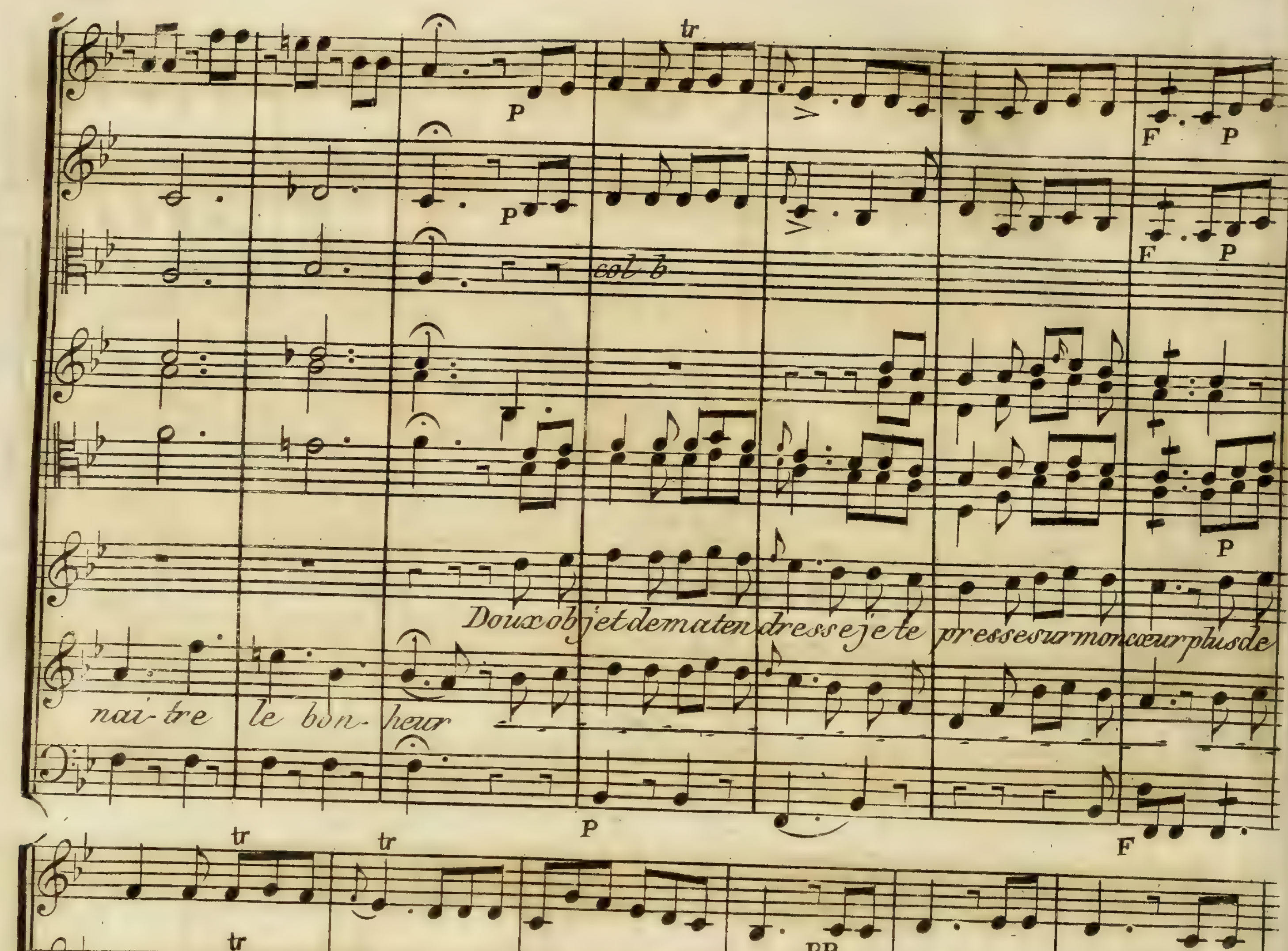
Andantino Gratioso


Amalie
Doux ob jets de ma ten- dresse je te presse sur mon cœur plus de pleurs plus
Mem Blumenthal.
de tristesse il est un Dieu conso la teur hé- las hé- las ce Dieu dans sa co-
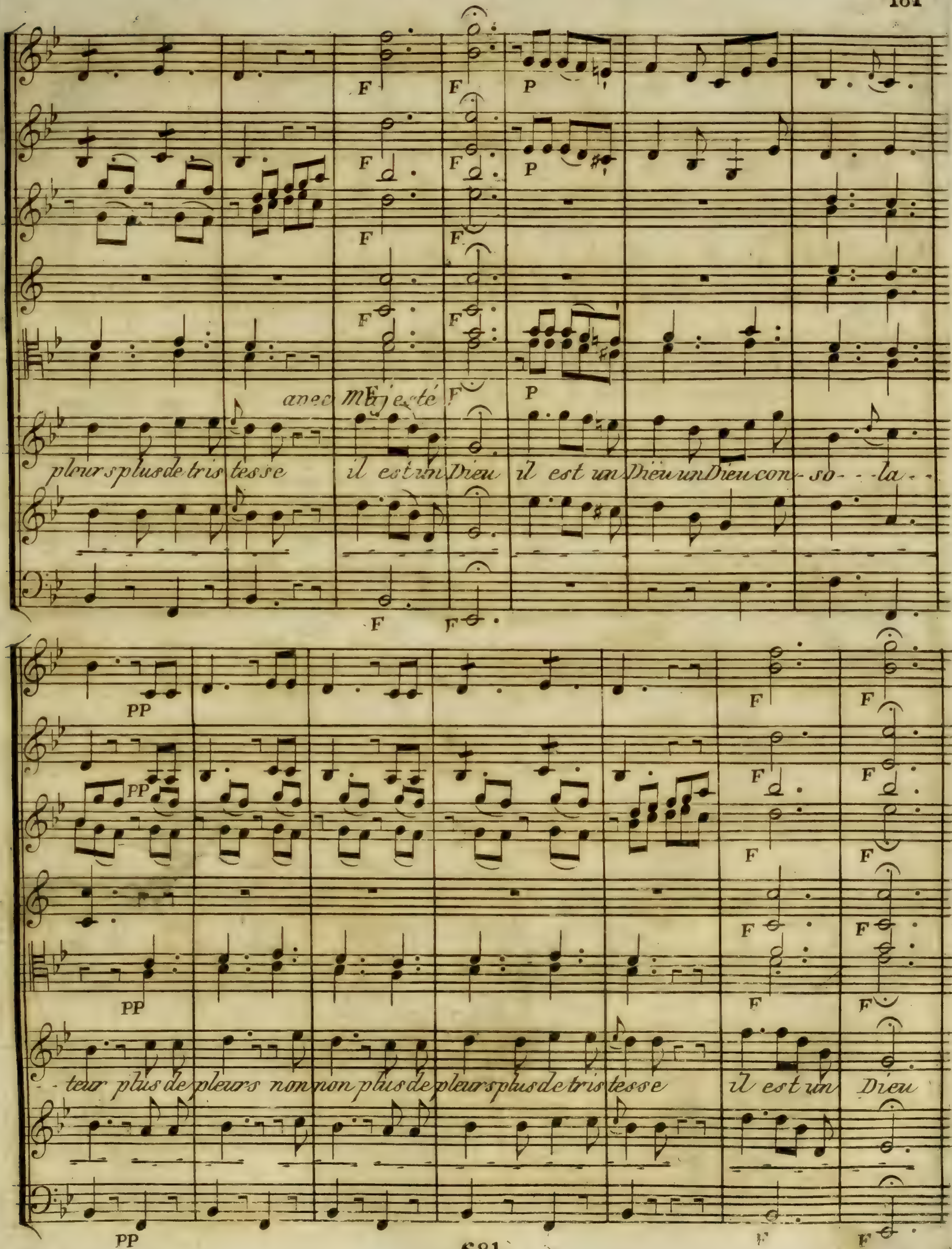

soli
soli
- - lère t'avoit ravie à mon a-mour il s'appaise et cet heureux jour ré-u-
tr
F
P
- - nit la fille à la Mère ré-u-nit la fille à la Mère Doux objet de ma tendresse je te
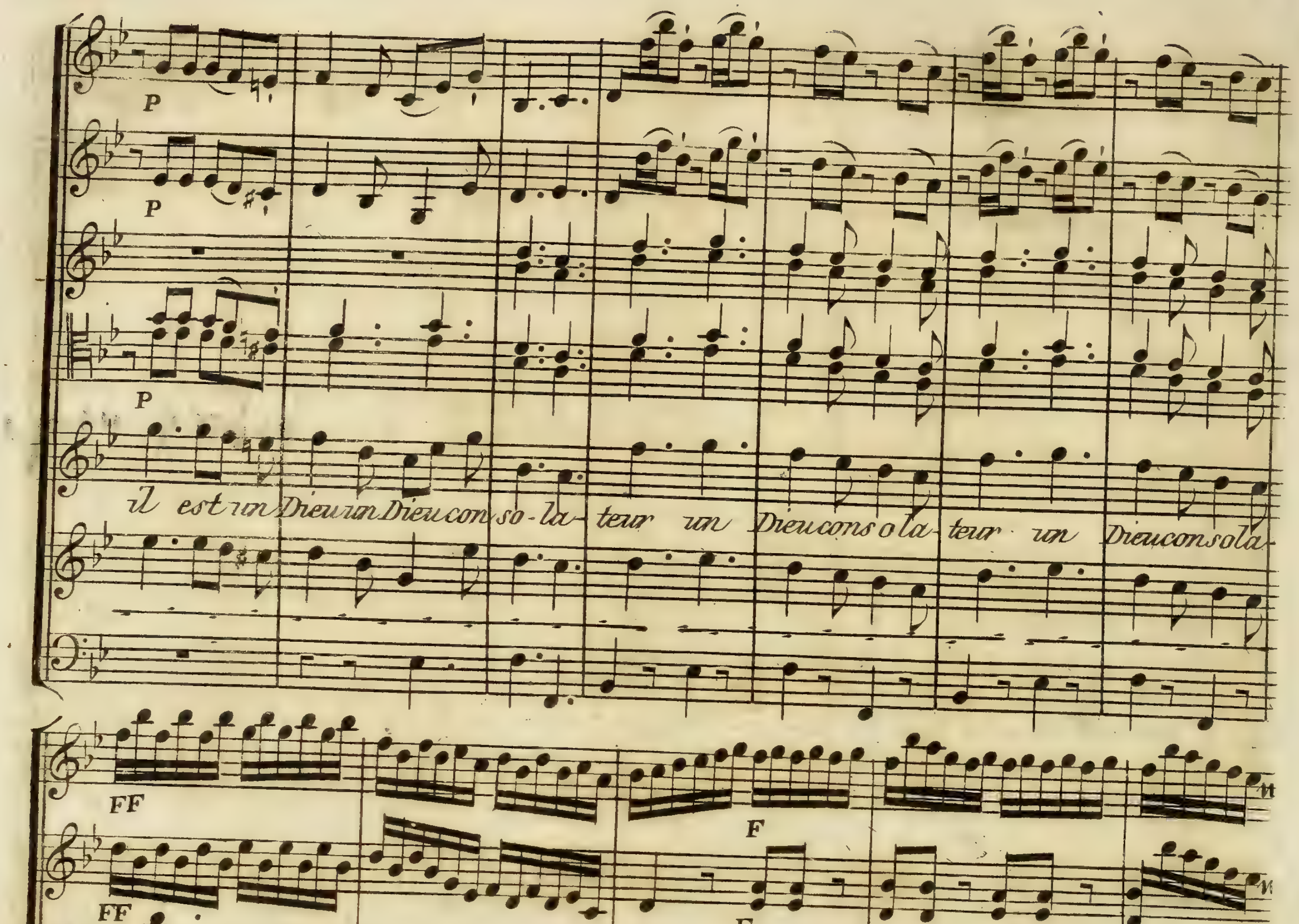

tr
mf
col b
la 2e Clar: Comp
presse sur mon cœur plus de pleurs plus de tris tesse il est un Dieu consola teur
unis
ce matin le fracas des armes a voit gla
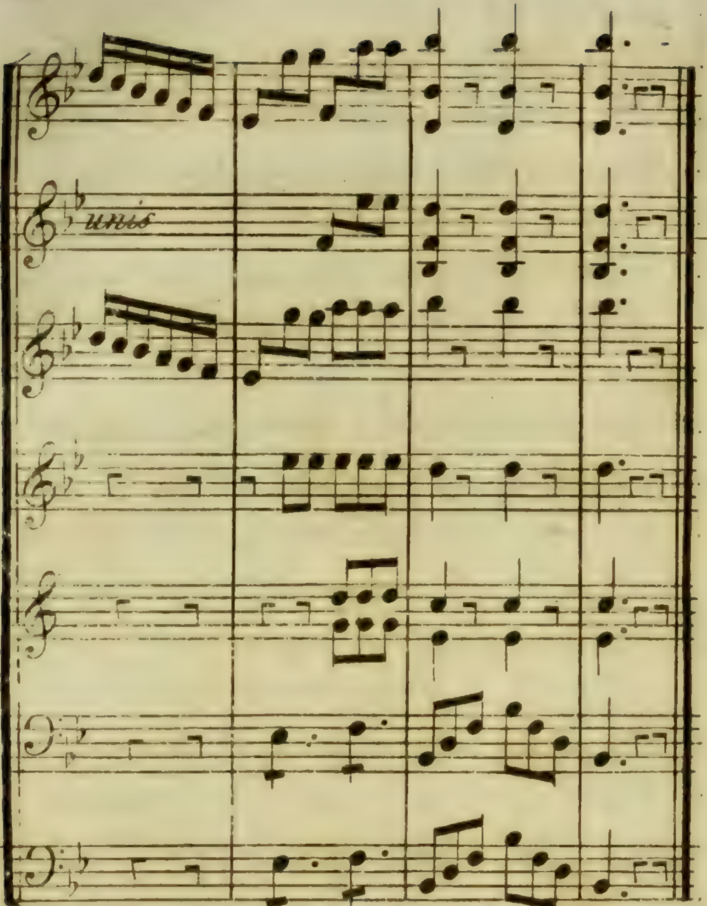

solo
solo
cé mes sens d'horreur avoit gla-cé mes sens d'horreur et du sein même des al-
- larmes et du sein même des al-larmes j'ai vu renaitre le bon-heur j'ai vu re-



col b
Doux objet de ma ten dresse je te presse sur mon cœur plus de
nai-tre le bon-heur
col b
soli
pleurs plus de tris-tesse il est un Dieu conso-la-teur plus de pleurs non, non, plus de


avec Majesté
pleurs plus de tris tesse il est un Dieu il est un Dieu un Dieu con- so- - la- -
- teur plus de pleurs non non plus de pleurs plus de tris tesse il est un Dieu
F
P
PP


il est un Dieu un Dieu con so - la - teur un Dieu cons o la - teur un Dieu con so la -
- teur un Dieu con - so - - la - teur



Amalie, (avec calme et sénérité.)

J'éprouve un calme qui m'était inconnu. Je crois me sentir renaître; je crois voir la nature pour la première fois: je suis bien, très bien; je me sens parfaitement tranquille.

Mme Blumenthal.

Hermagne, Mlle Rondon, voyez à rétablir l'ordre dans le château.

SCENE V.

Mme Blumenthal, Amalie.

Amalie, (avec une sorte de terreur.)

Tout à l'heure cependant il me semblait sortir d'un songe pénible, fatigant; j'ai cru entendre des cris de mourans; j'ai cru voir couler du sang; je me suis crue enfermée dans une maison incendiée...

Mme Blumenthal.

Tu ne t'es pas trompée, ma chère enfant; il vient de se livrer un combat terrible, dont les prussiens sont sortis vainqueurs.

Amalie.

Un combat. (regardant autour d'elle) Nous ne sommes donc plus à Bamberg.

Mem Blumenthal.

Nous sommes en Silésie.

Amalie.

En Silésie! à cent lieues de cette ville chère et funeste.. je ne le reverrai jamais; non, je ne dois plus le revoir.

Mme Blumenthal, d'un ton peiné.

L'infortunée l'aime encore.

Amalie, avec timidité et sentiment.

Je l'adore, ma mère.

Mme Blumenthal.

Ma fille, il est ici.

Amalie s'écriant.)

Il est ici! Palmer est ici! Ah! (Soupir d'allegement.

SCENE VI.

Les Précédens, Le Général Holbourg.

Le Général.

Madame, j'ai partagé tantôt votre éloignement pour Palmer; tantôt, je l'avoue, Palmer étoit indigne de vous; mais il a combattu nos

ennemis communs, et c'est dans leur sang qu'il a effacé des fautes qui vous ont coûté tant de larmes. Je lui dois la vie et l'honneur de cette journée; vous lui devez votre fille, et la conservation de votre fortune. Que de titres il a à votre indulgence, avec autant de droit à la reconnaissance publique. Etouffez votre ressentiment; osez récompenser un héros. Amalie, rendue à elle même, attend de votre main un époux que vous ne lui refuserez pas. Il ne vous reste qu'un enfant: soyez heureuse au moins de sa félicité. Oubliez le passé, vivez dans l'avenir, et jouissez d'avance des consolations qu'il vous promet.

Amalie.

Ma mère, ma digne mère, vous m'avez pardonné ma faiblesse, puisque vous ne m'en faites pas de reproches..

Mme Blumenthal, *avec sentiment.*

Des reproches! ah! je n'ai jamais su que te plaindre et t'aimer.

Amalie.

Mettez le comble à vos bontés; entendez le vœu de mon cœur; donnez un père à mon enfant; je vous le demande à vos genoux.

Mme Blumenthal *la relevant.*

Vous le voulez tous deux? Qu'il vienne, son épouse l'attend.

Scene VII.

Les Précédens, Palmer.

Palmer *dans l'ivresse de la joie.*

Et sa mère me pardonne! Amalie, Amalie, rends-moi ton cœur; rends-moi ton cœur.

Amalie, *lui ouvrant ses bras.)*

Te le rendre! il n'a pas cessé d'être à toi.

Le Général, *à Mme Blumenthal.)*

Madame, quand on a souffert comme vous, on doit être avide de consolations. Les momens sont précieux: unissez vos enfans.

Mme Blumenthal.

(Passant entre Amalie et Palmer.)

Vivez pour être heureux, mes enfans. Je vous bénis: puisse la bénédiction du ciel se joindre enfin à la mienne! Allons, ma fille, allons, tout ordonner pour la cérémonie.

(Elle sort avec sa fille. Le Général les conduit jusqu'au haut du sallon.

Scene VIII.

Le Général, Holbourg, Palmer.

Palmer *à part.*

Malheureux! je me livre aux illusions de l'amour, et j'oublie que ma tête...

Le Général, *descendant la scene.*

Mon cher Palmer, recevez les éloges qui vous sont dûs. La gloire est le seul prix que vous ayez pu ambitionner. Jouissez de celle que vous

avez acquise, et comptez sur la reconnaissance de votre pays.

Palmer, contraint.

Mon pays ne me doit rien.

Le Général.

Voilà la modestie qui sied à la valeur. Votre désinteressement est un titre de plus à mon amitié et à mon estime. Dites-moi, que puis-je pour vous?

Palmer, péniblement.)

Je ne demande rien, je ne veux rien. Puisse-je être oublié, inconnu.

Le Général.

Non, monsieur, vous n'êtes pas fait pour vivre ignoré. Le grand Frédéric ne le permettra pas.

Palmer, avec éffroi.

Frédéric.

Le Général.

Il vient d'arriver à l'armée; je vous présenterai. Je me charge de votre fortune, et je m'acquitterai envers vous.

Palmer, avec désordre et chaleur.)

Non, non, monsieur... Mon sort est arrêté... Le bonheur n'est plus fait pour moi.

Le Général étonné.

Que dites-vous? Oubliez vous qu'Ismalie....

Palmer, égaré.

Je l'épouse.... Je donne un état à mon fils, et je m'éloigne aussi-tôt... Je vais trainer ailleurs mon amour, mes regrets, mes malheurs.

Le Général (vivement.)

Palmer, que signifient ce désordre, ces mots obscurs, cette voix altérée?

Palmer, s'écriant.

Laissez moi mon secret.

Le Général.

Vous n'en devez plus avoir pour moi

Palmer.

Je suis devant mon juge.

Le Général, le pressant dans ses bras

Vous êtes avec vos amis.

Palmer

Hé bien, sachez... (Un tems.)

Le Général.

Poursuivez.

Palmer, hors de lui.)

A l'instant où je fuyais de Bamberg, le régiment de Brown... mon régiment... (se couvrant le visage de ses mains:) Ah! mon dieu, mon dieu!

Le Général, avec impétuosité.)

Le régiment de Brown!... Votre régiment!... Votre fuite! Quel soupçon.... (Il tire le signalement de sa poche.) Seriez vous ce malheureux? (Il lit.) Le major Palmer." Je suis anéanti. (A lui même.) Il a manqué une fois à son devoir; mais il s'est illustré aujourd'hui: il faut que je lui ôte la vie et je lui dois la mienne; mon devoir m'impose silence, et mon cœur parle plus haut que mon devoir.

Palmer.

(Il prend la main du général avec calme et fermeté.) C'est votre devoir qu'il faut suivre. On ne pardonne rien en prusse; vous le savez comme moi. Je ne vous demande qu'une heure. Que je reçoive sa main, et je vais à la mort:

Le Général.

Non, dussé-je payer ma générosité de ma tête, je n'immolerai pas un héros, mon bienfaiteur. Fuyez, hatez vous, vous n'avez qu'un moment. Votre régiment...

SCENE IX

Les Précédens, Amalie, Mme Blumenthal, conduisant les officiers du régiment de Brown, femmes de Mme Blumenthal. La garde se range sous le péristile qu'on voit dans le fond du sallon Un aide de Camp.

L'aide de Camp au général

L'état major et une garde d'hoñeur du régiment de Brown.

Palmer, s'écriant.

Mon régiment!

Le Général, douloureusement.

Il est perdu.

Les Officiers.

(Ils s'approchent pour saluer le général, et s'écrient en voyant Palmer.) Le major Palmer!

Palmer.

(Il se place au milieu des Officiers, et leur rend ses pistolets.) N'achevez pas messieurs; on nous écoute. Je suis résigné; sortons.

Amalie.

Quel nouveau malheur ai-je à craindre encore? Cruels, expliquez vous. Ne me laissez pas davantage dans cette horrible anxiété.

Palmer, la pressant sur son sein.)

Que veux-tu savoir? Tu pleureras toute la vie le malheur de m'avoir connu...Tu n'as plus d'époux...Ton fils n'a plus de père...(au Colonel.) Sortons monsieur, sortons. Sa douleur me fait mal, ma fermeté m'abandonne. (Il fait une fausse sortie.)

Amalie.

Arrête, arrête. Il ne sortira pas; je veux éclaircir cet affreux mystère. (Palmer veut s'échapper, elle l'enveloppe de ses bras.) Tu ne sortiras pas; je te le défends, au nom de la nature et de l'amour.

Le Général.

Famille malheureuse, je souffre autant que vous. Ministre d'une loi irrévocable et terrible, je gémis en obéissant. (A Mme Blumenthal.) Prenez, madame; lisez, et jugez de mon état.

Mme Blumenthal.

(Lisant.)

"A tous les chefs de mes armées "Vous ferez les recherches les plus "exactes pour découvrir la retraite "du major Palmer, (sa voix faiblit.) "condamné..... pour avoir déserté ses drapeaux.... à passer par "les armes.

Amalie.

Ah! ah!..

Mme Blumenthal.

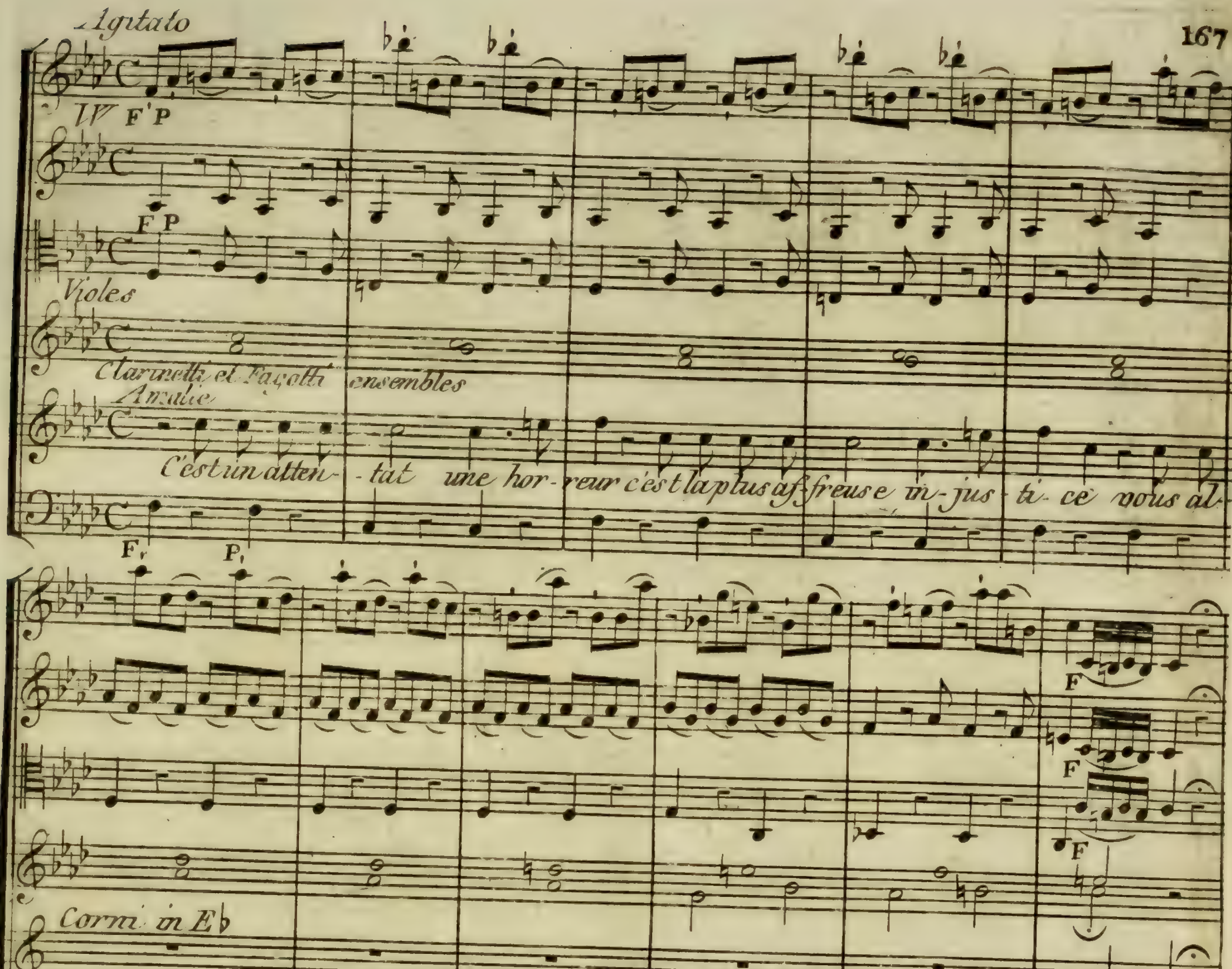
Et vous ferez exécuter le jugement à l'instant même où vous l'aurez découvert." Fréderic.

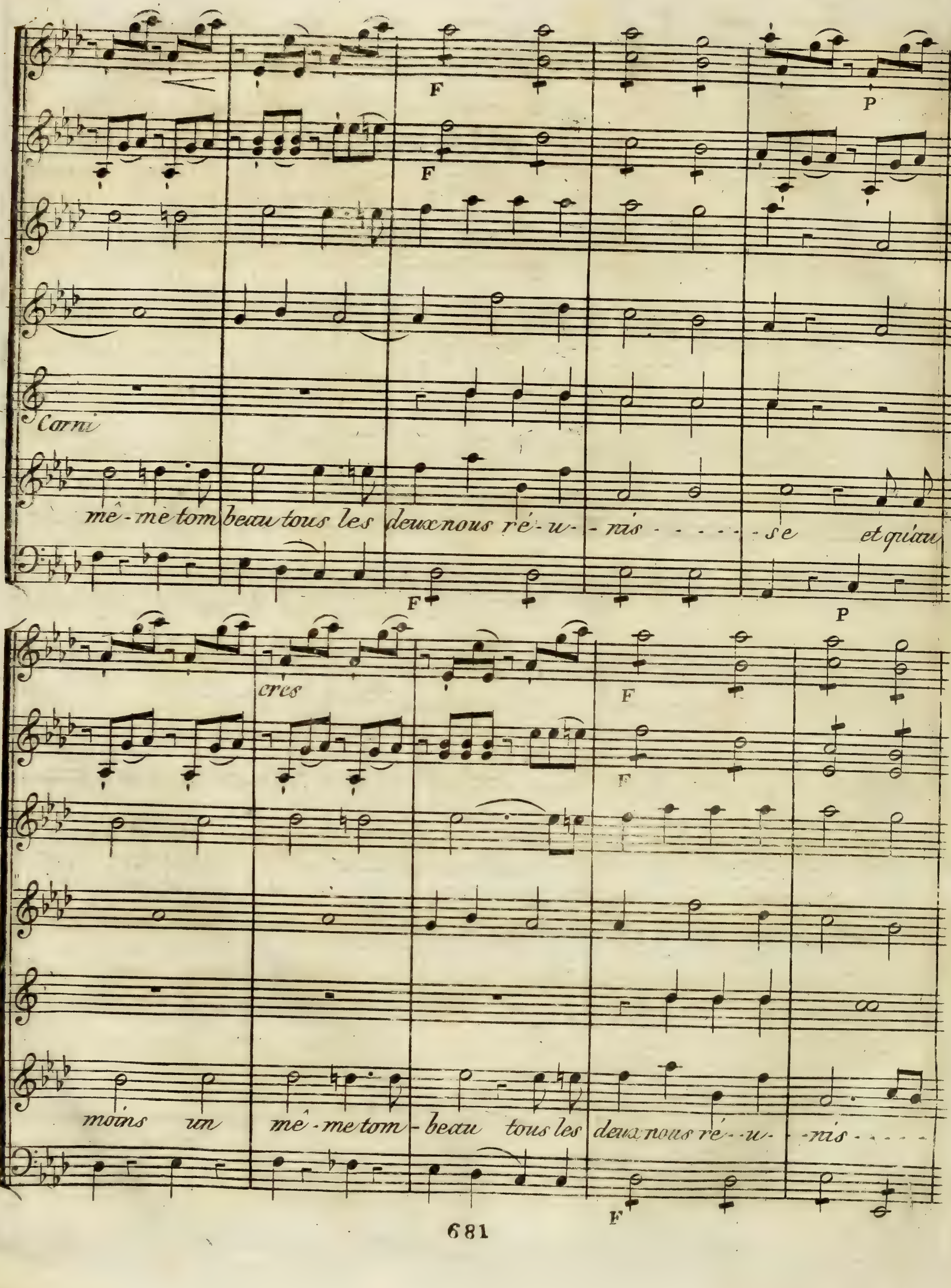
(Elle tombe dans les bras de ses femmes.)

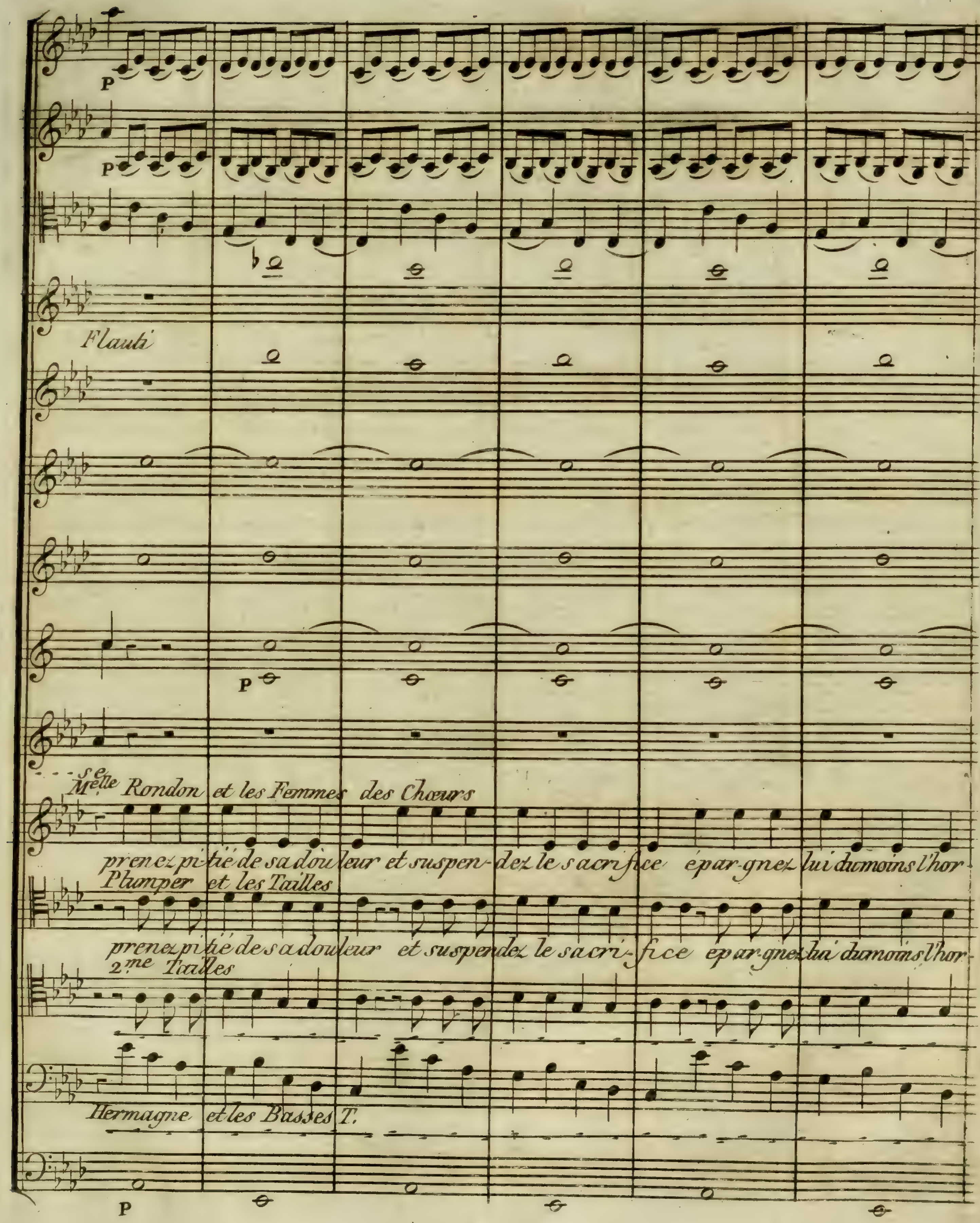
SCENE X.

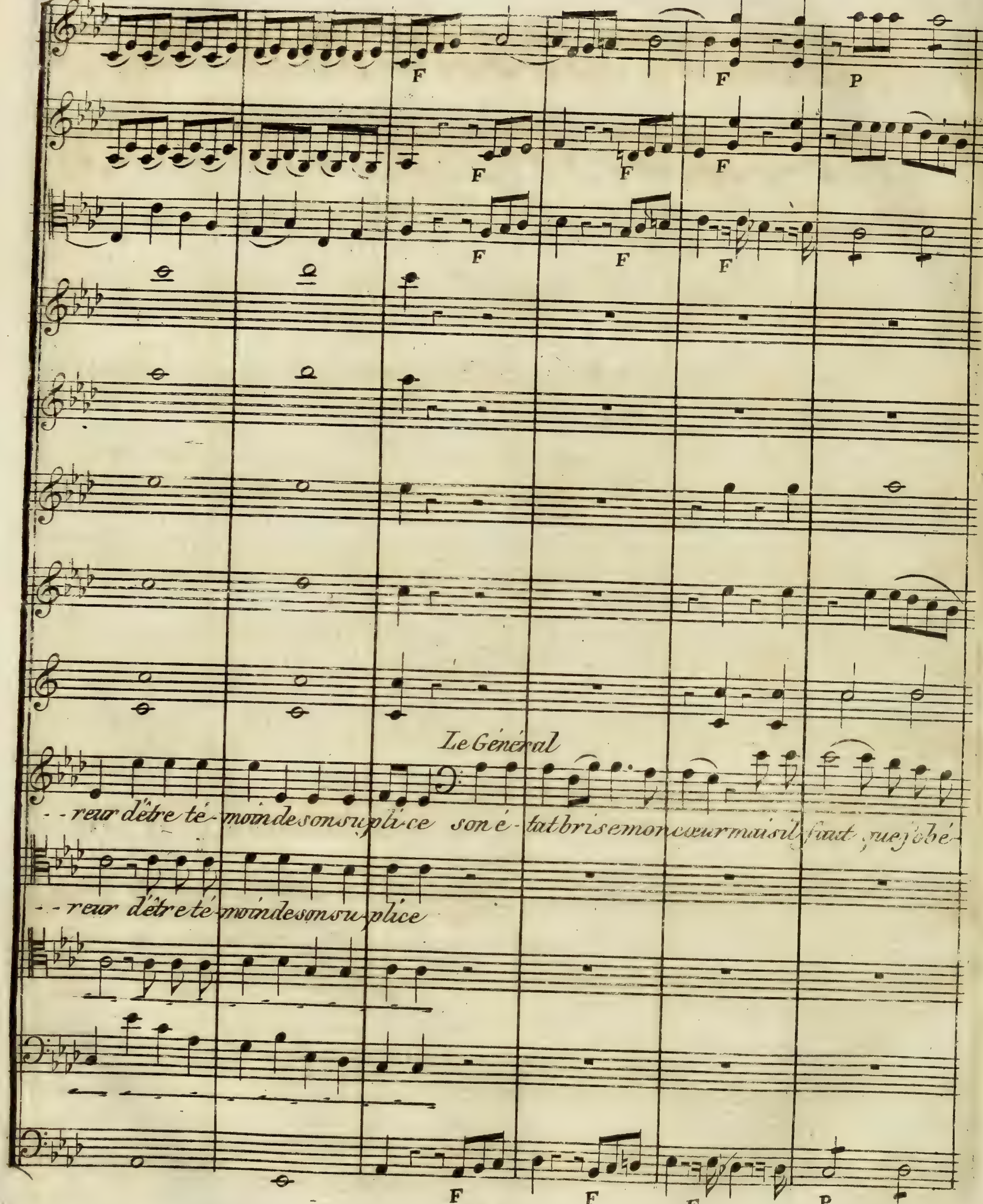
Les Précédens, Hermagne Mlle Rondon, Domestique, Paysans, et Paysannes.)

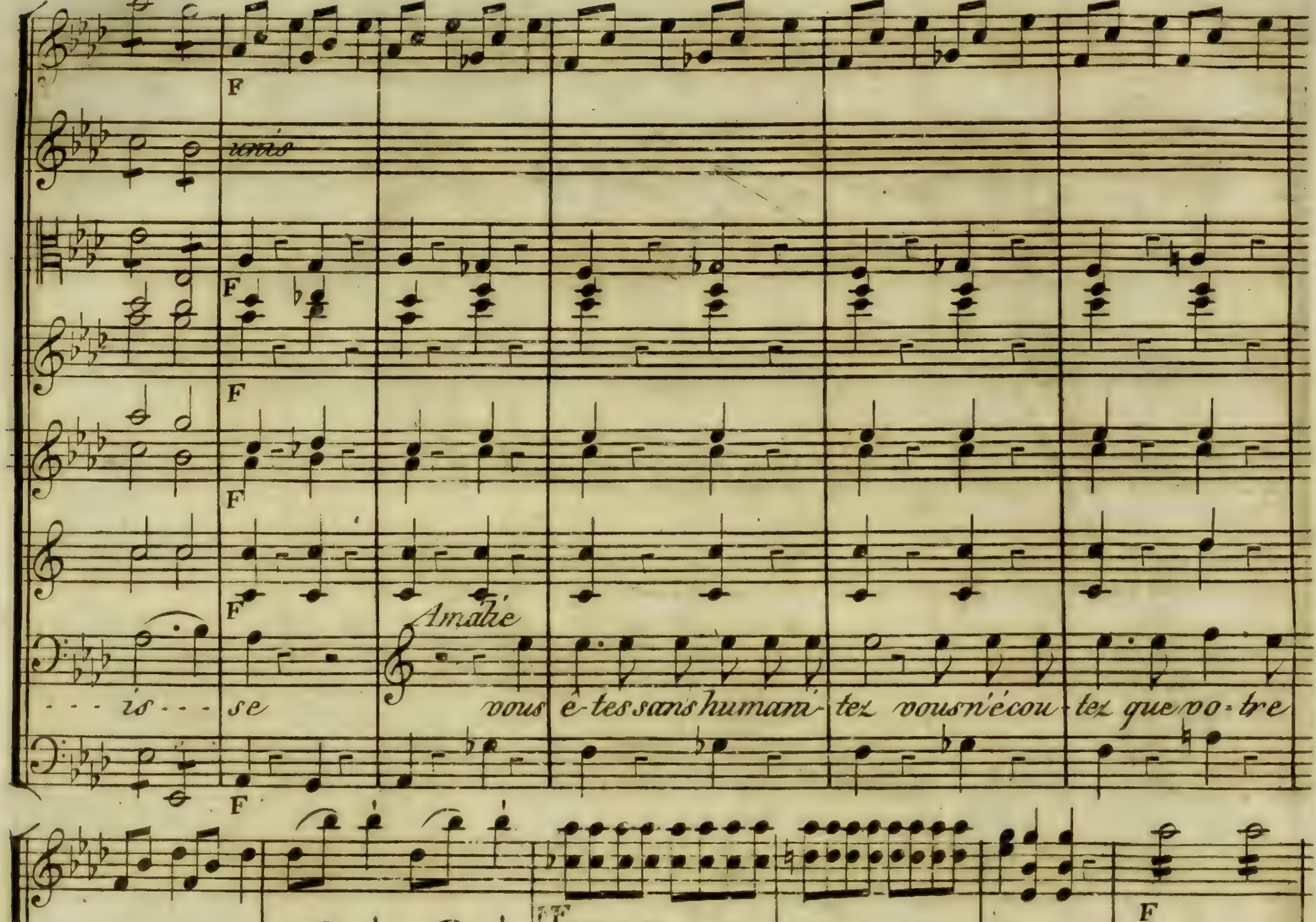
Chœur.

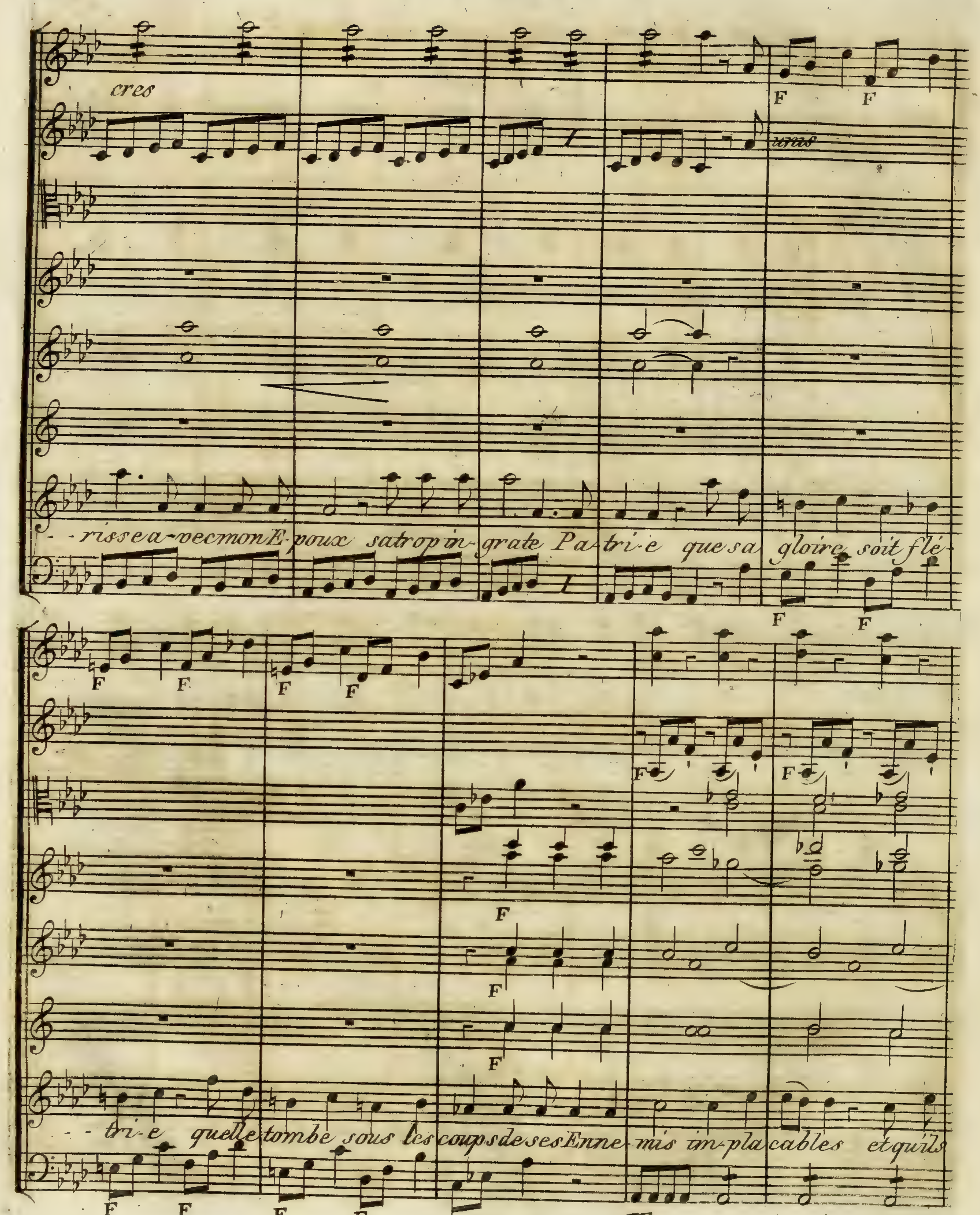

Agitato
Violes
Clarinetti et Fagotti ensembles
Amalie
C'est un atten-tat une hor-reur c'est la plus affreuse in-jus-ti-ce vous al-
lez trainer au Supli-ce un E-poux un Père un vainqueur s'il
faut quil pé-ris-se dans mon sein plongez le cou-teau et qu'au moins un
Corni in E♭
cres

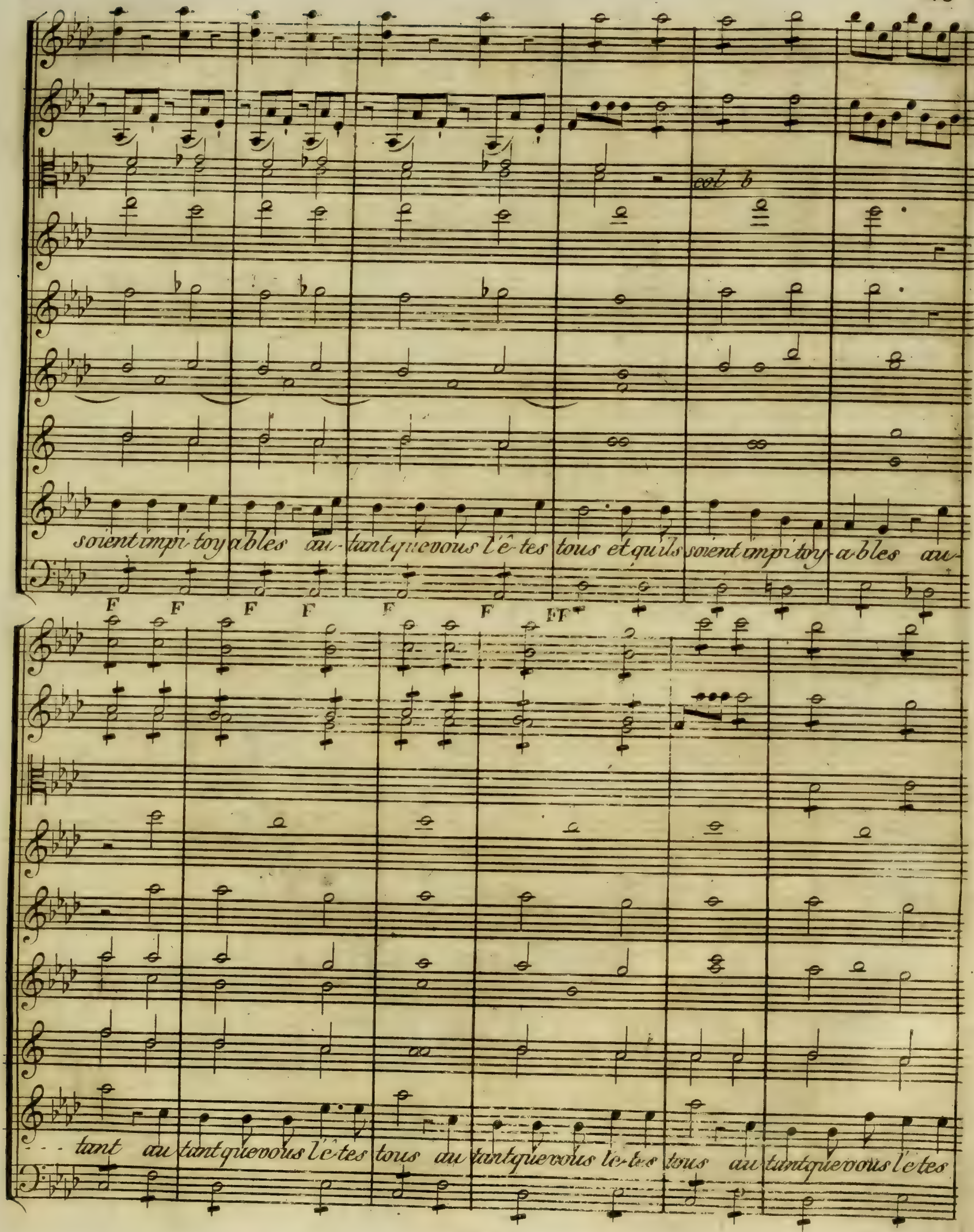

Corni
F
P
mê - me tom beau tous les deux nous ré - u - - nis - - - - - - se et qu'au
cres
moins un mê - me tom - beau tous les deux nous ré - - u - - nis - - - -

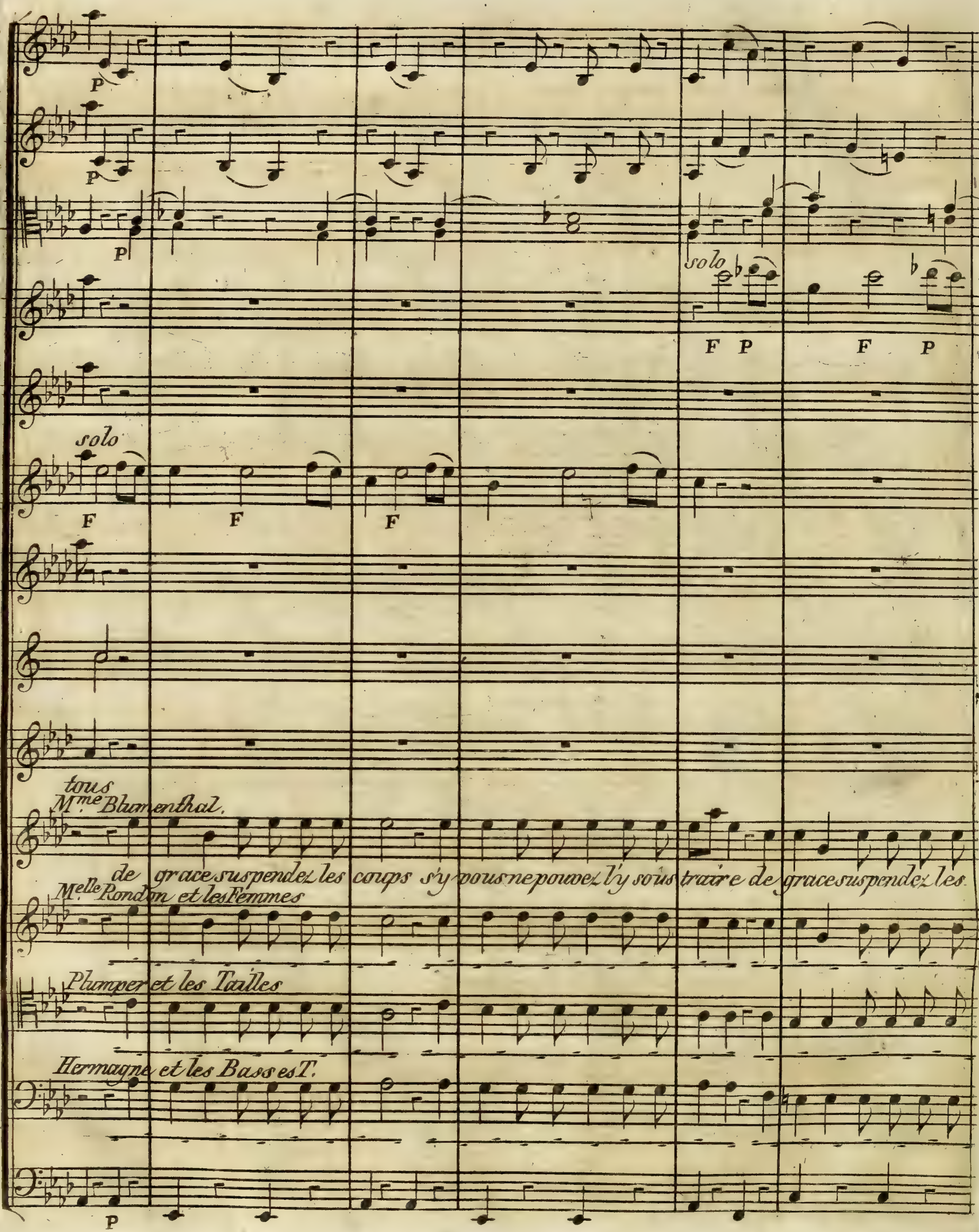

Flauti
Melle Rondon et les Femmes des Chœurs
prenez pitié de sa douleur et suspendez le sacrifice épargnez lui du moins l'hor-
Plumper et les Tailles
prenez pitié de sa douleur et suspendez le sacrifice épargnez lui du moins l'hor-
2me Tailles
Hermagne et les Basses T.

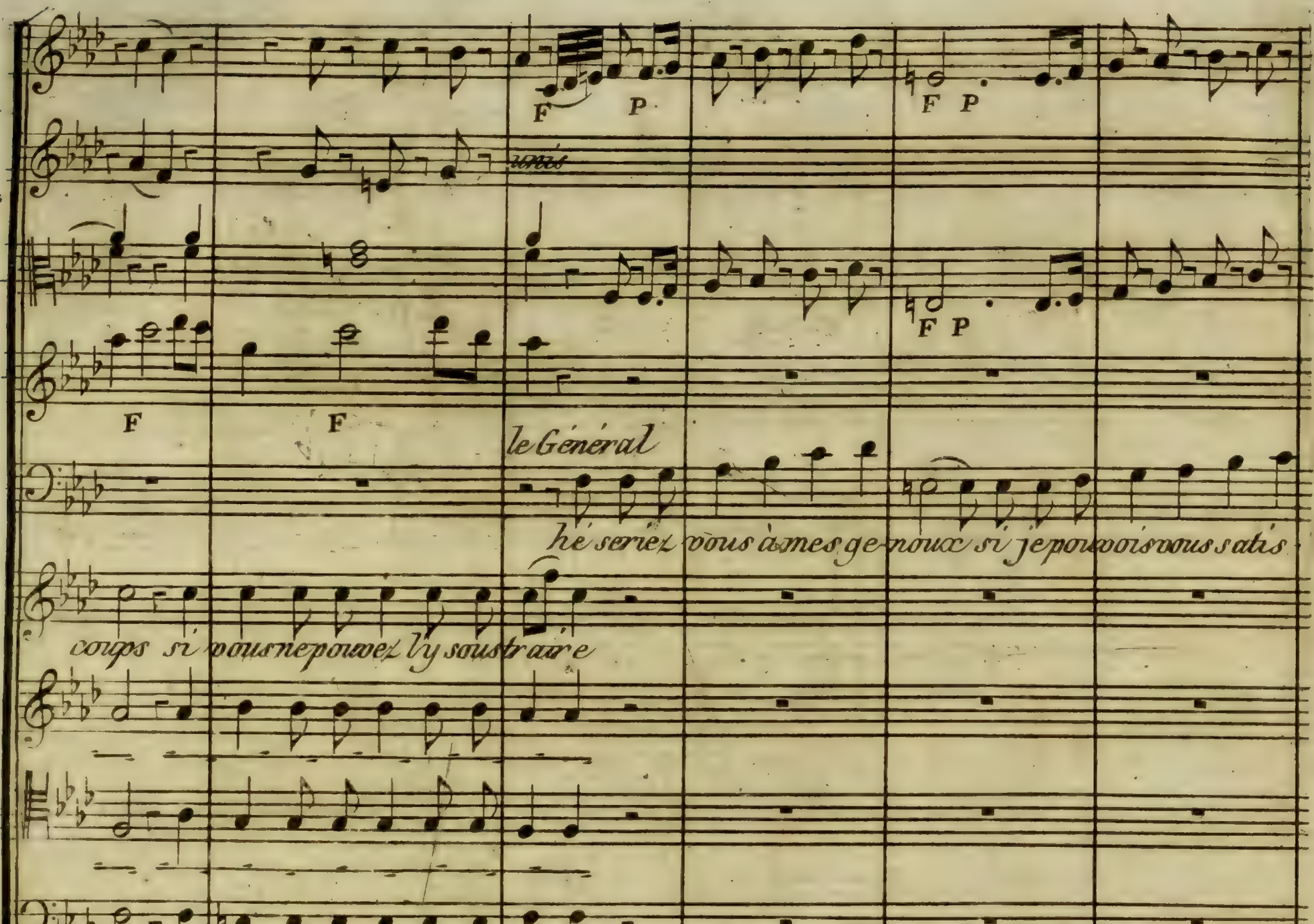

F
F
P
F
F
F
F
F
F
Le Général
- -reur d'être té-moin de son su-pli-ce son é-tat brise mon cœur mais il faut que j'obé
- -reur d'être té-moin de son su-pli-ce
F
F
F
P
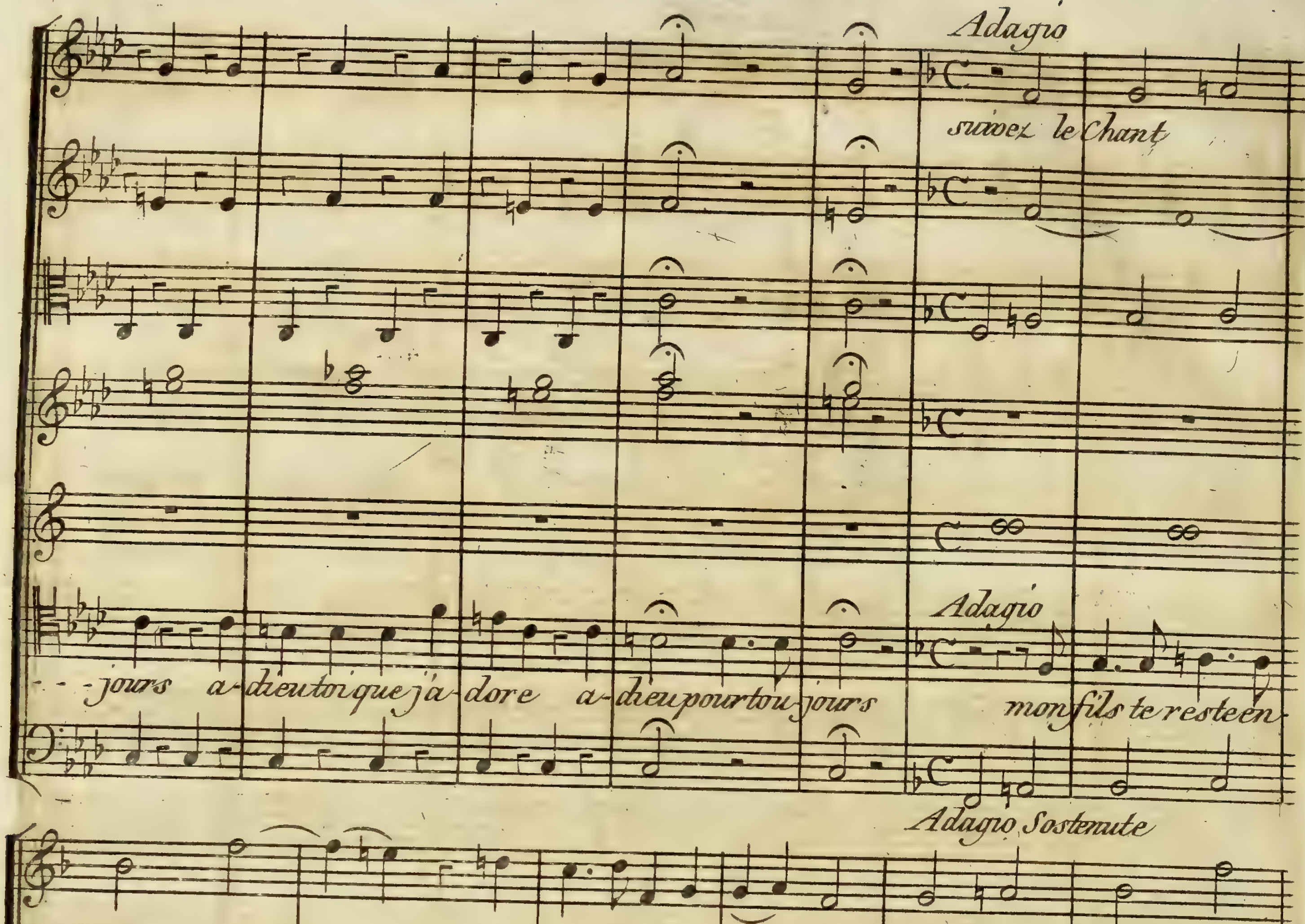

unis
F
FF
sur la 4e
Amalie
- - - is - - - se
vous ê-tes sans humani-tez vous n'écou-tez que vo-tre
rage le crime et la féro-ci-té voila votre hor-ri-ble par-tage pé
tres F

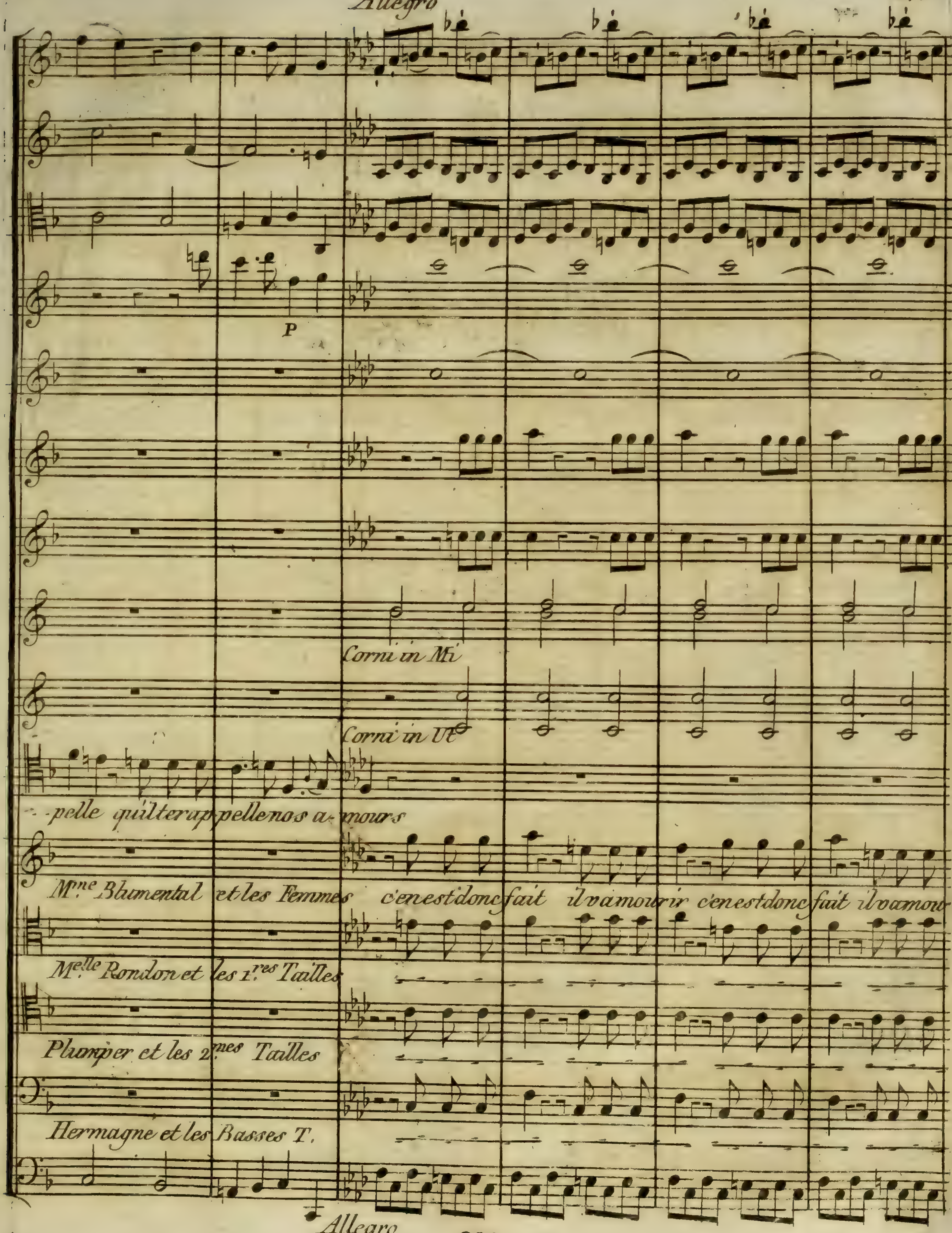

cres
unis
- - risse a-vec mon E-poux sa trop in-grate Pa-tri-e que sa gloire soit flé-
- - tri-e quelle tombe sous les coups de ses Enne-mis im-pla-cables et quils

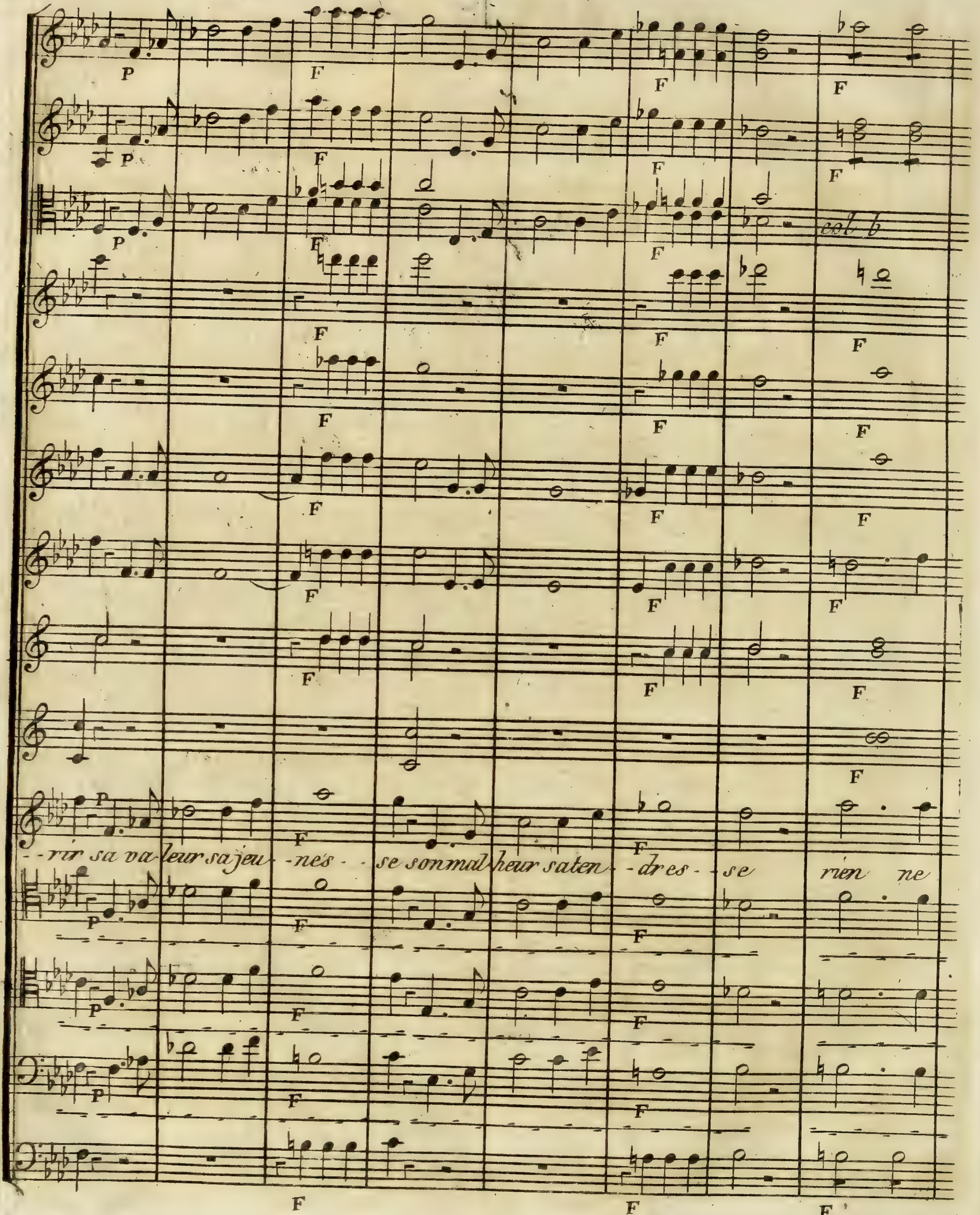

col b
soient impi toy ables au tant que vous l'ê tes tous et qu'ils soient impi toy a bles au-
F F F F F F FF
- - - tant au tant que vous l'ê tes tous au tant que vous l'ê tes tous au tant que vous l'ê tes


solo
solo
tous
M.me Blumenthal.
de grace suspendez les coups s'y vous ne pouvez l'y sous traire de grace suspendez les
M.elle Rondon et les Femmes
Plumper et les Tailles
Hermagne et les Basses T.

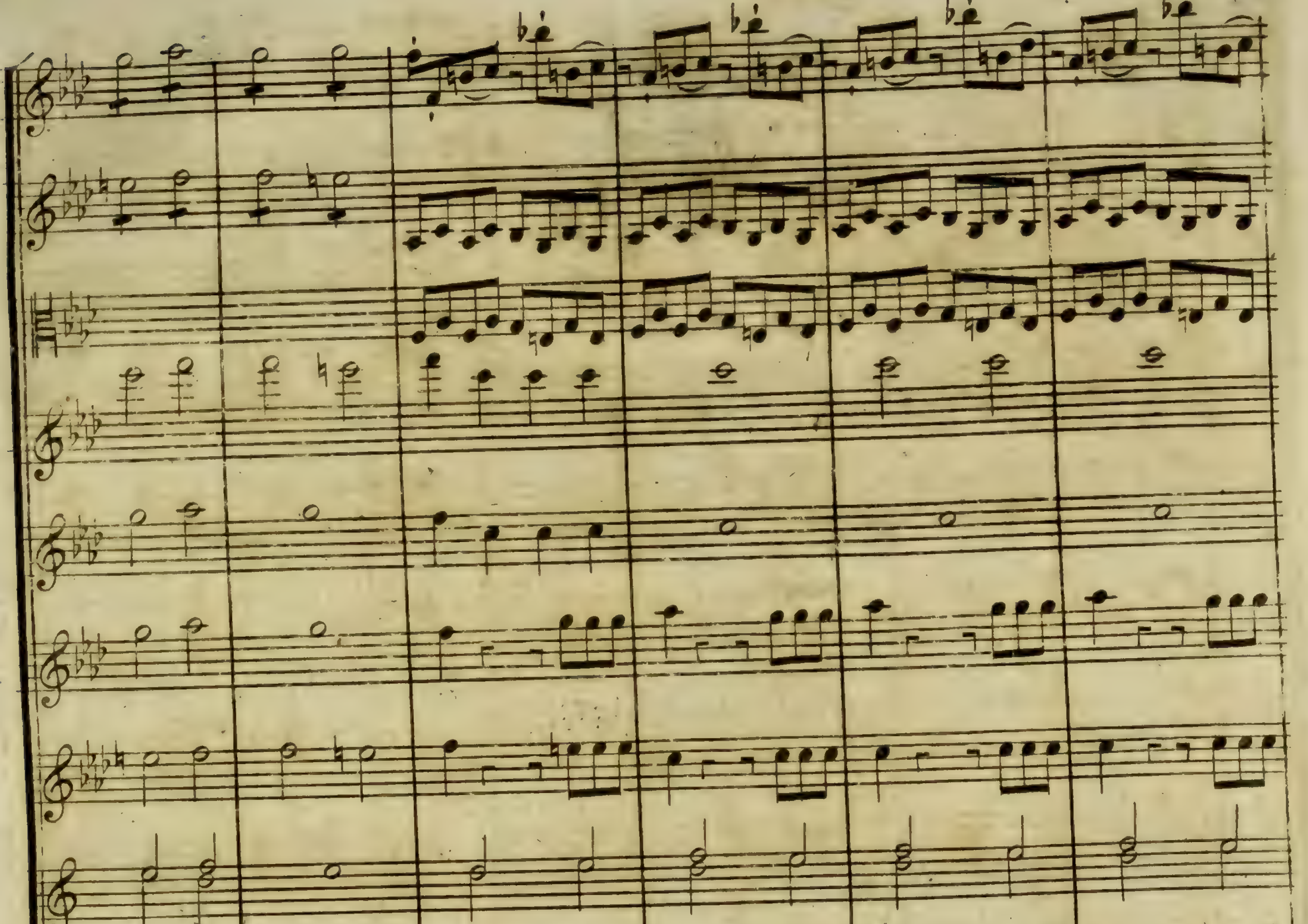

unis
le Général
hé seriez vous à mes ge-noux si je pouvois vous satis
corps si vous ne pouvez l'y soustraire
un peu plus doucement
Palmer
- - faire mes a-mis re-le-vez vous a-dieu toi que j'a-do-re a-dieu pour tou
un peu plus doucement

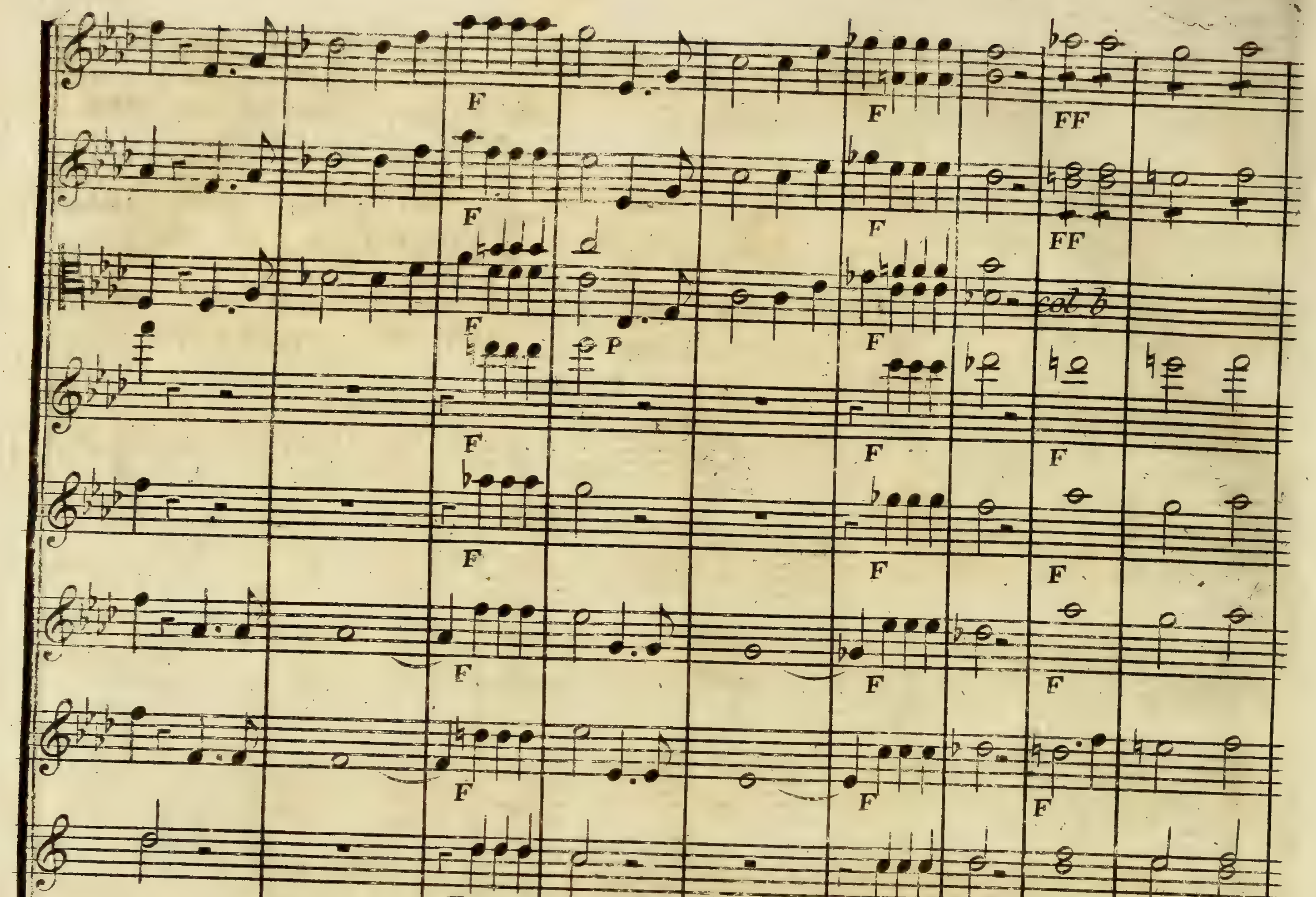

Adagio
suivez le Chant
Adagio
- - jours a-dieu toi que j'a-dore a-dieu pour tou-jours mon fils te reste en-
Adagio Sostenute
solo
soli
P
- - core qu'il te rap-pelle qu'il te rap-pelle nos a-mours mon fils te reste en-core qu'il te rap-

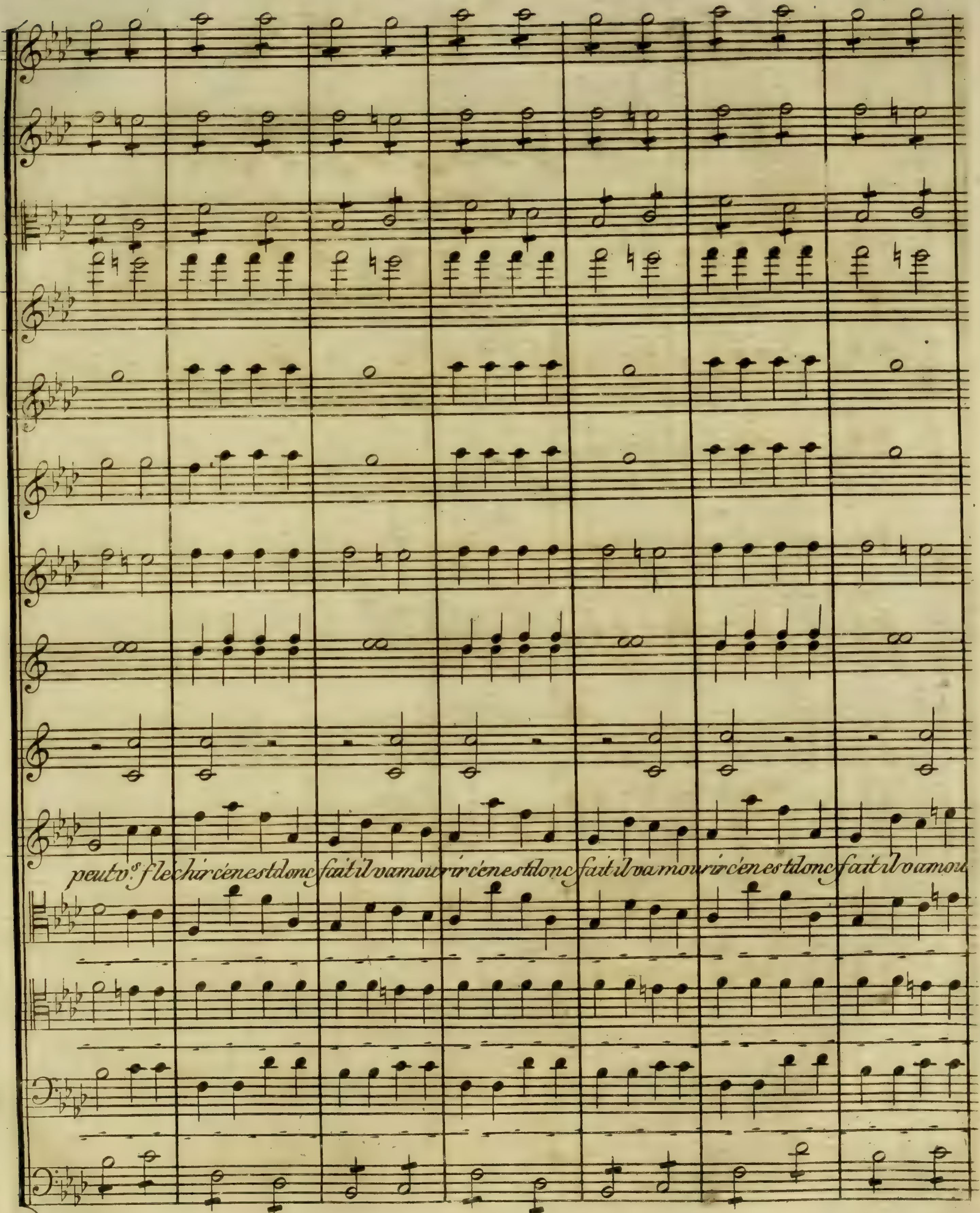

Allegro
P
Corni in Mi
Corni in Ut
-pelle quil te rappelle nos amours
Mme. Blumental et les Femmes
c'en est donc fait il va mourir c'en est donc fait il va mou
Melle. Rondon et les 1.res Tailles
Plumpier et les 2.mes Tailles
Hermagne et les Basses T.
Allegro
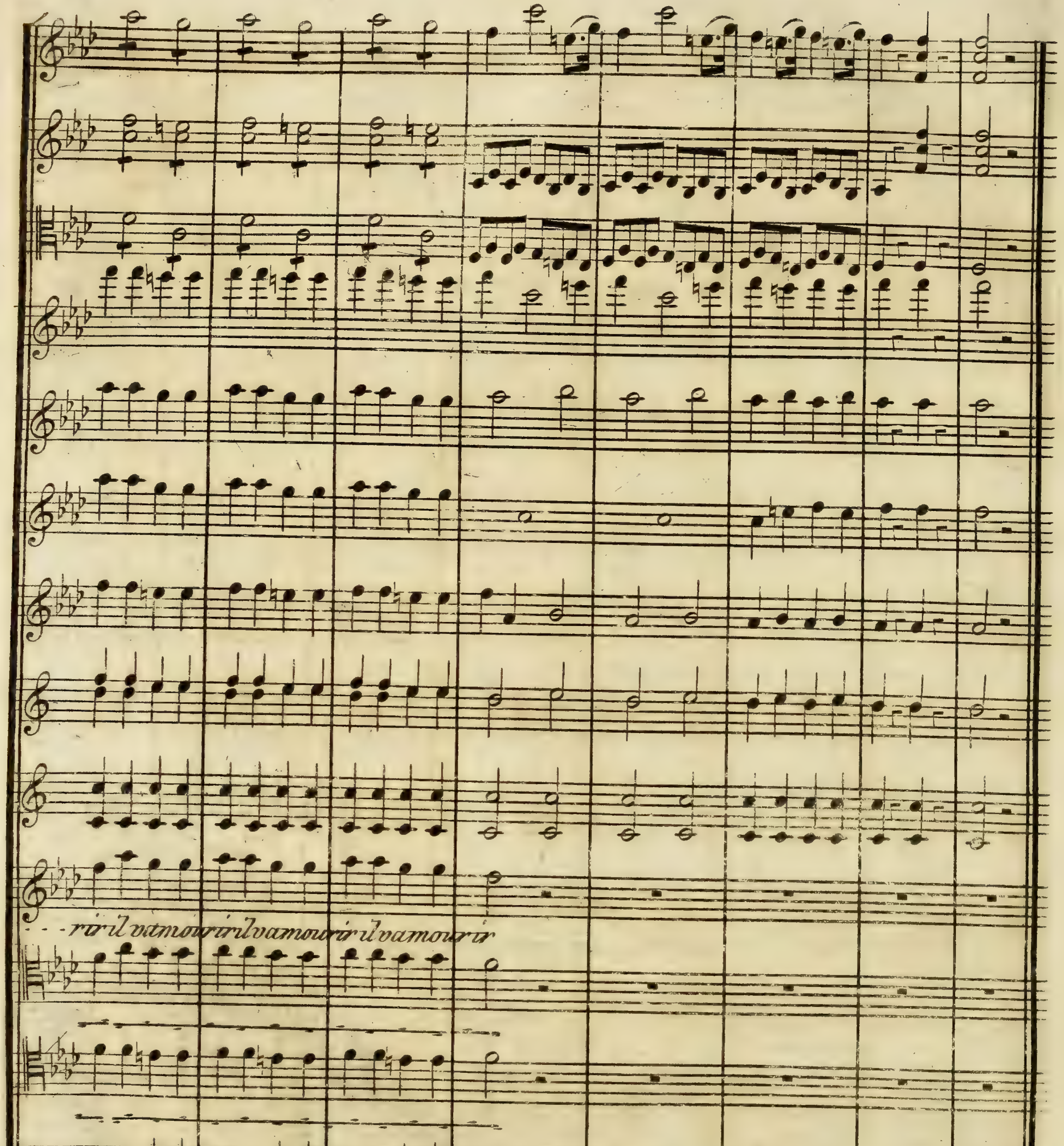

--rir sa va-leur sa jeu- -nes- -se son mal heur sa ten- -dres- -se rien ne
col b

681


peut rien ne peut vous flechir c'en est donc fait il va mourir c'en est donc fait il va mou


- - -rir son mal heur sa jeu - nes - - se son mal heur sa ten - dres - se rien ne peut rien ne


peut vs flechir cène est donc fait il va mourir cène est donc fait il va mourir cène est donc fait il va mou


- - -riril vamourir il vamourir il vamourir

Scene XI.

Les Précédens, Brandt.

(en désordre, en sueur, un paquet à la main.)

Brandt.

Mon général, mon général... j'ai percé, je l'ai vu, je lui ai parlé.... il m'a écouté... il m'a remis ce paquet.... voyez, lisez, lisez.

Tous, écoutent avec le plus grand intérêt.)

Le Général lit.

"La discipline est l'ame des armées.
"J'ai juré de ne pardonner aucune faute
"de cette nature. Le Major Palmer.
(sa voix s'affaiblit.) a été justement condamné" (tous retombent dans leur premier accablement.)

Palmer, avec la plus grande force.)

Arrachez moi d'ici; terminez cette longue agonie.

Le Général, qui a toujours les yeux sur la lettre.

Il est sauvé! il est sauvé!

Tous, élevant les bras.)

Il est sauvé!

Amalie reprend ses sens.)

Le Général.

(Lisant avec rapidité.)

"Un inconnu s'est distingué au-
"jourd'hui sur les bords de l'Oder;
"je lui donne le régiment de —
"Meckelbourg, avec le titre de Ba-
"ron de Holtz. C'est sous ce nom
"qu'il sera connu à l'armée; quel-
"que ressemblance qu'il ait avec
"le Major Palmer, qu'on se garde
"de s'y méprendre: je sais où est
"ce dernier et je me charge de le
"faire punir."

Fréderic.

Brandt.

(très vivement.)

Fréderic sait que c'est le Major lui-même; je lui ai tout raconté.

Le Général.

(Lui imposant silence avec la main.)

"Fréderic ne veut pas savoir que
"c'est lui. (Il lit une seconde Lettre.)
"Le Général Holbourg ne remettra
"cette lettre et ce brevet au nouveau
"Baron de Holtz qu'après avoir
"vérifié les faits; et s'il s'est mon-
"tré tel qu'on me l'a dépeint....

Oh! oui, oui, il mérite ces faveurs. Tendre Amalie, recevez de ma main cet homme si digne de votre amour.

(Il met Palmer dans les bras d'Amalie.)

Amalie.

Ah! mon dieu, mon dieu! je vous remercie. Voilà le plus grand de vos bienfaits.
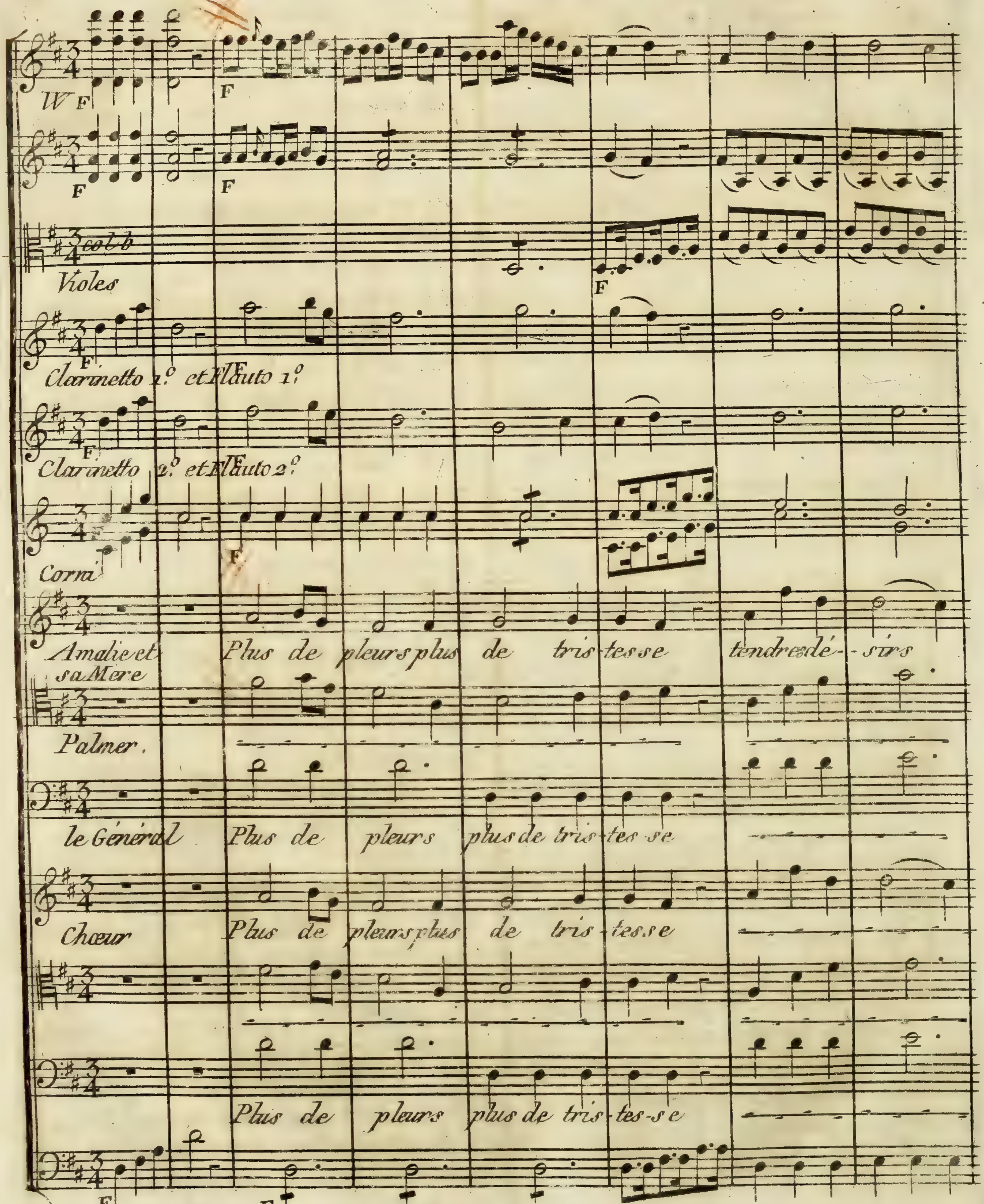
Le Général.

(A Palmer, en lui présentant la lettre et le brevet.)

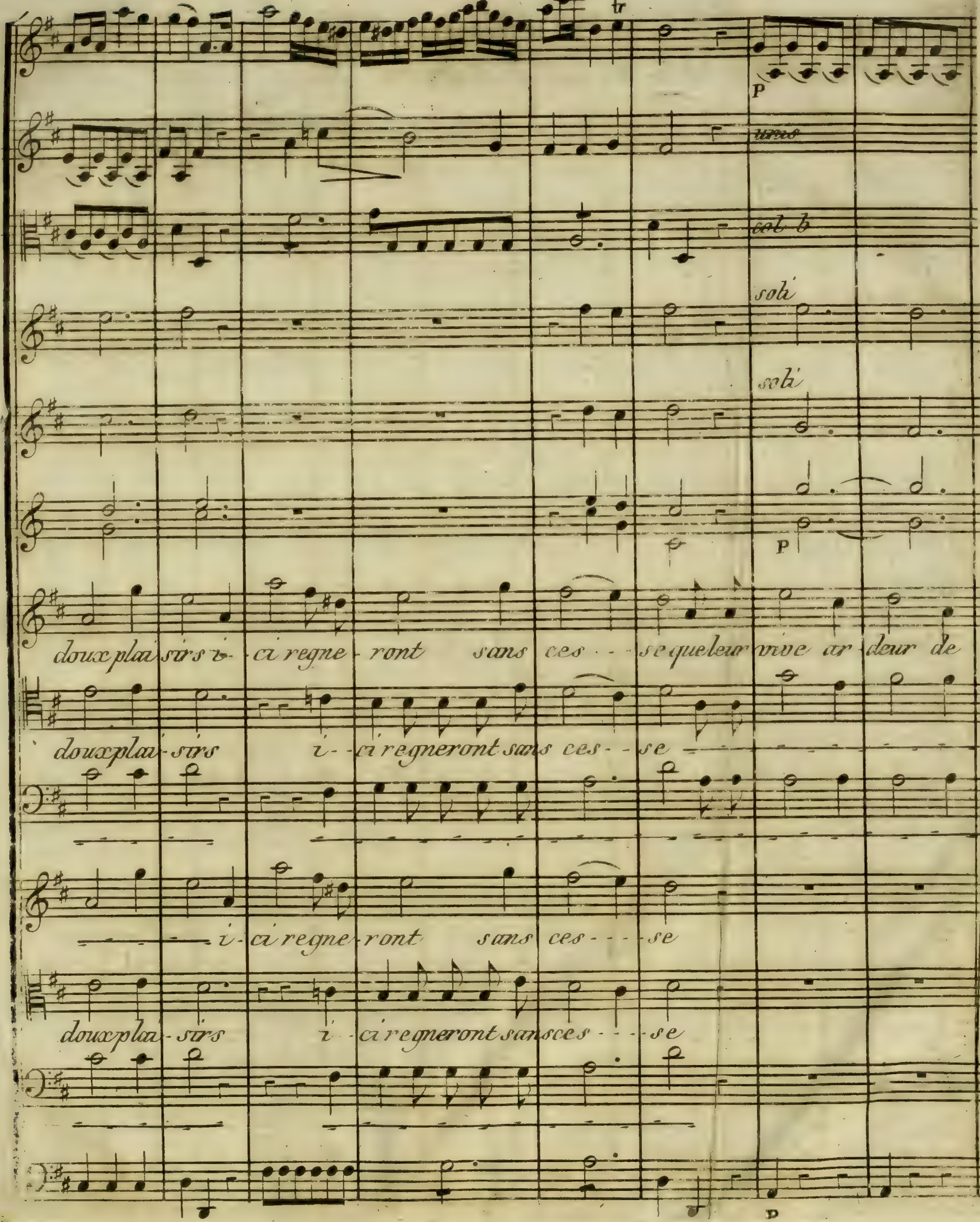
Colonel, nous avons fait connaissance au champ d'honneur; j'espère que nous ne nous quitterons plus. Vous assurerez mes succès et je chercherai les occasions de vous faire acquérir de la gloire.

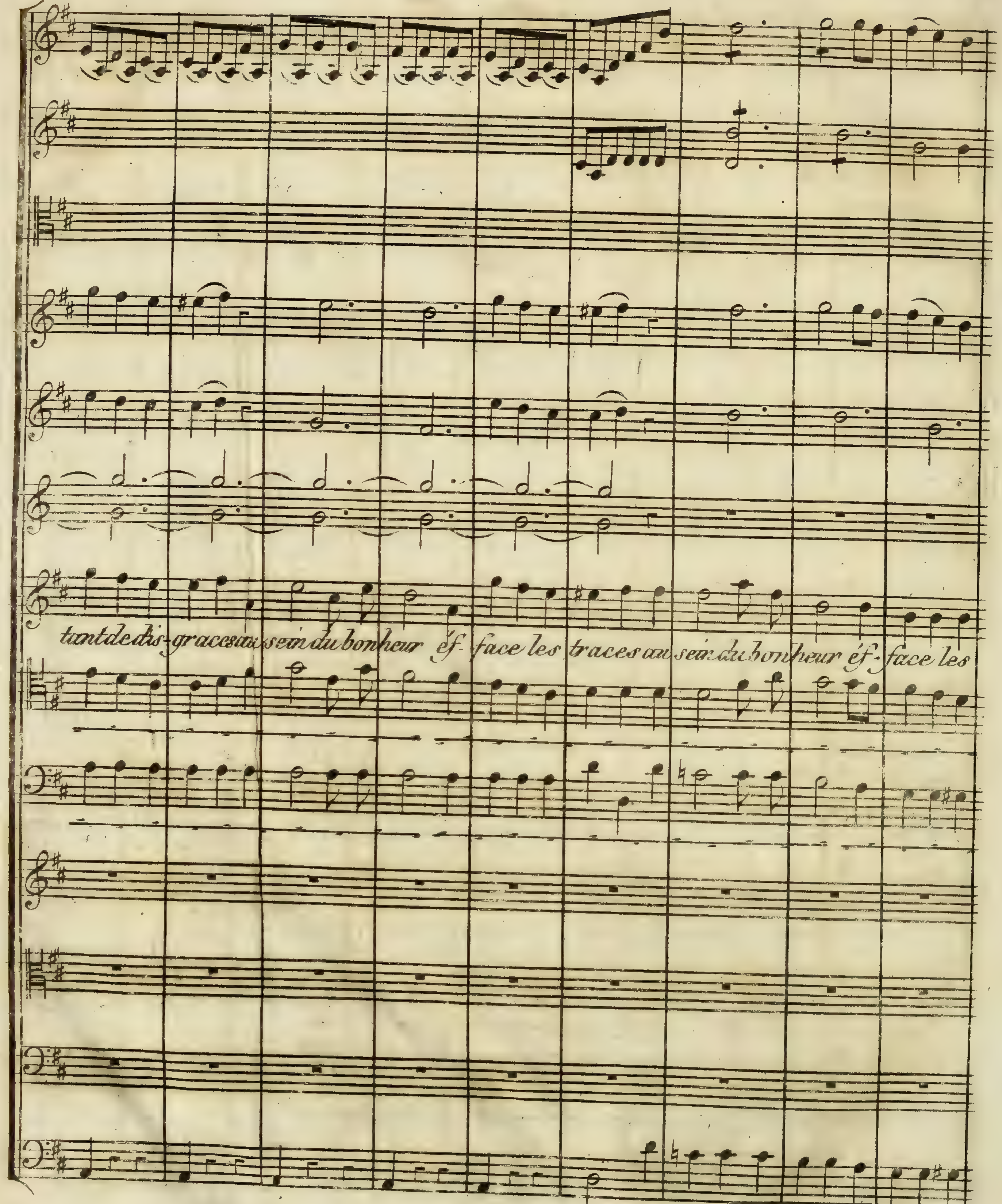
Palmer à Brandt.)

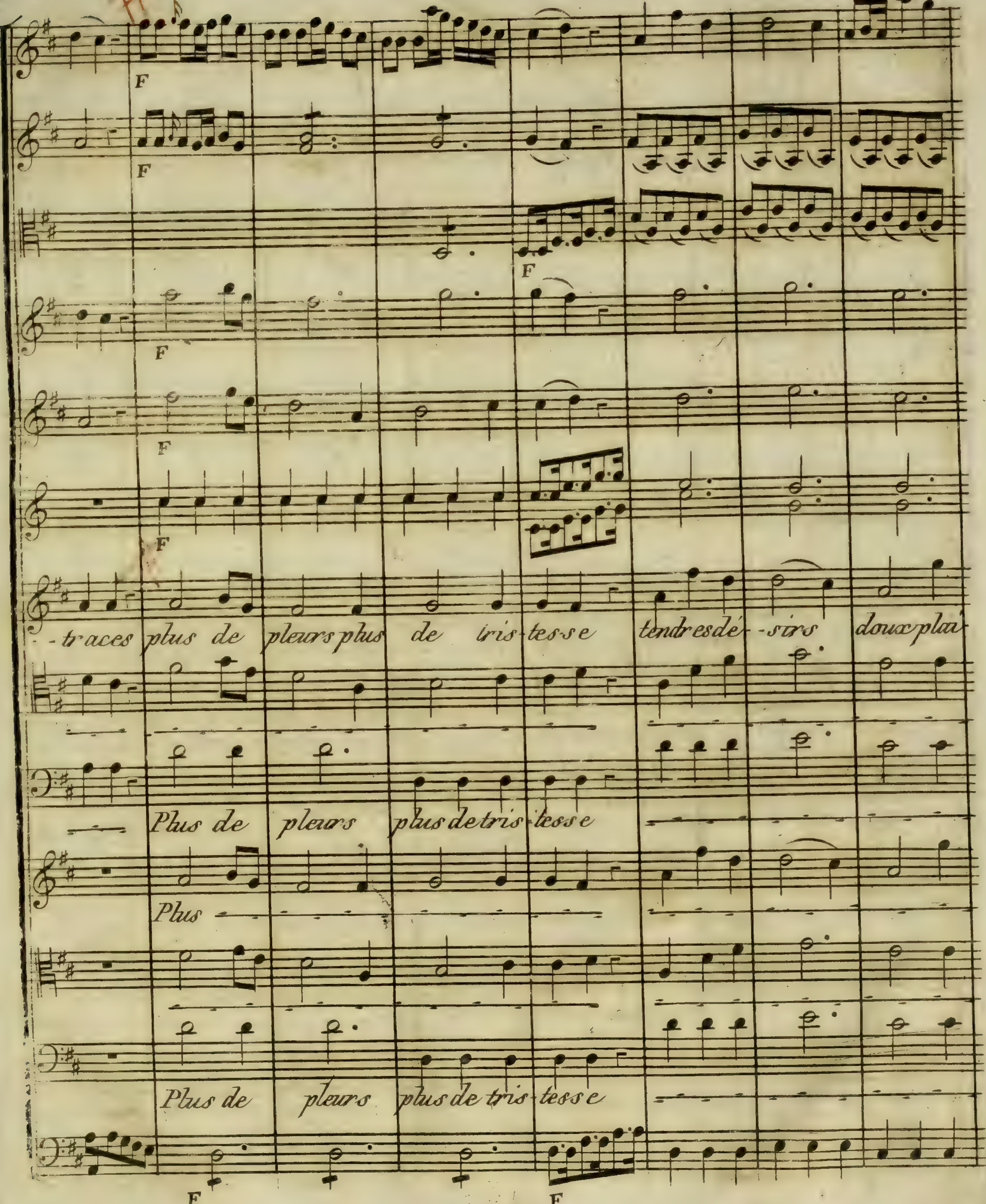
Je te dois tout, mon brave camarade; j'embellirai tes derniers jours: Brandt et Palmer, sont désormais inséparables.

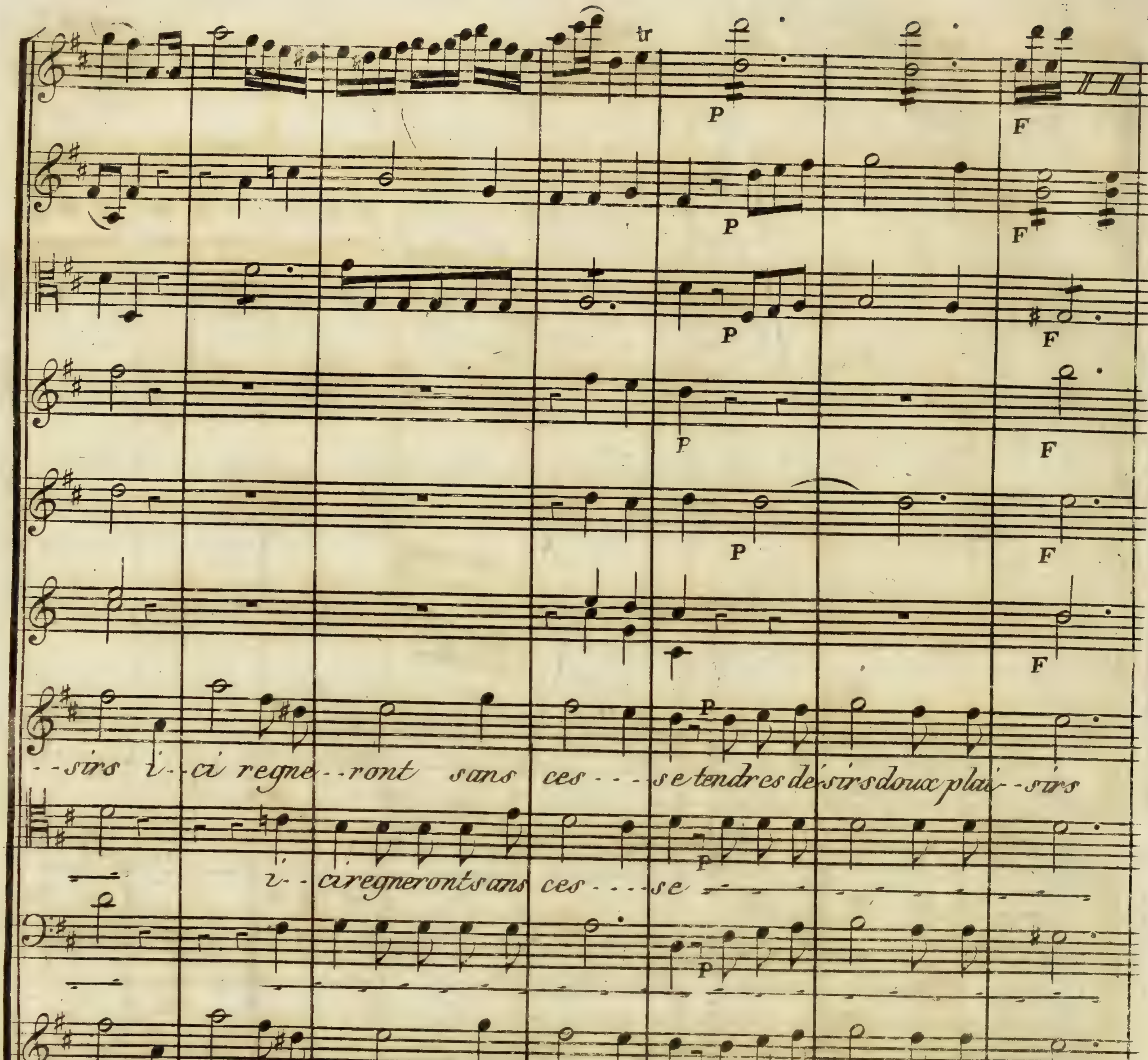

col b
Violes
Clarinetto 1.° et Flauto 1.°
Clarinetto 2.° et Flauto 2.°
Corni
Amalie et sa Mere
Plus de pleurs plus de tris-tesse tendres dé--sirs
Palmer.
le Général
Plus de pleurs plus de tris-tes-se
Chœur
Plus de pleurs plus de tris-tesse
Plus de pleurs plus de tris-tes-se

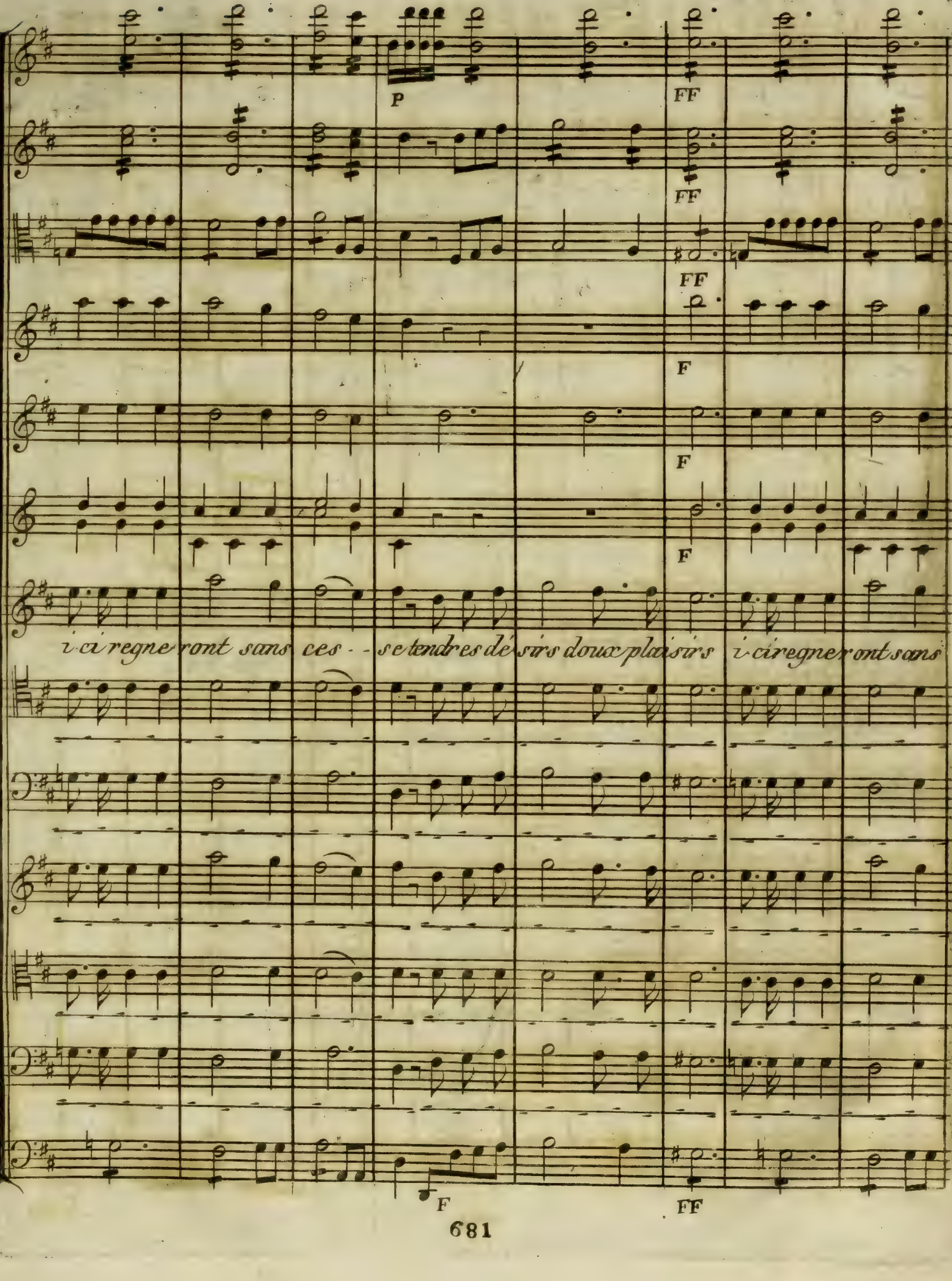
681
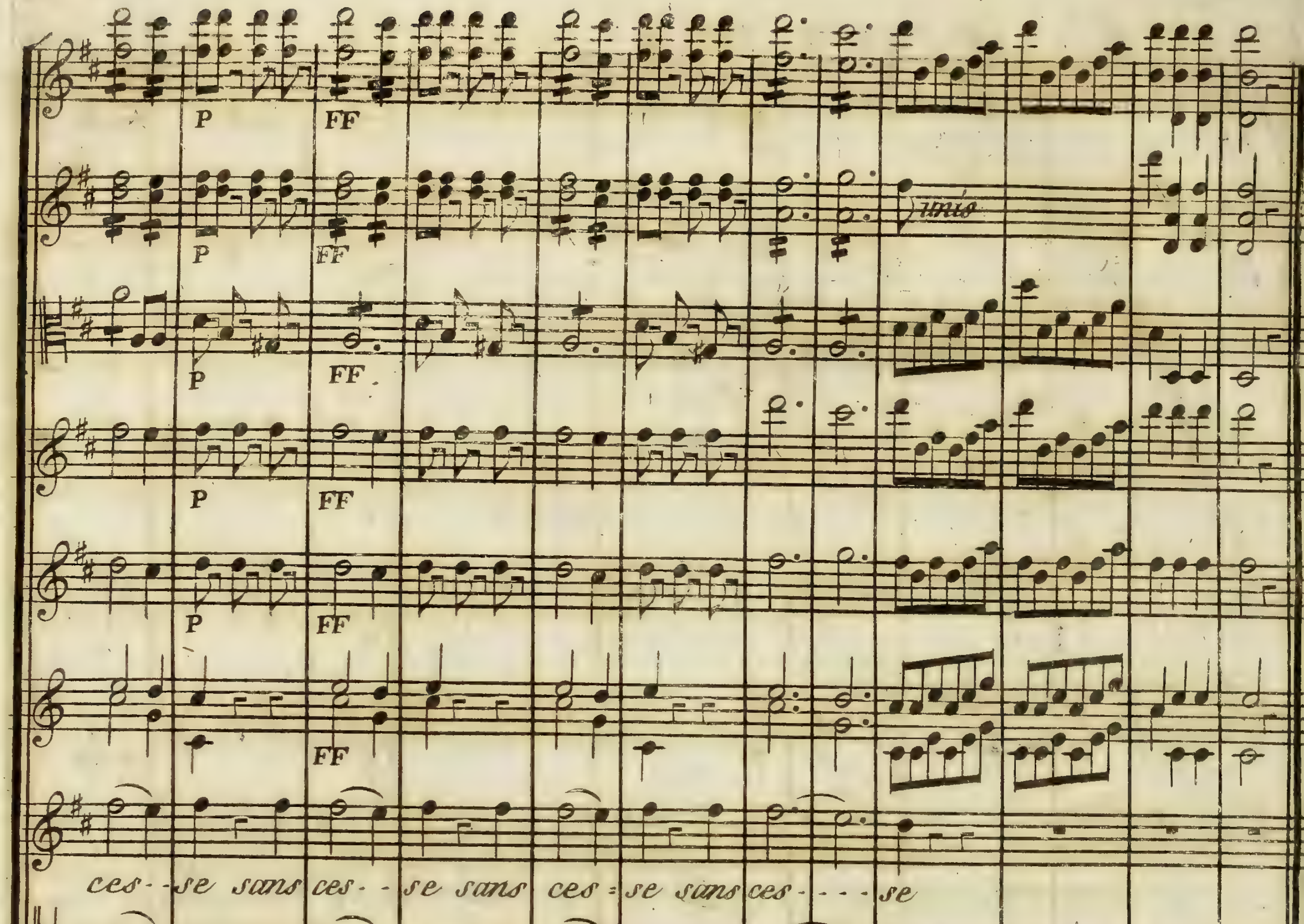

tr
p
unis
col b
soli
soli
p
doux plai sirs i ci regne ront sans ces se que leur vive ar deur de
doux plai sirs i ci regneront sans ces se
i ci regne ront sans ces se
doux plai sirs i ci regneront sans ces se
p


tant de dis-graces au sein du bonheur éf-face les traces au sein du bonheur éf-face les


F
F
F
F
F
F
- traces plus de pleurs plus de tris - tes - se tendres dé - sirs doux plai
Plus de pleurs plus de tris - tesse
Plus
Plus de pleurs plus de tris - tesse
F
F


--sirs i--ci regne--ront sans ces---se tendres désirs doux plai--sirs
i--ci regneront sans ces---se
--sirs i--ci regne-ront sans ces---se
i--ci régneront sans ces---se


P
FF
F
i ci regne ront sans ces - - se tendres dé sirs doux plaisirs i ci regne ront sans



FIN

Courtesy of
Théâtre Royal de la Monnaie
Koninklijke Muntschouwburg